



L'INTÉGRALE

LES DÉSIRES DU June Moore
MILLIARDAIRE

Éditions  Addictives

June Moore

LES DÉSIRES DU MILLIARDAIRE

L'atelier des Galériens
www.ebookdz.com

1. Une opportunité en or

Quelle poisse ! Il pleut. C'est bien ma veine. Mes cheveux vont crêper.

Je lève les yeux en sortant de la bouche de métro Concorde et je me prends des seaux d'eau sur la tête. Bien sûr, comme je suis partie de chez moi à la hâte, je n'ai pas pris de parapluie. J'étais tellement concentrée sur ma mission du moment : ne pas arriver en retard à mon premier défilé de haute couture. Non pas que j'y défile moi-même en tant que mannequin, mais c'est Charlotte, ma meilleure amie rencontrée à l'IFA, l'école de stylisme internationale, qui nous a dégoté le Graal pour LE show de mode à ne pas manquer : celui de la maison Bogaert. Charlotte est assistante styliste chez *Vogue*, et elle a profité de la grippe de sa boss pour lui extirper le fameux passe-droit tant convoité : l'invitation.

Charlotte va me tuer pour mon retard !

Elle sait que la ponctualité n'est pas un de mes points forts. Je l'imagine déjà habillée d'une robe sexy, qu'elle aura empruntée dans un show-room le temps de la soirée, trépignant sur place sur ses talons de vingt centimètres en train de pester contre moi. Côté vestimentaire, je me contente de ma petite robe noire classique. J'y ai simplement ajouté deux bandes de tissu blanc pour faire un col Claudine et une ceinture blanche assortie.

De toute façon, qui me remarquera parmi toutes les stars du show-business et de la mode ? Elles seront bien trop occupées à noter qui les regarde !

Depuis la création de la marque il y a cinq ans, le défilé Bogaert est celui à ne manquer sous aucun prétexte. Même la grande prêtresse de la mode, Anna Wintour met un point d'honneur à y être présente.

Je décide de relever mes longs cheveux blonds dans un chignon négligé que j'attache avec un stylo, avant de me servir de mon sac à main rouge brillant comme chapeau. Avec un peu de chance, cette parade épargnera les frisottis des petits cheveux rebelles au sommet de mon front. Seulement, lorsque je décide de m'élancer sous la pluie, je m'aperçois avec horreur que je n'ai pas l'habitude d'être perchée sur des talons, même s'ils ne dépassent pas dix centimètres, et encore moins de courir avec. Je regrette déjà mes petites ballerines Repetto.

Instinctivement, j'adopte la démarche de la girafe, qui consiste à plier les genoux, tendre le cou pour donner une impression d'aller plus loin à chaque pas et peut-être aurai-je la chance de ne pas me tordre les chevilles. Tant pis pour le ridicule ! Je laisse la pluie glaciale me cingler les mollets et s'infiltrer le long de mon cou par le col de mon trench.

Lorsque j'arrive place Vendôme devant le Bogaert Palace, une dizaine de grosses berlines noires stationnent devant l'entrée. Un nuage de parapluies noirs forme une sorte de haie d'honneur.

Le comité d'accueil pour les célébrités. D'ailleurs où est le mien de comité d'accueil ?

Je cherche des yeux Charlotte et je l'aperçois, perchée sur ses Louboutin, qui me fait de grands signes en sautant sur ses talons encore plus hauts que les miens. Je me redresse soudain et je m'avance, les jambes tremblantes, feignant d'être une habituée de ce genre d'événements – même si j'inaugure ici ma première sortie officielle en tant que jeune styliste tout juste sortie d'école – et je fais un petit geste de la main à Charlotte qui bouillonne sur place.

– Mais qu'est-ce que tu foutais bon sang ! hurle-t-elle d'une voix étouffée. Je t'avais bien dit de ne pas arriver en retard. On va avoir des places de merde !

– Je suis désolée Chacha – c'est le petit nom que je lui donne –, j'attendais le coup de fil d'un fournisseur italien hyper-important à l'atelier. Et tu sais comment sont les Italiens. Toujours trois jours de retard...

Je sais bien que, aux yeux de Charlotte, cette excuse n'est pas valable, mais à quoi bon lui mentir. Cela n'est pas mon genre.

L'atelier, c'est le nom que je donne à mon lieu de travail. Depuis que j'ai eu mon diplôme de styliste, je travaille officiellement comme stagiaire chez Renex, une société de sous-vêtements féminins créée il y a cinquante ans par Renée Moreau. La marque a connu ses heures de gloire dans les années 1960-1970. Aujourd'hui, Renée, qui vit dans l'appartement juste au-dessus de l'atelier, n'a pas trouvé un repreneur digne de confiance à ses yeux. À 84 ans, elle tente pourtant de rendre encore pérenne son entreprise. Lorsque je suis passée la voir pour déposer mon CV, il y a six mois, elle m'a seulement proposé un stage rémunéré 600 euros par mois en pensant que je refuserai. À sa grande surprise, j'ai accepté, alors que tous mes camarades de promotion étaient pris dans de grosses boîtes. Moi, j'ai choisi un stage dans une toute petite entreprise sur le déclin. Je ne me sentais pas le courage et les capacités d'affronter le monde de la mode. Du moins, il me fallait un peu plus de temps avant de me jeter dans cet univers impitoyable. J'ai eu beau l'expliquer à Charlotte, c'était impossible de lui faire comprendre.

– Lou Arpad ! Tu es incroyable quand même ! Tu rafles toutes les bourses, tu sors première de la promo et tout ce que tu trouves, c'est un stage minable non rémunéré ou presque dans un boui-boui à Bastille. C'est du pur gâchis quand même !

Ben oui. Je n'ai pas bénéficié du carnet d'adresses de certains, moi...

Charlotte me regarde d'un air perplexe. Elle claque des doigts devant mes yeux pour me faire revenir à la réalité en brandissant le carton d'invitation :

– Hey ! Miss rêveuse ! Tu es où là ? Tu comptes rester plantée sous la pluie jusqu'à ce que les torrents t'emportent ? Allez, on y va. On va se faire quelques coupes au buffet, et j'espère bien rencontrer un ou deux people ! me lance-t-elle en imitant l'accent brésilien.

Je la suis, presque en m'excusant de ne pas être aussi enthousiaste qu'elle. Nous entrons dans le palace par la porte tournante. À l'entrée, Charlotte retient sa respiration, tend le bristol qui nous sert de sésame et donne nos deux noms. Un jeune homme en costume noir et nœud papillon jette un œil

sur sa liste et nous lance un « C'est bon » en nous toisant du regard comme si nous avions volé l'invitation. Charlotte ôte son manteau noir et dévoile alors une robe rouge cerise en soie à volants, avec un décolleté plongeant qui met en valeur sa poitrine déjà avantageuse. Je reconnais immédiatement son style.

– Elle est magnifique. C'est toi qui l'as dessinée ? Tu as vraiment du talent Chacha, lui glissé-je à l'oreille.

Elle ne répond pas, mais je devine à son allure droite et au port soudain haut de sa tête, la vague de fierté qui l'envahit. Je déboutonne mon trench noir en osant à peine exhiber ma tenue on ne peut plus classique. J'avise l'assistance et la grande salle d'entrée du palace qui déborde de décoration luxuriante, et je me dis à cet instant :

Pas mal pour une petite banlieusarde de Créteil !

Tous les invités sont déjà là et le défilé doit débiter dans une dizaine de minutes. Charlotte, qui est déjà venue ici lors d'un shooting photo, me prend par la main et m'entraîne à gauche du hall immense où le podium est installé. J'ai à peine le temps de lever la tête et d'apercevoir un grand lustre en cristal qui doit peser au moins une tonne. Dans le bar voisin, un buffet a été installé. Charlotte nous commande deux coupes que nous buvons à toute vitesse, puis deux autres. J'hésite à avaler aussi vite. Je n'ai pas l'habitude de l'alcool et je n'ai pas mangé grand-chose aujourd'hui. Mais devant l'insistance de Charlotte, impossible de résister. Les lumières s'éteignent soudain et une voix masculine dans un micro prie les retardataires de gagner leurs places.

– Vite, me murmure Charlotte à l'oreille, j'ai repéré deux sièges derrière Catherine Deneuve et Victoria Beckham. On fonce.

On fonce, on fonce... Elle est marrante, elle. Si elle croit que je peux dépasser les dix kilomètres-heure avec ces foutues échasses qui me cisailent les chevilles, elle se fourre le doigt dans l'œil.

Je sens les ampoules poindre le bout de leur cloque.

À peine assise, j'enlève en grelottant – alors qu'il fait une chaleur épouvantable – mon trench trop léger pour un mois de janvier. Je prie pour que les deux coupes de champagne me réchauffent rapidement et pour ne plus attirer l'attention de mon voisin de droite avec mes dents qui s'entrechoquent indépendamment de ma volonté. Ce voisin qui n'est autre que Robert De Niro accompagné d'une magnifique black – sans doute sa femme –.

Je lui adresse un sourire tout en dents et tente de maîtriser le claquement de mes mâchoires, mais c'est tout mon corps qui se met à trembler.

– Tu pourrais faire moins de bruit avec ton dentier, me lance Charlotte amusée. Tu es la risée de toute la salle.

– Je... je fais ce que je peux Chacha. Mais là, tu vois, je suis trempée jusqu'aux os et j'ai vraiment froid.

– Détends-toi Lou, tu vas bientôt te réchauffer avec le champagne. D'ailleurs, je vais te chercher une autre coupe tout de suite.

Je n'ai même pas le temps de protester que Charlotte est déjà devant le buffet à faire du charme au serveur qui ne peut pas résister au superbe décolleté qu'elle lui exhibe sous son nez en se penchant légèrement en avant.

– Et voilà ! s'exclame-t-elle triomphalement, en s'asseyant les deux verres à la main. Que le défilé commence !

Comme si on l'avait entendu, son vœu s'exauce aussitôt. Une musique indienne sur le thème de Bollywood démarre, et le premier mannequin s'avance sur la piste. Elle est anormalement grande sur ses talons compensés de vingt centimètres.

Comment fait-elle pour marcher ? C'est incroyable !

Elle porte un turban argenté à la façon indienne sur la tête, un haut de bikini avec dessus le pan d'un visage basané imprimé, un short argenté, lui aussi admirablement mis en valeur par les longues jambes fines du top model.

– Mon Dieu ! me hurle Charlotte qui tente de couvrir la musique. C'est absolument génial comme idée ! J'adooore !

Je m'envoie une derrière lampée de champagne et, alors que je m'apprête à lui répondre, ma tête se met à tourner. Sans doute suis-je grisée par l'alcool et étourdie par la chaleur étouffante. Il faut absolument que j'aille prendre l'air si je ne veux pas vomir sur les genoux de mon voisin.

– Charlotte... je sors prendre l'air. Je ne me sens pas bien...

– Ok, ok. Ne t'inquiète pas. Je te garde ta place, me dit Charlotte trop absorbée par le défilé. Ça va aller quand même ? s'enquiert-elle.

– Oui, oui, t'inquiète.

J'agrippe mon sac à main et je me dirige vers la sortie. Un homme me fait signe que ce n'est pas par là.

– Mademoiselle, vous devez passer par la porte de service.

– Oui, mais je reviens. Je vais juste prendre l'air pour ne pas tomber dans les pommes, lui dis-je, en réprimant un haut-le-cœur.

L'homme demande à un portier de m'accompagner et je me retrouve dehors, abritée sous une avancée, dans ma petite robe noire alors qu'il fait à peine cinq degrés. La pluie tombe encore. Je ferme les yeux et prend une longue inspiration. Je remarque à peine la berline noire stationnée juste devant moi. La portière s'ouvre soudain et une jeune femme rousse, très élégante en tailleur Bogaert – je les reconnaîtrais entre mille tant ils sont parfaitement coupés –, s'avance vers moi. Je me retourne, pensant qu'une autre personne se tient derrière moi, mais, à ma grande surprise, la femme me saisit le bras et marmonne quelque chose en anglais que je ne comprends pas. Sans avoir le temps de réagir, je me retrouve assise dans la berline, absolument muette, incapable d'ouvrir la bouche tant j'ai mal au cœur.

En face de moi, je distingue un homme. Son visage est à moitié dans l'ombre, mais je vois le reste de son corps. Le temps d'un rapide coup d'œil, je remarque qu'il est d'une extrême élégance. Il porte un costume gris anthracite et des chaussures à bouts pointus sûrement fabriquées sur mesure. L'homme s'approche. Je peux enfin le voir entièrement, et je suis troublée par sa beauté. Il est brun, ses yeux sont d'un vert incroyablement clair et les traits de son visage sont parfaits. Il doit avoir une trentaine d'années.

C'est alors que, dans un français impeccable mais avec un léger accent américain, il me lance :

– Je ne vous imaginai pas comme ça.

Je le regarde, médusée. Il semble amusé.

– Je vous demande pardon ? dis-je sans réellement comprendre.

– Je vous imaginai plutôt chinoise pour une traductrice... chinoise.

Je ne comprends toujours pas, mais je sens surtout que si je ne sors pas immédiatement de cette voiture, je risque de lui vomir sur ses chaussures qui, à mon avis, coûtent un an de loyer de mon studio, si ce n'est pas deux. Impossible de parler. Je réprime un hoquet. Il part alors dans un rire et ajoute :

– Nous avons rendez-vous avec une traductrice pour un dîner d'affaires, mademoiselle, et je constate que nous avons fait une erreur. Je crois que vous devriez la raccompagner Karine.

L'homme se tourne vers la rousse assise à côté de moi. Il semble toujours amusé de cette confusion, ou est-ce mon air de petite fille perdue – et légèrement éméchée – qui l'intrigue ?

La jeune femme rousse, un peu agacée, m'ouvre alors la portière. Le cœur au bord des lèvres, je me précipite vers l'extérieur, mais en allongeant ma jambe gauche, j'accroche mon talon dans le rebord de la portière. Je perds l'équilibre et je me cogne la tête sur le toit. Le stylo qui tient mon chignon se détache et mes cheveux libérés envahissent aussitôt mon visage en m'obstruant la vue. Je me retiens *in extremis* à Karine, mais mon sac à main s'échappe de ma main et se renverse sur le sol de la voiture.

– Oh non ! C'est pas vrai..., lancé-je légèrement assommée.

Submergée par la honte, je réunis à la hâte le contenu de mes affaires et m'éclipse sans même adresser un regard à quiconque. L'homme me lance à travers la vitre :

– Désolée pour la méprise. Bonne soirée !

La portière se ferme, la berline démarre, et je me retrouve à nouveau sous la pluie, les cheveux détachés, dégoulinant le long de mon visage. Je fais un petit signe de la main pour signifier que tout va bien, mais je n'ai qu'une seule envie, rentrer chez moi et me jeter sous la couette pour ne plus jamais en sortir.

Waouh, quelle histoire ! Ça m'a remis les idées en place au moins... Et il était quand même super

mignon... Il faut que je le dise à Charlotte !

Je rejoins mon amie, qui, si elle ne me connaissait pas, penserait que je sors tout droit d'un asile tant je suis frigorifiée et décoiffée.

– Il m'est arrivé un drôle de truc, lui glissé-je tout en m'asseyant et en marchant sur le pied d'Uma Thurman.

– Quoi donc ? me demande Charlotte en restant absorbée par le défilé.

– J'ai rencontré un homme super canon ! Mais vraiment. Plus beau que Johnny Depp – je sais que c'est sa référence en matière de beauté masculine – tu l'avais vu ! Et ce qui est encore plus drôle, c'est que c'était sur un malentendu.

– Hum, hum.

– Tu m'écoutes Chacha ! hurlé-je presque.

– Hein ? Oui ? Tu as son numéro de téléphone ?

– Quoi ?

– Tu as pris son numéro de téléphone ? Ça te ferait du bien de sortir un peu en ce moment...

Charlotte n'est pas du tout à la conversation. Elle est subjuguée par ce qui se passe sur le podium. Je suis d'ailleurs en train de manquer le spectacle.

– Oui et nous avons fait l'amour immédiatement dans sa voiture, lui rétorqué-je pour la provoquer.

Aucune réaction.

– Bon, écoute Charlotte, je crois que je vais rentrer. Je suis malade.

Charlotte se tourne enfin vers moi et, à son expression étonnée, je devine que ma tête fait peur.

– Oui, c'est ça, ajoute-t-elle en me tapotant la main, tu es vraiment pâle. Je pense que tu couves quelque chose ma chérie. Rentre chez toi, je te raconterai.

À grand regret et après avoir laissé échapper un éternuement venu des profondeurs de mon nez, je demande au portier de m'appeler un taxi. Je me sens trop faible pour rentrer en métro. Il n'a qu'à lever la main pour qu'une voiture s'avance aussitôt.

Arrivée chez moi, dans le 16^e arrondissement, rue Massenet, il me reste encore six étages à monter sans ascenseur. Cette fois, ce sera pieds nus et chaussures à la main. Une fois rentrée dans mon studio de seize mètres carrés, je décide de me faire une infusion de thym comme me faisait Maman lorsque j'étais malade enfant, et je me glisse enfin sous la couette en reniflant. L'image du visage de cet homme dans la berline revient à moi dans un flash.

Bah. Je ne le reverrai sans doute jamais.

Le lendemain matin, le réveil sonne à 7 heures. Je sens que mon nez est pris et j'ai l'impression

que ma tête va exploser. Impossible d'être malade pourtant. Il faut absolument que je me rende à l'atelier. La dentelle que j'ai commandée doit être livrée ce matin. Et, vu les tarifs et l'état des finances de la société, aucune erreur ne peut être tolérée. Comme tous les jours depuis près de six mois maintenant, je me rends chez Renex, dans l'arrière-cour du 12, rue Auguste-Laurent près de la Bastille, à l'abri des regards. C'est là que j'effectue mon stage, dans cette toute petite entreprise de sous-vêtements féminins. Renée, la propriétaire a été un grand mannequin chez Chanel. Elle a d'ailleurs très bien connu celle qu'on appelait M^{lle} Chanel.

C'est une femme de 84 ans incroyablement énergique. Jadis, elle était grande et fine. Elle a côtoyé tout le Gotha parisien de l'après-guerre, à l'époque de Pablo Picasso, Jean-Paul Sartre, Simone de Beauvoir... Le Tout-Paris est venu dîner un jour chez elle, dans son appartement de 100 m² au-dessus de l'atelier. Seulement voilà, aujourd'hui, Renée aimerait passer la main, mais elle n'a pas d'enfant. Elle a été mariée très jeune, à l'âge de dix-huit ans, à un homme qui s'est malheureusement tué dans un accident de voiture six mois après leur union. Elle n'a jamais retrouvé l'amour par la suite, malgré quelques longues relations. Son unique héritier est son neveu Arthur Moreau, coursier de 40 ans, en qui elle n'a aucune confiance.

La première fois que j'ai vu Renée, j'ai été subjuguée par la couleur rouge de ses cheveux et son rouge à lèvres assorti. « Eh oui ma petite, c'est pas parce que je suis vieille que je n'ai pas le droit de me faire jolie », m'avait-elle confié devant la fascination manifeste que j'éprouvais pour sa chevelure de feu. « Et puis, j'en ai même rien à cirer, si tu veux tout savoir. À mon âge, c'est tout ce qu'il me reste comme petit plaisir », avait-elle ajouté en lançant sa main en arrière.

Je suis immédiatement tombée sous le charme de cette petite dame au dos légèrement voûté, mais d'une grande élégance.

Il est 8 h 30 lorsque j'arrive, et Renée n'est pas encore descendue de chez elle par l'escalier qui communique avec l'atelier. Il est encore trop tôt.

Ce matin, je n'ai pas pris mon vélo. Trop malade... À peine installée à mon bureau, mon smartphone vibre. C'est Charlotte.

– Alors comment vas-tu ma chérie ? Je suis désolée..., me dit-elle avant d'enchaîner sur la soirée. Il faut que je te raconte, c'était GÉ-NIAL ! articule-t-elle.

C'est un véritable moulin à paroles. Je sens que je ne vais pas tenir le coup. Ma tête me fait horriblement mal et je dois absolument régler un problème de livraison.

– Chacha, je t'adore, mais là il faut que je me trouve un remède de cheval pour tenir le coup aujourd'hui et je suis vraiment à la bourre sur la collection.

– Oh ! répond-t-elle feignant d'être vexée. Je vois, madame a un vrai travail. Madame a une collection à terminer... Bon, je te laisse, mais il va quand même falloir que tu me dises tout sur le mystérieux inconnu à la grosse berline d'hier soir, ma chérie.

– L'inconnu ? Je... ah oui ! Rien de spécial à raconter. Je t'appelle demain. Bisous.

Je raccroche. C'est vrai, le bel inconnu... Comment ai-je pu l'oublier. Il est... il est si...

– Il est temps de s’y mettre ! chantonne Renée qui descend l’escalier en colimaçon.

Un jour, il faudra que je lui impose un de ces fauteuils monte-escalier. Mais cette bourrique, que j’adore, ne veut pas en entendre parler !

Je m’avance vers Renée pour l’aider à franchir les dernières marches.

– Renée ! la grondé-je affectueusement, vous avez encore fait votre couleur toute seule. Vous auriez dû m’appeler.

Ces cheveux sont aussi rouges que la carrosserie d’une Ferrari. Renée s’arrête essoufflée et me fixe bien droit dans les yeux.

– Lou. Je crois que tu as autre chose à faire en ce moment. Et puis je ne suis pas encore impotente, lâche-t-elle d’un air bougon.

Puis, avec un air espiègle, elle ajoute :

– Tu ne trouves pas que je ressemble à ma vieille copine accordéoniste Yvette Horner comme ça ?

– Qui ?

Renée est interloquée et puis se ravise :

– Ah oui c’est vrai, tu es trop jeune pour la connaître.

Florence arrive enfin en pestant contre le métro.

– Vous vous rendez compte, une demi-heure bloquée dans cette fichue rame ! Vivement le printemps que je ressorte mon vélo !

Elle suspend son manteau noir orné de fleurs aux couleurs pétantes et vient embrasser Renée. Je lui fais signe que je suis malade, et elle m’envoie un baiser de loin. Florence est secrétaire chez Renex depuis... toujours semble-t-il. À l’âge de vingt ans, elle s’est mise en couple avec un homme de dix ans son aîné, soixante-huitard baba cool, qui est resté bloqué dans les années 1970. Ils ont eu deux enfants ensemble, puis se sont séparés, et Florence s’est retrouvée à élever seule ses enfants. De sa période post-baba cool, elle a gardé les cheveux longs – grisonnants à présent –, des vêtements amples souvent avec des motifs de fleurs et une odeur de patchouli qui me donne parfois la nausée. Quand Florence entre quelque part, c’est toute la pièce qui s’illumine. Elle dégage une telle énergie qu’on se sent porté par elle.

Renée s’assoit à son bureau, juste en face du mien et me toise du regard :

– Alors, mademoiselle Lou, où en est-on de cette collection qui va relancer ma chère marque ? lance-t-elle.

Je lui dis que nous avons un problème avec les Italiens, et elle se met dans une colère noire.

– Je vais les appeler immédiatement !

Elle saisit le téléphone et, dans un italien correct, agrémenté d'un bel accent français, elle part avec son interlocuteur dans une diatribe dont elle seule a le secret. Je ris dans ma barbe. Je n'aimerais pas être à la place de l'Italien.

Mon rhume est guéri, je me sens enfin d'attaque pour m'activer sur la collection. Il faut que je trouve de nouvelles idées, quelque chose d'innovant... Peut-être de la dentelle colorée, des matières douces mélangées, un style brésilien... Et puis, il y a l'image de l'inconnu qui me poursuit. J'y pense le matin en me levant, la journée, le soir en me couchant. Son regard persan, ses lèvres aux lignes parfaites, son allure...

Mon téléphone sonne.

– Bonjour. Êtes-vous Lou Arpad ?

Je ne connais pas cette voix, mais quelque chose me dit que c'est important.

– Oui. C'est bien moi.

– Cécile de Clève de chez Bogaert. J'aimerais vous rencontrer. Nous recherchons une assistante pour notre couturière en chef, et votre profil nous intéresse.

Je reste sans voix. Comment mon profil pourrait-il les intéresser ? Je n'ai même pas postulé à quoi que ce soit, si ce n'est il y a deux ans alors que je cherchais un stage. C'est peut-être une blague de Charlotte ? Dans le doute, je poursuis la conversation.

– Oui. Bien entendu, quand vous voulez, répondez-je d'un ton que j'espère assuré.

Je comprends qu'il ne s'agit pas d'un canular, mais bel et bien d'une proposition de job. Un job en or même !

– Très bien. Je vous attends dans mon bureau demain à 9 heures. Je vous transfère à mon assistante pour qu'elle vous donne toutes les informations. Au revoir et à demain.

– À demain, dis-je.

Puis j'entends une autre voix.

– Oui allô. Bonjour, je suis Sandra. Nos bureaux se trouvent au 10, avenue Montaigne, l'accueil est au rez-de-chaussée, nous vous y attendons donc pour 9 heures.

– Très bien, c'est noté. À demain.

Je raccroche et je lâche un « Wouaw ! » si fort que Renée l'entend de son appartement.

– Que se passe-t-il ? Tu as vu un fantôme ? me hurle-t-elle.

Je monte en courant le vieil escalier en colimaçon. Il couine et tremble sous mon poids. J'arrive

essoufflée devant Renée. Le temps de reprendre mon souffle et je lui dis :

– Bogaert ! La maison de haute couture Bogaert. Ils... ils me proposent un poste... c'est... génial, non ?

Renée reste perplexe. Assise dans son fauteuil, elle me regarde une bonne dizaine de secondes. On dirait qu'elle ne sait pas quoi dire, comme partagée entre la joie et la déception.

– Renée ! Tu sais bien que je ne laisserai pas tomber Renex ! Mais Bogaert ! J'ai un entretien demain. C'est incroyable, non ?

Le visage ridé de Renée s'éclaire soudain. Elle ôte ses lunettes.

– Eh bien jeune fille, je ne dirai qu'un seul mot : « Fonce » ! À une seule condition...

– Oui. Laquelle ?

– Tu dois tenir ton engagement auprès de Renex et terminer la collection en temps et en heure. Tu crois que tu pourras le faire ?

Je m'avance pleine de reconnaissance vers Renée et je la serre dans mes bras.

– Une occasion comme celle-là, me souffle-t-elle à l'oreille, ne se présente qu'une seule fois dans une vie. Je ne sais pas comment tu as fait, mais il me semble qu'il ne faut surtout pas la laisser passer.

– Je crois oui. Je te promets que je serai là tous les soirs, quitte à travailler les week-ends s'il le faut. Je ne suis pas une lâcheuse Renée et je tiens mes promesses. C'est une chose que ma mère m'a apprise.

– Lou. Tu es un ange tombé du ciel, mais ne perds pas trop de temps ma jolie. Je ne suis plus toute jeune.

Je lui lance un regard plein de tendresse et je lui glisse un baiser sur le front avant de redescendre. Il faut absolument que j'annonce la nouvelle à Charlotte. Elle va être folle de jalousie. Je lui envoie un texto. Elle doit être en plein shooting : « J'ai un rendez-vous chez Bogaert demain matin pour un job... ». Et ça ne loupe pas. Dix minutes plus tard, j'entends le hurlement hystérique de Charlotte qui me crève le tympan à travers le téléphone.

– Mais comment as-tu fait ? C'est génial !

– Chacha, ce n'est qu'un entretien... Je ne suis pas certaine d'être prise, tu sais.

– Mais enfin c'est évident ma chérie ! La directrice elle-même te téléphone et te donne un rendez-vous pour le lendemain ! Tu crois peut-être que c'est pour te proposer une manucure ?

– Je ne crois que ce que je vois et là, on verra demain. Bisous Cha.

Je raccroche. Je viens d'avoir une idée pour un croquis : un ensemble soutien-gorge et culotte en soie et dentelle de Caudry, celle-là même utilisée pour la robe de mariage de Kate Middleton avec le prince William.

Il est 9 heures. Je suis encore dans mon studio et je regarde ma garde-robe d'un air désespéré. Je suis incapable de me décider. Après une longue réflexion, j'opte enfin pour un pantalon noir à pinces, des ballerines rouge brillant, un pull à col roulé et une veste de tailleur classique. J'enfile le tout, puis je relève mes cheveux en chignon. Un trait de crayon noir pour souligner mes yeux, un peu de mascara sur mes cils, du gloss brillant transparent sur mes lèvres et le tour est joué.

Bon. J'ai adopté le look classique. C'est tout à fait dans le style de la maison Bogaert. En même temps, est-ce que je vais vraiment faire l'affaire ? Je n'en suis pas certaine. Et si je répons à côté ? Et si je n'étais pas assez expérimentée...

Toutes ces questions se bousculent dans ma tête pendant le trajet que je trouve interminable. Mes mains sont moites et je me sens fébrile lorsque je me retrouve devant la grande porte vitrée de chez Bogaert. Je m'avance vers l'hôtesse d'accueil et je me présente, la voix tremblante :

– Bonjour. Je suis Lou Arpad, j'ai rendez-vous avec Cécile de Clève.

Je n'arrive pas à croire que je suis en train de dire ça. Je lève les yeux et je découvre l'immense hall d'un immeuble à trois étages. Une allée fait le tour de chacun de ces étages. Je me trouve dans l'ancre de la haute couture parisienne et je crois rêver.

– Troisième étage, le bureau au fond du couloir. Elle vous attend, me dit soudain la réceptionniste.

Je la remercie et me dirige vers l'ascenseur transparent ultra-moderne. Me voilà devant le bureau, morte de peur. J'hésite un instant à faire demi-tour.

Non. Je n'ai rien à faire ici. Je ne suis pas capable... Je n'ai pas le niveau. Il faut que je parte tant qu'il est encore temps.

– Mademoiselle Arpad ? Je suis Sandra. Madame de Clève va vous recevoir, me dit une jeune femme brune avec un grand sourire.

Je ne l'avais pas remarquée.

– Merci, répons-je timidement en m'asseyant dans le fauteuil club en face de la porte.

Elle s'ouvre aussitôt, et Cécile de Clève, une grande femme mince et élégante aux cheveux courts, m'invite à entrer. Je me sens impressionnée comme une petite fille convoquée dans le bureau de la directrice pour une faute qu'elle n'a pas commise.

Tandis qu'elle s'installe derrière son immense bureau de verre, elle m'invite à m'asseoir en face. Je serre mon sac à main si fort que j'ai peur que mes doigts restent incrustés dans les anses.

– Alors voyons, commence-t-elle en parcourant des yeux un dossier, l'assistante de notre couturière en chef vient de partir en congé maternité et nous avons besoin d'une remplaçante. Dites-moi, qu'est-ce qui vous plaît dans le stylisme ?

Je suis tellement prise de court par cette question inattendue que je bafouille :

– Ma... ma mère était couturière. Je la voyais travailler le tissu avec tellement de passion qu'elle m'a transmis le virus. Et puis... lorsqu'elle est morte quand j'avais douze ans, je n'ai plus pensé qu'à ça.

Pourquoi lui ai-je raconté ça ? C'est complètement ridicule et puis ça ne regarde personne. Jamais je ne vais être prise.

Cécile de Clève semble troublée par mon récit. Elle poursuit son interrogatoire et me demande de lui montrer quelques croquis. Ce que je fais aussitôt. Et puis, au bout d'une demi-heure, elle se lève et déclare :

– Mademoiselle Arpad, si vous êtes d'accord, vous pouvez commencer demain.

Non ! C'est impossible. Je n'y crois pas.

Tout est allé si vite ! Boostée par l'excitation, je n'ai pratiquement pas dormi de la nuit.

Sandra me présente à ma chef, Cerise Ballard. C'est une femme enveloppée, aux cheveux châains et bouclés. Ses lunettes rondes lui couvrent la moitié du visage. Elle me tend une main molle en me détaillant de la tête aux pieds.

– Appelez-moi Cerise, me dit-elle d'un ton sec. Je vous préviens mademoiselle, on n'est pas ici pour enfiler des perles, mais pour sublimer les œuvres du maestro.

Le maestro, c'est le styliste de la maison : Juan Carlo Balestra, un jeune espagnol talentueux qui a fait la renommée internationale de Bogaert depuis sa création. Je meurs d'envie de le rencontrer, mais je ne suis pas certaine d'y arriver un jour. C'est Cerise qui est le plus en contact avec lui et ses assistants.

Le ton est donné. Je sens chez Cerise une pointe d'amertume à mon égard, mais je ne comprends pas pourquoi.

– Quelle est votre spécialité ? Nous avons tous un domaine de prédilection, me demande Cerise après m'avoir observée quelques secondes.

– La lingerie. Je dessine et couds moi-même mes propres modèles.

– Bien. C'est toujours bon à savoir.

Cerise me fait visiter l'atelier « des petites mains », les couturières. Elle me présente au service marketing. Un jeune homme roux au fort accent américain, à l'allure légèrement efféminée se présente : « Mike Tucker, assistant marketing ». Son visage me rappelle étrangement quelqu'un, mais je n'arrive pas à me souvenir qui. Puis Cerise me montre son bureau et le mien en face du sien.

– Ah ! rajoute-t-elle, et puis surtout après la pause déjeuner, soyez là à 14 heures, le grand patron sera présent. Il veut que tous ses employés assistent à la réunion. Vous aussi du coup.

C'est mon premier jour et je vais aussi rencontrer le grand patron ! C'est la panique ! Ça fait trop d'émotions à la fois. En même temps, je suis curieuse de voir à quoi il ressemble. Peut-être est-il chauve, petit et enrobé ? Peut-être a-t-il un style dandy romantique façon John Galliano ?

La matinée passe en un clin d'œil. Le temps de me plonger dans les modèles pour la collection d'hiver, d'essayer de mémoriser les noms de chacun et de retrouver mon chemin dans cet immense labyrinthe, il est déjà midi. Je suis tellement sous l'emprise de la nouveauté que je n'ai même pas faim. Je décide d'aller faire un peu de lèche-vitrine sur les Champs-Élysées voisins. Je regarde soudain ma montre : 14 heures ! Je vais manquer le début de la réunion !

Zut ! C'est pas possible d'être autant à la bourre. Ton premier jour de taf, Lou ! T'exagère !

Il est 14 h 20 lorsque j'arrive dans la salle de conférences. Il y a au moins quatre-vingts personnes, et tout le monde est déjà installé sur les chaises qui font face aux dirigeants. J'agrippe rapidement une chaise juste à côté de l'entrée en espérant que personne ne me remarque. Mais dans ma précipitation, je butte contre un pied et manque de tomber. Sans même relever la tête, je sens que tous les regards se tournent vers moi.

J'ai encore raté une occasion de ne pas me faire remarquer.

Je m'assieds en esquissant un sourire forcé. Je m'excuse à voix basse et je cherche Cerise du regard. Et là, je le vois, assis à côté de Cécile de Clève, face à un micro, s'adressant à l'assemblée.

C'est lui, l'homme de la berline, l'inconnu magnifiquement beau rencontré le soir du défilé Bogaert ! Je vais défaillir !

Il me jette un regard sévère et poursuit son discours. Mon cœur se met alors à battre la chamade. Le sang me monte aux joues et je ne sens plus mes jambes.

Je suis tellement troublée que j'en oublie de l'écouter. Ses yeux verts, sa bouche...

2. Une soirée mouvementée

Toute l'après-midi, les questions se bousculent dans ma tête : m'a-t-il vue ou même aperçue ? Est-ce le fruit du hasard si cette réunion a lieu lors de mon premier jour de travail chez Bogaert ? Croiser cet homme deux fois en une semaine, c'est une drôle de coïncidence quand même... J'ai du mal à croire que ce soit lui mon patron maintenant ! Alexander Bogaert ! Le mec le plus séduisant du monde !

Ni une ni deux, je décide de rendre visite à mon père, histoire de me remettre les idées en place. Il habite un petit pavillon modeste de la banlieue parisienne, à Créteil. Je lui fais alors part de mon nouveau travail, de la difficulté qu'il représente mais aussi du bonheur dans lequel je nage. Papa est inquiet pour moi. Comme toujours.

– Tu es sûre que tu veux faire ces deux jobs en même temps ? Tu vas te fatiguer au travail. Et puis tu sais, si c'est une question d'argent, tu peux toujours m'en demander.

– Papa, je vais me débrouiller. En plus, il y a Paul maintenant. Il va commencer des études de droit.

Paul, c'est mon petit frère. Il a dix-huit ans et vient d'obtenir son baccalauréat. Il a l'intention de devenir avocat, mais d'abord, il doit passer sa licence.

– D'ailleurs, mon petit Papa, je te trouve fatigué. Tu devrais te faire un peu plus de souci pour toi.

Je promets de venir le voir dès que possible et je l'embrasse sur le front. En fermant le portail, j'aperçois Gaëtan. Nous sommes sortis ensemble pendant un an lorsque nous étions au lycée, et ses parents sont des voisins de Papa.

– Alors, me dit-il en me prenant par le cou pour m'embrasser sur les joues, comment va la plus jolie des voisines ?

Gaëtan est un grand jeune homme blond et séduisant au regard bleu clair. Lorsque nous étions ensemble, il n'avait pas encore acquis cette assurance. Il était plutôt timide. Aujourd'hui, c'est un brillant étudiant de Science Po. Nous nous sommes séparés d'un commun accord l'année du bac, mais je le soupçonne d'éprouver encore des sentiments pour moi.

– Je vais bien. Figure-toi que je commence un nouveau job chez Bogaert.

– Wouaw ! Félicitations. Dis donc, je crois que ça se fête, non ? Si tu veux, je t'emmène boire un verre demain soir au Costes. Et ne refuse pas comme à chaque fois.

Je lui souris tout en me disant que je dois passer quand même chez Renex, mais que, un vendredi soir, ça me ferait aussi du bien de sortir.

– Je vois que tu as changé tes lieux de fréquentation. Tu deviens plus classe... D'accord, je t'y

retrouve à 21 heures. À demain.

Je l’embrasse sur les deux joues et tourne les talons en direction du RER, le laissant un moment interdit sur le trottoir.

Le lendemain, après une journée éprouvante chez Bogaert à essayer de comprendre en un temps record qui est qui, qui fait quoi et quelle sera ma tâche, je passe une heure à l’atelier. Il faut que je trouve une idée pour un nouveau modèle, mais rien ne sort. À chaque seconde, je cherche M. Bogaert du regard. En vain. Il n’est pas revenu. Je passe en coup de vent chez moi, le temps de prendre une douche et de me changer. J’opte pour un chemisier en soie léger blanc cassé, une jupe noire à volants, des collants couleur chair et mes ballerines plates rouge brillant. Rien de provocant en tout cas. Le tout recouvert de mon épais manteau d’hiver. Il fait encore froid dehors. J’arrive au Costes. Gaëtan m’attend au bar. Il porte une chemise rose et un jean qui tombe sur la cambrure de ses fesses naissantes. Un caleçon Calvin Klein dépasse au-dessus de la ceinture. Ses cheveux sont plaqués sur le côté droit du visage. Je n’aime pas cette tendance, mais je dois avouer que mon ex-petit ami n’est pas dénué de charme. Nous nous installons à une table. Il a déjà bu une vodka pomme et commande un coca au serveur lorsque je lui demande un cocktail sans alcool Sun Lady. Gaëtan a l’air inquiet.

– Qu’est-ce que tu as ? lui demandé-je naïvement.

Il lève la tête et plonge son regard dans le mien. Je le trouve presque attendrissant avec sa mèche faussement rebelle. Je sens qu’il veut me dire quelque chose.

– Lou..., commence-t-il en soupirant, Lou...

Il me caresse la main. J’ai peur de ce qu’il pourrait avouer, alors je prends les devants.

– Écoute Gaëtan, je trouve ça très sympa de nous voir en tant qu’amis. Nous, c’était bien, c’était le lycée, mais là tu vois, je suis prise entre deux boulots et je n’ai de place pour personne. Tu comprends ?

Il me jette un regard désespéré. Son visage se ferme.

– Je comprends, finit-il par dire après un long silence.

– Bon, il vaut peut-être mieux que j’y aille maintenant. Je commence tôt demain...

Je me lève.

– Attends, je te raccompagne, me lance-t-il.

Gaëtan avale son coca d’une traite et me fait face en trois secondes montre en main. Il jette un billet sur la table et me sourit soudain comme si rien ne s’était passé.

– Je suis en moto et j’ai un casque pour toi. Allez, viens.

Je reste un peu dubitative, mais nous nous connaissons depuis l'enfance et jamais Gaëtan ne me ferait quoi que ce soit.

Arrivés au pied de mon immeuble, je descends de la moto et lui tends le casque. Il le prend et me saisit le bras en même temps.

– Lou. Tu te souviens de la première fois que je t'ai embrassée...

– Quoi ? C'est moi qui t'ai embrassé la première. Tu étais tellement timide que je me suis demandée si tu allais un jour le faire.

– Oui... bon... ce jour-là... je ne l'ai jamais oublié.

– Qu'est-ce que tu es en train de me dire ?

Son regard est plein de tendresse.

– Gaëtan. C'était il y a quatre ans. Nous serons toujours amis, mais nos chemins se sont séparés.

Il m'attire vers lui pour m'embrasser sur la bouche, mais je le repousse. Il insiste une nouvelle fois en pressant un peu plus sa main sur mon poignet.

– Non ! Laisse-moi maintenant !

– Allez. Je sais que tu en as envie.

Il me serre le poignet un peu plus fort.

– Mais non, je te dis ! Lâche-moi !

Soudain, je sens un bras fort qui me saisit par la taille, me soulève et m'entraîne de l'autre côté de la rue. Je n'ai pas le temps de comprendre ce qui m'arrive. On me force à entrer dans une voiture. La porte se ferme et, croyant à un enlèvement, au moment où je m'apprête à hurler, mon regard tombe sur... M. Bogaert. Ma mâchoire manque de se décrocher tant je suis surprise. Mon cœur tambourine contre ma poitrine comme s'il voulait s'échapper. La voiture démarre en trombe et je suis projetée contre le siège à côté de lui. Il semble furieux. Mon téléphone se met à vibrer dans mon sac à main resté accroché en bandoulière. Ce doit être Gaëtan qui m'appelle, mais je suis tellement tétanisée que je suis incapable de répondre.

– Vous vous mettez dans des situations quelque peu embarrassantes M^{lle} Arpad, commence monsieur Bogaert.

Son ton n'a rien d'une plaisanterie.

– Votre ancien fiancé n'est pas un gentleman à ce que je vois.

Je le regarde avec de grands yeux étonnés.

Comment sait-il pour Gaëtan et moi ? Et puis, comment connaît-il mon nom ?

Aucun son ne sort de ma bouche, mais mon regard est interrogateur. Il devine alors mon

questionnement :

– Figurez-vous que je me renseigne sur les personnes qui travaillent pour moi, se justifie-t-il. Et puis, j'étais venu vous rendre ce qui vous appartient, et me voilà votre sauveur, dit-il d'un air amusé. Vous me devez cinquante euros.

Sa voix s'adoucit et ses yeux sourient presque. Il me tend alors mon carnet Moleskine, celui que je cherchais partout et sur lequel je griffonne mes croquis. Je suis tellement heureuse de le retrouver !

– Vous avez un certain talent mademoiselle, ajoute-t-il.

– Merci. Venant de vous, je suppose que c'est un compliment.

Ce que je viens de dire est complètement ridicule. Cet homme me trouble. J'espère qu'il ne s'est pas vexé.

Je lui prends le carnet des mains. Je ne comprends pas tout de suite l'allusion aux cinquante euros, puis je me ressaisis.

Bien sûr. Ça me revient maintenant. Sur la première page, j'ai écrit mon nom, mon adresse et une récompense de cinquante euros à qui me le ramènerait si je le perdais !

– Vous acceptez les chèques ? Je n'ai pas de liquide sur moi, lui sors-je du tac au tac.

– Je me passerai du chèque, mais j'apprécierais que vous acceptiez une invitation à boire un verre pour pardonner ma brutalité. Je pense que vous n'êtes plus en danger à présent.

– C'est très gentil à vous, mais je ne veux pas abuser de votre temps. Vous savez que c'est Ernest Hemingway qui a rendu les carnets Moleskine célèbres ? Il y écrivait toutes ses notes.

– Vous me l'apprenez mademoiselle.

Un silence délicieux s'installe pendant quelques secondes. Je regarde par la fenêtre. Nous sommes revenus devant chez moi et Gaëtan n'est plus là.

– Je crois que je suis arrivée.

Mon téléphone n'en finit pas de sonner. Je le sors enfin de mon sac pour répondre, mais M. Bogaert me l'arrache des mains. Il raccroche au nez de l'appelant et tape un numéro dessus.

– Si vous avez d'autres soucis, n'hésitez pas à me téléphoner, je viendrai vous sauver.

– Je n'étais pas en danger. Je connais Gaëtan depuis très longtemps. Il est juste un peu trop... entreprenant. C'est tout.

Il me rend mon téléphone et me frôle l'avant-bras. Je ressens comme un petit choc électrique, et je n'ai aucune envie de sortir de cette voiture.

Mais qu'est-ce qui m'arrive ? J'ai les jambes qui tremblent, le cœur qui palpite. Impossible encore une fois de prononcer une parole...

Me voilà pourtant sur le trottoir, les bras ballants, à me demander ce qui vient de se passer. La vitre

arrière teintée de la voiture se baisse alors et M. Bogaert rajoute :

– Rappelez-vous...

Il fait le geste de téléphoner.

J'ai le temps d'apercevoir une lueur brillante dans ses yeux.

Mon Dieu, quels yeux ! Jamais vu un regard pareil.

– Et puis, vous pouvez m'appeler Alexander.

– Très bien, Alexander. Merci encore pour le carnet ! Il est vraiment précieux pour moi, vous savez.

– Je vous en prie. C'était un réel plaisir M^{lle} Arpad.

Il fait signe à son chauffeur de partir et remonte la vitre en m'adressant un sourire ravageur. Je le regarde s'éloigner, puis monte péniblement les six étages qui mènent à mon studio avant de m'écrouler enfin sur mon lit en serrant mon Moleskine contre la poitrine.

Ce M. Bogaert... il est tellement... il a quelque chose de... Alexander... il veut que je l'appelle Alexander. Je n'oserai jamais. Nous ne faisons pas partie du même monde !

Son visage me hante et je n'arrête pas de penser à son sourire. Je reprends mes esprits lorsque mon téléphone sonne à nouveau. Mon cœur se soulève.

Et si c'était M. Bogaert ? Enfin... Alexander ?

C'est Gaëtan. Il doit être mort d'inquiétude. Je ne réponds pas, mais je lui envoie un SMS :

« TVB. C'était mon boss. Une affaire de travail. Bonne nuit. »

Je reste quand même distante et je ne veux plus voir Gaëtan. Au fond, il m'a vraiment fait peur. Je ne sais pas jusqu'où il aurait pu aller, mais je me souviens soudain d'un soir, lorsque nous étions ensemble, où il m'avait presque violentée parce que je refusais de faire l'amour avec lui. Je pense qu'il a un fond agressif en lui qui ne demande qu'à exploser.

Quelques secondes plus tard, Gaëtan me répond :

« Mille excuses pour mon comportement de goujat. Pourras-tu un jour me pardonner ? »

Il est tard. Je suis épuisée. Je ne lui réponds pas.

3. Le Bogaert Palace

Ça y est, on est lundi ! Le week-end m'a paru interminable. Je n'ai pas cessé de repenser à « l'enlèvement » de M. Bogaert. J'aurais bien voulu en parler à Charlotte, mais impossible de la joindre au téléphone. Sans doute a-t-elle eu une séance de « travail »...

Je me rends, pleine d'entrain, chez Bogaert. J'y suis même à 8 h 30 pétantes, ce qui n'est pas dans mes habitudes, mais je dois être à l'atelier ce soir pour avancer sur mes croquis. De plus, nous avons rendez-vous avec un représentant de dentelles de Caudry. Tout le week-end, je n'ai pensé qu'à Alexander. Je suis même tombée sur un tabloïd où il était en couverture aux côtés d'un mannequin australien. Après ça, je me suis demandée si je serais capable d'inventer un quelconque problème pour que M. Bogaert vole à ma rescousse. J'en déduis que non.

Cerise arrive quelques minutes après moi.

– Aujourd'hui ma chère, nous avons un programme chargé !

– Ah oui ! Tant mieux. J'ai hâte !

– Tu vas te rendre à l'atelier et demander aux couturières de modifier quatre modèles. Il faut rajouter de la dentelle sur toutes les coutures. Ordre du maestro !

– Ah ? Ça tombe bien. La dentelle, c'est un peu ma spécialité.

– Comment ça ?

– Oui... enfin, je fais moi-même mes sous-vêtements.

– Vous pouvez me montrer ?

– Heu... Là ? Maintenant ?

– Oui. C'est bon, y'a personne.

Je soulève d'une façon hésitante ma chemise et lui dévoile alors ma dernière création en dentelle de Cluny et en gazar de soie. Cerise jette un œil rapide et détourne le regard.

– Oui. Bon. C'est toujours bien d'avoir une spécialité.

Je la sens soudain distante, comme si l'aveu que je viens de lui faire lui déplaît.

Je passe une grande partie de la journée avec les couturières et le mannequin qui leur sert de modèle à travailler sur des robes de soirée d'une élégance parfaite. J'en oublie même un moment M. Bogaert, ou presque. Au fond de moi, j'espère le croiser au détour d'un couloir, dans le hall d'entrée ou en sortant du bureau de la directrice...

À 19 heures, alors que je m'apprête à partir, Cerise se plante devant mon bureau, une feuille de papier à la main.

– Il y a quelque chose qui cloche sur ce modèle, me dit-elle en me tendant le croquis. Trouve-le

avant demain.

Juste au moment où je pensais m'éclipser pour aller à l'atelier. Elle le fait exprès. J'en suis sûre. En fait, elle ne m'aime pas.

Je me penche sur le dessin. Mais, rien à faire, je n'arrive pas à voir s'il y a un défaut.

D'un coup, je regarde ma montre. Déjà 20 heures !

La tête ailleurs, je me précipite dans l'ascenseur dont les portes viennent de s'ouvrir. Normalement, il n'y a plus personne à cette heure-ci.

– Je vois que vous n'avez pas besoin de moi.

Une voix grave et terriblement sexy s'élève derrière moi.

Je sursaute et je me retourne. C'est M. Bogaert. Il me sourit et je me sens fondre.

– Je... je ne comprends pas, dis-je en bégayant comme une idiote.

– Vous ne m'avez pas appelé.

– Ah ! Je... oui. Effectivement. Je n'ai pas tr... j'ai beaucoup de travail ici vous savez.

– Voulez-vous que je vous raccompagne chez vous, mademoiselle Arpad ?

Il se souvient de mon nom ! C'est un signe ça ! Ou alors il connaît le nom de chacun de ses employés... ce qui m'étonnerait quand même.

– Je vous remercie, mais je suis en vélo et...

Il me lance un regard étrange. J'ai du mal à deviner s'il s'agit d'amusement, de déception ou... de défi ! Je ne peux tout de même pas lui dire que je me rends chez Renex.

– Une autre fois alors, me dit-il.

Je vois bien qu'il est contrarié, ce qui n'enlève rien à son charme.

Mais qu'est-ce qu'il est beau !

Nous nous regardons une seconde sans rien dire. Je l'imagine alors s'approchant de moi et m'embrassant tendrement. Tout mon corps frissonne. Les portes de l'ascenseur s'ouvrent et je sors la première.

– Bonne soirée monsieur Bogaert.

– Au revoir mademoiselle Arpad. J'espère que vous trouverez un moment à m'accorder dans votre emploi du temps chargé.

J'ouvre alors la bouche, mais aucun son n'en sort. Je rougis et pars les épaules baissées comme si je venais de commettre une erreur.

Quelle gourde. C'est le moment où jamais pour lui proposer quelque chose.

J'enfourche mon vélo et je me rends à l'atelier en pestant contre moi-même. Quand j'arrive, je trouve Renée devant la télé. Impossible de me concentrer et de sortir quoi que ce soit de positif. À 21 heures, je décide de rentrer chez moi. En fermant la porte de l'atelier, je n'y tiens plus. J'ai trop envie de le revoir. Je sors mon téléphone... et là... un SMS d'Alexander s'affiche sur mon écran !

« Rendez-vous au Bogaert Palace à 22 heures. Je vous y attendrai. AB »

Je fixe l'écran de mon téléphone et relis le message pour être certaine qu'il s'adresse bien à moi. Peut-être a-t-il fait une erreur ? Je ne peux pas lui répondre car son numéro ne s'est pas affiché. Tant pis, je prends le risque de m'y rendre, même si je suis morte de trouille.

Mais soudain, je réalise que je n'ai rien de classe à me mettre. Dans ma tête, l'idée ne fait qu'un tour :

Renée, il faut que je trouve quelque chose chez Renée !

Je grimpe les escaliers en courant et je réveille la vieille dame assoupie dans son fauteuil devant la télévision.

– Renée s'il te plaît, Renée, dis-je en la secouant doucement. J'ai rendez-vous au Bogaert Palace ! Il me faut une de tes robes Chanel !

Renée, encore endormie, désigne une armoire de l'autre côté de la pièce. Je l'ouvre et là, je découvre un trésor de garde-robe. Tout ce qu'elle a gardé de ses années de mannequinat lorsqu'elle était chez Chanel ! Je sors tout d'abord une robe noire et blanche trop stricte, puis je tombe sur une robe de soirée style Charleston. Elle fera l'affaire.

– Renée ! Tu es sûre que je peux te l'emprunter ?

– Mais oui ! Elle ne sert pas à grand-chose enfermée dans cette armoire. Je préfère la voir sur toi. Elle revit comme ça.

– Merci ! Merci beaucoup, dis-je en l'embrassant sur le front.

Je descends à l'atelier pour me changer. Puis, j'attrape les chaussures noires à petits talons que je laisse en permanence ici avec un tailleur-pantalon en cas de rendez-vous professionnels impromptus, et je détache mes cheveux. Une fois dans le métro, je me sens soudain pétrifiée. Mes mains sont moites et je transpire sans aucune raison.

Mais qu'est-ce que je fais ? Je ne suis pas assez bien habillée pour lui. Non. Non. Je n'y vais pas. Je vais me rendre ridicule.

Pourtant, je suis guidée par cette envie de le voir et je marche machinalement jusqu'au Bogaert Palace. Je passe le tourniquet et je me dirige, mal à l'aise, vers l'accueil.

– J'ai rendez-vous avec M. Bogaert, lancé-je au réceptionniste en essayant de me donner une contenance.

Il lève la tête et me répond :

– Oui. Bien sûr. M. Bogaert nous a prévenus. Il vous attend au restaurant. C’est au bout du couloir sur la droite. Bonne soirée madame.

Puis il se replonge dans sa paperasse.

Je m’avance dans le long couloir parsemé de part et d’autre de vitrines dans lesquelles sont exposés des produits de marques luxueuses : des lunettes Dior, des carrés Hermès, des bijoux, des montres... À l’entrée du restaurant, je donne mon nom et le serveur m’accompagne vers un renfoncement caché, près d’une petite piste de danse. C’est un salon privé fermé par de grands rideaux couleur bordeaux. Je le vois alors, Alexander, assis sur la banquette qui entoure une table ronde. Il est magnifiquement beau dans son costume noir. Il ne porte pas de cravate, et sa chemise blanche, légèrement déboutonnée, fait ressortir le noir de ses cheveux décoiffés. Il me tend une coupe de champagne.

– Vous êtes ravissante mademoiselle Arpad, me dit-il en me baisant la main.

Son regard trahit une certaine surprise, et je lui adresse un grand sourire. Avec la lumière tamisée, il ne voit pas que je rougis... enfin, j’espère !

– Et vous êtes encore plus charmante lorsque vous souriez...

Je suis confuse. Personne ne m’a encore jamais fait de compliments de la sorte. M. Bogaert, percevant ma gêne, tente de me mettre à l’aise.

– S’il vous plaît, appelez-moi Alexander. Je ne suis pas un monstre quand même.

– Je veux bien vous appeler Alexander, mais sincèrement, je ne comprends pas pourquoi vous m’avez invitée ?

– C’est justement votre charme naturel que j’aime. Il y a comme une beauté cachée en vous qui me touche...

– Ah bon ? Je n’en suis pas certaine, mais si vous le dites.

– Lou. Parlons d’autre chose. Parlez-moi de vous, de ce que vous aimez, de vos envies.

– Il n’y a pas grand-chose à dire sinon que je suis ravie de travailler chez Bogaert. C’est comme un rêve qui se réalise. Je ne pensais pas qu’il arriverait aussi rapidement.

– Je dois vous avouer quelque chose, me dit-il alors en me regardant droit dans les yeux. Quand je vous ai vue pour la première fois lors du défilé, il fallait absolument que je vous revoie. Votre carnet oublié avec votre nom dessus, c’était une aubaine, et j’ai demandé à Cécile de Clève de vous embaucher.

Je n’en crois pas mes oreilles. Je suis partagée entre la colère et la reconnaissance.

– Je suppose que je dois vous remercier alors...

– Vous savez, il n’y a pas de hasard. Vous deviez croiser ma route. C’est tout.

Je reste dubitative.

– Non, je plaisante, ajoute-t-il en riant. Mais, plus sincèrement, je pense que vous avez du talent mademoiselle Arpad. On entendra parler de vous dans quelques temps. Et croyez-moi, en matière de talents, je m’y connais.

Je rougis à nouveau.

– Je ne sais pas. Ce que je sais, c’est que c’est une passion. Mais, assez parlé de moi, vous, Alexander, dites-moi, à quoi occupez-vous votre temps libre ?

– Eh bien... je fais beaucoup de sport et je voyage, mais le travail occupe une bonne partie de mes journées. Vous savez, quand vous êtes à la tête de plusieurs multinationales, la difficulté est de trouver des gens de confiance. Je peux vous faire confiance ?

– Je vous dirai : « Oui », mais vous ne me connaissez pas...

– Un bon point pour vous.

Il se penche alors vers moi pour me servir du champagne. Je crois un instant qu’il veut m’embrasser et mon cœur s’emballe. Paniquée, j’observe un mouvement de recul. Alexander éclate de rire.

– Je ne devrais pas vous le dire, j’aime beaucoup votre spontanéité. Vous êtes comme un petit animal sauvage à apprivoiser.

Je ris à mon tour en portant mon verre à mes lèvres.

Alexander est vraiment charmant et, en plus, il a de l’humour. Je n’aurais jamais cru. Je crois que je suis envoûtée, ou alors c’est l’effet du champagne...

J’aimerais que ce moment dure encore, mais je suis vraiment épuisée. À 2 heures du matin, je lui dis que je dois rentrer.

– Déjà ? Je vous raccompagne, me dit-il en me saisissant le poignet. Et je ne souffrirai aucun refus de votre part, ajoute-t-il d’un ton ferme.

Il sait ce qu’il veut ! J’aime bien ce côté viril. Enfin, s’il n’est pas trop autoritaire... Ça, je déteste !

La berline est devant la porte d’entrée. Le chauffeur ferme la portière sur moi et s’installe derrière le volant. Une fois à l’intérieur, Alexander me dit :

– Lou, je vous présente Gilles. C’est mon chauffeur. Si vous avez besoin de quoi que ce soit, demandez-lui, il vous le trouvera. Il est extraordinaire.

Gilles me fait un petit signe de la tête sans se retourner. Alexander se penche vers moi et me glisse à l’oreille :

– Il est un peu rustre comme ça, mais ne vous fiez pas aux apparences, c’est la personne la plus loyale et fidèle que je connais au monde.

Je souris. Je suis intimidée. En s'approchant de moi, Alexander me prend la main et mon cœur bat à cent à l'heure.

Oh la la ! Je ne sais plus qui je suis. J'ai tellement envie qu'il m'embrasse !

Il me frôle la main de ses lèvres et s'approche un peu plus de moi. Je m'affole. Je ne sais pas quoi faire, et je me laisse finalement porter par ce délicieux moment. Il écarte une mèche de cheveux qui me tombe sur les yeux, puis pose sa main derrière mon cou. Avec une force délicatement contrôlée, il m'attire vers lui et m'embrasse d'un baiser langoureux. Je ferme les yeux en lui abandonnant ma bouche. Je crois me liquéfier et mon corps tout entier brûle de désir. Ce baiser... une éternité... un rêve...

Lorsqu'il s'arrête subitement, je lis de l'inquiétude dans ses yeux. Son téléphone vibre et il décroche. Il parle en anglais. Je l'observe un instant et je remarque que son visage s'est assombri subitement.

Peut-être a-t-il une femme et des enfants ?

Je me sens envahie par une profonde déception.

Nous sommes arrivés devant chez moi. J'ouvre la portière sans le perdre une seconde des yeux. Il me retient par la main en articulant à voix basse :

– Attends-moi, s'il te plaît.

Alexander cache le combiné et me dit :

– Lou, je dois partir. C'est moi qui te contacte.

Puis il reprend sa conversation, et la voiture s'éloigne. Je remonte chez moi, et je m'effondre sur le sol de mon petit studio une fois la porte refermée. Serait-il marié ? S'est-il moqué de moi ? Il avait l'air d'être tellement sincère... Je ne comprends pas. Peut-être que les hommes riches et beaux sont ainsi : infidèles, menteurs et manipulateurs ! Je ne veux plus jamais le revoir !

Au souvenir du baiser qu'Alexander m'a donné – le plus beau de ma vie –, des larmes coulent le long de mes joues.

4. Qui est Charlie ?

Il m'a embrassée ! Il m'a embrassée ! Et pourtant, je suis désespérée... Une semaine sans nouvelles, c'est long, très long. Je commence à douter... Et si j'avais rêvé ? Je ne le reverrai peut-être jamais. Je suis dépitée... mais c'est peut-être tant mieux après tout. J'ai deux jobs à assumer et la collection Renex doit avancer. Si je veux qu'elle marche, il faut que mes modèles soient à la hauteur de mes exigences. Chez Bogaert, on dirait qu'un cap vient d'être passé. Cerise semble éprouver de la sympathie pour moi. Du moins, elle affiche une certaine décontraction.

– C'est vrai qu'au début, je trouvais que tu n'étais pas très dégourdie, et puis... Je déteste les gens qui se font pistonner, me confie-t-elle. Mais en fait, tu te débrouilles bien et je pense sincèrement que tu peux aller loin.

– Tu sais, à ce moment-là, je ne savais pas que quelqu'un m'avait recommandée.

– Ah bon ? Tu n'as pas un parent dans le monde de la mode ?

– Non.

– Alors, sans indiscretion, c'est qui ce quelqu'un ?

Le jeune rouquin du service marketing entre alors dans le bureau.

Ouf ! Sauvée ! Je ne peux pas décemment lui dire que c'est Alexander qui est derrière tout ça.

– Bonjour mesdames, dit Mike Tucker. Je viens vous voir pour parler de la prochaine campagne de pub. Vite, parce que je n'ai pas trop de temps !

Ce qu'il est pédant celui-là ! Il faudrait qu'il se décoince un peu !

Je laisse Cerise traiter avec lui. Après tout, la communication, ça n'est pas mon domaine. Et puis, soudain, la pensée d'Alexander m'envahit. J'ai une forte envie de le voir.

Si jamais je le croise, je ne crois pas que je réussirais à l'ignorer. Est-ce que j'oserais lui dire bonjour ? Est-ce que je dois le tutoyer ? Je suis un peu perdue. Et puis, pourquoi n'est-il pas revenu au bureau ? Il faut que je demande à Cerise. Elle doit le savoir.

Ouf, on est vendredi ! Le week-end se profile enfin. Il est 13 heures. Alors que je m'apprête à prendre ma pause-déjeuner, Cerise m'interpelle.

– Lou ! Attends. J'ai eu un message de Cécile de Clève. Tu dois absolument te rendre à Monaco ce soir. M. Bogaert a rendez-vous avec les patrons d'une société internationale de sous-vêtements féminins. Elle ne peut pas y aller et c'est très important. C'est ta spécialité les dessous féminins, non ?

Je crois un moment qu'elle a découvert que je travaille aussi chez Renex.

– Je veux dire, c'est toi qui crée toi-même tes dessous... tu dois t'y connaître !

Je me fige et j'ai soudain la gorge sèche. Je suis terrifiée à l'idée de le revoir, mais aussi très excitée. Je ne crois pas que ce soit une bonne idée. Et puis, s'il était avec sa femme ? Je ne le supporterais pas.

– Je ne peux pas y aller. J'ai trop à faire ici.

– Tu n'as pas vraiment le choix, chérie. Un chauffeur t'attend en bas. Il doit te conduire à l'aéroport du Bourget, et le jet de M. Bogaert t'emmènera à Monaco. Tout est déjà prêt.

Je jette un rapide coup d'œil à ce que je porte : jean, Converse, chemise à fleurs et veste de tailleur.

– Mais... et ma tenue ? Il faut que je passe prendre des affaires chez moi !

– Allez ! Hop ! Hop ! Tu feras une note de frais. Pas le temps de repasser chez toi, vite, le chauffeur est déjà en bas ! me dit Cerise en me poussant vers la sortie.

Puis elle rajoute en clignant de l'œil comme si elle se doutait de quelque chose :

– Petite veinarde, va !

Moi ? Veinarde ? Je ne crois pas, non. Revoir Alexander... je ne sais pas si j'en ai vraiment envie.

Juste avant de partir, je me lance et je demande à Cerise :

– Et... M. Bogaert... il sera là ? Je veux dire... tout seul ?

– Qu'est-ce que tu veux dire par là ? Il n'y va pas pour le plaisir, tu sais, et puis, si tu veux parler de ses conquêtes féminines, elles ne l'accompagnent jamais à un rendez-vous d'affaires ! Allez, dépêche-toi !

Devant l'entrée de Bogaert, la berline noire attend dans la contre-allée. Adossé sur l'aile avant, Gilles attend patiemment.

– Mademoiselle Arpad..., me dit-il en ouvrant la portière arrière. Heureux de vous revoir.

L'air énervé, je m'engouffre dans la voiture en pensant qu'il n'a pas besoin de faire de manières avec moi.

Arrivés à l'aéroport du Bourget, Gilles me fait un signe de la tête en direction d'un avion.

Pas très causant celui-là.

Je monte les marches, et une jolie hôtesse de l'air blonde aux yeux bleus et aux jambes interminables m'accueille :

– Bonjour mademoiselle Arpad. Je suis Kate. Bienvenue à bord. Nous allons bientôt décoller.

Elle a un accent anglais. Je lui réponds avec un sourire, peu rassurée de prendre pour la première fois de ma vie un jet privé. Tant de luxe devant moi, je n'y suis pas habituée. Je m'installe dans un large fauteuil et attache ma ceinture. Kate arrive alors avec un grand sac zippé, bien connu dans le milieu de la mode pour transporter des vêtements sans les abîmer.

– Il y a ceci pour vous, me dit-elle en le posant à côté de moi.

Elle tient, dans l'autre main, un sac avec une boîte à chaussures à l'intérieur.

– M. Bogaert vous demande de les porter pour votre rendez-vous, rajoute-t-elle.

Je reste un instant stupéfaite. J'ouvre le sac, et une magnifique robe noire à paillettes Bogaert se découvre à moi. C'est ma taille. Je n'en crois pas mes yeux ! Ma mâchoire inférieure s'en décroche presque.

Ça coûte une fortune ce truc ! Jamais je ne pourrai me l'offrir !

Dans la boîte, il y a des Louboutin noires à ma pointure. Mes yeux passent de l'un à l'autre. Kate me tend aussi un petit sac à main de ceux qu'on arbore dans les soirées mondaines, à peine assez grands pour y glisser un téléphone et un rouge à lèvres.

– Il y a aussi ça. C'est assorti à la robe.

Furtivement, je décèle dans son regard une envie, mais je n'y prête pas vraiment attention parce que, à cet instant précis, je me sens comme une princesse au pays des Mille et Une Nuits, et je suis sur un nuage. Je pousse un cri d'exclamation. Charlotte ne me croira jamais !

– Wouaw ! C'est... c'est... c'est tout simplement... Je ne trouve même pas les mots.

– Magique ?

– Oui ! C'est ça ! Magique !

– Nous allons décoller, mademoiselle Arpad. Veuillez éteindre votre téléphone portable, s'il vous plaît.

Et Kate s'éloigne, me laissant seule avec mon sourire scotché jusqu'aux oreilles, mes songes et mes inquiétudes.

Alexander a tout préparé pour moi. Il connaît même ma taille ! Toutes ces attentions, alors que c'est Cécile de Clève qui aurait dû se rendre à Monaco... Si je ne suis pas dans un conte de fée, en tout cas, ça y ressemble.

Je me prends en photo et je l'envoie rapidement à Charlotte en MMS :

« Tu ne me croiras jamais. Je suis dans un jet privé ! Je te raconterai. »

Après le décollage, Kate revient me voir.

– Vous pourrez vous changer un peu avant d'atterrir. Il y a une cabine prévue à cet effet. Une fois

arrivés à l'aéroport, un steward s'occupera de vous.

– Merci Kate, dis-je pleine de gratitude.

Elle me lance un regard amusé. Je dois vraiment afficher un sourire niais.

– Juste une question Kate. Je me demandais... normalement, c'est Cécile de Clève qui devait prendre cet avion à ma place.

– Oh non, M. Bogaert savait depuis longtemps que Cécile ne pouvait pas venir. Elle a un rendez-vous prévu à New York cette semaine.

– Donc, depuis quand saviez-vous que c'était moi qui devait prendre l'avion ?

– Je le sais depuis une semaine. Karine, l'assistante de M. Bogaert m'a téléphoné pour régler les derniers détails.

Kate repart aussitôt, et je reste sur ma faim.

Alexander aurait donc tout organisé pour moi ? Le jet, la tenue... il savait. Il aurait quand même pu me demander mon avis !

Je suis partagée entre la colère, l'excitation, l'envie irrépressible de le revoir et la peur de l'inconnu.

Dans quel pétrin je suis en train de me fourrer. Je ne peux même pas appeler Charlotte pour qu'elle me donne son avis. Je l'entends d'ici me dire : « Allez, fonce ! Tu verras après ! »

Après tout, je trouve que ces attentions à mon égard sont plutôt flatteuses.

Lorsque je me rends dans la cabine pour me changer, il y a un miroir en pied. Je n'ai pas de maquillage sur moi. Tant pis, s'il aime le naturel, il en aura !

Je passe délicatement la robe, enfile les chaussures et, soudain, je me sens comme Cendrillon qui part au bal retrouver son Prince Charmant. Je tire ensuite mes cheveux en arrière et les coiffe en chignon.

Méfie-toi quand même ! Tu sais bien que tout ça n'est que passager. Et puis, c'est pour un rendez-vous d'affaires. Rien d'autre. Tu vas devoir rendre la robe, c'est sûr.

Oui, et bien tant pis. J'ai bien l'intention de profiter pleinement de ce moment !

À l'aéroport de Nice, un hélicoptère m'attend. Un homme en blazer bleu marine m'aide à descendre les marches du jet.

– Bienvenue à Nice mademoiselle Arpad, me dit-il.

Je dis au revoir à Kate qui me fait un petit signe discret de la main. Puis, l'homme m'accompagne pendant quelques mètres jusqu'à mon second moyen de transport.

Mon Dieu ! Je suis habillée comme une star ! Je n'ai pas intérêt à me casser la figure ! Il faut que j'assume avec ces talons.

Je marche dignement comme si le monde entier avait les yeux rivés sur moi, même si, sur le tarmac, il n'y a personne d'autre que le steward et moi. En approchant de l'hélicoptère, je découvre qu'il n'a rien de ces machines volantes basiques qu'on utilise pour les sauvetages, comme on peut en voir dans les documentaires télévisés. Il est grand et, à l'intérieur, il y a une cabine luxueuse avec des sièges en cuir d'un blanc immaculé. C'est la première fois que je monte dans ce genre d'engins. Je suis comme une gamine, et j'ai l'impression de me rendre au Festival de Cannes. Nous décollons à la verticale. Moins de dix minutes plus tard, le pilote me dit dans le casque que nous survolons Monaco. J'ai le temps d'apercevoir une tribune pleine de monde au bord de la route et des tentes blanches. On dirait des stands de Formule 1. Le pilote ajoute alors :

– Vous avez de la chance. Vous arrivez juste à temps pour le départ du Grand Prix.

Je reste sans voix.

Je vais assister à une course de Formule 1 ! C'est Paul qui va être jaloux, lui qui les regarde tout le temps à la télé ! Zut, je n'ai pas prévenu Charlotte !

Dans l'euphorie, j'ai oublié d'informer ma meilleure amie de mon périple monégasque. J'ai à peine le temps de prendre une photo et de lui envoyer en MMS :

« *Tu ne devineras jamais où je suis !* »

Nous atterrissons sur le toit d'un immeuble, juste en face du port où sont amarrés une bonne dizaine de yachts, tous plus luxueux les uns que les autres. Un autre jeune homme vêtu du même uniforme m'accueille et m'entraîne à l'intérieur du bâtiment. Après seulement quelques marches, je me retrouve dans un appartement somptueux aux allures modernes. Un homme grand et sec me fait passer dans un couloir. Il ressemble plus à un maître d'hôtel qu'à un steward, mais comme je n'en ai jamais vraiment fréquenté, je ne sais pas très bien quelle fonction il peut avoir. Il ouvre la porte de la dernière pièce, tout au fond, et m'invite à entrer. Puis il me dit d'attendre. Je reste debout de peur d'abîmer la robe que je porte.

Si jamais je dois la rendre, elle doit être impeccable.

Mon téléphone vibre. C'est Charlotte qui me répond.

« *Lou ! Où es-tu ? Je veux tous les détails ! Balance des photos !* »

Mais je n'ai pas le temps de répondre. L'homme de tout à l'heure entre dans la pièce.

– M. Bogaert demande que vous me confiiez votre appareil téléphonique, dit-il avec un fort accent british.

– Mais... je...

– C'est un rendez-vous ultra-confidentiel, et M. Bogaert ne souffrirait aucune fuite.

Il ne me fait pas confiance. Comment peut-il être si méfiant avec moi ?

J'obtempère à contrecœur et je lui tends mon précieux objet. Puis, l'homme referme la porte derrière lui. Me voici véritablement coupée du monde. Cinq minutes passent. Je commence sérieusement à me demander ce que je fais ici. C'est alors qu'il entre dans la pièce.

Alexander !

Comme d'habitude, aucun son ne sort de ma bouche. Il porte un smoking, et se passe nerveusement la main dans les cheveux. Ça le rend encore plus séduisant. À sa vue, ma colère s'évapore aussitôt. Je me mords la lèvre inférieure et manque de perdre l'équilibre tant je ne sens plus mes jambes.

– Lou..., dit-il en s'avançant vers moi. Je suis heureux de te voir. Viens. Ne perdons pas de temps, les clients italiens nous attendent et la course va commencer.

– Très bien. Juste une question... En public, je suppose que je dois te vouvoyer.

– C'est mieux, oui.

Il me prend la main et je crois rêver. Nous arrivons dans un grand salon dont la large baie vitrée donne sur une grande terrasse. Quatre hommes s'y trouvent déjà, un verre à la main.

Alexander me présente comme une de ses collaboratrices chez Bogaert. Attirée par le vrombissement grandissant qui s'élève, je me penche pour voir de plus près. Elles sont là, les voitures de course, les unes derrière les autres, à attendre derrière la ligne de départ. À l'intérieur de chacune d'elles, on distingue le casque des pilotes prêts à en découdre. Le moment est si intense que je sautille sur place, presque sans m'en rendre compte. Alexander s'approche de moi et me frôle légèrement. Il me dit quelque chose que je n'entends pas.

– Comment ? hurlé-je.

– Je disais, me crie-t-il dans l'oreille, tu es très belle !

– Tu n'es pas mal non plus, lui réponds-je troublée.

Il rit de bon cœur.

J'aurais dû lui dire qu'il est super canon plutôt !

Le top départ de la course est donné et les engins s'élancent. J'entends mes voisins de terrasse parier sur le vainqueur, parler tactiques en italien que je comprends un peu, mais, surtout, personne ne parle affaires. Je ne vois pas vraiment l'intérêt de ma présence ici, et je ne rêve que d'une chose : me retrouver seule avec Alexander, comme l'autre jour dans cet incroyable restaurant. Mais, il est en grande discussion et m'ignore. Les voitures passent les tours. Il est près de 17 heures lorsque le vainqueur franchit enfin la ligne d'arrivée. Je me recule pour me mettre hors de vue de la petite assemblée. Tout à coup, je me sens triste.

Il ne me voit pas, ne m'adresse même pas la parole, je suis juste une sorte de faire-valoir pour lui. Il faut que je parte.

Au moment où j'attrape mon sac, je sens une main qui me retient.

– Où vas-tu ? me demande Alexander.

Je sursaute.

– Je crois que je n'ai pas ma place ici. J'aimerais rentrer à Paris.

– Lou ! Ne sois pas si pressée. Donne-moi une minute, le temps de dire au revoir aux Italiens. Je nous ai prévu une soirée sur le yacht.

– Le yacht ? répété-je bêtement.

En plus d'être beau comme un dieu, ce type a un charisme fou et une autorité naturelle de dingue ! Impossible de lui résister !

Il me sourit et s'éloigne en pointant son doigt vers moi, m'intimant l'ordre de ne pas bouger.

Il me prend ensuite par la taille, et je me retrouve une nouvelle fois dans l'hélicoptère, sans trop comprendre comment. Au bout de cinq minutes, nous survolons un yacht d'au moins cent mètres de long. Je lis « Charlie » inscrit en lettres italiques sur l'arrière du bateau.

Peut-être le prénom d'une femme ? Sa fiancée du moment ?

Je commence à douter, mais là, impossible de m'enfuir.

– Charlie est trop long pour rentrer dans le port de Monaco, me dit Alexander dans le casque. Alors, il mouille au large de la principauté.

Alexander m'aide à descendre de l'hélicoptère. Mes cheveux sont soufflés par les hélices et mon chignon se défait.

Et si je n'étais pas à la hauteur de ses attentes ? Je ne sais même pas ce qu'il attend de moi, en fait ? Il ne faut pas que je le déçoive.

Je dois ressembler à une sorcière, mais je devine, à travers le regard brillant d'Alexander, que ma coiffure improvisée ne lui déplaît aucunement. Nous descendons quelques marches, et je me retrouve soudain au milieu d'un immense salon, entouré de baies vitrées. Le soleil est sur le point de se coucher, et on aperçoit au loin les lumières naissantes de la nuit monégasque. C'est féérique. À cet instant, Alexander apparaît dans un rayon de soleil, tenant dans une main deux coupes de champagne. Il dégage une force et un charme tels que j'ai du mal à ne pas succomber. Je souhaite de tout mon cœur qu'il me serre dans ses bras et qu'il m'embrasse.

Qu'est-ce que je fais là ? Je suis folle ! Ne pas perdre la tête, surtout pas ! Et puis, qui c'est cette Charlie ? Il me doit bien quelques explications.

– Enfin seuls, Lou ! dit-il en s'approchant de moi.

– Alexander, c'est peut-être stupide, mais... pourquoi m'as-tu fait venir ici ? Pourquoi moi ?

– J'ai du mal à me l'expliquer, mais j'ai eu un coup de cœur pour toi dès que je t'ai vue. Je ne sais pas... tes cheveux mouillés, ton regard de chien battu, ton allure gracieuse, ta maladresse...

– Mais je ne suis pas... je veux dire... je n'ai rien d'un top model comme ceux que tu fréquentes.

- C’est vrai, tu as encore plus de charme.
- Je ne crois pas. Je ne leur arrive pas à la cheville.
- Oh si ! Et en plus, tu es bien plus intelligente, et j’aime ça.
- Et si j’avais refusé de venir ?
- J’ai pour habitude d’obtenir tout ce que je désire. Et toi, Lou, je te désire.
- Une dernière question... Ce coup de téléphone l’autre soir, c’était qui ?
- C’est vrai. Je n’ai pas été très honnête avec toi. Cet appel...

Ça y est. Il va me dire que c’était sa fiancée et qu’elle s’appelle Charlie ! Si c’est le cas, je pars en courant. Enfin, je saute du yacht.

– Je sais que ça t’a fait peur, mais je ne peux rien te dire pour le moment. Je te demande juste de me faire confiance.

Je reste plantée là, à ne plus savoir quoi faire.

Mais quand même, Charlie... c’est un drôle de nom pour un bateau. Ne gâche pas ce moment, Lou, surtout ne lui demande rien.

Alexander me tend un verre et nous trinquons.

– S’il te plaît. Repartons à zéro.

J’esquisse un sourire en guise de réponse.

Bien sûr que je le veux. Je ferais tout pour toi !

Il pose nos verres sur une table et écarte une mèche rebelle de mon visage. Puis il s’approche et me souffle dans l’oreille :

– Tu es vraiment très belle.

Ce souffle... je crois me liquéfier. Je tremble. Il me prend la tête entre les mains et m’embrasse. Je lui rends son baiser.

Je ferme les yeux. Ses mains parcourent mon cou et ma gorge. Elles sont si douces que j’en ai la chair de poule. Il couvre mes épaules de baisers. Un désir intense monte peu à peu en moi. Sans un mot, Alexander prend ma main et m’entraîne hors du salon. Nous longeons un grand couloir vide. À peine entrés dans la chambre, qui ressemble plus à une suite d’hôtel de luxe qu’à une cabine de bateau, Alexander me plaque contre la porte. Il m’embrasse d’un long baiser brûlant. Cette fois, il est plus fougueux. Je me colle contre lui. Le plus près possible.

– J’ai tellement envie de toi. J’en ai rêvé. Ta peau est si douce, me murmure-t-il dans le cou.

Je suis submergée par l’émotion, et je ne peux pas me retenir de lui souffler dans l’oreille :

– J’ai si peur.

- De quoi ? De moi ?
- Non. De te décevoir...

Il me caresse la joue en souriant.

- Ne t'inquiète pas. Laisse-moi faire.

Tout doucement, il ôte ma robe et m'embrasse les épaules, le ventre, le dos, puis il s'arrête et me toise un instant, les yeux brillants. Mon corps entier frissonne. Il m'enlace à nouveau et je lui glisse dans le creux de l'oreille :

- Je suis à toi.

Je suis en plein rêve. Sa bouche est si sensuelle, son corps si musclé. Il n'a aucun défaut ! Je passe ma main dans ses cheveux, et ses yeux vert clair me transpercent le cœur.

- Viens, me dit-il.

Il m'entraîne vers le lit. Une délicieuse chaleur m'envahit alors, et mon corps tout entier brûle d'une chaleur insoutenable. Dans le miroir qui fait face à la baie vitrée, j'aperçois le reflet rouge flamboyant du soleil qui se couche derrière la mer et je m'abandonne à lui.

Alexander s'est assoupi dans mes bras. Je suis tellement éblouie que je ne peux pas m'empêcher de le dévisager et je profite tant que je peux de ce moment de bonheur.

Pourvu que je ne me réveille jamais de ce rêve. Il est si merveilleux ! Même quand il dort, il est beau !

Le téléphone d'Alexander se met soudain à sonner. D'un bond, il saute du lit et décroche. Son visage s'assombrit aussitôt, et je vois bien qu'il n'est plus le même. Il paraît bouleversé. Il disparaît dans la pièce voisine.

Encore un appel mystérieux. Qui ça peut être ? Je ne comprends rien. Comme la dernière fois. C'est quand même étrange. Et pourquoi se cache-t-il de moi ?

Poussée par la curiosité, je m'approche de la porte entrouverte d'où j'aperçois Alexander de profil. Il est en pleine conversation en anglais, et son air est grave. Je comprends un mot sur deux, mais je suis certaine, au ton de sa voix, qu'il parle à une femme. Laquelle ? Charlie ? Soudain, je comprends : « Mother... I'm not Charles... know it ! ».

« Mère, je ne suis pas Charles... » Aurais-je confondu Charlie ? Charles ? Peut-être est-ce le frère d'Alexander ? Dans ce cas... ce n'est pas une femme ? Sa femme ? ou bien mon anglais me joue des tours...

Abasourdie par cette découverte, je m'assieds sur le lit. Alexander entre. Il est encore en caleçon. Il

saisit le téléphone de la chambre, et je comprends qu'il s'adresse au capitaine.

– Approchez-vous au plus près du port de Monaco et sortez la vedette, commande-t-il.

Il n'est plus le même homme tendre et attentionné qu'à peine quelques minutes encore je contemplais amoureusement. Il saisit son pantalon et sa chemise, s'habille à la hâte et, d'un ton solennel, me lance :

– Lou, ce que je vais te dire est très important. Tu ne dois jamais me poser de questions sur ces coups de téléphone, sur ma vie privée et nous ne devons jamais parler du travail entre nous. C'est moi qui te contacterai et tu ne devras jamais décliner mes invitations. Si un jour tu déroges à la règle, nous ne nous verrons plus.

– Mais... je ne comprends pas...

– Lou, n'aie pas d'inquiétude. Si tu suis ces règles, tout ira bien.

Je n'ai pas l'habitude de me soumettre aux quatre volontés d'un homme, mais, sans vraiment savoir pourquoi, j'accepte ses conditions et j'acquiesce d'un signe de la tête. Peut-être par peur de ne plus jamais le revoir. Sans même m'embrasser, Alexander disparaît dans un courant d'air. Je rassemble mes affaires et m'habille. La robe de soirée et les chaussures me paraissent bien ridicules à présent, et je regrette presque de ne pas avoir pris avec moi mon jean, ma chemise et mes baskets. La cabine me semble soudain inappropriée, et je décide de me mettre en quête d'un membre de l'équipage. Peut-être ont-ils reçu des instructions à mon sujet ? Il faut que je retrouve mon portable !

Chaussures à la main, j'erre pendant quelques minutes dans ce long couloir que nous avons emprunté auparavant avec Alexander. Je crois même encore sentir son parfum. J'ouvre quelques portes et, à chaque fois, je tombe sur des cabines luxueuses. L'une d'elles pourrait même facilement contenir mon studio et le deux-pièces de Charlotte réunis. Les poignées de porte sont chromées. J'arrive devant un escalier transparent. On dirait qu'il mène à l'arrière du yacht. Je le descends et aboutis sur une terrasse d'au moins soixante mètres carrés. Puis j'entre dans un immense salon. Je me sens toute petite. Tout est allumé. Il y a des plafonniers incrustés, des lustres et deux grands canapés d'angle en cuir blanc. Je m'avance et je tombe sur une salle à manger avec une table qui trône en plein milieu. Elle peut contenir au moins une vingtaine de personnes. Par terre, tout est recouvert de moquette. Au fond, je trouve un autre escalier extérieur en teck, et je tombe sur une piscine d'au moins vingt mètres de long et dix mètres de large. À côté, il y a un jacuzzi. Tant de luxe me fait tourner la tête. Voilà un bon quart d'heure que je cherche à m'échapper de ce yacht et je n'ai pas croisé une seule âme qui vive. Je me sens un peu seule au monde et je commence à vraiment regretter mon petit studio cosy. J'accède enfin à l'extérieur. Il fait nuit, mais les lumières du yacht et du port me rassurent. Une brise légère effleure mon visage et je frissonne. Au bout de quelques pas, je croise enfin quelqu'un. C'est celui qui m'a accueillie en descendant de l'hélicoptère sur le toit tout à l'heure.

– Je suis un peu perdue et... Alexander est parti. Je ne sais pas vraiment comment faire. Il faut que je rentre au plus vite à Paris, lui dis-je en grelottant.

Le jeune homme blond au teint bronzé se met alors à rire de bon cœur. Je m'aperçois que ma tenue légère n'est plus de circonstance. Le fond de l'air est plutôt frais. Dans un réflexe, je me prends les épaules.

– Je m’appelle Nicolas. Ne vous inquiétez pas, M. Bogaert a tout prévu. Il y a des affaires qui vous attendent dans la cabine bleue, et l’hélicoptère vous déposera à l’aéroport dès que vous serez prête. Vous pourrez prendre le jet pour Paris.

– Alex... M. Bogaert n’a rien laissé pour moi ? Un message ?

Je ne sais pas pourquoi j’espère.

– Je ne crois pas madame. Je vous raccompagne à votre cabine.

– D’accord.

J’entre dans la cabine et je trouve sur le lit mes affaires de rechange, mon téléphone et un message de Alexander posé à côté :

« *Tu es merveilleuse* ».

Je m’assieds sur une chaise et je reste là un long moment à me poser des questions.

À chaque coup de téléphone, Alexander se métamorphose. Ce n’est plus le même. On dirait qu’il change de personnalité. Oui, c’est ça ! Comme s’il avait une double personnalité. Mais c’est curieux, je trouve que ça ne lui ressemble pas. Il faut que je sache !

– Nicolas... je peux vous appeler Nicolas ?

– Certainement madame.

– J’ai une question à vous poser. Y a-t-il un Charles dans la famille de M. Bogaert ?

Nicolas, qui me précède, se retourne lentement, mal à l’aise. Il est comme effrayé par ce que je viens de lui demander. Il pose des yeux inquiets sur moi tout en me répondant :

– Vous ne devriez pas poser ce genre de question, mademoiselle. Charles est mort, et si vous voulez un bon conseil, n’en parlez jamais devant M. Bogaert.

– J’essaie juste de comprendre pourquoi il me laisse en plan à chacun de ses coups de fil ! C’est sa mère qui l’appelle ?

– Comment savez-vous cela ?

– Heu... j’ai un peu tendu l’oreille tout à l’heure quand il était au téléphone... Je sais que je n’aurais pas dû, mais... chaque fois, ça se termine de la même façon : il disparaît, il est tendu et il ne m’adresse même plus la parole...

– Vous devriez reprendre votre vie d’avant, mademoiselle. Vous ne savez pas dans quel guêpier vous êtes en train de mettre les pieds.

– Mais... Alexander et moi... j’y crois...

Des larmes commencent à me monter aux yeux. Je vois bien que Nicolas voudrait finir cette conversation au plus vite, mais, d’un coup, il reprend :

– Elle est... malade.

– Qui ?

– Sa mère, elle est malade. Laissez-moi vous donner un dernier conseil... Fuyez pendant qu’il est encore temps !

Fuir ? Mais comment fuir ? Je crois que je suis déjà amoureuse... Il faut que je le retrouve !

5. Un rendez-vous manqué

Le yacht tangue doucement sous mes pieds et la baie monégasque que j'aperçois par le hublot de la cabine me semble bien loin. Alexander m'a une nouvelle fois laissée après un coup de téléphone énigmatique.

Je dois partir d'ici !

J'aperçois enfin un objet qui me relie au monde réel ! Je saute sur mon téléphone et l'allume aussitôt. Comme je m'y attendais, il y a au moins une dizaine de messages et presque tous sont de Charlotte. La voix de mon amie trahit son inquiétude même si elle essaie de plaisanter :

« Lou ! Mais qu'est-ce que tu fais ? Je m'inquiète moi maintenant ! Il t'a peut-être enlevée ? C'est pas un psychopathe j'espère ! »

« Bon. Il faut absolument que tu me racontes. Alexander... Il est comment ? Beau ? Moche ? Gentil ? Sadomaso ? Une bombe sexuelle ? »

« Bon, alors, écoute-moi bien. Si tu ne m'as pas rappelée d'ici une heure, j'appelle les flics ! »

Et puis, il y a un dernier message :

« Lou, c'est Michèle, la voisine de ton père. Il m'a demandé de ne pas t'appeler mais je crois que tu dois être au courant. Il est à l'hôpital de Créteil. Il a fait une crise cardiaque. Ne t'inquiète pas, il est hors de danger. »

Il est 22 heures, cela fait plus de six heures que mon téléphone est éteint, et l'appréhension me gagne.

Papa !

Et moi qui suis au milieu de nulle part à plus de 900 kilomètres de Paris ! Comment vais-je faire pour rentrer ? Je me change illico et me mets à la recherche de quelqu'un qui pourrait me ramener à terre. Personne.

Je dois rentrer immédiatement ! Et si l'accident de Papa était grave ? Si...

J'imagine déjà le pire, une angoisse insoutenable m'envahit. Je me mets à courir dans les couloirs, je monte des escaliers, je passe des ponts pour arriver finalement haletante dans la cabine de pilotage. Un homme en uniforme se tient debout à la barre.

– Vous êtes le capitaine ? lui ai-je demandé, essoufflée.

– Oui, madame. Je m'appelle Hector Bing. Que puis-je faire pour vous ?

– Il faut absolument que je rentre à Paris le plus vite possible. Mon père est à l'hôpital.

Le visage de l'homme devient soudain grave.

– Monsieur Bogaert a laissé des consignes. Son hélicoptère et son jet sont à votre disposition. Je m'en occupe immédiatement.

Il décroche le téléphone et appelle les pilotes de l'hélicoptère et du jet, leur intimant l'ordre de faire le nécessaire pour me faire atteindre Paris le plus rapidement possible. Alex est super attentionné. Il met tous ses moyens à ma disposition. Grâce à ça, je vais pouvoir être plus vite auprès de Papa. C'est vraiment adorable.

Je dois trouver un moyen de le remercier.

– C'est réglé, me dit le capitaine Bing en se tournant vers moi. L'hélicoptère vous attend sur le pont supérieur. Nicolas va vous y accompagner.

Je me retourne et je tombe nez à nez avec Nicolas, le steward, et son air renfrogné. À l'aéroport de Nice, le jet est déjà prêt. Kate m'accueille hâtivement. L'hôtesse du jet privé d'Alexander est toujours aussi sympathique.

– Allons-y, mademoiselle Arpad, nous avons réussi à avoir une fenêtre de décollage dans dix minutes. J'espère que ce n'est pas trop grave pour votre père.

Rongée par l'inquiétude, je marmonne une réponse polie. Dans l'avion, avant le décollage, j'appelle sur le portable de Papa. Il ne sonne pas. J'essaie avec Paul. C'est la messagerie. Mon frère doit sans doute être à l'hôpital avec lui. Désespérée, je tente alors en dernier recours de joindre Michèle sur sa ligne fixe.

– Allo Michèle, c'est Lou.

– Ah oui Lou, enfin ! Écoute. Ton père a eu une crise cardiaque. Je suis allée chez lui en fin d'après-midi pour lui apporter un bout de tarte et je l'ai découvert inconscient. J'ai tout de suite appelé les secours et ils l'ont emmené à l'hôpital. Je l'ai rejoint ensuite et vous ai appelés, ton frère et toi. Je l'ai vu. Il a repris conscience mais il ne voulait pas que vous soyez au courant pour ne pas vous inquiéter. Il est sous surveillance. Je n'en sais pas plus.

– Merci Michèle. Tu as bien fait. Il est dans quel service ?

– En cardiologie.

– Merci encore. Je te tiens au courant.

En raccrochant, je suis submergée par le chagrin. Ça me rappelle tellement Maman. Elle est morte d'une tumeur au cerveau lorsque j'avais douze ans. Elle me manque et je ne supporterais pas de perdre Papa aussi. La peur m'envahit. Je tente de réprimer mes larmes, mais rien à faire. L'avion décolle. Le temps en l'air me paraît être une éternité.

À l'atterrissage, Gilles, le chauffeur personnel d'Alexander, m'attend. Je lui demande de m'emmener à l'hôpital de Créteil et il a la délicatesse de ne pas me parler. Il doit savoir pourtant. Si j'ouvre la bouche pour parler, j'éclate en sanglots.

Enfin l'hôpital !

Je cours vers l'accueil pour demander le numéro de chambre de mon père. Lorsque j'entre, Paul est déjà là. Il me serre rapidement dans ses bras avant de s'écarter. Je me rapproche du lit où est étendu notre père. Il est branché à un monitoring qui contrôle ses pulsions cardiaques et a une perfusion plantée dans le bras.

- J'ai essayé de te joindre dès que je suis arrivé à l'hôpital mais mon portable ne passait pas, s'excuse mon frère.
- Ne t'en fais pas, j'ai eu le message de Michèle. Comment va-t-il ? lui ai-je demandé.
- Il dort, me dit Paul dans mon dos.
- Tu as pu lui parler ?
- Un peu, mais il est vraiment très faible.
- Et le médecin ? Tu as vu le médecin ? Il faut que je le vois.
- Lou, il est plus de minuit. Le médecin n'est plus là à cette heure-ci. Je l'ai vu. Papa est a priori hors de danger.
- Mais il y a bien un interne ! Je ne sais pas moi ! Quelqu'un qui peut nous dire si c'est grave !

Paul me prend alors dans ses bras et j'éclate en sanglots.

- J'ai si peur, Paul. Pas Papa. Il ne va pas nous laisser lui aussi.

Paul ne dit rien. Il avait huit ans lorsque Maman est morte. Pour lui aussi ça a été douloureux. Dès ce moment, je suis passée de la grande sœur à la petite maman. Ça n'était pas mon rôle, mais il fallait que je le protège. Il était si jeune. Je sens que mon petit frère lutte pour ne pas se laisser submerger par les émotions. Au bout de quelques secondes, il déclare d'une voix nouée :

- Je ne sais pas si c'est grave ou pas. Mais moi non plus, je ne veux pas le perdre.

Nous restons là tous les deux à regarder notre père bardé de tuyaux et de fils qui le relie à la vie, à guetter le moindre mouvement, la plus petite anomalie qui nous ferait bondir vers les infirmières de nuit. Vers deux heures du matin, je dis à Paul de rentrer à la maison.

- Je reste là cette nuit, ne t'inquiète pas. Tu prendras le relais demain après-midi si tu veux. Je te tiens au courant s'il y a quoi que ce soit.
- Non. Je veux être là moi aussi.
- Comme tu voudras.

Une infirmière nous apporte un lit d'appoint et Paul s'installe dessus. Je m'assois sur le fauteuil à côté du lit de Papa et je lui prends la main. Elle est tiède, presque froide. Je lui chuchote quelques mots à l'oreille :

- Mon petit Papa. Je t'en prie, reste avec nous. On est là Paul et moi. Alors tu vas t'accrocher et tout ira bien. D'accord ?

Je lui embrasse la main, puis je pose ma tête contre le lit et finis par m'endormir en pensant à Alex.

Où es-tu Alexander ? J'aimerais tant poser ma tête sur ton épaule.

Il est sept heures du matin. Une infirmière entre dans la chambre et inspecte les machines.

– Le cardiologue devrait passer vers neuf heures ce matin. Vous souhaitez l’attendre ?

Paul et moi répondons en cœur :

– Bien sûr !

Il faut que je prévienne Cerise que je ne viendrai pas aujourd’hui. J’allume mon téléphone. Je me dirige dans le couloir pour ne pas perturber les appareils électroniques et compose le numéro de portable de ma chef. Je tombe sur sa messagerie.

« Cerise, c’est Lou. Écoute, je ne peux pas venir travailler aujourd’hui. Mon père a fait une crise cardiaque. Je ne sais pas encore si c’est sérieux ou pas. Je te tiens au courant. À plus tard. »

Je raccroche. Je dois avoir une mine atroce, me dis-je en regagnant la chambre. Presque une nuit blanche et même pas démaquillée...

Mais ce n'est pas bien grave...

Paul nous ramène du café. Je n’ai pas faim. Lui non plus. On ne se regarde pas, de peur de découvrir chez l’autre la même angoisse qui nous anime. L’inquiétude ne me quitte pas une seconde. Même si la courbe du moniteur semble stable, Papa ne bouge toujours pas. On dirait qu’il est plongé dans un coma profond. Je n’ose pas lui parler ou le toucher. Le médecin arrive enfin. Il jette un œil sur le dossier de Papa.

– Bonjour. Vous êtes les enfants de monsieur Arpad ?

– Oui.

– Votre père est tiré d’affaire. Son arrêt cardiaque est dû à une tachycardie ventriculaire. Cela se produit fréquemment chez les personnes de l’âge de votre père. Le cœur bat trop vite, s’emballe puis s’arrête brusquement, provoquant un arrêt cardiaque dont les conséquences sont plus ou moins importantes. Votre père a eu de la chance, son cerveau n’a pas eu le temps de manquer d’oxygène, donc il n’y a pas de séquelles irréversibles. Il va falloir qu’il se repose. Pour le moment, il dort, il est sous calmants. Nous allons le garder en observation pendant encore plusieurs jours et puis il subira de nouveaux examens pour savoir s’il peut rentrer chez lui.

– Merci docteur.

Nous voilà soulagés.

– Ça va aller ? ai-je demandé à Paul qui fait une sacrée grimace.

– Oui. C’est... pff ! Je me sens mieux tu veux dire !

Il me prend dans ses bras et me fait tourner pour exprimer sa joie.

– Lou, tu ne m’en veux pas si je rentre ? J’ai une heure de cours cet après-midi et je repasse après,

d'accord ? Tu me préviens quand Papa se réveille ?

– Bien sûr. File. Moi j'ai prévenu que je n'irai pas travailler.

Cerise répond par texto à mon message vocal :

« *Pas de problème. Je préviens tout le monde. Comment va ton père ?* »

Je lui réponds qu'il va mieux, puis je m'assois à côté de Papa en attendant qu'il se réveille.

Mes pensées se tournent une nouvelle fois vers Alexander, les souvenirs de notre dernière étreinte sur le bateau me reviennent : ses tendres caresses, ses baisers sur ma peau, ses mains parcourant mon corps, sa beauté... Je souris en pensant au plaisir qui nous a unis. Et puis cette conversation téléphonique...

« *Mère, je ne suis pas Charles.* »

Il me manque tellement, je voudrais le toucher, me blottir dans ses bras, lui parler de sa mère, l'interroger sur ses coups de téléphone, mais il est si fuyant et si mystérieux. Pourquoi ne veut-il pas que je le contacte ? Pourquoi ai-je accepté que ce ne soit que lui qui me contacte ?

Mon père a fait une crise cardiaque alors que j'étais loin. C'est un signe. Il faut que je reste à son chevet. Je ne peux plus partir loin. Mais comment vais-je faire si Alex veut que je le retrouve quelque part ?

Jamais je ne laisserai Papa !

Je m'endors plus confuse que jamais dans le fauteuil inconfortable de la chambre d'hôpital. C'est la voix de Papa qui me sort tout doucement de mon sommeil agité.

– Qu'est-ce que tu fais là ma chérie ? Tu ne devrais pas être au travail ?

– Papa !

Je bondis vers son lit.

– Ma chérie... Je ne voulais pas que tu viennes. Tu as trop à faire en ce moment.

– Comment ? Tu plaisantes, Papa ! J'ai eu si peur. Tu ne te rends pas compte.

– C'est juste un petit malaise de rien du tout.

– De rien du tout ? C'est une crise cardiaque quand même !

– Oh, tu sais, malaise, crise... c'est pareil.

Il est faible et sa voix est basse.

– Chut. Arrête de parler. Paul a passé la nuit ici avec moi. Il est parti dormir un peu avant d'aller en cours cet après-midi. Il passera te voir après.

Je me mets alors à pleurer, mais ce sont des larmes de soulagement. Papa me caresse la joue avant de sombrer à nouveau dans un profond sommeil. Alors je reste là, à le regarder, à m'imprégner de

son image, de son odeur, de ce moment précieux en pensant que la vie ne tient qu'à un fil.

Si seulement Alex était là... Je me sens si lasse, sans défense.

Une aide-soignante entre dans la chambre à cet instant.

– Vous devriez aller vous reposer maintenant. Votre père est entre de bonnes mains ici. On va prendre soin de lui.

Je la regarde, l'air hagard.

– Vous avez raison. Je reviendrai dans l'après-midi.

Je me lève et dépose un baiser sur le front de Papa.

– Je reviens tout à l'heure, lui dis-je sans m'attendre à une réponse, et je me dirige vers la sortie.

Au moment où j'entre dans la bouche de métro, mon téléphone vibre. C'est un texto d'Alexander !

« Ce soir à Genève. Tiens-toi prête à 19h00 sur le toit de Bogaert, mon hélicoptère vient te chercher. AB »

Mon cœur bat la chamade. Il m'a recontactée et je ne peux pas y aller ! Je ne peux pas laisser Papa et Paul. Mais je ne peux pas lui répondre ni le joindre. La colère me submerge.

Merde !

Les personnes que je croise se retournent sur mon passage. On doit me prendre pour une folle et la nuit blanche que je viens de passer ne doit pas arranger mon allure. Je suis désespérée. J'ai accepté de ne jamais décliner une invitation, mais là, c'est quand même un cas de force majeure. Il n'a pas pensé à ça ? Si je ne trouve pas un moyen de le prévenir, il ne voudra plus jamais me revoir. J'ai tellement besoin de lui, ça ne peut pas finir ainsi !

En sortant du métro, je me mets à courir vers chez moi. Arrivée en haut de mes six étages, j'allume l'ordinateur et j'envoie un email à Karine, l'assistante d'Alexander, qui m'a laissé son adresse lors de notre rencontre au défilé Boagert. Dans un anglais très approximatif, je lui demande de prévenir Alexander :

« Bonjour Karine,

C'est urgent. Je ne peux pas aller à Genève demain. Mon père a eu une crise cardiaque. Pouvez-vous prévenir Alexander ?

Merci beaucoup.

Lou Arpad »

Je clique sur « envoyer » et le message part. Je tape ensuite « Alexander Bogaert » sur Google,

espérant tomber sur une hypothétique façon de le contacter : un mail, un numéro de téléphone, un site privé... Seuls des articles économiques sur la réussite du grand Alexander Bogaert ou encore des photos prises lors de dîners et galas caritatifs apparaissent. Rien d'autre. Épuisée, je m'écroule tout habillée sur mon lit et m'endors, écrasée par les émotions.

Il est 16 heures lorsque je me réveille. Je n'ai toujours pas faim. Je me prépare un café. Le temps de prendre une douche, de changer de vêtements et me voilà prête pour retourner à l'hôpital. Avant de partir, je regarde mes emails au cas où Karine aurait répondu. Rien. Le cœur lourd, je pars en vérifiant que mon portable est bien chargé. J'ai beau regarder l'écran toutes les deux secondes, aucun mail ne s'affiche, aucun message, aucun appel, même masqué...

Trop tard maintenant. Alex doit être en colère. Il ne voudra jamais me revoir !

Cela fait trois jours que je n'ai pas de nouvelles d'Alex et je ne peux pas m'empêcher de penser à lui. Papa est toujours à l'hôpital et j'y passe le plus clair de mon temps. Ce matin, le médecin nous a dit qu'il pourrait sortir en fin d'après-midi. Ses examens se sont révélés concluants et le cardiologue lui a donné l'autorisation de rentrer chez lui.

– Je n'ai jamais vu quelqu'un qui récupérait aussi vite. Vous êtes une force de la nature, a-t-il dit.

Moi, je sais bien que Papa ne supporte pas les hôpitaux. Ça lui rappelle trop Maman. Alors il fait des efforts pour ne pas montrer que ça ne va pas. Je sais aussi que c'est un orgueilleux. Il ne supporte pas d'être amoindri. Contre son avis, je vais m'installer chez lui pour quelques jours, le temps de sa convalescence. Avec Paul, nous nous reliaerons. Et puis, après tout, comme ça, je ne penserai pas trop à Alex. Dès que je pense à lui, je ne peux pas m'empêcher de pleurer, je suis désespérée, je me languis de lui, de ses baisers, de ses caresses.

Paul, Papa et moi rentrons à la maison. Papa a encore quelques difficultés à marcher et nous l'installons dans le fauteuil du salon. Michèle, la voisine, passe lui rendre visite. En sortant, je croise Gaëtan, mon ex-petit ami, qui vient prendre des nouvelles.

– Comment va ton père ?

– Il va mieux, merci, lui ai-je répondu sèchement. Je n'ai pas encore digéré son attitude agressive de la dernière fois.

– Je comprends que tu m'en veuilles.

Gaëtan est penaud. On dirait qu'il cherche à se faire pardonner.

– Oui, tu m'as fait peur, Gaëtan. Je ne t'avais jamais vu comme ça.

– Je m'excuse. Et puis après, je t'ai vue partir avec ce... ce type-là, dans cette belle voiture...

– Ne recommence pas. Je t'ai dit que c'était mon patron. Un point c'est tout.

– Tu travailles toujours pour Bogaert et chez la vieille dame en même temps ?

– Oui. Je ne peux pas laisser tomber Renée. Et Bogaert, c'est une occasion en or. Par contre, ils ne savent pas que je travaille chez Renex aussi.

Il semble soudain triste.

– Bon. Je vais aller voir ton père.

– Merci, c'est gentil, mais pas trop longtemps. Il est vraiment fatigué.

Je n'ai pas mis les pieds chez Bogaert depuis l'accident, mais il va bien falloir que j'y retourne. Alexander me manque terriblement. Je n'ai aucune nouvelle de lui. Je ne comprends pas. Si Karine lui a transmis le message, il aurait au moins dû s'inquiéter de la santé de Papa. Peut-être ne l'a-t-elle jamais reçu. Pourtant, j'ai bien vérifié une dizaine de fois.

Je vais lui envoyer un nouveau mail.

« Bonjour Karine,

Avez-vous reçu mon précédent message disant que mon père avait eu une crise cardiaque ? L'avez-vous transmis à M. Bogaert ? C'est très important.

Merci beaucoup.

Lou Arpad »

À moins qu'Alex ait bien eu le message, mais il n'en à rien à faire de moi. Peut-être que c'est ça ?

Cette pensée me déchire le cœur et je me sens soudain en proie à une profonde détresse. Je ne veux pas croire que mon histoire avec Alexander est sur le point de se terminer. Ça ne peut pas être qu'éphémère, à peine le temps d'un battement de cils. Il n'y a qu'avec Alexander que je me sens vivante. Mais là, c'est fini. Je dois réapprendre à vivre sans lui. Il faut que je retourne travailler. Renée s'inquiète elle aussi. Elle m'appelle tous les jours pour savoir comment va mon père. Je ne peux pas la décevoir.

C'est décidé, demain, je retourne travailler.

Je m'endors, bien déterminée à reprendre ma vie professionnelle en main.

Je suis nue dans mon lit, allongée sur le ventre. Ses doigts effleurent la peau de mon dos. Ils descendent jusqu'à la courbe de mes reins. Je me retourne et je reconnais Alex. Il est là en face de moi, me souriant, me rassurant de sa voix douce et chaleureuse... Il est si réel. Le réveil sonne alors. Ce n'était qu'un merveilleux songe. Je suis en sueur. J'ai tellement envie d'Alex, de l'embrasser, de le caresser, de sentir sa bouche sur mes seins... Il me manque trop ! C'est insupportable !

J'ai tellement envie de le voir. Mais pourquoi il ne m'appelle pas ?

Je me lève le cœur lourd et je me prépare pour reprendre le travail.

– Bon retour parmi nous, Lou ! Ton père va mieux ?

Cerise est déjà là. Je lui fais un signe affirmatif de la tête.

– Bon, tant mieux. Tu as quand même la mine fatiguée. En tout cas, tu tombes bien. Aujourd’hui, nous attendons la visite de Juan Carlo Balestra, le styliste de la maison. Il vient nous présenter les derniers modèles de la collection d’hiver. Enfin, si tout va bien. Il est tellement imprévisible.

– Super ! J’ai hâte.

J’aurais préféré que ce soit Alexander, mais c’est aussi bien. Je dois me concentrer sur mon job.

Travailler pour ne pas penser, c’est ça le plan.

– Ne sois pas si pressée jeune fille. À chaque fois qu’il s’annonce, il n’arrive qu’une semaine plus tard... ou pas du tout. Alors terminons les premiers modèles. Je veux que ce soit parfait ! Au fait, Lou, avec tout ça, tu ne m’as pas dit... C’était comment ce rendez-vous d’affaires avec monsieur Bogaert ?

J’accroche lentement mon trench au portemanteau. Cerise insiste.

– Mais raconte ! Tu étais quand même avec Alexander Bogaert !

– Oui. Et bien, tout s’est bien passé. Nous avons assisté au Grand Prix de Monaco de son appartement. Les clients italiens avaient l’air d’être satisfaits et je crois que Alexander Bogaert aussi.

– C’est tout ? Tout s’est bien passé ? dit-elle en m’imitant d’un œil malicieux. Tu n’as que ça à dire ?

Je ne vais quand même pas lui raconter mes nuits avec Alexander.

Même si je sens qu’elle meurt d’envie d’en savoir plus, Cerise se résigne et enchaîne :

– Tiens, pendant ton absence, j’ai demandé aux couturières de coudre la dentelle de Calais sur la robe « India ». Il faudrait que tu ailles voir où elles en sont.

Je m’exécute aussitôt. En chemin, je croise Mike Tucker au téléphone. Il tient une conversation apparemment sérieuse en anglais. On dirait qu’il a une plume d’autruche coincée quelque part tellement il a l’air tendu. Il ne me remarque même pas. Deux minutes plus tard, je reçois un texto. Je sursaute. Il y a deux phrases.

« *Tu dois partir. Ta place n’est pas chez Bogaert.* »

Et ça n’est pas signé.

Que signifient ces menaces ? Qui ça peut bien être ? Le jour où je reviens en plus.

6. Comme dans un rêve

Impossible de savoir qui est l'auteur du message expédié. Le numéro est masqué. Je me retourne pour chercher l'expéditeur dans l'open space et j'aperçois au loin Mike Tucker, l'assistant marketing, en train de ranger son téléphone portable dans sa poche.

Non. Ça ne peut pas être lui.

Pourquoi Mike ferait-il ça ? Il n'a aucune raison. Il ne me connaît même pas ! Puis je me souviens de Gaëtan et de notre conversation d'hier. Il est au courant. Peut-être est-il encore jaloux ? Je ne vois pas qui d'autre aurait pu m'envoyer ce message. Je décide de lui téléphoner pour en avoir le cœur net et je tombe sur sa messagerie.

« Gaëtan, écoute. Si c'est toi qui m'as envoyé le texto, ça n'est pas drôle. Je sais que tu m'en veux, mais ta façon d'agir n'est pas très fair-play. Je préférerais que nous en parlions tous les deux. »

Dans l'après-midi, Charlotte m'appelle.

– Lou, comment va ton père ? Je peux venir te voir ce soir ?

– Il va mieux, merci. Reste dîner si tu veux. Papa sera content de te voir. Tu peux même dormir à la maison, j'ai tellement de choses à te raconter.

– Vendu ! J'amène le dessert et puis une bouteille de champagne pour nous.

– Deal !

Un peu de réconfort en perspective dans cette journée bizarre.

J'avais prévu de passer chez Renex ce soir, mais je n'en ai pas le courage. Je téléphone à Renée pour la prévenir. Elle comprend.

– Ah ! Le rayon de soleil parisien ! s'exclame Papa lorsque Charlotte entre dans le salon.

– Bonjour, monsieur Arpad. Vous nous avez fait le coup du cœur qui chavire, alors ? le taquine Charlotte en l'embrassant.

– J'aurais bien aimé que ce soit toi qui me le fasses chavirer, mais je suis trop vieux pour ça.

– Trop vieux et pas assez riche, monsieur Arpad. N'oubliez pas, le compte en banque est important pour moi, dit-elle en riant.

– Oui, c'est vrai. Allez donc discuter ensemble les filles. Vous avez sûrement une foule de choses à vous raconter. En tout cas, ça me fait plaisir de te voir.

– Moi aussi, je suis heureuse de vous voir en bonne santé maintenant.

Nous nous dirigeons vers la cuisine.

– Ce soir, c'est lasagnes, ai-je lancé sans trop de conviction. Sans sel...

– Bon, alors Lou ! Raconte-moi. Cet Alexander. Il est comment ? Tu as des nouvelles ? Avec tout ça, tu ne m’as rien dit sur lui. Et cette nuit à Monaco ?

– Oh Chacha ! C’était génial ! J’ai eu droit au grand huit, à la tour infernale et à Space Mountain réunis. Disneyland à lui tout seul. Un vrai conte de fées. Tu sais, comme celui dont on rêve quand on est petite fille avec le beau prince charmant, riche, qui vient t’enlever sur son cheval blanc.

– C’est super ! Mais alors pourquoi es-tu si triste ?

– Je n’ai plus de nouvelles de lui depuis cinq jours, Chacha ! Depuis qu’il m’a demandé de venir à Genève. Je n’ai pas pu lui répondre. Il doit croire que je lui ai posé un lapin, je suis malheureuse.

– Regarde-moi !

Je lui fais mes yeux de chien battu.

– Mais oui ! C’est ça ! Tu es en train de tomber amoureuse !

Je ne réponds pas.

– Et merde. T’as pas pu t’empêcher de t’enticher d’un mec blindé. J’ai peur qu’il te fasse souffrir.

– Je crois qu’il est sincère tu sais. C’est juste que je ne comprends pas toujours son comportement. Il est si tendre, si attentionné et puis l’instant d’après, il devient distant. Ça me met hors de moi !

– Ne t’inquiète pas. Il a sûrement des raisons. Je ne sais pas, des soucis de... de milliardaire et il ne veut pas t’inquiéter. Je suis certaine qu’il va bientôt t’appeler. D’après ce que tu me racontes, il n’a pas fait tout ça, les rendez-vous, les cadeaux, sans avoir de sentiments pour toi. Peut-être qu’il te teste, après tout.

– Ah bon ? Me tester de quoi ? Ce n’est pas moi qui change de comportement toutes les deux minutes !

– Oui. Il veut peut-être s’assurer que tu n’es pas intéressée par son argent.

– Mais je m’en fiche de sa fortune ! Et si je ne l’intéresse pas vraiment ? Je veux juste être avec lui. Pourquoi ne me contacte-t-il pas ?

Cette fois, je pleure pour de bon. Je ressens tellement de rage et en même temps d’incertitude. Charlotte s’approche et essuie une larme qui coule sur ma joue.

– Je suis sûre qu’il va te recontacter. Ne perds pas espoir. Sois patiente.

– Tu as raison, dis-je en ravalant le doute, ma colère et mes larmes. Peut-être que c’est un test. Je vais attendre.

– Ouais. Allez, on fait péter le champagne. Ça va te remonter le moral.

Paul nous rejoint pour le dîner et nous passons un moment délicieux à plaisanter en parlant de tout et de rien. Charlotte décide de rester dormir et je lui installe un matelas dans ma chambre d’adolescente. Un peu pompettes, nous passons une partie de la nuit à discuter et à ricaner comme deux gamines. Ça fait un bien fou. Vers trois heures du matin, je reçois un SMS. Je n’éteins jamais mon portable au cas où Alex essaierait de me joindre. Je bondis dessus et je lis :

« *Usurpatrice. Je vais te dénoncer.* »

C’est pas vrai ! Encore un message de menace !

Charlotte se réveille.

– C’est quoi ? Un message d’Alex ? chuchote-t-elle.

– Non. C’est un message bizarre. Comme si quelqu’un voulait me dénoncer avec mes deux jobs.

– Fais voir.

Charlotte lit.

– Mince, ça fait peur ! T’en as déjà reçu avant ?

– Un seul, hier en fin de journée.

– À part ta famille, Renée et moi, qui est au courant pour tes deux boulots ?

– Gaëtan.

– Tu crois que ça pourrait être lui ?

– Je ne sais pas. Il se comporte de façon anormale avec moi depuis quelque temps.

– Je ne le connais pas vraiment, mais ça n’est pas très rassurant quand même. Tu devrais peut-être

le signaler à la police ou changer de numéro de téléphone.

– Ah non. Si Alex veut me joindre...

– Bon. Et qui d’autre sinon ?

– Je ne vois pas.

Si ça s’arrête à des messages, ça n’est pas si grave.

Encore troublée, je tente de me rassurer. Charlotte ne dit plus rien, sans doute pour ne pas m’effrayer davantage et sans véritable solution, nous finissons quand même par nous rendormir.

Voilà plusieurs jours que j’ai repris le travail et mes journées sont bien remplies. Bogaert la journée puis le soir, je me dépêche de rentrer chez mon père pour lui concocter des petits plats sans sel. Je n’ai pas encore trouvé le temps de me rendre chez Renex et Renée doit s’impatier. Elle est tellement gentille qu’elle ne me dit rien à chaque fois que nous nous parlons au téléphone, mais je devine son anxiété. Papa va un peu mieux, mais il est encore faible. Pour le moment, il a besoin de mon aide. Paul est là aussi. Il se charge de faire les courses et de le faire manger à midi. Le reste du temps, il est en cours à la fac ou il travaille dans sa chambre. Nous avons eu peur tous les deux et tout à coup nous nous découvrons jeunes adultes responsables. Nous nous sommes rapprochés aussi. Enfin, après ma journée bien chargée, je m’écroule sur mon lit en pensant à Alexander. Mes nuits sont peuplées de son image. Il m’apparaît dans mes rêves : au milieu d’un canyon, je me baigne nue. Il arrive par surprise. Lui aussi est nu. Nous faisons l’amour, puis il disparaît aussitôt après sans jamais rien dire. Le rêve est si réel... Mais lorsque je me réveille, c’est la déception. Je suis dans mon lit d’adolescente, chez Papa et seule. Chaque jour, je prends soin de m’habiller d’une tenue élégante adaptée à toutes les circonstances.

On ne sait jamais.

Si je croise Alex dans les bureaux ou s’il m’appelle pour me demander de le rejoindre immédiatement... Mais je n’ai aucune nouvelle de lui. Rien. Aucun signe de vie. Il doit être

terriblement fâché, mais je ne sais pas quoi faire. Comment le contacter ? Je suis à court d'idées. En même temps, s'il est au courant de ce qui est arrivé à Papa, il ne devrait avoir aucune raison de m'en vouloir. Il devrait comprendre même. À moins qu'il ne soit débordé... À moins que sa mère ne l'accapare. À moins que ce ne soit Karine qui ait mal compris le message...

Je reste avec mes incertitudes et je m'endors d'épuisement.

Le lendemain, c'est le premier jour du printemps. Je viens embrasser Papa sur le front. Il est déjà réveillé. Il s'est même levé.

– Papa ! Tu ne devrais pas être debout ! C'est un peu tôt non ?

– Peut-être, mais aujourd'hui, c'est le printemps. Alors je compte bien en profiter. Nous sommes le 20 mars et je vais très bien, ma chérie. Je me sens en pleine forme. Je crois que je peux même me préparer mon petit déjeuner tout seul.

Je reste sceptique, mais c'est vrai qu'il a meilleure mine.

– Comme tu voudras, mais c'est pas le moment de jouer les Usain Bolt et de faire un cent mètres. Allez, je file.

Je l'embrasse sur la joue et pars le cœur un peu plus léger. Il va mieux. Je suis soulagée. Sur le chemin pour me rendre à la station de métro, mon téléphone se met à vibrer. Je redoute un nouveau message de mon harceleur inconnu. Mais non ! Je n'en crois pas mes yeux !

« *Genève. Demain soir. Si tu peux. AB* »

C'est un message d'Alexander ! Enfin ! Mon cœur se soulève d'un seul coup et se met à battre à un rythme si élevé que je me crois un instant au bord du malaise. Je suis aux anges et je ne peux réprimer un cri de joie. Mais soudain, je suis envahie par le doute. Mon élan d'enthousiasme s'évapore aussitôt. Il a quand même mis du temps à me l'envoyer ce message !

Et si je n'étais qu'un passe-temps pour lui ?

Est-ce que je ne suis qu'une conquête parmi tant d'autres ? Il ne prend même pas de mes nouvelles en plus. Je ne suis peut-être pas prioritaire pour lui. J'hésite entre la colère et la joie. Je ne sais plus si je dois écouter mon cœur ou ma raison.

J'envoie un message à la hâte à Charlotte.

« *Rendez-vous avec Alex demain à Genève. Qu'est-ce que je fais ?* »

Et je monte presque en sautant dans la rame de métro. Charlotte me répond.

« *Tu y vas bien sûr !* »

Elle a raison. Au fond, je suis heureuse qu'il m'ait recontactée même si je lui en veux de son attitude un peu cavalière. Si ça se trouve, il veut me quitter. Rien que d'y penser, j'en ai le souffle coupé. Je souffre tant de le savoir loin de moi.

Je décide d'oublier cette pensée négative et de passer quoi qu'il advienne une bonne journée. En plus, Papa est à nouveau debout, j'ai des nouvelles d'Alexander et un job en or : que demander de plus ? Mais cette journée est interminable en fait. Cerise est d'une humeur massacrate. Elle me fait courir dans tous les sens. Pourtant, je garde le sourire, ce qui semble l'exaspérer encore plus.

- Mais enfin, Lou, arrête de te balader avec ce sourire niais. Pourquoi tu as l'air si contente ?
- C'est parce que mon père va beaucoup mieux et ça me rend heureuse.
- Ah ! Bien. Je comprends. Mais que ça ne t'empêche pas de travailler !

Bien entendu, je ne lui dis rien sur Alexander, mais moi je sais que je suis gaie parce que demain, je vais retrouver l'homme que j'ai le plus envie de voir au monde.

Impossible de trouver le sommeil. Les questions se bousculent dans ma tête : qu'est-ce que je vais mettre ? Ma jupe cigare et mon chemisier en soie blanc transparent ? Non. Trop classique. Ma robe noire légèrement décolletée ? Peut-être aura-t-il prévu une tenue ? Et si c'est une rupture ? Comment s'habille-t-on pour une rupture ?

Allez maintenant, ça suffit, tu vas être fatiguée demain et ce n'est pas le jour...

Je finis par m'endormir au petit matin. Seulement voilà, je n'entends pas mon réveil et lorsque j'émerge, il est dix heures.

- C'est pas possible ! Pas aujourd'hui ! ai-je hurlé en sautant de mon lit.

Je me douche à la hâte. J'attrape une chemise, une jupe et un collant noir dans ma penderie et je descends les escaliers en courant. Pas le temps de prendre un petit déjeuner et me voilà dans la rue, sans maquillage et les cheveux en bataille. Il fallait que ça m'arrive le jour ou je suis supposée voir Alexander... Je grimpe à bout de souffle dans le métro sur le point de démarrer et, une fois installée sur un strapontin, je réfléchis à une solution.

Chacha ! Bien sûr ! Elle a tout ce qu'il faut dans sa garde-robe !

Je lui envoie un texto illico.

« Help ! Opération séduction d'Alexander ce soir à Genève. Il faut que tu me prêtés une robe ! »

Réponse immédiate de Charlotte.

« Pas de problème. J'ai même une meilleure idée. Passe à 13h à la maison. J'ai ma dernière création à te faire essayer. »

Moi :

« *Ma sauveuse ! Je t'adore !* »

Charlotte :

« *À ton service.* »

J'envoie aussi un texto à Cerise.

« *Je suis désolée, je suis en retard. J'arrive dans 20 minutes.* »

Cerise :

« *Magne-toi le postérieur !* »

Oups. Je crois qu'il va falloir que je file doux.

Ensuite, les messages ne passent plus. En entrant dans le bureau, je tente une première approche en affichant mon plus bel air de chien battu. Celui qui, normalement, désamorce tous les conflits.

– Excuse-moi. Je... J'ai eu une migraine toute la nuit et je me suis endormie tard. Je n'ai pas entendu mon réveil.

Cerise me lance un regard tueur. Si ses yeux étaient armés, ils m'auraient sûrement vidé une rafale de balles dans le cerveau.

Autant pour le regard de chien battu !

– Je ne crois pas que ce soit le moment d'arriver en retard, mademoiselle Arpad ! Je vous signale que nous avons AU-JOUR-D'HUI la visite de Juan Carlo et la robe que je vous ai confiée n'est absolument pas terminée ! Je ne sais pas si vous réalisez, mais c'est votre carrière que vous mettez en jeu.

Aïe, quand elle vouvoie, c'est vraiment mauvais !

Je ravale ma salive et me mets immédiatement au travail. Cerise pourrait me faire virer si elle le voulait. Et si ça arrivait, je ne voudrais même pas utiliser Alexander pour garder le poste. Si je ne suis pas à la hauteur, autant arrêter tout de suite. Je m'aperçois que je n'aurais pas le temps de passer chez Charlotte.

Zut. Il faut quand même que Chacha me prête une robe.

Je lui renvoie un texto :

« *Suis surbookée. Peux-tu m'apporter la robe chez Bogaert à 13 h ? Et du maquillage aussi ?* »

Charlotte :

« *Comme tu voudras.* »

Il est 13h15. Je suis à l'atelier et les couturières sont en pause déjeuner. Je n'arrête pas de regarder ma montre. Toujours pas de Charlotte à l'horizon. Je n'ai rien avalé depuis hier soir, mais de toute façon, aucun aliment ne pourrait passer tant j'ai le ventre noué. Et puis, je n'ai pas le temps de m'arrêter. Charlotte arrive enfin.

– Ah oui ! Effectivement, tu ressembles plus à un épagneul qui serait passé dans une flaque d'eau qu'à la Lou que je vois d'habitude ? Tu n'as pas dormi ou quoi ?

– J'étais trop excitée !

– Alors, opération relooking express et ravalement de façade ! Surtout respecter le dress code de la parfaite styliste. Vous avez appelé Charlotte ? Pour vous servir. Et sushi party parce que je suppose que tu n'as pas mangé non plus. Je te connais.

Et là, Charlotte sort de la housse une de ses créations : une robe droite, légèrement cintrée à la taille, en soie noire, agrémentée d'une fermeture Éclair qui descend jusqu'au bas des reins.

– Chacha ! Elle est sublime ! Elle est juste parfaite pour l'occasion ! C'est une robe classique, sobre et très sexy en même temps ! Elle conviendra à merveille, surtout si je n'ai pas une tenue qui m'attend comme la dernière fois.

– Bon. Je l'ai un peu pompée sur un modèle de Jean-Paul Gaultier.

– On s'en fout. Tu l'as mise à ton goût. Tu me sauves la vie !

– Tu veux dire que c'est MA robe qui va faire tomber ton mec blindé à tes pieds ? Là, je suis fière. Hyper fière même.

– Oui... enfin. Je vais essayer.

– À mon avis, avec ou sans robe, il va craquer, c'est sûr. T'es trop belle. Encore plus belle que Cendrillon le soir du bal et Scarlett Johansson réunies.

– Si tu pouvais dire vrai...

– Sois toi-même, profite du moment et tu verras, tout ira bien. Remarque, tu le séduiras peut-être plus facilement si tu y vas nue...

– Oh ça, c'est d'une élégance Chacha...

Charlotte esquisse une moue d'approbation.

– Pas pu m'en empêcher. Hi, hi.

Il va craquer. Je suis irrésistible. Il faut que je me répète ça.

Charlotte entreprend de me coiffer et de me maquiller légèrement tandis que je me force à manger les sushis. Je me changerai juste avant de partir. À mesure que mon visage se transforme, je reprends confiance en moi. Lorsque je me regarde dans la glace, mes cheveux sont tirés vers l'arrière en une queue de cheval mi-haute. Pas une mèche ne dépasse. Mes sourcils bien dessinés adoucissent les traits tirés. Charlotte a usé de fond de teint, d'anticerne et de fard à joue pour camoufler au mieux les traces de la fatigue et du stress.

– Merci Chacha, tu es une magicienne.

- En même temps, c’est facile avec toi. Tu es tellement jolie.
- Merci, tu es gentille. Tu crois que je vais plaire à Alexander ?
- Sans hésitation : oui ! Tu es canon ! J’achète ! Bon, je file. C’est pas le tout, mais j’ai un métier moi aussi.

Charlotte rassemble ses affaires et avant de partir, se retourne.

- Et surtout, si tu veux le séduire à nouveau, n’oublie pas de le complimenter. Ce qu’il faut, c’est le rassurer, lui montrer qu’il est unique. J’ai lu ça dans un magazine. Il l’est, non, unique ? Et tu m’appelles hein ? Tu ne me laisses pas sans nouvelle !
- Promis. Je te donnerai tous les détails.

Je lui envoie un baiser, rassurée mais toujours un peu angoissée, avant de me remettre au travail.

Il est 18 heures, Juan Carlo Balestra ne viendra plus et je peux m’éclipser sans que cela ne se remarque. Je file me changer dans la cabine qui sert aux mannequins lorsque nous avons besoin de modèles, pour enfiler la robe de Charlotte. Je cache le tout avec un manteau noir léger de printemps et, sans passer par le bureau pour ne pas que Cerise voit que je pars un peu trop tôt à son goût, je rejoins Gilles qui m’attend devant l’entrée de Bogaert. Je suis heureuse de le voir.

- Bonjour Gilles. Comment allez-vous ? Ça fait un moment.
- Je vais très bien. Merci, mademoiselle Arpad. Ravi de vous revoir également.

Je monte dans la berline et Gilles ferme la portière avant de s’installer au volant.

- Direction l’aéroport du Bourget, je crois.
- C’est bien ça. Comment va votre père ?
- C’est gentil de demander. Il va beaucoup mieux merci.

Je suis surprise que Gilles me parle autant, mais c’est vrai qu’il était là le jour de la crise cardiaque de Papa.

C’est lui qui m’a conduite à l’hôpital. L’accident de Papa a dû le toucher.

Arrivée au pied de l’avion, j’aperçois Kate en haut du monte-escalier. C’est le même jet.

- Bonsoir mademoiselle Arpad. Je vous souhaite la bienvenue.
- Bonsoir Kate. Comment allez-vous ? dis-je en lui souriant.
- Bien, merci.

Je suis un peu déçue qu’elle soit redevenue polie mais sans plus. Peut-être reviendra-t-elle me parler après le décollage ? Je m’installe dans un grand fauteuil et, pressée de décoller, je boucle aussitôt ma ceinture. L’avion décolle. Kate ne revient pas me voir. Une fois en l’air, je me détache et je me rends aux toilettes. En sortant, je passe quand même une tête dans la cabine dans laquelle je m’étais changée la dernière fois, pensant y trouver Kate. À la place, je trouve une penderie avec une robe suspendue dessus et un mot manuscrit :

« Je suis certain que cette robe te va à ravir. Je serais heureux que tu l’acceptes comme un présent. Love. AB »

La robe est d’une simplicité déconcertante. Elle est époustouflante, longue, en mousseline de soie noire et elle a un décolleté en V profond sur le devant. Impatiente, je la passe immédiatement. Elle me va comme un gant. La taille est cintrée et la jupe est si ample que la légèreté du tissu lui donne une impression de volupté lorsque je tourne sur moi-même.

C’est trop la classe !

Posée sous la penderie, il y a une paire de sandales à talons hauts :

– Des Jimmy Choo ! Les Vendetta ! Je les adore ! ai-je crié. C’est exactement celles que j’ai vu dans Vogue !

Je n’en reviens toujours pas. Alexander est génial ! Il connaît même mes goûts ! Je l’aime encore plus. Je suis si excitée de le revoir et en même temps, j’appréhende cette rencontre. Il ne faut pas que je fasse d’erreur. Il a beau avoir beaucoup d’argent, posséder plusieurs multinationales, avoir de grandes responsabilités et un emploi du temps hyper chargé, il trouve quand même un moment pour s’occuper d’organiser ma venue. C’est une perle !

J’enfile les chaussures quadrillées incrustées de petits clous de cristal et je m’imagine devant Alex. J’entreprends un petit défilé devant le miroir. Je m’arrête et remonte tout doucement la robe à mi-cuisse. Je passe une main sur ma poitrine en pensant que c’est lui qui me touche. Le désir monte progressivement. J’ai hâte de le retrouver. Une perturbation me rappelle à l’ordre. Je file aussitôt m’installer dans un fauteuil du carré et j’entends alors la voix du pilote dans le haut-parleur :

– Veuillez attacher votre ceinture, mademoiselle Arpad. Nous allons atterrir dans quinze minutes.

J’espère que personne ne m’a vue. Et Kate ? Où peut-elle bien être ?

L’avion commence alors à piquer vers le sol et je me mets à paniquer.

Je suis fébrile, mes pensées tourbillonnent, je doute, j’espère, j’ai envie de faire machine arrière et de me jeter dans ses bras... Mais qu’est-ce que je vais lui dire ? Est-ce que je vais pouvoir lui avouer tout ce que j’ai sur le cœur ? Est-ce que je ne vais pas encore succomber à son charme ? Surtout ne pas oublier ce que m’a dit Chacha : lui montrer qu’il est unique.

Trop tard. Me voilà sur le tarmac, attendue par un chauffeur qui doit me conduire vers Alex. Je ne peux plus reculer.

Au bout de vingt minutes, la voiture s’arrête devant un grand portail. Je devine une propriété cachée derrière un mur de dix mètres de haut. Le portail s’ouvre et le chauffeur entre. Il ne fait pas encore nuit et je découvre un magnifique parc qui donne sur le lac Léman.

– Quelle maison immense !

C'est une villa en pierre ancienne qui doit bien faire 500 m² d'envergure. Enfin, je n'ai pas encore tout vu je crois. Le chauffeur m'ouvre la portière. J'ai à peine le temps de poser un pied sur le sol qu'une main ferme m'attire vers l'extérieur. En un quart de seconde, je me retrouve debout, des lèvres posées sur les miennes.

Alex ! C'est lui ! Je reconnais son parfum, son odeur.

Lorsque j'ouvre les yeux, je le vois devant moi. Je n'y crois pas.

– Bienvenue à Genève, Lou.

– Alex, je...

Il pose doucement son index sur mes lèvres.

– Avant que tu ne dises quoi que ce soit, comment va ton père ?

– Il va beaucoup mieux. Merci.

– Je n'ai su il y a seulement deux jours que ton père avait eu un accident. Karine n'a reçu ton mail que mardi. Elle me l'a aussitôt transmis.

– Alors, tu... tu n'es pas fâché ? Comme tu ne prenais pas de nouvelles, je croyais...

– C'est vrai que quand tu n'es pas venue la dernière fois, j'étais en colère. Je ne supporte pas qu'on me pose des lapins comme ça. J'ai annulé une réunion importante et je t'ai attendue. Je mourais d'envie de te voir. J'ai cru que tu t'étais moquée de moi. Et puis lorsque Karine m'a dit pour ton père...

– Alexander, je pensais que Karine avait eu mon email le jour où je l'ai envoyé. J'ai cru que tu ne voulais plus me voir, que tu m'en voulais, mais je n'avais aucun moyen de te le dire ! Tu comprends ?

– J'ai compris que tu dois aussi pouvoir me contacter. Lou, je ne me lasserai jamais de toi. Je suis heureux de te voir et je veux que nous profitons de ces instants. Je te fais visiter ?

– Avec plaisir.

Je le regarde et je sens des papillons naître dans le bas de mon ventre.

Il est follement séduisant ! Avec son allure d'homme puissant à la fois sûr de lui et si tendre en même temps. Je ne peux pas résister.

– Alors nous allons commencer par le parc, mais pas trop loin. Je vois que tu as des talons hauts. Tu aimes les Jimmy Choo ?

– Tu plaisantes ? Je les adore ! Merci ! Merci ! C'est vraiment toi qui les as choisies ?

– Oui.

– Et la robe aussi ?

– La robe aussi. Tu la sublimes d'ailleurs. Je pense tout simplement qu'un drap t'habillerait tellement tu es délicieusement jolie.

Il me prend dans ses bras et m'embrasse. Je sens mes jambes se dérober sous moi, mais il est si fort qu'il me soulève presque. À travers sa chemise, je sens les muscles de sa poitrine. Je suis comme ivre de bonheur.

- Tu m’as terriblement manquée, me dit-il après un long baiser.
- Toi, tu m’as horriblement manqué.
- Excessivement ?
- Maladivement.
- Exagérément ?
- Je n’ai plus de mot.
- J’ai gagné !
- Oui. Tu m’as gagnée.
- Quel beau cadeau.

Nous rions aux éclats. Avant de débiter la visite, Alex me prend la main et me caresse les doigts. Elle est chaude et mon corps tressaille. Je ne perds pas une seule miette de ses mots et je le dévore des yeux. Il est vêtu d’une chemise au col italien légèrement ouverte et d’un pantalon en lin de la même couleur qui lui galbe merveilleusement bien les fesses. Je n’y crois pas. Je suis là avec Alex. C’est fou ce qu’il est beau ! Il m’a embrassée. Il me tient la main. Il m’a même avoué que je lui avais manqué.

J’ai l’impression de vivre un rêve éveillé.

- Voici le jardin à l’anglaise. Tu connais ?
- Oui. C’est comme un tableau. C’est un peintre, je crois, qui l’a conçu pour qu’à chaque endroit, il puisse peindre.
- William Kent au xviii^e siècle. Je suis impressionné.
- Oh ! J’ai lu ça sur wikipedia quand j’ai voulu reprendre le jardin de Papa, mais je ne suis pas très douée.
- J’adore ce concept de paysages un peu sauvages. Les chemins sinueux, les arbres aux troncs torturés... C’est si poétique.
- Je ne te savais pas amoureux de la nature.
- Je viens souvent ici me ressourcer. Dans ce parc et dans le jardin d’hiver aussi.

Sa voix rendue rauque par l’émotion me touche.

Je frissonne. L’air est un peu frais en cette soirée de mars. Alex s’en aperçoit, me saisit la main et m’entraîne vers la villa. Son contact est électrique. Nous entrons dans une grande verrière. Là, se trouve un magnifique jardin japonais.

- Oh ! Qu’est-ce que c’est beau ! me suis-je exclamée.
- Mon jardin secret, lance Alex avec fierté.

Il y a un étang parsemé de nénuphars avec un pont qui le traverse, un saule pleureur dont les branches langoureuses viennent effleurer l’eau. Des lanternes allumées illuminent çà et là les camélias alentour. Alex s’avance un peu plus.

- Suis-moi. Là-bas, il y a le karesansui. C’est le coin zen avec du sable de granit.
- Alex, c’est tout simplement génial !

Sous un cerisier japonais en fleur, une table est dressée.

– Mademoiselle, c’est ici que nous dînons. Nous terminerons la visite un peu plus tard si vous le permettez.

Alex prend un air grave et m’indique la chaise. Je m’assois tandis qu’il reste debout et s’empare d’une bouteille dans le seau à champagne posé sur une desserte attenante à la table. Il s’est apparemment glissé dans la peau d’un serveur.

- Quelques bulles, mademoiselle ?
- Certainement, monsieur.

Des bulles, j’en ai plein en ce moment qui me parcourent tout le corps jusqu’au bout des doigts.

Nous trinquons ensemble. L’endroit est magnifique. On se croirait dans un tableau, mais je n’ai d’yeux que pour l’homme en face de moi. Je reste sans voix face à ce moment merveilleux. Nos regards s’accrochent et je tombe un peu plus sous son charme.

C’est un endroit vraiment superbe. J’ai l’impression d’être au Japon, même si ne n’y suis jamais allée. Alexander me sort de ma rêverie.

- Tu as faim ?
- Un peu... Tu sais de quoi j’ai envie surtout ?
- Je peux le deviner à la façon que tu as de me regarder et si tu n’arrêtes pas tout de suite, je vais devoir t’emporter dans mon lit et te couvrir de baisers.

Je me penche au-dessus de l’assiette pour lui laisser entrevoir mon décolleté naissant. Je n’ai pas l’habitude d’être aussi entreprenante mais son regard de braise m’ehardit.

Il me fait perdre la tête.

- Mademoiselle Arpad, vous êtes réchauffée je vois.

J’adore quand il me vouvoie.

Il soulève les cloches argentées posées sur les assiettes. Pourvu que ce ne soit pas du homard ! Je ne saurais pas comment manger ça et je serais ridicule. Alex s’amuse de mon interrogation évidente.

- Eh bien, le thème est japonais jusqu’aux spécialités culinaires ce soir !

Il découvre une assiette de mets fumants.

- C’est du tonkatsu, du porc pané préparé par un grand chef japonais.

Je ris.

Décidément, c’est ma journée japonaise entre les sushis de Charlotte à midi et le tonkatsu. Je connais le tonkatsu, mais là, c’est un plat sculptural qui se présente à moi. Sur la desserte, il y a aussi des tempura, des beignets, des sushis et des makis. Un vrai festin, mais je n’y prête que très peu d’attention. Je regarde Alex avec insistance en me mordillant la lèvre inférieure. Il me caresse la main

du bout des doigts. Comme s'il voulait me faire deviner son désir. Sa main remonte le long de mon bras, créant un sillon de feu jusqu'à la naissance de mon cou. Je tremble. Il se lève, m'attire vers lui et me donne un baiser brûlant en se plaquant contre moi. Je crois m'évanouir de désir. Alors, sans un mot, il m'entraîne avec lui. J'ôte rapidement mes chaussures et nous courons presque. Juste derrière le jardin d'hiver, nous prenons un ascenseur transparent qui s'ouvre quelques secondes plus tard sur un grand salon. Alex m'entraîne vers une terrasse. En tournant la tête sur la droite, j'aperçois un lit.

C'est sa chambre en fait !

Je m'aperçois que nous sommes dans une sorte de tour à la vue panoramique qui domine non seulement le parc, mais aussi le lac. Il fait nuit et on distingue à peine l'ombre des arbres.

– Ferme les yeux, me demande Alex.

Il tient dans une main une télécommande.

– Ça y est, tu peux les ouvrir.

Devant moi, le spectacle est époustouflant : le parc s'est illuminé dans un jeu d'éclairage jouant avec les ombres. Les sapins scintillent et les buis revêtent des couleurs lunaires. Mais le must est sûrement ce spot superpuissant qui balaie la surface de l'eau et joue avec les reflets de la lune.

– Alex, c'est fantastique, lui dis-je, émerveillée.

Il m'embrasse et mon cœur chavire encore une fois. Je sens une envie monter du bas de mon ventre.

– J'ai envie de toi, murmure-t-il.

Alors, tout en m'embrassant et en se déshabillant, il m'entraîne vers le lit. Il m'ôte délicatement la robe. Il fait glisser si doucement la fermeture Éclair dans le dos jusqu'à la cambrure de mes reins que j'en ai la chair de poule.

– Alex... Tu m'as tellement manqué.

Et je m'abandonne à lui corps et âme. Nous faisons l'amour. Un amour tendre et bestial à la fois. Puis nous nous endormons.

Je suis réveillée en pleine nuit par une envie de boire. Alex dort collé contre moi.

Le lit fait trois kilomètres de large, mais lui préfère le contact de ma peau.

Je me lève en prenant soin de ne pas le réveiller et j'enfile sa chemise. Je prends l'ascenseur et me retrouve dans un immense hall au parterre en marbre blanc. Puis je me dirige vers la droite et je tombe sur la cuisine. J'ouvre le réfrigérateur américain et y trouve une grande bouteille d'eau

minérale. Je la prends et tout en buvant, je décide de visiter moi-même le reste de la villa. Derrière une porte en bois, il y a une piscine intérieure avec une partie Jacuzzi.

– Oh ! C’est trop tentant.

Il fait au moins trente degrés là-dedans. J’enlève la chemise et entreprends de piquer une tête avant d’aller retrouver Alex.

C’est trop bien la vie de princesse !

Je termine, les yeux fermés, les derniers mètres de ma troisième longueur sous l’eau. Et là, je butte sur quelque chose. C’est Alex qui m’a rejointe. Il est totalement nu. Moi aussi d’ailleurs.

– Je n’ai pas pu résister à la tentation de te rejoindre, dit-il en souriant.

– J’étais descendue à la cuisine et je suis tombée sur la piscine. Moi aussi je n’ai pas pu résister.

– Tu as bien fait. Tiens. Il y a quelque chose qui t’attend sur le bord.

Alex désigne un écrin. Je sors et, dégoulinante d’eau, je l’ouvre et découvre un bracelet en or blanc avec de petites pierres précieuses que je suppose être des diamants.

– Il est magnifique Alex ! Mais... Je ne peux pas l’accepter.

Alex sort de l’eau à son tour et nous apporte deux peignoirs de bain. Son visage s’est soudainement assombri. Il est surpris par mon refus.

– C’est trop. Trop d’argent. Trop cher. C’est un peu démesuré, tu ne trouves pas ? En plus, je ne pourrais le mettre qu’avec toi. Il est hors de question que je prenne ce bracelet.

Alex m’enlace. Je ne sais plus quoi dire. Son geste de générosité me touche, mais en même temps, il me rend triste. Alex me regarde avec un léger sourire aux lèvres. On dirait qu’il est satisfait en fait.

– Je savais que tu le refuserais. Accepte-le, je t’en prie, comme la preuve que je tiens à toi. Je veux qu’il te fasse penser à moi. Je ne veux pas que tu m’oublies.

– Mais je n’ai pas besoin de cadeaux, Alex, pour penser à toi. Tu es déjà avec moi jour et nuit. C’est toi et toi seul que je veux.

Peut-être qu’il est soulagé de voir que je ne suis pas une femme vénale.

– C’est moi qui te plaît ? Ah oui ? Alors viens me chercher.

Alex enlève son peignoir et plonge dans la piscine. Je fais de même et le rejoins sous l’eau. Nous faisons l’amour comme jamais auparavant avant de retourner nous coucher.

En pleine nuit, je suis réveillée par des gémissements. C’est Alex.

Il parle dans son sommeil.

Les mots qu'il prononce sont tout d'abord inaudibles, puis ils deviennent compréhensibles. Il s'exprime en anglais.

« Charles ! Charles... s'il te plaît, reste avec moi. Mère, c'est moi, Alex. Où est Charles ? »

Je n'arrive pas à saisir le sens de ses mots. Alors je lui pose des questions dans mon anglais approximatif.

Au pire il se réveille, au mieux il me répond.

– De qui parles-tu, Alex ?

Il ne dit rien. Je poursuis, fébrile.

– Quand est-ce arrivé ? Où ?

– L'accident. Charles était là. Il est mort dans l'accident mais... C'aurait dû être moi, mère !

Alex ouvre soudain les yeux. Il se réveille en sursaut et me regarde, effrayé. On dirait qu'il vient de comprendre quelque chose. Puis il agrippe mes bras.

– Lou, ne le prends pas mal, mais je dois encore partir. Il faut que j'en ai le cœur net. Je sais qu'il est tard mais je viens de réaliser quelque chose ! Fais-moi confiance. Je te raconterai un jour. Promis. Tu peux rester ici autant que tu veux. Si tu veux partir, appelle Karine, elle réglera tout. Regarde dans le dressing, il y a tout ce qu'il faut pour toi.

– Mais... Alex, parle-moi. Ne me laisse pas...

Sans un mot de plus, il pose une carte sur la commode et m'embrasse sur le front avant de disparaître.

Qu'est-ce qui a bien pu se passer dans la vie d'Alex pour qu'il soit si perturbé ? Quel est ce drame qui l'a autant marqué ?

Est-ce que je vais me retrouver seule à chaque fois ? Je m'endors d'un sommeil nerveux avant de me réveiller seule au petit matin. Quel intérêt de rester sans Alex dans cette grande demeure ? Même si l'endroit est somptueux, je ne vois pas ce que j'y ferais. Si je pouvais au moins dire à Charlotte de me rejoindre, ce serait plus amusant. J'ai envie de chercher dans la maison une indication sur son passé mais je ne me sens pas autorisée à fouiller. J'espère qu'il finira par tout me raconter de lui-même. Je décide de rentrer et j'appelle Karine, l'assistante d'Alex. Dans le dressing, il y a mes affaires, mais il y a aussi trois chemises, trois pantalons et trois jupes à ma taille avec un petit mot dessus :

« Pour toi, Lou. »

La robe de Charlotte est très bien. Elle me suffit.

7. Voyage au paradis

Je m'installe dans l'avion comme une habituée maintenant. Kate ne semble toujours pas vouloir engager la conversation. Elle s'en est tenue à mon accueil mais son visage est resté fermé. Je me demande bien ce qu'il s'est passé, elle était si sympathique auparavant. Je décide d'en savoir plus et dans la voiture, je demande à Gilles :

- Je trouve que Kate est bizarre. Au début, elle était sympa et puis là, plus rien. Elle a un problème avec moi ?
- Ah ! Mademoiselle Kate est souvent bien mystérieuse. Et travailler avec monsieur Bogaert comporte bien des risques.
- Ah ! Vous voulez dire qu'elle a des vues sur Alex, je suppose.
- Vous supposez bien, mademoiselle Arpad. Elle n'a pas supporté que vous gardiez la robe Bogaert. C'est le pilote qui me l'a dit. Pour elle, c'est signe que monsieur Bogaert est attaché à vous.
- Ah ! Bien, je le saurai maintenant.

La pauvre !

En même temps, je ne devrais pas juger. Il vient aussi de m'abandonner en pleine nuit.

Arrivée chez moi, je regarde mon petit studio, en pensant à cette nuit merveilleuse passée avec Alex puis la tristesse me gagne. Son départ a été si précipité. J'appelle Charlotte aussitôt.

- Lou ! Alors ! Tu ne m'as rien dit.
- C'est bon.
- C'est bon, quoi ? C'est reparti entre vous ?
- C'est ça !
- Super, Lou ! Je suis vraiment heureuse pour toi ! J'espère vraiment que ça va marcher.
- Il m'a offert un bracelet.
- Tu veux dire un vrai bracelet avec diamants et tout ?
- Avec diamants et tout...
- Non ! Tu l'as pris ?
- Non. Ça m'est égal les cadeaux. Ce que je veux, c'est lui. Je n'ai pas besoin de bijoux, de robes et de strass. C'est comme si je me sentais achetée, tu vois ?
- Il a compris ?
- Oui. Mais tu sais quoi ? Je crois qu'il était même soulagé. Tu vois ? Comme s'il me testait encore.
- C'est bon ça. Ça veut dire que tu as passé le test avec brio alors. Il s'est évanoui dans la nature, cette fois aussi ?
- Oui.
- Merde. Il te fait le coup à chaque fois on dirait.

– Pour un rêve en plus ! Il a marmonné un truc d'accident, avec sa mère. Je n'ai pas compris, mais cette fois, il était moins froid. Il m'a promis avant de partir de m'expliquer plus tard. Je voulais le questionner mais il avait besoin de temps. J'ai peur de ne pas le revoir.

– Ah ! Écoute. Son histoire à régler, c'est peut-être très sérieux. Il ne veut pas t'impliquer là-dedans. C'est pas une preuve d'amour ça ? Fais-lui confiance. Je suis certaine qu'il t'appellera.

Je raccroche. Les paroles de Charlotte me réconfortent, mais je ne peux m'empêcher de penser aux départs soudains d'Alex.

Lundi matin. J'arrive chez Bogaert. Ma nuit a été très agitée. Alex et la peur de ne pas le revoir m'ont hantée pendant des heures. Mais ce matin, je suis habitée par l'espoir de le voir. On ne sait jamais, s'il avait changé d'avis... Il y a une boîte toute simple posée sur mon bureau. Je l'ouvre.

Un téléphone portable !

Alex ! Il ne m'a pas oubliée ! Je croyais que je n'aurais pas de nouvelles de lui pendant un moment ! Mes craintes s'envolent. J'ai enfin un moyen de la contacter. Je me prends à espérer qu'il a vraiment des sentiments pour moi.

Je m'aperçois qu'il me manque déjà, que j'aimerais me blottir contre lui et sentir son odeur. Il y a un petit mot écrit de sa main :

« Message vidéo une fois allumé. »

Je regarde Cerise. Elle est en grande conversation avec Mike Tucker et ne remarque pas ce qu'il y a dans le paquet. Je l'allume aussitôt et compose le code d'accès inscrit sur le papier. Je branche les écouteurs et regarde aussitôt le message d'Alexander. Sa voix est si chaude et douce :

« Lou, Baby. Désolé d'être parti si rapidement. J'ai passé un moment merveilleux avec toi et j'espère qu'il y en aura d'autres. Voici un petit jouet réservé à tous les deux. J'ai le même. Garde-le tout le temps avec toi. Personne ne doit y avoir accès. C'est très important. Si tu veux me joindre, tu n'auras qu'à m'envoyer un message ou m'appeler. Je te contacte rapidement. J'ai hâte de te revoir. »

Tu m'étonnes que je vais le garder tout le temps avec moi ! Même pour dormir.

Ce téléphone... C'est une preuve que nous sommes ensemble, non ? Et puis, il recommence. Il faut que je sois toujours dispo pour lui. Au fond, je trouve ça excitant en fait. Et puis il m'a appelée Baby !

Les images de ces merveilleux moments passés avec Alex me reviennent et je n'ai qu'une envie : le retrouver à nouveau n'importe où, à l'autre bout du monde, n'importe quand ! Sa peau si douce, sa main sur ma joue, ses baisers... C'est incroyable. Je n'ai jamais connu ça auparavant. Je laisse échapper un cri de joie. Cerise me regarde d'un air médusé.

– On dirait que tu as reçu une bonne nouvelle, me dit-elle en se plantant devant moi, espérant sans doute une confidence.

– Oui. C’est... une bonne nouvelle.

Je n’en dis pas plus.

– Bon, allez, au travail. On a du pain sur la planche pour la collection d’hiver, me lance enfin Cerise.

Au moment où je m’apprête à rendre visite aux couturières, mon téléphone vibre. Je crois que c’est l’iPhone, mais c’est l’autre.

« *Méfie-toi. Tu es surveillée. Petite voleuse.* »

Petite voleuse ?

Mais de qui cela provient ? Gaëtan n’a aucune raison de me traiter de voleuse. Je ne sais même pas de quoi il est question ? Et si c’était quelqu’un d’autre, quelqu’un d’ici ? Je commence à avoir la frousse, c’est vraiment inquiétant. Je devrais peut-être aller voir la police.

Je regarde autour de moi. Personne.

Le soir, chez moi, je décide d’envoyer des petits mots doux à Alex par l’iPhone.

« *Que fais-tu en ce moment ? Tu me manques. Notre prochain rendez-vous sera-t-il chinois ou africain ? J’ai hâte. Envie de toi.* »

Aucune réponse. Pas même le lendemain. Deux jours plus tard, je reçois un message d’Alex, froid et sec.

« *Pourquoi n’es-tu pas venue ? AB.* »

Je reste interdite.

« *Pas venue ?* »

, lui répondis-je aussitôt par SMS. L’iPhone sonne quelques secondes après.

– Lou, c’est moi. Que s’est-il passé ?

– Je ne sais pas. Pourquoi m’accuses-tu de ne pas être venue ?

– Je t’ai donné rendez-vous par SMS mais tu n’es jamais venue. J’ai attendu pour rien !

Et puis soudain, je comprends. Oui, j’ai oublié une seule fois le téléphone sur mon bureau pendant à peine cinq minutes. Quelqu’un aurait pu effacer le message. Je le raconte à Alex.

– Je n’ai pas pu venir puisque je n’ai pas eu ton invitation.

– Peut-être as-tu fais une fausse manipulation ?

– Non. Je ne crois pas.

– Sois plus vigilante. Il y a des gens malhonnêtes partout... Veux-tu que je t'envoie un garde du corps ?

– Un garde du corps ? Non. Ne t'inquiète pas. Tout va très bien.

– Je t'envoie un message bientôt pour te dire où et quand. Prends soin de toi.

– Promis. Toi aussi.

En réalité, je suis terriblement anxieuse. Je n'ai pas pas parlé à Alex des menaces que je reçois pour ne pas l'affoler. Le rendez-vous ne tarde pas à arriver. À peine un quart d'heure plus tard, je reçois :

« Los Angeles, demain soir, pour trois jours. »

Il rajoute une adresse à inscrire sur la demande de visa. Mon cœur s'emballle.

Los Angeles ? Génial ! Où est mon passeport ? Ah oui, je l'ai toujours sur moi maintenant. Comment je fais avec Cerise ? Je lui demande mon vendredi après-midi et mon lundi ? Avec tout le boulot qu'il y a, elle n'acceptera jamais.

Contrairement à ce que je pensais, Cerise accepte sans rien dire. Je ne lui demande même pas pourquoi. Tout ce qui m'importe, c'est de retrouver Alex, de sentir à nouveau son souffle dans mon cou, ses mains sur ma peau et son corps contre mon corps.

Vendredi. J'ai mis ma plus belle tenue. Ma petite robe noire et rien dessous... C'est simple et naturel. S'il y a une Bogaert qui m'attend, je ne la mettrai pas. J'ai bien l'intention de n'en porter aucune de tout le week-end, d'ailleurs. Au diable le dress code de la jet-set ! Gilles est déjà là. Curieusement, il est un peu nerveux.

– Tout va bien, Gilles ? On dirait que quelque chose vous tracasse ?

– Non, non. Tout va bien. Ne vous inquiétez pas pour moi.

Je le regarde par le rétroviseur central mais ses yeux inquiets le trahissent. Nous arrivons à l'aéroport. C'est toujours le même avion. Kate est là. Je m'assois, excitée à l'idée de rejoindre Alex aux États-Unis. Je n'y suis jamais allée. Nous décollons.

En route pour une nouvelle aventure, Alex ! J'ai tellement hâte de te retrouver !

Le vol dure onze heures. Une éternité. J'en profite pour dormir avant de retrouver Alex.

Nous atterrissons à Van Nuys, un aéroport privé de Los Angeles. Avec le décalage horaire, il est deux heures de l'après-midi. Il fait chaud. Je passe à la douane pour présenter mon passeport et ma carte de demande de visa touristique. Une fois sortie, une voiture m'attend. Le chauffeur a une allure étrange. Ses yeux son obstrués par une casquette qui lui tombe presque sur le nez.

J'ai l'impression de connaître cet homme. Son allure me dit quelque chose.

Mais je suis tellement excitée à l'idée de voir Alex que je passe à autre chose. Au bout d'un quart d'heure, la voiture s'arrête sur un parking désert. À travers les vitres fumées, j'aperçois une plage derrière une route. Derrière, il y a la mer. Je ne comprends pas ce que nous venons faire là.

– Mais que faites-vous ? ai-je demandé en anglais.

Le chauffeur ne répond pas. Je commence sérieusement à m'inquiéter. L'homme descend de la voiture et ouvre la portière arrière. Je suis à l'autre bout du monde avec un type que je ne connais pas qui s'arrête sans raison... Je panique.

– S'il vous plaît ! Je ne comprends pas. Où sommes-nous ?

Je suis sur le point de hurler lorsque l'homme retire sa casquette.

– Je n'en pouvais plus. Il fallait que je t'embrasse.

– Alex ! Tu m'as fait une de ces peurs.

Alex m'enlace et me donne un long baiser fougueux.

– Tu m'as tellement manqué, Baby.

– Toi aussi, Alex.

Son étreinte se fait plus torride encore.

Il glisse une main sous ma robe et remarque que je ne porte rien dessous.

– J'aime beaucoup tes initiatives, dit-il, tendu par le désir.

Je le laisse m'entreprendre docilement. Tout doucement, ses doigts trouvent le chemin de ma toison pubienne. J'écarte légèrement les cuisses et sa main poursuit un peu plus loin sa route jusqu'à mon vagin. Il enfonce lentement son index dans mon sexe puis joue avec mon clitoris.

– Oh, Alex !

Je sens l'humidité envahir mon sexe et mon corps se tortille de désir.

– J'ai envie de savourer le goût de ton jardin secret.

Il s'agenouille alors et plonge sa tête entre mes cuisses. Sa langue frôle mon sexe. Je tressaille.

– Oh, Alex !

Il lève la tête et me regarde. Je suis au comble de l'excitation.

– Tu as un parfum de fraise, Lou !

Il repart de plus belle, durcissant sa langue, suçant mon clitoris jusqu'à ce que je n'y tienne plus. Le plaisir me submerge. Je m'agrippe à la poignée au-dessus de la portière et je jouis dans sa bouche.

Alex se redresse et me dit :

- Non, en fait, ne refais plus jamais ça.
- Quoi ?
- De ne pas mettre de sous-vêtement. Regarde dans quel état ça me met.
- Et moi donc, lui répondis-je en l’embrassant. Tu me fais un effet incroyable.
- Allons dans un endroit plus confortable.

Alex se met au volant de la limousine. Je le rejoins côté passager et nous partons dans les hauteurs de Hollywood. Sur le chemin, Alex glisse sa main sous ma robe.

- Interdit ! lui dis-je.

Mais je le laisse faire. Et lorsqu’il fait mine de la retirer, je la lui retiens en serrant les jambes.

Je me sens totalement désorientée par cette main qui me caresse. Mon cœur s’emballe et mes jambes tremblent de désir.

Chaque fois qu’il me touche, je suis complètement déstabilisée. C’est fou !

Nous entrons dans une propriété digne d’une star. Il fait déjà nuit et je ne distingue pas grand-chose. À dire vrai, je suis plutôt préoccupée par l’homme à côté de moi qui m’embrasse et me caresse sans presque prendre le temps de reprendre sa respiration.

- J’ai envie de toi, Lou. Viens.

Nous entrons dans la maison tout en nous embrassant. Je défais sa chemise en arrachant tous les boutons. Il m’attrape une fesse et me caresse un sein en même temps. Le désir est si fort que nous tombons sur un canapé. Je ne vois rien d’autre que lui. Mes mains parcourent sa peau frénétiquement. Je saisis avidement un de ses tétons et le mordille doucement.

Qu’il est beau ! Sa peau est si douce ! Ça me rend dingue !

Ma robe vole, son pantalon et le reste s’échouent sur le sol. Sans savoir vraiment comment, nous nous retrouvons nus. Cette fois, c’est moi qui prends l’initiative. Je monte sur lui. Tout doucement, je descends vers le bas. Je sens son sexe dur me frôler le ventre, puis les seins. Je le prends dans ma bouche. Alex émet un râle de plaisir et me saisit les cheveux.

- Lou. Oh ! Lou ! C’est divin.

Ma bouche opère des mouvements de va-et-vient au rythme de son souffle. J’accélère et il se met à haleter. Je remonte tout en le couvrant de baisers jusqu’à son oreille. Son sexe est dur contre mes seins. Il se redresse. Mes ongles se plantent dans son dos, je lui passe la main dans les cheveux.

- Tu es une tigresse Lou, me dit-il.
- Prends-moi Alex. J’en ai tellement envie.

Il se lève et m'entraîne dans son élan, m'agrippe les fesses et me soulève pour m'allonger sur une table. Le contact du verre froid sur mon dos me fait frissonner et mes tétons se durcissent. Il en prend un dans sa bouche. Je gémiss sous le mouvement de sa langue. Je suis étourdie par ses caresses et ses baisers. Alors, il enfile un préservatif et glisse son sexe en moi d'un seul coup de reins et, d'un mouvement ferme mais tendre, il s'introduit au plus profond. Je me mords la lèvre inférieure pour ne pas crier trop fort.

– Oh ! Oui !

Je suis brûlante d'envie.

– J'aime tout de toi Alex. Je t'aime.

Ses mouvements se font plus rapides tout à coup.

Je viens de lui avouer mes sentiments... Il va peut-être mal le prendre.

– Dis-le encore, Baby.

– Je t'aime.

– Encore.

– Je t'aime ! ai-je hurlé de plaisir.

Dans un seul cri, nous jouissons ensemble et il s'écroule sur moi en tremblant de tous ses membres.

– Lou, tu me rends fou !

– Oh Alex, TU me rends folle !

Alex éclate de rire.

– Tu es vraiment surprenante, Lou.

– J'avais tellement envie de toi.

Je ramasse ma robe et me rhabille.

– Tu dois avoir faim. Je nous fais préparer quelque chose.

– Tu veux dire qu'il y a quelqu'un dans la maison qui a dû tout entendre ou même voir ?

– Ne t'inquiète pas. La cuisinière est dans la petite dépendance à cinquante mètres de là, derrière une haie. Je n'ai qu'à l'appeler par l'interphone.

– Ouf ! J'ai eu peur. Je ne suis pas encore exhibitionniste.

Alex rit de bon cœur.

Je le fais rire.

– Qu'est-ce qui te ferait plaisir ?

– Un plateau avec du raisin, des fraises et de la pâte à tartiner au chocolat. Où est la chambre ?

– Toi, tu as une idée derrière la tête. Je l’aime bien cette idée, d’ailleurs. La chambre est au premier étage.

J’attends à peine sa réponse et je monte. La salle de bains en marbre est ouverte sur la partie lit et la baignoire se trouve en plein milieu.

J’ai tellement envie de lui faire plaisir.

Je me fais couler un bain avec de la mousse puis je relève mes cheveux et me glisse dedans. Je ferme les yeux et l’image de l’étreinte d’Alex sur mon corps me submerge. Je frémis au souvenir immédiat de cette jouissance.

Que fait-il ? Il met trop de temps ! J’ai encore envie de lui. J’ai envie de le dévorer.

Pantalon remis et chemise ouverte, Alex arrive en portant un plateau en argent rempli de fruits. Il le pose sur le rebord du lit, puis il vient m’embrasser sur le front.

– Va t’allonger s’il te plaît, lui ai-je demandé d’une voix douce. Tout nu, ai-je rajouté.

Je sors du bain et, vêtue d’une simple serviette, je m’assois à côté de lui. Il est sur le ventre.

Mon Dieu... son corps, sa peau, ses muscles... Il est magnifique !

Je lui demande de se retourner. Je me mets à califourchon sur lui, puis je lui attrape fermement les poignets.

– Tu es mon prisonnier et pour ta punition, tu dois subir le supplice des fruits.

– J’ai...

– Chut ! Laisse-toi faire.

Je prends dans ma bouche un grain de raisin et fais semblant de le lui donner, mais je le fais rouler sur son torse. Son sexe se dresse sous moi. Mais je fais mine de ne pas remarquer son érection. J’avale le grain de raisin, puis avec une cuillère, j’étale la pâte à tartiner autour de son nombril et je la lèche lentement, sensuellement. Alex est dans un état d’excitation extrême.

J’aime sentir que je l’excite.

J’immobilise finalement ses bras en lui empoignant les mains. Son sexe frôle le mien sans me pénétrer. J’é mets alors un petit cri. Je cambre un peu plus mes reins, j’ondule au-dessus de lui, effleurant son sexe de mes seins, de mes fesses. Alexander gémit d’impatience, tous ses muscles sont tendus de désir contenu.

– Lou... Lou, murmure-t-il. Tu me rends fou !

Il saisit mes hanches et me fait basculer sur le dos. Il se retrouve sur moi.

– Laisse-moi te toucher, te caresser. C’est mon tour.

Ses mains parcourent mon corps. Pas une partie n'est oubliée. Je suis secouée de frissons. Il m'embrasse l'intérieur des cuisses et remonte tout doucement vers mes seins qui n'attendent que l'étreinte de ses lèvres. Le désir qui monte en moi est trop intense. Du regard, je le supplie d'entrer en moi.

– Sois patiente, Lou.

Il me caresse les seins. Je gémiss sous la légère pression de ses mains. Puis son bras se tend, sort un préservatif de son étui et le déroule sur son sexe dressé. Puis, lentement, en chuchotant, en enfouissant une main dans mes cheveux, il me prend avec la plus incroyable des douceurs. Il m'impose un lent mouvement de va-et-vient.

Son sexe... En moi...

– C'est moi qui décide.

– Oui, Alex. Fais ce que tu veux de moi.

Je gémiss. Ses mouvements se font plus intenses. Son sexe dur et brûlant s'enfouit encore plus loin en moi. Il me soulève le bassin et accélère la cadence jusqu'à l'explosion ultime. Je crie de plaisir. Il me regarde. Ses yeux sont brillants. Il les ferme et, dans un dernier coup de reins, jouit à son tour. Je suis complètement désorientée.

C'est donc ça le bonheur ! J'aimerais qu'il dure toute la vie.

Des larmes de joie coulent le long de mes joues.

8. Un aveu inattendu

Nous avons fait l'amour ensemble, nous avons touché en même temps l'orgasme suprême. Je n'avais jamais connu un contact physique aussi fort. J'en suis complètement bouleversée, époustouflée même.

Si c'est ça le paradis, je signe toute de suite jusqu'à perpète.

Alex est allongé à côté de moi. Il me passe inlassablement la main dans les cheveux. Je le regarde avec passion. Il semble nager dans le bonheur lui aussi.

S'il pouvait me dire qu'il m'aime aussi, je serais comblée.

Son visage qui auparavant respirait le bien-être, devient subitement grave.

– Lou. J'ai quelque chose à te dire. Je suis vraiment bien avec toi. C'est la première fois que je ressens quelque chose d'aussi fort.

Je suis suspendue à ses lèvres.

Il poursuit.

– Quand tu es loin de moi, j'ai l'impression d'être vide.

– Moi aussi ! Je ressens la même chose !

Il se dresse d'un seul coup sur le lit et s'habille sans raison en arpentant la pièce de long en large.

Qu'est-ce qu'il a ? J'ai fait quelque chose qui lui a déplu ? Je ne comprends pas.

Allongée sur le lit, je l'observe sans trop saisir son changement d'humeur.

– Lou, commence-t-il en s'arrêtant devant moi. Il faut que je te dise. Oui, j'étais en colère lorsque tu m'as posé un lapin et que tu n'es pas venue à Genève la première fois. Je n'ai pas compris pourquoi j'étais si irrité. Et puis, j'ai réalisé que j'avais des sentiments forts pour toi. Alors, il me semble normal que tu saches ce qui m'inquiète. Ce n'est pas toi qui es en cause. J'ai parlé de notre relation à ma mère. Elle est très fragile en ce moment et elle est en train de perdre la raison. Lorsque je lui ai dit que nous deux c'était sérieux, elle s'est refermée complètement sur elle-même et ne parle plus depuis.

Je suis effrayée.

– Mais pourquoi ?

– Je ne sais pas. Elle veut que j'arrête de te voir.

Il s'assoit sur le lit en face de moi et me lance un regard désespéré.

– Je ne veux pas choisir, mais j'ai peur de ce qu'elle pourrait faire. Et puis...

Il reprend sa respiration.

– Je m'en veux tellement ! J'aurai dû mourir à la place de Charles.

– Charles ? je l'encourage d'une petite voix en repensant à son cauchemar.

– Oui, l'accident. J'avais un frère jumeau. Charles. Nous avions huit ans et ma mère conduisait.

Avec Charles, dans la voiture, nous avions nos places respectives. Mon siège était à droite et celui de Charles à gauche. Mais de temps en temps, nous nous amusions à échanger nos places et ma mère était incapable de nous dissocier lorsque nous étions habillés et coiffés de la même manière. Même si elle avait une nette préférence pour Charles. Je le sais. C'est sûr, j'étais renfermé et toujours en retrait alors qu'il était plus brillant et plus drôle que moi. Il m'entraînait toujours dans ses jeux ! Bref, quelque chose est arrivé à la voiture. Il y a eu un bruit de casse et la voiture a fini sa course dans un poteau. On m'a raconté que le choc a été tellement violent que Charles a été éjecté et on l'a retrouvé dix mètres plus loin. Il n'a pas survécu.

Le corps d'Alex est alors secoué de spasmes.

– C'est moi qui aurais dû mourir ! Pas lui ! Moi ! Il se trouvait à ma place. Tu comprends ?

Toute cette tristesse en lui... C'est trop de culpabilité.

Je prends son visage entre mes mains.

– Alex. C'était il y a longtemps, tu ne dois pas t'en vouloir ! Vous n'étiez que des enfants ! Ce n'était pas ta faute !

Il lève les yeux vers moi, plein de gratitude.

– Tu le penses vraiment ? Le plus terrible, c'est que l'autre nuit, j'ai fait un rêve vraiment étrange. J'ai vu ma mère après l'accident se pencher sur moi et me dire « Alex ne nous ennuiera plus ». Elle me prenait pour Charles, mais ça n'est qu'un rêve et pourtant j'ai eu une impression de « déjà vu ». Maintenant, elle se met à m'appeler Charles.

L'homme qui, quelques minutes plus tôt, me faisait la démonstration de toute sa puissance amoureuse, est métamorphosé. Je vois bien qu'il est torturé par cette situation.

– Lou, avant que nous puissions avancer dans notre relation, je crois qu'il faut que je règle cette histoire. Je dois démêler le vrai du faux. Après, je serai plus serein pour t'aimer pleinement.

Il m'aime vraiment alors ?

– Mais... ça veut dire que tu ne veux plus qu'on se voit ?

– Oui. Il le faut. Seulement pendant quelque temps.

– Je pourrai te téléphoner au moins.

– Je ne crois pas que ce soit une bonne idée, conclut-il en hésitant.

Il me lance un regard rempli de tendresse, puis se lève et, avant de partir, il se retourne et ajoute.

– Je te contacterai. Mais il faut que tu me laisses seul.

Sa froideur brusque me blesse profondément. J'aimerais lui dire que je l'aime et que je souffrirais terriblement de ne plus le voir, mais rien ne sort de ma bouche, de peur de le heurter. Un douloureux chagrin m'envahit alors. Sans même me jeter un regard, Alex quitte la pièce et j'ai la désagréable sensation que je ne vais plus jamais le voir. Je reste plantée là, assise sur le lit, un drap me couvrant la poitrine.

Il est parti. Il m'a quittée. Après cette nuit ?

En bas, une porte claque. Je passe le reste de la matinée à dormir sans quitter mon iPhone.

Au moins, il me l'a laissé.

Je n'ai pas non plus pour habitude de me laisser abattre. Je ne vais quand même pas rester seule ici tout le week-end à espérer qu'il revienne. C'est ridicule.

Après une toilette rapide, je m'habille et me coiffe à la hâte. En bas, dans la cuisine, Alex m'a laissé un mot accompagné du numéro de Karine, son assistante, que j'ai déjà : « Appelle Karine. Elle s'occupera de tout. » Je décroche le téléphone collé au mur de la pièce pour la joindre.

– Allo, Karine ? C'est Lou. Lou Arpad.

– Ah oui. Que puis-je faire pour vous ?

– J'aimerais rentrer en France.

– Je m'occupe de préparer votre départ immédiatement. Un chauffeur va venir vous chercher.

Son ton est poli mais depuis notre première rencontre, je n'arrive pas à l'apprécier.

Me voici installée dans la limousine. Dehors, on dirait qu'une tempête s'est levée.

Le vent est si fort que je me demande si l'avion pourra décoller. Mais ce que je souhaite par-dessus tout, c'est partir loin de cet endroit. À l'aéroport de Van Nuys, le jet d'Alex m'attend, mais il y a un problème. Les vents sont trop forts et le steward m'annonce qu'il faudra attendre d'avoir l'autorisation de décoller.

– Ça peut prendre des heures, miss.

Je m'installe dans un salon privé. Il y a trois autres personnes. Elles aussi sont bloquées apparemment. Parmi les voyageurs, il y a un type qui me regarde étrangement. Il dénote par rapport aux autres : il porte une veste en cuir râpée, un pantalon à pinces qui date des années 1990 et un sous-pull à col roulé d'un orange délavé. On dirait qu'il a une soixantaine d'années et, derrière un visage

ridé et boursoufflé, je suppose qu'il a été bel homme. À chaque fois que je tourne la tête vers lui, il se cache derrière un journal. Je le trouve quand même très insistant. C'est vraiment bizarre. On dirait un psychopathe. Il me fait peur. Alex m'a bien dit de faire attention.

Est-ce que je dois signaler sa présence ?

Je n'y tiens plus. Au bout de vingt minutes, au moment où je m'apprête à aller lui demander d'arrêter de me dévisager, il se lève et sort du salon. Comment a-t-il fait pour entrer dans un endroit aussi fermé ? Enfin. Il est parti. L'incident est clos. Lorsque je peux enfin prendre l'avion, il est huit heures du soir.

Kate n'est pas là. Le pilote m'accueille.

– Kate est malade. Au fait, je suis George. Vous n'avez entendu que ma voix jusqu'à maintenant.

– Enchantée, George. J'espère que le vol va bien se passer.

– Ne vous inquiétez pas. La météo s'est calmée. Nous devrions arriver à dix heures du soir, en fin d'après-midi heure française.

– Bon. Je vais pouvoir dormir alors.

Je n'ai pas le courage de tenir plus longtemps la conversation. J'aimerais dormir jusqu'à Paris et ne me réveiller que chez moi. Alex me hante. Même avec un somnifère, je ne pourrais pas l'oublier, ne serait-ce que pour quelques heures. À L'atterrissage, Gilles m'attend. Sans un mot, je m'assois dans la berline. J'allume mes deux téléphones portables. Le mien vibre plusieurs fois. Des SMS, de Charlotte. Et puis il y en a encore un menaçant :

« Pauvre fille. Tu vas souffrir. J'ai vu ton double jeu. »

Ça ne me touche même pas. Nous sommes dimanche soir. Demain matin, je serai au travail.

– Je vous dépose chez vous, mademoiselle Arpad ?

– Oui, Gilles. C'est peut-être la dernière fois d'ailleurs.

– Comment ça ? Ça ne me regarde peut-être pas, mais j'ai beaucoup de sympathie pour vous. Que s'est-il passé ?

– Alex... C'est Alex...

Incapable de poursuivre, j'éclate en sanglots.

– Vous voulez dire que c'est terminé ?

– Je ne sais pas. En tout cas, nous n'allons pas nous voir pendant un certain temps. En fait, j'ai peur de ne pas le revoir.

– J'ai du mal à le croire. Il est sincèrement attaché à vous. Je le sais. Il me l'a dit.

Je lui parle alors de sa mère, de Charles et de sa décision. Gilles se contente d'écouter en me regardant dans le rétroviseur. En arrivant devant chez moi, Gilles me tend sa carte de visite.

– Je ne suis pas autorisé à faire ça, mais si vous avez le moindre souci, appelez-moi. J'ai aussi été militaire et garde du corps.

- Justement. À l'aéroport de Los Angeles, il y avait un homme étrange. J'ai cru qu'il attendait comme moi, mais il n'arrêtait pas de me fixer.
- Très bizarre. Ces endroits sont pourtant très sélects. On ne rentre pas comme ça sans montrer patte blanche. Je vais me renseigner.
- Merci Gilles.

Je lui fais un signe de la main. Il est temps pour moi de rentrer chez moi. Mais en haut des six étages, une surprise m'attend. La porte de mon studio est entrouverte. Elle a été forcée.

Merde ! On m'a cambriolée ! C'est bien ma chance ! Je me fais lourder par un homme merveilleux que j'aime à la folie, j'ai un harceleur, et en plus, je me fais cambrioler.

J'entre avec prudence. À l'intérieur, c'est un bazar innommable. Mes affaires sont sens dessus dessous, les livres sont étalés par terre, les tiroirs ouverts. Je cherche mon ordinateur portable. Il est là. On a simplement essayé de l'allumer, mais il fallait un code. La robe Bogaert est là elle aussi.

C'est curieux. Rien ne manque. On dirait qu'il cherchait quelque chose de précis.

J'appelle aussitôt Charlotte. J'irai porter plainte au commissariat demain matin et je me rendrai chez Bogaert dans l'après-midi. Mais ce soir, je n'ai pas la force...

– Charlotte. Je peux venir chez toi ? Je viens d'être cambriolée.

– Quoi ? C'est quoi cette histoire de dingue ! Il faut que tu me racontes. Je viens te chercher tout de suite.

Je prends quelques affaires avant de partir. Je tire la porte et tente de fermer le verrou à clé. La serrure force un peu mais ça a l'air de marcher. Puis je descends et attends Charlotte sur le trottoir en bas de l'immeuble. Tout semble calme en cette nuit dominicale.

C'est désert. Je ne suis pas très rassurée. Maintenant, j'ai peur.

J'ai la sensation désagréable d'être observée, mais je ne vois personne. Charlotte arrive en taxi. Elle est dans tous ses états. Nous repartons immédiatement chez elle.

Le matin, dès neuf heures, je retourne dans mon quartier pour faire une déposition au commissariat. Je n'ai presque pas dormi de la nuit : décalage horaire, stress, tristesse et cambriolage m'ont empêchée de fermer l'œil. Je retourne ensuite au studio pour faire le constat d'assurance. Rien n'a bougé. Au moment de partir, je remarque quelque chose de coincé sous la porte d'entrée. C'est un bouton de manchette.

Ça alors ! Quel cambrioleur peut bien porter ce genre de choses ? Arsène Lupin ? C'est vraiment trop bizarre.

Je le mets dans ma poche en me promettant aussi d'alerter Gilles. En sortant de l'immeuble, j'ai toujours cette impression d'être espionnée. C'est un sentiment très désagréable. J'avance de quelques

pas et je me retourne subitement. Là, je n'en crois pas mes yeux.

Mais... C'est l'homme de l'aéroport !

Je panique. Je me mets à marcher vite à son opposé. Il me suit en criant dans un français très approximatif :

– Attendez ! N'ayez pas peur. Je veux juste vous parler.

J'accélère le pas. Il me rattrape et me saisit le bras. Je crie.

– Qu'est-ce que vous voulez ? Laissez-moi ou j'appelle la police.

– Non. Ne faites pas ça. Je veux vous parler d'Alex. C'est important.

De surprise, je m'arrête et lui fait face.

– C'est vraiment important, me supplie-t-il. Il faut que vous m'écoutez... Je suis son père.

Son père ? Incroyable ! Mais comment savoir si c'est bien lui ?

– Je ne vous crois pas. Donnez-moi une preuve.

Il sort alors son passeport d'une poche de sa veste et le brandit devant mes yeux. Je lis « John William Boagert ». C'est bien le père d'Alex. En tout cas, il porte le même nom de famille. Il me regarde d'un air implorant.

Et pourquoi son père serait venu jusqu'à moi pour me parler d'Alex ? Pourquoi moi ?

– Laissez-moi tranquille ! Je n'ai rien à vous dire ! Ça ne va pas de me suivre comme ça ! Ça ne tourne pas rond dans votre famille !

– S'il vous plaît, écoutez-moi. Je dois vous parler, c'est très important. Ça concerne la sécurité d'Alex.

– Pourquoi n'allez-vous pas lui parler vous-même ?

– Parce qu'il ne veut plus me voir depuis des années, dit alors John d'un air désespéré.

C'est vrai qu'il y a un air de famille avec Alex. Ses yeux verts peut-être. Mais Alex ne m'a jamais parlé de son père ! Est-ce que je peux croire tout ce qu'il dit ?

– C'est bon. Allons boire un café dans la brasserie pas loin, mais je n'ai pas beaucoup de temps.

Une fois que nous sommes installés, John commence à me raconter son histoire. D'abord en français, mais c'est trop incompréhensible. Je lui demande de poursuivre plus doucement en anglais.

– Je me suis marié à Helen très jeune. Une femme superbe dont le père avait fait fortune dans l'immobilier. Nous avons eu deux enfants. Des jumeaux, Charles et Alex. Je travaillais en tant qu'agent immobilier. Je ne gagnais pas aussi bien ma vie que le père d'Helen aurait voulu. Il s'est toujours opposé à notre union ! Il me voyait comme un parvenu, mais je m'en sortais et je pouvais offrir à sa fille et à ses petits-enfants une vie confortable. Et puis, il y a eu l'accident.

John s'arrête pour boire une gorgée de café avant de poursuivre.

– J'étais en déplacement. Quand je suis revenu, Charles était mort. Helen en était malade. Moi aussi. J'ai sombré dans l'alcool. Charles me manquait, mais je n'ai pas voulu me laisser abattre. Petit à petit, Helen a fini par sombrer dans une profonde dépression. Je ne pouvais plus rien faire pour elle. Alors je les ai quittés. Cela a été la décision la plus difficile de ma vie. Ce fut un déchirement de laisser Alex mais, égoïstement, je ne supportais plus de voir Charles à travers lui. Dès ce moment, Alex n'a plus voulu me voir. Puis j'ai rencontré une autre femme. Nous nous sommes mariés. J'ai eu deux enfants avec elle, Nina et Mathew. Puis j'ai perdu mon emploi et nous avons vécu dans la misère la plus totale. À Nina et Mathew, je leur ai toujours tout dit de mon passé. Leur mère n'a jamais pu surmonter sa jalousie, savoir que j'avais eu une première femme et un enfant avant... À plus forte raison, car il vivait alors dans l'opulence de l'héritage du père d'Helen, mort depuis peu. Elle a élevé nos enfants dans la haine d'Helen et d'Alex, alimentant leur jalousie, prétextant que j'avais perdu mon emploi à cause de leurs manigances. Son dépit ne connaissait aucune limite. Puis lorsqu'ils ont appris qu'Alex avait lui-même fait fortune, ils étaient hors d'eux. Je les ai surpris un jour en train de comploter je ne sais quoi. Puis ils ont disparu. Je n'ai pas de nouvelles de ma femme, ni de mes enfants, mais je les soupçonne de ne pas être bien loin. Ce sont des gens avides, jamais contents de leur condition. Ils en veulent toujours plus.

– Qu'est-ce que vous attendez de moi ? ai-je demandé en faisant mine de cacher mon trouble face à cette histoire.

– Vous devez prévenir Alex et surtout vous méfier d'eux.

– Mais comment pourrais-je savoir de qui il s'agit ? Vous avez peut-être une photo ?

Il sort alors un vieux cliché de deux enfants sur une plage. Seule particularité : ils sont roux tous les deux. Les enfants ont l'air d'avoir dix et douze ans. Impossible de reconnaître qui que ce soit.

– Je vous en supplie. Ils sont vraiment dangereux. Ils en veulent à la fortune d'Alex et ils sont prêts à tout pour y arriver. Pendant toute leur enfance, leur mère leur a répété qu'Alex leur avait volé leur vie. Ils sont convaincus que leur bonheur dépend de la chute des Bogaert. J'aimerais revoir Alex, me rapprocher de lui et me faire pardonner. Je n'aurais jamais dû partir.

Vous rapprocher d'Alex ou de son argent ?

– Tout ça est vraiment effrayant, John, si vous dites vrai. Mais je ne peux vraiment rien faire pour vous. Alex et moi avons rompu. Du moins pour quelque temps.

Cet homme ne m'inspire pas confiance. Malgré ses révélations, je ne suis pas sûre de croire ce qu'il dit. Me suivre ainsi, quelle étrange façon d'entrer en contact ! Je décide de creuser un peu plus.

– Pourquoi m'avez-vous suivie ?

– Je ne savais pas comment vous aborder, lâche-t-il d'un regard fuyant. Oui, je ne savais pas comment vous aborder.

– Il y a d'autres moyens moins effrayants de contacter quelqu'un.

Puis je me radoucis. Je pense alors aux SMS de menace que je reçois depuis quelques jours,

j'hésite puis finis par lui montrer. Peut-être qu'il pourra m'éclairer.

– C'est tout à fait leur façon d'agir, insidieuse, menaçante. Nina et Mathew. Ils savent que vous avez une liaison avec Alex. Ils essaient de faire du mal à Alex en s'en prenant à vous... Méfiez-vous d'eux.

John se lève en laissant un billet sur la table et griffonne sur un ticket de caisse un numéro de téléphone avant de me le tendre.

– Une dernière chose. Dites à Alex qu'il doit se méfier d'Helen. Elle a commis un acte monstrueux.
– Pourquoi me dites-vous ça, à moi ? ai-je demandé d'un ton accusateur. Et pourquoi vos enfants s'en prendraient-ils à moi ?

Mes questions le surprennent. Il semble chercher une explication. Puis il part en me laissant seule avec mes pensées. Il n'a pas répondu à mes dernières questions.

Est-il vraiment sincère ? N'essaie-t-il pas de me manipuler pour approcher Alex ?

Ma conscience me dit de fuir Alex, mais je l'aime tellement, je ne peux pas le laisser tomber. Il faut que je lui raconte tout. Mon travail chez Renex, les messages de menace, les confidences de son père.

Est-ce qu'il sait qu'il a un demi-frère et une demi-sœur ?

Je décide d'envoyer un message à Alex.

« Alex. J'ai des choses importantes à te dire. J'ai vu ton père. Appelle-moi, je t'en prie. »

J'attends quelques instants, mais je n'obtiens aucune réponse. Je décide d'appeler Gilles et je lui raconte toute l'histoire. Il m'assure qu'il va essayer de joindre Alex et qu'il va assurer ma sécurité de loin.

– Je vous crois, Lou. Je connaissais une partie de l'histoire et votre version tient la route. Mais méfiez-vous des apparences !

– Très bien. Je vous tiens au courant dès qu'il y a du nouveau.

L'après-midi, je me rends chez Bogaert. Une idée a germé en moi depuis la rencontre avec John.

Je crois que je devrais démissionner. Mais il faut d'abord que je m'assure que Nina et Mathew ne sont pas employés sous des faux noms chez Bogaert.

Cerise est surprise de me voir arriver dans les bureaux.

– Tu ne devais pas revenir demain ? Tu fais un peu ce que tu veux en fait, me dit-elle d'un ton hautain.

Je vais alors droit au but.

- Cerise, es-tu au courant pour monsieur Boagert et moi ? Tu peux me le dire.
- Non... non. Enfin... oui.
- C'est toi qui as effacé le message que j'ai reçu d'Alex sur l'iPhone, n'est-ce pas ?

Cerise hésite, puis elle avoue.

- Ok. C'est moi.
- Mais pourquoi ?
- J'étais jalouse. Je croyais que tu voulais me piquer ma place quand tu es arrivée et puis en plus tu te tapes le big boss ! C'est pas juste. Et moi je suis presque une vieille peau à la limite de la date de péremption, qui vient de divorcer et qui peine à joindre les deux bouts avec deux enfants à élever seule. Toi, tu débarques, jolie comme un cœur, pistonnée sans doute et tu embobines le grand patron. Mais maintenant, je m'en veux parce que je t'aime bien et je sais que tu as du talent ! Alors oui, voilà, c'est moi qui ai effacé le message.

Je suis abasourdie. La colère commence à monter.

- Et c'est toi qui m'as envoyé ces SMS de menace aussi ?
- De menace ? Pas du tout. Je ne suis pas aussi tordue.

Elle me semble sincère. Mon téléphone se met alors à sonner. C'est Alex ! Avant de décrocher, je vais vite m'isoler dans les toilettes voisines du bureau. Mais une fois la porte fermée à clé, il n'y a personne au bout du fil. J'ai l'étrange impression d'avoir été suivie. Impossible de sortir. J'entends des pas sur le carrelage et je sens un fort relent d'eau de Cologne pour homme. Il y a quelqu'un de l'autre côté.

- Qui est là ? Laissez-moi sortir !

Pas de réponse. La porte reste bloquée. Je compose alors le numéro de l'accueil pour que l'homme de la sécurité vienne m'ouvrir. Et tout à coup, la porte cède sous ma énième pression. Je jette un coup d'œil autour de moi. Personne ! Lorsque l'homme de la sécurité arrive, je trouve une excuse. Je dois passer pour une folle.

- J'ai juste eu un peu de mal à ouvrir la porte. Ce n'est rien. Il faudra vérifier le verrou.

Je sais qu'il y avait quelqu'un derrière cette porte. J'en ai la certitude. Mais qui ? Qui est-ce ? Et puis ce parfum... J'ai peur maintenant, vraiment peur. Peut-être que je devrais quitter Bogaert tout de suite ? Les choses sont allées trop loin.

À cet instant, je reçois un nouveau message :

- « Lou Arpad, tu es démasquée. Que fais-tu chez Renex ? Bogaert est-il au courant ? »

Cette fois, j'ai vraiment peur.

Là, c'en est trop. Il faut que je sache qui est derrière tout ça ! Je deviens dingue et Alex qui ne me répond toujours pas. Peut-être que quelqu'un a subtilisé son téléphone et m'a appelée en se faisant

passer pour lui ?

Je prends mes affaires sans dire un mot à Cerise qui reste médusée et, juste avant de sortir de chez Bogaert, je croise Mike Tucker. Il m'adresse alors un drôle de sourire narquois. Son odeur m'assaille. Une odeur d'eau de Cologne qui me fait vaciller, et tout à coup, je comprends.

Mais oui bien sûr. Mike ! C'est Mike ! Le petit garçon de la photo ! Il est roux et il a les yeux verts, exactement de la même couleur que John... tout comme... Karine, l'assistante d'Alex ! La ressemblance est frappante maintenant. Ils sont frère et sœur ! Ce sont eux Nina et Mathew ! Les textos sont de Mike et c'est Karine qui a dû subtiliser le téléphone d'Alex et m'appeler tout à l'heure ! Ils savent que s'ils m'atteignent, ils toucheront Alex. Mais je n'ai aucune preuve. Il faut que je trouve des preuves.

9. Le vrai du faux

Mes jambes se déroboient sous moi. Une horrible hypothèse m'a traversé l'esprit.

– Tout va bien, Lou ? m'interroge Mike Tucker, l'assistant marketing, feignant l'inquiétude.

Je sursaute en sentant sa main se poser sur mon épaule. Son contact me glace.

Il ne doit pas se douter que je le soupçonne d'être en réalité Mathew, le demi-frère d'Alex.

– Oui, c'est bon. J'avais juste besoin de prendre l'air deux minutes.

Je mens, je suis encore secouée d'avoir été enfermée dans les toilettes quelques minutes auparavant. Tout se bouscule dans ma tête. Je dois en apprendre davantage avant de formuler des accusations et de crier au complot.

Je m'accorde quelques instants de répit avant de remonter dans les bureaux de Bogaert. Si Mike est en réalité Mathew, et j'en suis persuadée, il travaille avec sa sœur, Nina. Je soupçonne qu'il s'agit de Karine, l'assistante personnelle d'Alex. Il n'y a qu'elle qui aurait l'opportunité de lui subtiliser son téléphone mais j'ai besoin de preuves !

Mike a laissé sa porte ouverte. Je m'approche sans faire un bruit. Il est au téléphone, je l'entends prononcer quelques mots... qui me glacent le sang.

– L. est bien avec A. Nous devons faire très vite. Ça ne peut plus attendre.

Mon cœur s'emballe, j'ai peur de comprendre : L., c'est moi, Lou. A., ça doit être Alexander. Nous sommes en danger ! L'angoisse me saisit. Que peut-il bien préparer ? Il faut que je prévienne Alex, mais si Karine lui a volé son téléphone, elle va sûrement intercepter mon appel. En étant son assistante, elle a des facilités pour épier tout ce qu'il fait. Je dois partir d'ici si je veux les empêcher de mettre leur plan à exécution, quel qu'il soit. Je repense au cambriolage de mon petit appartement. Est-il possible que Mike et Karine, ou plutôt Mathew et Nina, soient derrière ça aussi ? Je ne suis pas en sécurité. Ils ont parlé d'agir rapidement. John, le père de Mike, m'avait pourtant avertie de leurs intentions malveillantes. Mais comment avertir Alex ? Je dois à tout prix le protéger !

Je me hâte vers le bureau de Cerise qui affiche toujours un air aussi contrit que tout à l'heure quand elle m'a avoué avoir effacé un texto d'Alex de mon téléphone.

– Je démissionne.

– Lou, ne fais pas ça pour une histoire de jalousie. C'est ridicule.

– Ce n'est pas ça, Cerise. Je t'en veux toujours d'avoir tenté d'interférer dans mon histoire d'amour mais ça ne compte pas. J'ai des engagements ailleurs.

Sans même lui laisser le temps de répondre, je tourne les talons, fermement décidée à quitter l'entreprise. Je prends les quelques affaires de mon bureau et je décide de me rendre chez Renex, la société de sous-vêtements de mon ami Renée pour laquelle je travaille en secret. En vidant mon bureau, je retrouve la carte du chauffeur personnel d'Alex, Gilles. Il m'avait laissé ses coordonnées pour que je puisse le joindre en cas de besoin et connaît déjà une partie de l'histoire.

Mais oui ! La voilà, la solution !

Lui, il doit sûrement avoir le moyen d'entrer en contact avec Alex. Celui-ci se trouve en ce moment aux Émirats arabes unis pour négocier un énorme contrat sur la construction du plus grand port de plaisance du monde. Le cœur plus léger, je pars de la célèbre maison de couture sans me retourner.

En arrivant en bas de chez Renex, j'appelle immédiatement Charlotte, ma meilleure amie.

– Quoi ! me dit-elle d'un ton réprobateur. Tu as démissionné ! Mais pourquoi ? Il faut que tu m'expliques, là.

– C'est compliqué, je veux tout te raconter. J'ai peur qu'il m'arrive quelque chose si je reste travailler là-bas ! Quelqu'un m'a même enfermée dans les toilettes tout à l'heure... Tu te rappelles des SMS de menaces que je reçois ? Je crois que tout est lié... Alex aussi pourrait bien être visé !

– Mon Dieu ! Tu es où ? Je peux faire quelque chose ?

– Non, c'est bon. Pour le moment, je suis en sécurité chez Renex. Je voulais juste te parler...

– Bon, écoute, là je suis en shooting à Deauville. Je rentre demain ou après-demain. On se parle sur Skype ce soir pour que tu me racontes tout. D'accord ?

– OK.

– Fais attention à toi.

Aussitôt après avoir raccroché avec Charlotte, je téléphone à Gilles. Répondeur. Je lui laisse un message :

« Pourriez-vous joindre Alex au plus vite ? J'ai besoin qu'il me rappelle dès que possible. »

Je rejoins l'atelier. J'y retrouve Renée Moreau, qui a créé la marque il y a cinquante ans et vit dans l'appartement juste au-dessus. Elle a l'air soucieuse.

– Lou. Je te trouve bien pâle ces temps-ci. Tu vis une belle histoire d'amour, mais tu n'as pas l'air d'être des plus épanouies. Que se passe-t-il ?

Je ne veux pas inquiéter mon amie alors je détourne le sujet.

– C'est parce que je suis un peu fatiguée, c'est tout. Je viens de démissionner de chez Bogaert, ai-je conclu.

– Ah ? répond la vieille dame, étonnée. Mais tu es sûre de ton choix ? Tu as sûrement tes raisons, mais Bogaert est une maison avec une renommée mondiale et Renex un tout petit atelier au bord de la

faillite... Et ta carrière ? J'espère que tu as pris la bonne décision.

– Oui. Ne t'inquiète pas. Je veux me consacrer entièrement à la nouvelle collection Renex ! C'est un bien plus grand challenge de travailler avec toi plutôt que d'évoluer dans une entreprise qui n'a plus rien à prouver ! Et tu sais quoi ? Je viens d'avoir une super idée. Nous pourrions organiser un défilé le mois prochain dans une guinguette du bord de la Marne ! Cela serait une bonne façon de refaire connaître la marque en créant un événement chic et rétro. On pourrait aussi inviter des journalistes...

– Ha, ha ! je n'y avais pas pensé ! Très bien. Tu sais où ?

– Heu... non.

– Chez Gégène ! La plus célèbre guinguette de France ! C'est toute ma jeunesse. Mais attention, tu me fais du vintage classe, d'accord ?

– Renée, ne t'inquiète pas. Je me charge de tout organiser ! Je demanderai l'aide de Charlotte et le Tout-Paris de la mode viendra.

– Je n'en doute pas, Lou. Tu es si talentueuse ! Je ne pourrai jamais te remercier assez pour tout ce que tu m'apportes ! dit la vieille dame, les yeux remplis de larmes de reconnaissance.

Le visage de Renée s'illumine alors d'un grand sourire. Elle retourne travailler, plus enjouée que jamais. Je lui dissimule la vraie raison de mon inquiétude : Alex. Est-ce que cette Karine, alias Nina, son soi-disant bras droit, est réellement sa demi-sœur cachée ? Si elle lui a subtilisé son téléphone privé, alors je dois rester prudente. Soudain, je me sens envahie d'une lassitude qui me semble insurmontable. Je devrais peut-être arrêter définitivement notre relation pour nous protéger ? Il m'a demandé de lui laisser de l'espace pendant quelque temps. Sa mère, Helen, sombre doucement dans la folie et se montre particulièrement opposée à notre amour. Je crois que ce serait au-dessus de mes forces.

Mes pensées vagabondent alors entre le souvenir de ses baisers sur mes lèvres et les caresses de ses mains sur mon corps. J'en frissonne.

Non. Jamais je ne pourrais le quitter. Je l'ai dans la peau pour la vie.

Gilles me rappelle à cet instant, m'arrachant brutalement à ma délicieuse mélancolie.

– Bonjour, mademoiselle Arpad. J'ai bien eu votre message.

– Gilles ! Enfin ! Je suis très inquiète. Avez-vous des nouvelles d'Alex ?

– Vous ne pouvez pas le joindre ?

– Non, je crois que quelqu'un lui a volé le téléphone avec lequel nous communiquons. J'ai reçu un coup de téléphone mais personne n'était au bout du fil... Peut-être est-ce Karine, mais je n'en suis pas certaine. Juste après, quelqu'un m'a enfermée dans les toilettes. Certainement Mike ! J'ai eu très peur et j'ai décidé de démissionner de chez Bogaert. Vous pouvez essayer de joindre Alex et lui dire que je cherche à le contacter d'urgence ? J'ai entendu Mike parler d'Alex et moi au téléphone.

Je lui raconte ce que j'ai entendu dans le bureau de Mike.

– OK, je vais essayer. Je vais aussi faire ma petite enquête sur ces gens : Mathew, Nina et John Bogaert. Et ainsi confirmer qu'il s'agit bien de Mike et Karine... J'ai un ami qui travaille à Interpol. Il pourra me renseigner mais ça risque de prendre un peu de temps.

– Merci, Gilles. Je sais que vous êtes soucieux de la sécurité d’Alex.

– En attendant, mademoiselle, vous devez être très prudente. Vous savez, les personnes riches comme monsieur Bogaert sont parfois sujettes à enlèvement et les gens qui leur sont proches aussi. C’est très sérieux. Appelez-moi si vous voyez quelque chose de suspect. Je vous tiens au courant de mes investigations.

– Je vous promets de faire très attention. Appelez-moi dès que vous avez les renseignements.

Je raccroche. Mes mains sont moites. J’ai un mauvais pressentiment, comme si Gilles allait revenir avec de mauvaises nouvelles, comme si cette idée d’enlèvement prenait réellement forme dans mon esprit.

Je quitte Renex encore confuse, laissant Renée travailler. Dans le métro qui m’emmène chez mon père à Créteil, je ne sais plus quoi penser. J’ai la tête qui tourne. Est-ce que je me fais moi-même un film ? Si tout ça était le simple fruit de mon imagination ou de celle de John Bogaert ? De toute façon, je ne peux plus continuer comme ça. Entre sa mère, les menaces et tout le reste, j’ai l’impression que nos sentiments ne font pas le poids. J’ai besoin de savoir qu’il tient à moi. Je voudrais que le monde entier sache que nous sommes ensemble ! Je vais demander à Alex de s’engager envers moi.

Après dîner, je monte dans ma chambre. J’allume mon ordinateur mais rien. Pas même un mail.

J’espère qu’il ne lui est rien arrivé.

J’ouvre l’application Skype. Charlotte est connectée.

– Lou ! Tu as une mine affreuse ! Raconte-moi !

– Je n’ai toujours aucun message d’Alex. J’ai peur pour lui.

Je lui raconte alors toute l’histoire : les révélations de John, le père d’Alex, ma démission de chez Bogaert après l’épisode dans les toilettes, mes soupçons sur Mike et Karine et même la conversation que j’ai surprise entre Mike et son interlocuteur mystère.

– Mince, me dit mon amie en écarquillant les yeux de surprise. Ne t’inquiète pas. Alex doit avoir l’habitude de surveiller ses arrières.

– Oui, mais là, c’est différent. Il ne se méfie pas de Karine. C’est son assistante, quelqu’un en qui il a une entière confiance. Charlotte, dis-moi qu’il est juste trop occupé pour me téléphoner.

Je sens les larmes me monter aux yeux.

– Il ne faut pas que tu t’en fasses. Tu as vraiment démissionné de Bogaert ? J’en crois pas mes oreilles ! Tu es certaine de ton choix ?

– C’est une décision difficile, mais je crois que je devais le faire. Ainsi, je peux vraiment aider Renée ! Et puis, Cerise, ma chef, enfin... mon ex-chef, est au courant pour Alex et moi. Je n’ai pas envie qu’on pense que je suis une fille intéressée, même si je reconnais que je suis ambitieuse. Et en plus, si mes soupçons sont vrais concernant Mike et Karine, si je disparaissais, ils ne pourraient peut-être plus atteindre Alex à travers moi.

– Je ne comprends pas. C’est une histoire de fous quand même !

– Oui, tu as raison. Ou je deviens complètement paranoïaque, ai-je dit sur un ton ironique.

Nous rions de bon cœur.

– Ça fait du bien de te voir rire un peu, Lou, me dit Charlotte.

– Bon. Assez parlé de moi. Et toi, ce shooting alors ?

– Ah ! C'est de la bombe ! Y a un mec, un mannequin. Il s'appelle Vivien. Il est hyper canon ! Je crois que je lui ai tapé dans l'œil.

– Non !

– Si, si. Il m'a invitée à boire un verre ce soir au bar de l'hôtel Barrière. Un quatre étoiles, ma chère. Excuse-moi du peu !

– Et il est célibataire ce Vivien ?

– C'est ce qu'il m'a dit en tout cas.

– Alors, ma chère, je ne te dirai qu'un mot : profite !

Je fais mine d'être gaie devant mon amie, mais au fond de moi, je sais bien que la tristesse me guette. Une fois dans mon lit, le sommeil ne vient pas.

M'aime-t-il réellement ? Pourquoi veut-t-il obéir à sa mère en cessant de me voir durant quelque temps ?

Je commence à réaliser la dure réalité d'une relation amoureuse. J'envoie un texto à Alex, en risquant que Karine l'intercepte.

« Alex. Je dois absolument te parler. C'est urgent. »

Comme je n'arrive pas à dormir, j'écris ma lettre de démission. J'irai la porter dès demain matin chez Bogaert.

Il est 8 h du matin. Le réveil sonne depuis vingt minutes déjà et je suis clouée au fond de mon lit comme une enclume. Impossible d'ouvrir un œil. Au bout du compte, je m'extirpe de mes draps avec la plus grande des difficultés. Il faut quand même que je retourne chez Bogaert. Cela me permettra peut-être de confondre Mike. Après, il sera trop tard. Je me lève, rassemblant mes membres fatigués dans des mouvements d'une telle lenteur qu'un escargot en deviendrait jaloux. J'enfile un jean, mon tee-shirt fétiche de ma collection personnelle, une veste de tailleur et le tour est joué.

Voilà une tenue convenable pour un jour de démission.

Chez Bogaert, je demande à voir Cécile de Clève, la directrice de la maison Bogaert. Sandra, son assistante, celle qui m'avait reçue le jour de mon embauche, l'appelle aussitôt.

– Elle t'attend, me dit-elle en m'indiquant le bureau. Je frappe à la porte.

– Entrez, me lance Cécile de Clève.

– Bonjour madame.

– Non, non. Vous pouvez m'appeler Cécile.

– Je vous présente ma lettre de démission.

– Je ne comprends pas cette démission soudaine, Lou. Que se passe-t-il ? Ça se passe mal avec Cerise ?

– Absolument pas. C'est moi... Je ne peux pas continuer comme ça. J'ai un autre job et je dois choisir.

– Un autre job meilleur qu'un poste en or chez Bogaert ? J'ai du mal à le croire, Lou.

Nous sommes debout, l'une en face de l'autre. Elle me prend soudain la main.

– Vous avez du talent, Lou. Je le sais. Je vous propose d'être l'assistante de Juan Carlo Balestra, notre styliste. Si vous acceptez, vous pouvez partir dès demain à New York où il réside.

L'écho des pulsions de mon cœur écrase mes tympans.

C'est pas vrai ! Elle me propose d'être le bras droit de Balestra et je vais devoir refuser ! Merde !

– Je ne peux pas accepter Cécile. J'ai déjà pris des engagements ailleurs.

Je sors le cœur lourd devant sa déception.

– Tu vas vraiment démissionner ? me demande Sandra.

– C'est pas bien d'écouter aux portes, mais j'ai bien peur que oui.

– Mais pourquoi ? Tu fais un super boulot ici et tout le monde t'adore ! C'est pas comme ce crétin d'américain.

Sandra jette un œil vers le bureau de Mike.

– À ce propos, j'aimerais lui laisser un mot avant de partir. Tu crois que je peux ?

– Oui, bien sûr. Il est en réunion pour deux bonnes heures encore, répond Sandra, l'air dubitatif.

– Merci Sandra. Si je ne te revois pas, ravie de t'avoir rencontrée... À bientôt, j'espère.

– A bientôt, Lou. Attends. C'est vrai ce qu'on dit ? Que tu serais avec Alexander Bogaert ?

Je ne réponds pas et je me contente de lui adresser un clin d'œil en me dirigeant vers le bureau de Mike.

– Veinarde ! me lance-t-elle au loin.

Le bureau de Mike est ouvert, mais son ordinateur est éteint. Je fais semblant d'écrire un mot sur un Post-it pour ne pas éveiller les soupçons.

Merde. Il faut un mot de passe !

J'essaie successivement : Mike, Mathew, Karine, Nina, mais ça ne marche pas. À tout hasard, je tente : « Alexander ».

Bingo !

J'entre aussitôt dans sa boîte mail et je tombe sur une correspondance avec une certaine Nina. Vite.

Je dois les enregistrer avant que quelqu'un ne me surprenne. Les mains tremblantes, je sors de mon sac une clé USB et l'introduit dans le disque dur. Finalement, c'est tous ses messages que j'enregistre. Je pourrai ainsi les lire à tête reposée. Deux minutes plus tard, me voilà sur le trottoir de l'avenue Montaigne, lançant un dernier regard à Bogaert. Le ciel est gris. Peut-être vais-je un jour regretter d'avoir quitté une boîte aussi prestigieuse, mais c'est ce que j'ai de mieux à faire pour le moment. Je pars en lâchant un long soupir emprunté de soulagement et de tristesse à la fois. J'ai presque envie de pleurer, comme si quitter Bogaert signifiait pour moi quitter Alex.

Mais pourquoi ne me rappelle-t-il pas ?

Je ne sais pas vraiment pourquoi je pleure, mais j'en ai besoin. Sans m'en apercevoir, je me retrouve à Bastille. Depuis dix minutes, des trombes d'eau tombent du ciel. À son passage, un taxi m'éclabousse en roulant près du caniveau débordant. La vague me recouvre presque totalement, mais au point où j'en suis... Mouillée pour mouillée, ça n'a aucun effet sur moi.

Je réfrène un cri d'insulte et je poursuis ma course jusque chez Renex.

– Ma pauvre petite, me lance Florence Beauchesne, la secrétaire de Renex, en m'accueillant avec une serviette. Tu ressembles à un caniche ébouriffé, s'exclame-t-elle, amusée.

Je jette un rapide coup d'œil à ma coiffure dans le miroir des toilettes et j'éclate de rire à mon tour.

– Tu as raison, c'est même plus un caniche, c'est un lévrier asiatique. Tu sais, ceux à poils longs !

Je prends le temps d'envoyer un SMS à Gilles :

« J'ai peut-être trouvé quelque chose. Appelez-moi dès que possible. »

Puis je m'installe devant l'ordinateur pour décortiquer les mails de Mike. Il n'y en a que trois concernant Nina. Difficile pour moi de tout comprendre, mais j'utilise le traducteur. Ce qui donne pour le premier mail à peu près ceci :

De :

Mike (mike.tucker@bogaert.com)

À :

Karine (karine.perrow@bogaert.com)

Objet :

deus ex machina

N.,

Je commence doucement à prendre mes marques. Tu verras que d'ici quelque temps, je serai bien intégré et nous pourrons commencer notre plan d'attaque. Comment cela se passe-t-il avec « Qui tu sais » ?

M.

De :

Karine (karine.perrow@bogaert.com)

À :

Mike (mike.tucker@bogaert.com)

Objet :

RE : deus ex machina

M.,

Tout se passe comme prévu. A. est très prudent, mais je connais maintenant ses points faibles. Il n'y a plus qu'à attendre le moment opportun et nous vengerons Papa.

N.

Le mail suivant date d'une semaine plus tard :

De :

Mike (mike.tucker@bogaert.com)

À :

Karine (karine.perrow@bogaert.com)

Objet :

RE : RE : deus ex machina

N.,

Tout va bien. A. est venu faire une allocution chez Bogaert aujourd'hui. Je pensais te voir à ses côtés, mais non. Mieux vaut qu'on ne nous voit pas ensemble. Dis-moi quand nous pourrons agir.

M.

De :

Karine (karine.perrow@bogaert.com)

À :

Mike (mike.tucker@bogaert.com)

Objet :

RE : RE : RE : deus ex machina

M.,

Cet empoté de A. s'est entiché d'une jeune française qu'il a rencontrée par hasard au défilé Bogaert et il l'a faite embaucher. S'il a une relation, ce sera plus difficile de le voir seul. As-tu des nouvelles de Papa ?

N.

De :

Mike (mike.tucker@bogaert.com)

À :

Karine (karine.perrow@bogaert.com)

Objet :

RE : RE : RE : RE : deus ex machina

N.,

La « Blonde » dont tu parles travaille ici. Elle est effectivement jolie même si je ne suis pas de ce bord-là. Ça ne m'étonne pas qu'A. soit sous le charme. Elle est aussi très talentueuse. Tout le monde l'adore. Ce qui me donne une idée. Si cela continue entre eux, on pourrait se servir d'elle pour notre plan...

M.

De :

Karine (karine.perrow@bogaert.com)

À :

Mike (mike.tucker@bogaert.com)

Objet :

RE : RE : RE : RE : RE : deus ex machina

M.,

Mais oui ! Bien sûr ! Ce à quoi tu penses est encore plus efficace. A. sera touché directement si on s'en prend à celle qu'il aime. Beurk ! Ça me dégoûte qu'il obtienne toujours ce qu'il veut et puisse être heureux. Parlons-nous par téléphone, c'est plus sûr.

N.

La blonde, ça ne peut être que moi ! Mais que projettent-ils de faire ? Ces échanges ne suffisent pas à fournir plus d'indices. L'inquiétude m'envahit tout de même. Comment les empêcher d'agir si je ne

sais même pas ce qu'ils préparent ? Et comment convaincre Alex sans preuves suffisantes ? Je décide à contrecœur d'envoyer un mail à John Bogaert.

J'espère qu'Alex ne m'en voudra pas de contacter son père.

Finalement, lassée de tourner en boucle, je me concentre sur le défilé que je dois organiser.

Renée, descendue de son appartement, s'approche de moi.

- Quelque chose te tracasse, Lou ? me demande-t-elle.
- Non, Renée. Tout va bien. Je me mets immédiatement au travail !
- Tu me le dirais sinon ? insiste la vieille dame.
- Bien sûr.

Je la dévisage affectueusement. Elle semble fatiguée. Elle reste là un instant, comme si elle voulait me dire quelque chose d'important. Puis elle soupire.

- Va te reposer Renée. Je me mets sur la collection pour le défilé.

Sans dire un mot, la vieille dame et sa silhouette chétive font demi-tour en direction des escaliers.

Je me penche sur le modèle « Rétro » que j'avais laissé en suspens, mais mes pensées reviennent systématiquement vers Karine et Mike. J'ai peur pour Alex. J'espère qu'ils ne vont pas lui faire de mal. S'il lui arrivait quelque chose, ma vie n'aurait plus aucun sens.

Il est tard lorsque je ferme l'atelier de Renex. J'ai glissé dans ma poche la clé USB contenant les mails. Alex ne donne toujours pas signe de vie. Je n'ose même plus le contacter de peur que mon message ne soit intercepté. Mon téléphone se met à vibrer. Mon cœur s'emballe. C'est sûr, c'est Alex !

Mais non. C'est Gilles.

- Oui, Gilles.
- Que se passe-t-il ? Vous allez bien ?
- Oui, ne vous inquiétez pas. J'ai réussi à entrer dans l'ordinateur de Mike Tucker et j'ai trouvé une correspondance entre Karine et lui. Mais rien de compromettant, malheureusement. Cela confirme tout de même mes soupçons. Ils parlent de « venger Papa ». C'est bien la preuve qu'ils ont un lien de parenté. En plus, ils signent N. et M. comme Nina et Mathew. Ils parlent d'un certain A. et d'une « Blonde », une française qui travaille chez Bogaert. Ce ne peut être qu'Alex et moi !
- De mon côté, j'attends la réponse de mon ami à Interpol. J'ai comme le pressentiment qu'ils ne sont pas inconnus de la police. Je vous le répète encore, Lou, soyez extrêmement prudente.
- Promis. Mais je dois absolument découvrir ce qu'ils complotent.
- Lou, ne prenez pas de risques. Arrêtez les espionnages d'ordinateur et ne vous avisez pas d'entreprendre quoi que ce soit sans m'en parler. D'ailleurs, informez vos proches de tous vos déplacements. Parlez-en à votre amie. Celle dont vous m'avez parlé.
- Charlotte ?
- Oui, c'est ça. Elle doit toujours savoir où vous vous trouvez et moi aussi. Tant qu'on en sait pas plus, il faut que vous restiez prudente.

– Très bien, Gilles. Je ferai attention. Avez-vous réussi à joindre monsieur Bogaert ? Il ne m’a toujours pas rappelée.

– Il est très occupé et je n’ai pas voulu l’inquiéter avant qu’il rentre. Donc, je lui ai juste dit que vous cherchiez à le joindre. Il va bien. Ne soyez pas trop inquiète. Je vous tiens au courant dès que j’ai de nouvelles informations.

– Merci. Au revoir, dis-je poliment.

Alex, appelle-moi.

Je consulte mes mails. John n’a toujours pas répondu à mon message. Je commence aussi à douter de sa parole. Dit-il la vérité ? En veut-il à la fortune d’Alex ?

Bon sang, Alex ! Mais appelle-moi !

Je passe une grande partie de la soirée à essayer de trouver de nouvelles idées de modèles pour Renex. Je termine même une nuisette en dentelle noire, légèrement transparente, attachée dans le dos par cinq agrafes. Afin de vérifier l’ajustement, je l’enfile. Je suis en train de me prendre en photo sous plusieurs angles pour vérifier l’effet, quand mon téléphone sonne.

– Alex ! me suis-je exclamée en appuyant sur le petit téléphone vert de l’écran pour enclencher la visio.

Son visage apparaîtrait alors.

– Oh ! Lou, comment vas-tu ? J’ai tellement envie de te voir.

– Mais que se passe-t-il ? J’essaie de te contacter depuis des jours...

– Le roi des Émirats arabes unis n’est pas un homme facile en affaire et il y a des moments où les réseaux ne sont pas accessibles.

– Tu peux recevoir les photos ? ai-je demandé, taquine.

– Oui, pourquoi ?

– Attends un peu, dis-je en lui envoyant des vues de mon décolleté pigeonnant.

La réponse ne se fait pas attendre :

– Montre-moi d’un peu plus près ce que tu portes.

Je crois que ce n’est pas le moment de lui dire que j’ai vu son père et que Karine et Mike pourraient être son demi-frère et sa demi-sœur...

Je me rapproche un peu plus de l’écran en glissant une main sous la dentelle.

– Oh ! Lou, c’est sublime. Ça me met dans un drôle d’état. Tourne-toi maintenant.

Je pose le téléphone sur ma table de nuit et je me lève.

– Je l’ai conçue spécialement en pensant au plaisir que tu auras quand tu la dégraferas, lui dis-je en enlevant l’une après l’autre, lentement, les agrafes dans le dos.

Je l'entends qui retient sa respiration.

– C'est excitant. J'ai envie de toi, Lou ! Tu es trop loin et tu ne peux même pas me rejoindre.

Sans rien dire, je fais glisser la nuisette le long de mes courbes jusqu'à me retrouver nue.

– Caresse-toi, me demande alors Alex.

Je me retourne et frôle mon corps en le regardant.

– Oh ! Alex, quand rentres-tu ?

– Très vite. Très vite, répond-il en se mordant la lèvre inférieure.

Je descends doucement mes mains vers le bas de mon ventre.

– Lou ? Je ne te vois plus ? On dirait que ça coupe...

Puis plus rien.

Oh ! non. Pile au mauvais moment !

Je tente de rétablir la communication. En vain. Je lui envoie un SMS et je lui laisse un message. Rien ne se passe. J'attends quelques minutes et je décide de me coucher, le téléphone allumé à côté de mon oreiller au cas où Alex rappellerait.

Quand je parviens enfin à m'endormir, ma nuit est peuplée de cauchemars. Des images de Karine et Mike se mêlent à celles d'Alex. Je le vois petit, à l'âge de huit ans, se faisant passer pour son frère jumeau, Charles, celui mort dans l'accident de voiture... Tout se brouille. Évidemment, impossible de trouver à nouveau le sommeil et je passe le reste de la nuit à cogiter. Je prends alors une décision importante. Plutôt que de vivre dans la peur et cachée, je vais demander à Alex d'officialiser notre relation.

Le matin, les idées embuées, je pars pour Renex. Lorsque j'arrive, Renée est toujours couchée.

– Ça n'a pas l'air d'aller Renée.

– Je suis un peu fatiguée, aujourd'hui. Mais ça va, ça va. Va travailler. Je descends dans quelques minutes.

– Tu veux que j'appelle le médecin ?

– Non, non. C'est rien. Je n'ai pas très bien dormi.

– Bon. Tu m'appelles si ça ne va pas.

Je descends à l'atelier et m'installe devant l'ordinateur. Florence est déjà là. Arthur, le neveu de Renée, entre alors dans l'atelier, le casque de moto greffé sur la tête.

– Elle est là, ma tante ? demande-t-il sans même dire bonjour.

Sans prendre la peine de lui répondre, Florence lui fait un signe de la main pour lui indiquer l'escalier.

– Quel malpoli, celui-là, dit-elle une fois hors de sa vue. Je lui mettrais bien mon poing sur la figure.

Inquiète, je m'approche de l'ouverture pour essayer d'entendre leur conversation. Renée m'a confié que son neveu était son seul héritier et qu'il n'attendait qu'une seule chose, qu'elle meurt pour récupérer son appartement.

Je tends alors l'oreille et j'entends :

– Fous-moi le camp d'ici, petit morveux !

Renée est très en colère, semble-t-il.

La pauvre. Ce n'est pas le jour en plus.

Arthur déboule comme une tornade dans l'atelier. Je fais semblant de m'occuper et je lui lance au passage :

– Qu'est-ce que tu lui as dit ? Elle est très fatiguée, aujourd'hui. Tu pourrais faire un peu attention !

– Toi, la bimbo, tu la fermes, me lance-t-il en me menaçant du doigt. Je te préviens, te mêle pas de nos histoires de famille ou je te dégomme !

– Quoi ! Des menaces ?

Je parais alors sûre de moi à cet instant, mais à l'intérieur, je tremble de peur.

Qu'est-ce qui te prend de te frotter à cet idiot ? Tu vas te prendre un coup de casque dans les dents...

Florence se lève alors de son bureau et, sans un mot, comme prête à dégainer, elle lui ouvre la porte d'entrée en lui indiquant la sortie.

– Tu as bien fait de le moucher. Quel petit connard ! Je ne peux pas le supporter, dit-elle en claquant la porte derrière lui. Je vais voir comment va Renée.

Je reste là, immobile, pendant deux minutes, lorsque Florence crie d'en haut :

– Lou ! Appelle un médecin, Renée a beaucoup de fièvre !

Je m'exécute aussitôt avant de monter les rejoindre. Renée transpire et tremble à la fois. Elle essaie de parler, mais elle a du mal à respirer. Je me penche :

– Il... Il m'a encore demandé de l'argent... Je peux pas... Il m'a traitée de radine...

– Ne t'inquiète pas, Renée. Oublie ça. Le médecin ne va pas tarder.

Une bonne demi-heure plus tard, le docteur arrive enfin. Son diagnostic est immédiat.

– Elle est très faible. Je vais lui faire une prise de sang pour des examens. Les poumons sont pris aussi. Prenez rendez-vous pour une radio.

Il me tend une ordonnance avant de lui administrer un médicament pour lui faire baisser la fièvre par intraveineuse.

– Et puis, si ça ne va pas mieux, il faudra envisager une hospitalisation, nous dit-il avant de partir.

Oh ! non. D’abord Papa, maintenant Renée !

Je regarde Florence d’un air effrayé.

– Je m’occupe de la radio, ne t’inquiète pas, me dit-elle pour me rassurer. Ça fait des années que je connais Renée. Elle est solide comme un roc.

Mais elle et moi savons bien qu’à son âge, il est difficile de se remettre d’une maladie.

– Écoute, dis-je à Florence en la prenant en aparté, je veux bien dormir ici cette nuit pour la surveiller.

– Je comprends, me répond-elle. On pourra se relayer si tu veux.

– Merci, avec mon père qui est encore en convalescence, je ne peux pas rester toute la nuit...

Florence et moi passons la matinée à faire des allers-retours au chevet de Renée. Je tente de me plonger dans la conception du modèle que j’ai appelé « Diamant », mais je n’ai pas le cœur à ça. Alex me manque terriblement et j’attends encore qu’il m’appelle. J’ai tellement envie de l’embrasser et de lui passer ma main dans les cheveux comme j’ai pris l’habitude de le faire. Pour le déjeuner, je sors acheter quelques fruits et une salade. Il fait beau et l’air est réchauffé et puis je n’ai pas vraiment un gros appétit aujourd’hui. Sur le chemin, je croise un homme en coup de vent. L’effluve de son parfum arrive à moi et je crois reconnaître l’odeur d’Alex. Je me retourne. Ce n’est pas lui. Espérant le joindre, je compose une nouvelle fois son numéro mais je tombe sur la messagerie. Je recommence une fois, deux fois et je finis par laisser un message. Je tente de partager mon déjeuner avec Renée une fois rentrée, mais elle dort toujours. En bas, dans l’atelier, je n’ai plus goût à rien. Même les investigations sur Mike et Karine ne m’intéressent plus.

Plus tard, j’appelle Papa pour l’informer de ma décision de dormir chez Renée pour surveiller son état.

– Bien sûr, ma chérie. Ne t’inquiète pas. Paul est là et je vais mieux tu sais.

– Oui, Papa. Mais attention, ce n’est pas parce que je ne suis pas là qu’il faut en profiter pour manger n’importe quoi. Si tu crois que je n’ai pas trouvé les tablettes de chocolat dans le placard, ai-je dit en riant.

– Des tablettes de chocolat ? Comment ont-elles pu arriver là ?

Avec Papa, j’ai feint la bonne humeur, mais au fond de moi, je me morfonds d’inquiétude. Pour Alex, pour Renée, pour mon père...

Le soir, je prépare à dîner pour Renée mais elle refuse de manger. La fièvre est tombée. Son

visage reste pourtant pâle et sa respiration est courte. Ça n'a pas l'air de s'arranger. Je m'installe une couverture sur le canapé et je m'endors après avoir pris le soin de border Renée. Je n'ai pas de chargeur pour mon téléphone et la batterie est déchargée.

Si Alex cherche à me joindre, je ne le saurai pas.

– Dis donc, mademoiselle Lou, t'as quand même pas dormi ici tout de même ?

Ça, c'est la voix de Renée !

J'ouvre les yeux. Elle est penchée au-dessus de moi et m'appuie sur le nez avec son index. J'esquisse un sourire.

– Ah ! tu vas mieux, on dirait.

– J'ai pas les jambes d'une gazelle, mais comme tu peux le voir, je tiens encore debout.

À cet instant, Renée titube vers l'arrière. Je bondis du canapé pour la retenir.

– menteuse. Tu veux faire la jeunette, mais il est un peu tôt pour courir le marathon, lui ai-je dit d'un ton faussement réprobateur. Va t'allonger, je te prépare un petit déjeuner.

Renée tente de me répondre, mais elle semble s'étouffer. La panique transforme ses traits et je la rassure du mieux que je peux :

– Ne parle pas. Je m'occupe de tout, lui ai-je dit en l'aidant à se redresser sur les oreillers du lit.

Florence arrive enfin vers 9 heures. Une ambulance attend devant la porte de l'atelier pour emmener Renée faire sa radio.

– Reste ici, Lou, tu as du travail. Je l'accompagne, lance Florence avant de partir.

– D'accord. Tu me tiens au courant sur le téléphone fixe ? Je n'ai plus de batterie.

Mes pensées sont occupées par un nouveau modèle qui m'est venu ce matin : une guêpière amincissante pour le ventre et les hanches afin d'allier l'utile à l'agréable.

Florence et Renée reviennent de l'hôpital en fin de matinée.

– Tout va bien, me lance Renée en marchant, s'aidant d'une simple canne.

– Le médecin a peut-être trouvé quelque chose, mais il veut faire une IRM pour être sûr.

Je souris timidement. Envahie par une profonde détresse, je n'ai pas le cœur à plaisanter. Je retourne à mon travail. Je me laisse absorber l'esprit par une fièvre créatrice. Dans ces moments-là, je suis comme isolée du reste du monde. Lorsque le crépuscule me surprend, je monte jeter un dernier coup d'œil à mon amie du dessus. Elle est endormie, et je m'éclipse pour retrouver Papa et Paul à Créteil.

Quand même, Renée ne peut plus rester toute seule comme ça. Il faut trouver un moyen. Je m'en occuperai demain.

Je suis pressée de rentrer pour enfin recharger mon portable et voir si Gilles a du nouveau et surtout si Alex m'a appelée. Je sens une présence dans mon dos. Sans me retourner, je m'apprête à entrer pour appeler de l'aide par téléphone, lorsqu'une voix que je connais bien s'élève. Une voix chaude, rassurante et familière !

– J'ai essayé de te joindre dès que j'ai eu ton message ce matin.

– Alex ! Je lui saute dans les bras. Je me suis fait tellement de souci pour toi ! Pourquoi ne m'as-tu pas rappelée ?

– Il y a eu un problème avec le contrat à Dubaï. Mes lignes ont été coupées et on ne m'a pas donné l'autorisation de partir. Mais laissons ça. Gilles m'a appris que tu avais rencontré mon père ?

– Je voulais te le dire mais tu étais injoignable ! Alex, tu n'es pas fâché ? J'ai découvert quelque chose le concernant. Mais c'est trop long à t'expliquer.

Comment lui dire qu'il a une demi-sœur et un demi-frère qu'il ne connaît pas, qu'ils sont tous les deux embauchés par lui et qu'ils lui veulent du mal ?

Je n'ai pas le temps de poursuivre. Il m'enlace alors et me donne un baiser fougueux.

– Ce que je sais, dit-il en plongeant son regard dans le mien, c'est que tu m'as terriblement manqué. Viens, partons d'ici.

Un peu plus loin, Gilles attend devant la berline.

– Bonjour, mademoiselle Arpad. Comment allez-vous ?

– Je vais bien. Merci, Gilles.

Nous nous installons dans la voiture et je me blottis aussitôt dans les bras d'Alex. Il m'enveloppe de ses mains et me couvre le visage de baisers. Enfin, je respire.

– Je ne veux plus jamais te quitter, lui dis-je en posant ma tête sur son torse.

Maintenant qu'il est là, ma vie est plus légère.

10. Lune de miel

- Où allons-nous Alex ?
- Je t’emmène chez moi.
- Lequel chez toi ?
- Celui de Neuilly, l’hôtel particulier.
- J’irai où tu voudras.

Alex m’embrasse tendrement.

Lorsque nous arrivons, Alex sort de la voiture.

- Tu attends cinq minutes et tu viens me rejoindre à l’étage.
- Mais...

Puis il disparaît.

Qu’est-ce qu’il peut bien mijoter cette fois.

J’en profite pour prévenir mon père que je ne rentre pas. Lorsque j’entre dans le hall, le majordome m’invite à monter les escaliers avant de s’effacer. Il y a des bougies allumées partout et un chemin sur le sol tracé par des pétales de roses.

C’est superbe, tout à fait à l’image d’Alex !

Les bougies mènent en haut des escaliers en marbre, à une chambre. Il fait déjà chaud pour un jour de printemps. Les fenêtres sont ouvertes et les rideaux fins volent au gré du vent. Je cherche Alex, mais je ne le trouve pas. Il me surprend alors par derrière en me bandant les yeux d’un foulard.

- J’ai une surprise pour toi.

Il m’entraîne dans un endroit que je suppose être la salle de bains.

- Je t’ai fait couler un bain.

Il me déshabille et m’ôte ensuite le bandeau des yeux.

- Alex !
- Le bain de madame est prêt. Si vous voulez bien vous donner la peine.

Je me glisse dans un Jacuzzi rempli de mousse. Alex me rejoint et entreprend de me masser les épaules et le dos. Je frissonne de plaisir.

Ses mains sont si douces ! Quel bonheur !

– Je pense que nous devrions continuer à nous voir, lâche-t-il tout à coup.

Je me retourne, surprise.

– Oh ! Alex, je ne sais pas quoi dire. Je ne supporte pas de ne pas te voir !

Je l’embrasse d’un baiser langoureux. Des larmes d’émotion me montent aux yeux.

– Lou, je ne supporte pas d’être loin de toi non plus. J’ai décidé de ne pas céder aux demandes de ma mère. Elle n’est pas rationnelle en ce moment. Mais pour le moment, je préfère qu’elle ne sache pas. Je préfère choisir le moment.

Il m’enlace en me serrant très fort.

Nous sortons ensuite du Jacuzzi, puis, enlacés, nous prenons le temps de ne rien dire. Un silence serein.

– Tu sais que je suis quand même pas mal exposé devant les médias. Il y aura des gens malveillants qui voudront te connaître, des journalistes qui souhaiteront t’interviewer, savoir d’où tu viens et qui tu es. Les femmes risquent d’être féroce­ment jalouses. Tu es prête pour ça ?

– Je sais sortir les griffes quand il le faut. Et puis le plus important pour moi, c’est d’être avec toi...

Alex se penche pour m’embrasser et je l’entraîne dans une roulade qui nous fait dégringoler du lit. Nous rions tout en mariant nos lèvres.

– Je ne te laisserai jamais partir, me souffle Alex dans l’oreille.

Oh ! oui, Alex, ne me laisse jamais partir ! Je suis à toi !

Lorsqu’Alex me demande soudain :

– Au fait, que voulais-tu me dire de si important tout à l’heure ?

J’hésite, il me semble que le moment est inopportun. Son séjour à Dubaï a dû être éprouvant d’après ce que j’ai cru comprendre. Avec sa mère qui perd la tête aussi... Je ne vais pas en rajouter une couche tout de suite avec sa famille mystère.

– Je t’en parlerai plus tard, ai-je répondu avant de m’assoupir dans ses bras.

– Je sais de quoi tu voulais me parler hier soir.

Le doux timbre de la voix d’Alex me sort de mon sommeil. Je me retourne en ouvrant les yeux. Il

se penche sur moi et je caresse lentement son torse imberbe. Je l'embrasse, encore mal réveillée.

Je ne dis rien. Sait-il pour Mike et Karine ?

– Je ne suis pas fâché mais j'aurais aimé qu'on en discute, poursuit-il.

– Pas fâché pour quoi ? Je ne comprends pas, ai-je répondu, étonnée.

S'il continue comme ça à se pencher sur moi avec ce petit regard malicieux, je vais lui sauter dessus !

Il remet une mèche de mes cheveux derrière mon oreille avant de poursuivre.

– Tu as démissionné de chez Bogaert... Et tu travailles dans une petite maison de sous-vêtements appelée Renex depuis un petit moment déjà... Tu devrais fermer la bouche, tu vas avaler un moustique si tu continues, ajoute-t-il.

– Je... suis surprise que tu le saches. Mais, j'y pense, hier tu es venu me chercher à l'atelier... Comment as-tu su ?

– Gilles est un chauffeur extraordinaire, n'est-ce pas ? dit-il dans un sourire malicieux. Pourquoi ne m'as-tu rien dit ?

– J'avais pris des engagements envers Renex avant de travailler chez Bogaert. Je veux les respecter. Et je tiens à garder mon indépendance.

Puisque nous discutons de chose sérieuse, je rassemble mon courage pour lui parler de John Bogaert. Je me redresse.

– Alex, à propos de ton père ...

– Es-tu bien sûre que c'est lui ? dit-il d'une voix hésitante.

– Je pense que oui. Il m'a montré son passeport, mais je ne suis pas certaine que ce n'est pas un faux.

Je lui raconte alors l'aéroport de Los Angeles où John m'a épiée, notre rencontre incongrue et une partie de ses révélations.

– Ton père a épousé ta mère très jeune. Ils ont eu deux enfants. Des jumeaux, Charles et toi. Il travaillait en tant qu'agent immobilier mais ne gagnait pas bien sa vie et ton grand-père maternel s'était toujours opposé à leur union, semble-t-il.

– Oui, je connais cette partie de l'histoire.

– Et puis, il y a eu l'accident, dis-je presque en chuchotant.

– J'avais à peine 10 ans, explique Alex, la gorge nouée par l'émotion.

– Ton père était en déplacement. À son retour, Charles était mort. Helen et lui ne s'en sont jamais remis. Ta mère a fini par sombrer dans une profonde dépression et John vous a quittés mais il m'a assuré que cela a été très dur pour lui de te laisser.

– Ça ne l'a pas empêché de partir ! dit Alex d'une voix sèche.

– Il m'a confié que tu n'as plus jamais voulu le revoir mais il voudrait renouer le contact avec toi, ai-je conclu en omettant sciemment la partie frère et sœur tant Alex semble bouleversé.

Alex se lève. Son visage s'est soudain transformé et ses traits sont tendus. Il fait les cent pas dans la

chambre.

Oh ! là, là ! C'est pas très bon signe, ça.

J'attrape à la hâte mon tee-shirt laissé à l'abandon sur la moquette, la veille.

– Celui-là ! commence Alex en colère. Je ne veux pas en entendre parler. C'est un escroc doublé d'un lâche. Il a disparu pendant des années et puis il réapparaît comme ça, par magie ! En s'adressant à toi en plus ! Quel lâche !

– Il ne sait simplement pas comment rentrer en contact avec toi. Apparemment, il a quelque chose à te dire d'important.

– Ah oui ? Et comment sait-il que tu me connais et que nous sommes ensemble ?

Qui à part Cerise, la chef couturière chez Bogaert, Charlotte, ma meilleure amie, mon père et mon frère sont au courant ? Gaëtan, mon ex. Et puis Mike et... Karine !

Je mens pour le protéger.

– Je ne sais pas. Tout ce que je sais, c'est qu'il veut te voir.

– Jamais ! Il va sûrement me demander de l'argent. Il a déjà presque ruiné ma mère qui avait hérité de son père. Il est vraiment tordu. Je te demande de ne plus le voir.

– Mais s'il me contacte ?

– Tu m'en parles tout de suite et je m'occupe de ça, mais tu ne lui réponds pas. Je te demande ça comme un service.

Il s'arrête de marcher. Son visage s'est radouci.

– Lou, me dit-il en me prenant dans ses bras. J'ai une équipe de sécurité, ils sont discrets mais ils sont bien là. Il ne peut rien m'arriver. C'est pour toi que je m'inquiète.

– Tout va bien Alex. Je t'assure

– Hum... J'aime ce petit orgueil caché.

Moi ! Orgueilleuse ?

Alex me passe la main dans les cheveux. Un frisson parcourt mon corps et de délicieux picotements me chatouillent alors le bas du ventre. Je me colle contre lui et je sens son désir monter doucement. Il me serre dans ses bras. Sa chaleur me réchauffe aussitôt.

Tu me rends folle, Alex.

– Viens, me dit-il en me prenant la main.

– Mais... Tu ne dois pas partir pour Barcelone aujourd'hui ?

– Barcelone attendra une heure ou plus...

Il m'allonge alors sur le canapé et nous entraîne dans une danse voluptueuse.

Je marche, que dis-je, je vole au-dessus des trottoirs de Paris. J'ai envie de hurler ma joie, de partager mon bonheur avec les passants. Je passe d'abord au studio pour me changer. Il est presque désert, dénué d'âme. J'en profite pour prendre des nouvelles de mon père et de Paul. Ils m'assurent que tout va bien. Vraiment, la journée s'annonce radieuse.

Lorsque j'arrive chez Renex, je monte immédiatement prendre des nouvelles de Renée. Elle va beaucoup mieux, mais elle est encore un peu faible. Je peux me mettre au travail l'esprit tranquille.

Gilles m'envoie un texto dans la matinée :

« J'ai des nouvelles. Mike et Karine sont bien Mathew et Nina. Ils ont déjà été impliqués dans un procès pour escroquerie dans une affaire d'immobilier aux États-Unis, mais ils ont été relaxés, faute de preuves. Ils sont bien les enfants de John Bogaert et de sa deuxième femme. »

Je dispose maintenant des preuves sur leur identité. Reste à savoir ce qu'ils mijotent. J'irai ce soir attendre Mike à la sortie de Bogaert. On ne sait jamais, je peux trouver quelque chose d'intéressant en le suivant.

La journée file à une vitesse incroyable. J'ai terminé deux ensembles soutien-gorge et culotte brésilienne. Plus qu'une dizaine encore à créer et on pourra enfin parler de collection !

Il est 19 h. Je sais que Mike sort de chez Bogaert tous les jours à 19 h 30. J'attrape ma veste noire, un foulard et des lunettes de soleil. Je me sens un peu comme un inspecteur en filature et ça n'est pas pour me déplaire. Comme prévu, Mike sort de la maison de couture de la rue Montaigne à l'heure, une sacoche en cuir à la main. Je place une vingtaine de mètres entre nous et je le suis en tentant de ne pas me faire remarquer. Il parle au téléphone.

Il entre quelques mètres plus loin au Plaza Athénée. Impossible d'apercevoir quoi que ce soit de l'extérieur. J'entre alors et je l'aperçois en train de saluer un groupe d'asiatiques. Je sors du Plaza Athénée et compose le numéro du restaurant. Une femme me répond.

– Bonjour madame, dis-je en accélérant le débit de mes paroles. Voilà, je suis terriblement en retard. J'ai rendez-vous avec monsieur Mike Tucker, de chez Bogaert. Il doit être déjà là avec un groupe.

– Vous êtes ? Excusez-moi, je n'ai pas compris votre nom, me demande la femme, méfiante.

– Oui, pardon. Je suis Cécile de Clève.

Je prends une voix rauque qui se rapproche de celle de la directrice de Bogaert.

– Oh ! Je ne vous avais pas reconnue. Oui, monsieur Tucker est là. Il vient de rejoindre monsieur Piu et ses associés. Voulez-vous que je lui transmette un message.

– Non, ne vous inquiétez pas, ça ira. Merci beaucoup.

Je raccroche.

Qui est ce Piu ?

En cherchant sur internet depuis mon smartphone, je tombe sur un article décrivant ce monsieur Piu comme l'industriel chinois le plus influent du moment. Je lis également qu'il est en concurrence directe avec Alexander Bogaert concernant l'appel d'offres lancé par les Émirats arabes unis pour la construction du plus grand port de plaisance du monde.

Mais que fait Mike avec eux ? C'est étrange. Son domaine, c'est le marketing, pas la construction.

J'entre à nouveau dans le Plaza Athénée et je prends à la volée une photo de leur table.

Mon téléphone sonne alors. C'est Alex ! Il doit être à Barcelone.

– Comment vas-tu, Lou ?

– Je vais bien. Et toi ?

– Je suis en route pour Denver. Ma mère ne va pas bien. Je vais la rejoindre pour quelques heures.

– Oh ! Alex. Tu veux que je fasse quelque chose ? Je sais qu'elle ne m'accepte pas mais je n'imagine pas l'horreur quelle a vécue.

– Elle fait une nouvelle crise. Elle m'a encore pris pour mon frère.

– C'est terrible. Ça doit être insupportable pour toi.

– Ça fait longtemps que c'est comme ça, tu sais... Il fait une pause, je l'entends reprendre son souffle. Ta présence à mes côtés me manque. J'ai adoré me réveiller près de toi.

– Oui. Moi aussi, mais ta mère a besoin de toi. Donne-moi des nouvelles.

– Tu es mon rayon de soleil. On se voit vite. Je t'embrasse.

Je n'ai pas le temps de lui répondre qu'il a déjà raccroché.

Moi, je t'aime Alex !

J'envoie la photo prise quelques instants auparavant à Gilles en l'accompagnant du message :

« J'ai filé Mike. Il est en rendez-vous avec un certain Piu. Pourrait-il faire partie de son plan de nuisance à Alex ? »

Gilles ne répond pas. En attendant, je jette un œil sur la photo que j'ai prise au Plaza. La définition n'est pas si mauvaise. Je l'agrandis au maximum. Mike est en train de boire une coupe de champagne. C'est à peine perceptible, mais un détail m'intrigue : il porte un bouton de manchette. Ça me rappelle celui que j'ai trouvé par terre dans mon studio après m'être fait cambrioler. Mais je ne suis pas sûre que ce soit le même. Je rentre chez moi, dans mon studio. Je ne suis pas très rassurée, mais c'est plus près que Créteil. Et puis la fatigue m'empêche de trop réfléchir.

Demain, c'est décidé, je cherche un autre appartement.

Je m'endors en pensant à Alex.

Aujourd'hui, je me consacre uniquement à la collection. Mais à peine le pied posé par terre, mon téléphone vibre. C'est un message d'Alex :

« Je suis de retour à Barcelone. J'ai dit à ma mère que je continuais à te voir. Veux-tu me rejoindre ce soir ? Gilles t'attendra à 19 h. »

Je lui réponds aussitôt :

« Oui ! Mais juste un aller-retour. J'ai beaucoup de travail. »

Ce soir, je retrouve Alex ! Ce soir, je le vois !

Sur le chemin de l'atelier, une idée me vient. C'est bientôt l'été, il faut absolument qu'il y ait des maillots de bain dans la collection Renex ! Je l'appellerai Ohmybikini ! En arrivant, j'appelle Charlotte.

– Charlotte ! J'ai besoin de toi et de ton immense carnet d'adresses. On va organiser un défilé dans une guinguette du bord de la Marne et je vais rajouter des Bikini à ma collection. Tu connais quelqu'un qui pourrait m'aider ?

– Mais moi, je peux le faire ! J'adore ça, tu sais bien. Dans combien de temps ?

– Le mois prochain...

– Quoi ? T'es folle ! C'est trop court.

– Oui, mais c'est déjà trop tard. Tu sais bien que les magazines bouclent pour l'été quasiment au mois de mai.

– Ok. On va le faire, mais j'ai une meilleure idée. Tu crées deux modèles tout de suite, que tu couds dans la foulée, et on se débrouille pour qu'ils soient dans une page shopping avant le défilé.

– Super ! Bon, eh bien, j'ai du boulot moi.

– Je te tiens au courant pour le reste. Au fait... Tu sais qu'il est 9 h et que tu me réveilles alors que je me suis couchée à je ne sais pas quelle heure ?

– Je suis désolée, mais il fallait que je te demande ça tout de suite. Au fait, tu sais que je vois Alex ce soir à Barcelone ?

– Je suis ravie pour toi, ma chérie. Moi, je me rendors.

Je parle de mon nouveau projet à Renée et Florence. Elles approuvent évidemment.

Je passe une grande partie de la journée à la recherche de petits détails puisés au gré des pays du monde entier et de leur culture. Je scrute les tendances à venir et je croque quelques dessins à la va-vite. On frappe à la porte.

– Qui ça peut bien être ?

Je regarde ma montre.

– Merde ! Il est 7 h ! Entrez ! ai-je hurlé en fermant l'ordinateur et en attrapant mon sac à main et une veste.

– Bonsoir, mademoiselle Arpad. Je vous attendais.

– Gilles ! Bien sûr. Allons-y. À demain Renée ! Je m'envole pour Barcelone ce soir !

J'entends à peine sa réponse et me voilà assise à l'arrière de la berline.

– J’avais la tête dans le travail. Je dois créer au moins dix modèles avant la fin de...

Je m’arrête de parler.

– Enfin... Je ne suis pas certaine que l’élaboration de sous-vêtements soit un secret que vous ayez envie de découvrir, Gilles. N’est-ce pas ?

Gilles rit. C’est la première que je le vois se détendre.

Nous arrivons devant le jet. Je sors de la voiture précipitamment, poussée par la hâte de voir Alex. La porte est ouverte. Je m’installe. Kate, l’hôtesse du jet, n’est pas là. Gilles m’a confié qu’elle pourrait être amoureuse d’Alex. Si ça se trouve, elle a préféré démissionner.

– Nous allons bientôt décoller, mademoiselle Arpad. Veuillez attacher votre ceinture, dit une voix dans le haut-parleur.

L’avion décolle enfin. Je ferme les yeux. J’ai la sensation de sentir déjà le parfum d’Alex avant même de le voir et je souris.

Au moment où j’ouvre les yeux, Alex m’embrasse sur les lèvres.

– Mais... ?

– Comme tu m’as dit que tu ne voulais faire que l’aller-retour, j’ai pensé qu’en étant dans l’avion, tu allais gagner du temps. Ce n’est pas une bonne idée ?

– C’est une merveilleuse surprise Alex !

Il détache ma ceinture et me soulève.

– Viens. Je t’emmène dans un endroit du jet que tu ne connais pas.

Nous entrons dans une cabine qui ressemble à une chambre à coucher. L’impatience me gagne. La traversée s’annonce voluptueuse.

Tout autour de la pièce, des voilages transparents encerclent un lit sur lequel des pétales de roses ont été disposés négligemment. Une musique lente et romantique sort des haut-parleurs invisibles. On dirait du Frank Sinatra, mais je ne suis pas une spécialiste.

Alex me pose et susurre dans mon cou en posant ses lèvres :

– I got you under my skin... Vous dansez, mademoiselle ?

Sans même répondre, j’accepte son offre en me collant à lui. Nos pas se synchronisent et, tout en valsant dans une danse lente et érotique, Alex m’embrasse le bout des doigts. Puis il remonte le long de mon bras.

Je frissonne d’envie. Ses mouvements sont sensuels. Nos corps s’emmêlent dans une ronde rythmée de désir, dans un ballet de va-et-vient langoureux qui nous transcende et nous emporte au-delà de la réalité, dans un monde imaginaire qui n’appartient qu’à nous. Une chaleur incontrôlable

envahit entièrement mon corps. Je soupire d'impatience lorsque les lèvres d'Alex parcourent mon cou. Je suis submergée de bonheur. Mon excitation est à son comble. Ses bras, ses mains si cajoleuses parcourent ma chute de reins et je me noie dans les sensations qui me submergent.

Alex soutient mon regard intensément. Ses yeux brillent de désir. Je sens comme des picotements dans le creux de mes reins. Il m'attire à lui en m'attrapant une main et plaque mes hanches contre son bassin. Ma poitrine frôle ses vêtements et son sexe dur à travers son pantalon m'indique qu'il est prêt à bien plus que danser. À son contact, ma culotte s'humidifie soudain d'avoir trop attendu son étreinte. Nous entamons une chorégraphie sensuelle, collés au plus près l'un de l'autre tandis que nos corps en symbiose se balancent instinctivement en harmonie. Je presse un peu plus mes hanches contre son sexe dur et le désir se fait lancinant. Alex m'entoure alors de ses bras puissants et me serre contre sa poitrine. Je sens son cœur battre la chamade. Le mien lui fait écho.

– J'ai envie de toi, Lou, comme jamais je n'ai eu envie de quelqu'un. Je veux t'entendre gémir mon nom !

– Oh ! Alex, qu'est-ce que tu me fais ?

À cet instant, il m'embrasse et glisse sa langue dans ma bouche. La sensation est grisante. Jusque-là, nos baisers ne comportaient pas la langue. Je lui réponds par le même baiser langoureux. Avidement, il me mordille les lèvres, avant de replonger sa langue à la rencontre de la mienne. Une petite perturbation nous rappelle que nous nous trouvons dans un avion et non dans un hôtel sur la terre ferme. Je m'accroche aux épaules d'Alex qui profite de l'occasion. Il descend langoureusement les bretelles de ma robe dans une caresse et, en me couvrant de baisers, fait glisser le tissu jusqu'à mes pieds en s'attardant sur mes fesses et mes chevilles, qu'il couvre de baisers. Ses lèvres s'approchent de ma toison pubienne, je pousse un gémissement d'appréhension. Puis ses mains remontent pour attraper mon sein droit. De sa bouche, il vient ensuite mordiller mon téton qu'il agace doucement. Mes seins, sous l'exquise caresse, se dressent et je renverse ma tête en arrière lorsque je sens sa langue titiller le mamelon.

– Oh ! Alex, tu m'as tellement manqué, ai-je gémi.

Alex m'allonge tendrement sur la moquette. Notre étreinte devient plus intense. Notre ardeur nous entraîne avec passion. Il se retrouve au-dessus de moi. Son sexe dressé m'attire à travers la toile de son pantalon. Je le sens prêt. J'ai envie de le toucher, de le caresser, de le prendre dans ma bouche.

– Tu m'excites, Lou. Je veux être en toi, je veux voir tes lèvres sur mon sexe...

À ces mots, j'imagine déjà son sexe chaud et dur sous ma langue, entres mes mains. Je me redresse légèrement puis je me penche, l'œil espiègle.

– Diablesse...

Doucement, je le renverse afin de me retrouver à califourchon sur ses jambes. Je déboucle sa ceinture et lui ôte son pantalon et son boxer. J'en profite pour effleurer chaque parcelle de son corps mis à nu et l'observer d'une moue coquine. Je caresse du bout des doigts son sexe érigé. Son regard se fait impatient. Ma poitrine effleure l'intérieur de ses cuisses et je l'entends gémir de plaisir.

Timidement, je lèche son gland, puis son sexe de haut en bas avant de m'enhardir et de le prendre avidement dans la bouche. De ma main, j'imprime des mouvements de va-et-vient. Ma bouche monte et descend lentement le long de son sexe, que je sens gonfler de plaisir. Mon amant répète mon prénom comme une litanie pendant que je le suce avec gourmandise.

– Lou, Lou, Lou.

Ses mains agrippent mes épaules. Il me renverse doucement sur le côté.

– À mon tour de te faire gémir !

Avec des gestes lents, il part à la découverte de mon corps. Avec légèreté, il effleure le renflement de mes seins, insistant sur mes mamelons durcis, mon cou, mes lèvres, le creux de mon ventre. Il embrasse chaque partie de mon corps qui frissonne puis avec ses dents, Alex tire sur ma petite culotte qu'il fait glisser jusqu'à mes pieds. Il dépose de la langue un sillon de feu en remontant le long de mes cuisses.

L'effet est immédiat. J'atteins un état d'excitation extrême. Je suis incapable de tenir plus longtemps. Avec ses mains, Alex poursuit son exploration. Joueur, il titille mon clitoris de la pointe de son pouce tandis son index se fait insidieux et me pénètre. Son mouvement ferme et insistant me laisse pantelante de désir. Je lui prends la tête en le suppliant de ne pas s'arrêter.

– Alex ! Encore.

– Je veux te faire perdre la tête.

Alex ôte sa chemise et nous voilà complètement nus sur le sol dans un avion qui plane à 4000 mètres d'altitude. Jamais je n'aurais pensé qu'un jour ce genre d'histoire pourrait m'arriver. Cela dépasse le seuil de mon imagination.

Je le regarde, ses bras, sa poitrine musclée, ses cheveux en désordre et son corps viril. Son érection me donne envie de l'avoir en moi. Alex s'allonge sur moi. J'écarte lentement les jambes et son sexe vient se frotter sur le bas de mon ventre. Le désir de le sentir en moi est si fort que je cambre mes reins, prête à l'accueillir.

– Pas encore, je veux te voir me désirer, te regarder et te caresser encore. Je veux prendre le temps de m'occuper de toi. Je veux te goûter.

Je gémissais à ces mots. Alex attrape mes mains et les amène au-dessus de ma tête. Je suis comme une prisonnière consentante. Tout en me bloquant les bras d'une main ferme, il me suçote délicatement le lobe de l'oreille. Je gémissais encore. Puis il me lèche dans le cou. Sa langue est chaude. Mon corps frémit de plaisir. Il descend encore un peu et atteint ma poitrine. Du bout de ses dents, il me mordille l'extrémité du téton. Une chaleur délicieuse m'envahit alors. Mon entrejambe est humide. Il se dirige ensuite, tout doucement, vers le bas et s'arrête au niveau de mon sexe. J'ouvre un peu plus les cuisses pour lui indiquer le chemin. Sa main qui m'entrave les bras me lâche soudain, je m'offre à lui tandis que sa langue atteint mes lèvres. Je tremble de plaisir. Il explore mon sexe de ses lèvres et pose de délicats baisers sur mon entrejambe. L'attente décuple mon désir. Il titille alors mon clitoris du bout de la langue tandis que ses doigts s'aventurent une nouvelle fois en moi. Sa langue se fait plus

insistante. Ses doigts m'agrippent les hanches. Je perds la tête lorsqu'il saisit mon clitoris entre ses lèvres et le suçote délicatement. L'orgasme me saisit sous les coups de langue avides.

— Tourne-toi, me dit-il de sa voix douce.

J'obéis et je me retrouve à genoux, les jambes écartées, à son entière merci. Ses doigts reprennent leur exploration. Je les sens qui s'introduisent en moi, avant de ressortir, puis de me pénétrer à nouveau, provoquant des vagues de sensations.

– Alex, ai-je lâché dans un gémissement.

Sans se faire prier, il prend son sexe dans sa main libre tout en excitant mon clitoris de sa paume. Ses doigts toujours enfouis dans mon intimité. Il fait alors glisser un préservatif sur lui et, au moment où je sens qu'il retire ses doigts, son sexe me pénètre. Je crie de plaisir. Alex me prend les épaules et nous roulons, collés l'un à l'autre, jusqu'au pied du lit. Il est toujours en moi.

– Alex, tu peux faire ce que tu veux de moi. J'aime tout de toi.

Il m'embrasse et me soulève en m'entraînant sur le lit. Son sexe m'emplit et je le sens aller et venir en moi. De plus en plus fort. Il entre et sort et chaque coup de reins me transporte plus loin. Quel délice ! Son bassin se colle au mien...

Je lui demande de s'allonger sur le dos.

– Ferme les yeux, lui ai-je ordonné avec douceur.

– Lou !

Je frotte mon sexe contre le sien, mon clitoris touche son sexe dressé... J'ondule au-dessus de lui puis je le laisse me pénétrer à nouveau. Je le chevauche alors d'avant en arrière en cambrant mes reins. Ses mains caressent mes fesses tandis que je monte et descends autour de son sexe en caressant ma poitrine. Il me regarde lui faire l'amour.

– Alex !

Je crie de plaisir. J'attrape sa main gauche que je pose sur un de mes seins. Ma poitrine n'attend que l'étreinte de ses caresses. La pression de ses doigts sur mon mamelon me fait perdre tous mes sens. J'accélère un peu la cadence pour sentir plus profondément sa présence en moi. Je ne sais plus où je suis. Je me penche alors pour l'embrasser. Je lui mordille la lèvre inférieure. Il agrippe soudain mes hanches et nous fait rouler. Il se retrouve sur moi. C'est lui qui mène la danse à présent. J'étends mes bras au-dessus de ma tête tout en plongeant mon regard dans le sien. Mon excitation est à son comble.

Alex relève mes jambes qu'il place au-dessus de ses épaules. Je soulève un peu plus mes fesses, et il enfonce son sexe au fond de moi. Puis il se retire doucement. Il entre à nouveau dans un mouvement de hanche et s'en va encore. J'ondule de plus belle sous lui, il s'enfonce en moi frénétiquement en laissant échapper un gémissement. Son souffle s'accélère alors. Ses mouvements se font plus rapides, plus intenses.

– Lou, souffle-t-il presque à court d’air. Tu me rends dingue.

Obéissant à une pulsion incontrôlable, je me pousse sur le côté. Je veux faire durer le plaisir plus longtemps.

– Prends-moi debout, lui dis-je en me levant.

Alex semble surpris, mais un sourire illumine alors son visage.

Il me plaque contre la paroi et se colle dans mon dos. Je sens son sexe plus dur que jamais.

Son index dans mon vagin, il joue avec pendant quelques secondes alors que sa bouche mordille mon oreille. Il se presse un peu plus contre moi et je me cambre au maximum en montant sur la pointe des pieds pour me retrouver à sa hauteur. Une main caresse mon ventre en formant des cercles. Je le supplie de me pénétrer.

Il me fait languir. Soudain, il retire son doigt et, dans un mouvement rapide, introduit son sexe en moi. Il va et vient rapidement, de plus en plus fort, de plus en plus vite. Je sens son souffle court dans mon cou. Je frissonne de la tête aux pieds. Ses balancements incessants font monter en moi un plaisir insoupçonné. Je crois un moment que la jouissance est sur le point d’arriver, mais il amenuise la cadence. Inlassablement, son sexe plonge dans le mien encore et encore. Lorsque je crois qu’il est sur le point de ralentir, il reprend de plus belle. Sa main droite m’agace le sein tandis que l’autre descend jouer avec mon clitoris. Le sexe d’Alex continue de s’enfoncer en moi, ses allers-retours font monter une boule dans mon bas-ventre et je le sens au bord de l’abandon. Dans un ultime assaut, l’orgasme nous submerge.

Nous tombons sur le lit, essoufflés, transpirants de bonheur. Je n’arrive pas à détacher mon regard du sien comme si, à travers nos yeux, nos âmes s’entremêlaient à l’infini. La main d’Alex glisse vers mon visage. Ses doigts suivent délicatement la ligne de mes sourcils, puis ils s’attardent sur mes pommettes et sur mes joues pour descendre jusqu’à mes lèvres. Ses caresses réveillent en moi un désir tout juste rassasié.

– Encore ? lui ai-je demandé dans un sourire coquin.

– J’ai envie de te rendre heureuse toute la nuit, tous les jours, toute la vie...

11. Au grand jour

Nous atterrissons quelques heures plus tard. Le jet est parké près de la piste des jets privés de l'aéroport Barcelone-El Prat. Ni Alex ni moi n'avons envie de mettre fin à ce moment de folie et d'amour sensuel. L'air est chaud et le ciel étoilé. Nous nous faisons livrer un véritable petit festin : des fruits de mer agrémentés d'un champagne fin et savoureux.

- Et si nous partions loin d'ici, je ne sais pas... Sur une île déserte, par exemple.
- Ah ! très bonne idée. Nous pourrions nous rendre sur mon île dans l'archipel des Tuamotu.
- Quoi ? Parce que tu as une île aussi !

Je manque de m'étouffer.

- Mais quand y vas-tu ? Tu n'as jamais le temps.
- Justement, j'aimerais t'y emmener. J'ai enfin trouvé la raison pour y passer quelque temps. Je me suis toujours dit que s'il y avait un lieu où je pourrais un jour me réfugier sans que personne ne le sache, ce serait là-bas.
- Ça alors ! Et c'est vraiment le paradis ?
- Oui. Tu peux même surfer.
- Il faudra que tu m'apprennes alors...

Je vis un véritable conte de fées. Faites que ce moment ne s'arrête jamais !

Nous passons le reste de la soirée à nous aimer avant de nous endormir dans les bras l'un de l'autre. Alex respire doucement. Au petit matin, un steward du salon VIP de l'aéroport nous apporte une desserte avec un somptueux petit déjeuner. Une rose est posée dans un petit vase. Alex pose le plateau sur le lit, tandis que je me redresse.

- Le petit déjeuner est servi, dit-il en posant un doux baiser sur mes lèvres...

Il me propose du thé, du café ou du chocolat chaud.

- Je crois que je vais avoir besoin de café aujourd'hui. La nuit a été courte, dis-je d'un air malicieux en m'étirant langoureusement.
- À ce propos, je te ramène à Paris ?
- Je crains que ce ne soit nécessaire, dis-je avec une moue affirmative.

Après ce petit festin matinal, je fais une rapide toilette. Lorsque je sors de la douche, une robe et des dessous à ma taille sont posés sur un valet.

Il a encore pensé à tout !

Je le rejoins ensuite dans le salon sans oublier de le remercier. Il est assis dans un fauteuil prêt à décoller et son regard est triste. Je crois que le mien aussi. L'idée de devoir à nouveau le quitter ne m'enchante aucunement.

Sans un mot, je m'installe à côté de lui. Alex donne des indications pour le décollage et nous nous tenons la main jusqu'à Paris. Une fois l'avion posé sur le tarmac, je me détache et je m'assois sur ses genoux pour l'embrasser longuement. Nous restons là pendant de longues minutes, enlacés, sans prononcer le moindre mot. Comme si le temps suspendait son vol. Le jour est maintenant levé et la voix du pilote nous sort de notre torpeur :

« Nous sommes arrivés. J'espère que vous avez passé un bon voyage. »

– J'avais presque oublié qu'il fallait revenir à la réalité. J'étais coupée du monde là-haut, dis-je à Alex en attrapant mon sac à main.

Il me regarde faire en soupirant.

– Reste avec moi, Lou. Je veux que tu sois à mes côtés chez Bogaert.

– Alex. Tu sais bien que je ne peux pas. J'ai pris des engagements et je dois m'y tenir.

Je ne lui dis pas que j'ai même envisagé de m'éloigner de lui pour le protéger d'un éventuel enlèvement par Mike et Karine.

– Je comprends, Lou. Écoute, j'ai pris une décision. Nous devons fêter les cinq ans de la maison Bogaert. J'ai décidé que nous organiserons une grande soirée la semaine prochaine et...

Annoncer publiquement que nous sommes ensemble ?

– ... j'aimerais que tu t'installés chez moi les quelques jours où je serai à Paris, poursuit-il.

– Oui... Avec plaisir.

Je suis si heureuse de sa décision. Alex veut vraiment être avec moi et a décidé que nous allons passer plus de temps ensemble...

– Je rentre jeudi.

– Je te revois dans deux jours alors. C'est déjà trop loin, dis-je en me levant.

Je l'embrasse tendrement avant de m'éloigner.

Gilles est là, avec son air rassurant. Il me dépose chez Renex. Renée est déjà dans l'atelier, vaillante.

– Ah ! Tu as l'air d'aller mieux Renée, lui dis-je en l'embrassant.

– Oui. Mais toi, tu as une petite mine je trouve. Tu as passé une mauvaise nuit.

– Oh ! non. C'était même merveilleux ! Mais je suis triste de le quitter.

– Ce sera encore meilleur quand tu le reverras. Crois-en ma GRANDE expérience ! Quand revient-

il ?

– Jeudi.

– Dans deux jours ? T’es bien une foutue chialeuse toi, me lance-t-elle avec son accent titi parisien que j’adore.

Je lui souris avec une infinie tendresse avant d’ajouter :

– Allez, au boulot ! Comme ça le temps passera plus vite.

Finalement, cette nuit remplie d’étreintes amoureuses provoque chez moi un élan de créativité. Il faut vraiment que je vois Alex tous les jours. À ce rythme-là, la collection va être prête avant l’heure.

Hop ! Trois modèles de maillots de bain dans la journée !

Je rentre chez Papa le soir. Je suis heureuse de le voir. Depuis qu’il fait un peu plus attention à son alimentation, il va beaucoup mieux. Je le soupçonne même d’avoir un petit faible pour Michèle, la voisine...

Mercredi, j’arrive tôt à l’atelier. Charlotte déboule comme un ouragan en brandissant un carton d’invitation dans la main :

– Bonjour à toutes ! Regarde, Lou, ce que j’ai réussi à dégoter ! Tu ne m’avais rien dit.

– Quoi ? Qu’est-ce que c’est ?

– L’invitation pour la soirée Bogaert !

– Fais voir ?

Je lui arrache presque des mains.

– Mais... Je n’en ai même pas ! Comment ça se fait ?

– En même temps, tu viens de démissionner. C’est un peu normal, non ?

– C’est pas faux. Mais quand même, je sors avec le patron.

– Lou. Laisse-toi du temps. Tu n’es pas pressée, après tout.

– Et depuis quand es-tu devenue la voix de la sagesse ? lui dis-je en la poussant du coude. Qui es-tu et qu’as-tu fait de Charlotte ?

– Patience est mère de vertu... professe mon amie en remuant l’index avant de pouffer de rire.

Après tout, ce qui m’importe c’est d’être avec lui et c’est une grande première, nous allons passer plus de temps ensemble !

– Allez, continue Charlotte. Il va peut-être t’inviter personnellement. Bon. Tu en es où de la collection alors.

– Il me reste encore cinq modèles à trouver et je pense que nous pourrons lancer l’organisation du défilé.

– Je peux voir ?

– Bien sûr.

Charlotte fait glisser la souris de l'ordinateur sur l'écran pour tourner les pages virtuelles. Elle ne dit rien. Je retiens mon souffle. Son visage est inexpressif. Impossible de savoir si les modèles qui défilent lui plaisent et son opinion compte énormément pour moi.

Elle se redresse et me regarde sans rien dire. Puis elle lâche d'un coup :

– Putain ! T'avais raison, ce défilé va être PHÉ-NO-MÉ-NAL !

Je soupire de soulagement. Elle commente chaque modèle un à un et la matinée passe sans que je m'en rende compte. Renée se repose à l'étage et, ne voulant pas la déranger, nous partons déjeuner dans une brasserie près de l'atelier.

L'après-midi, nous décidons de téléphoner ensemble aux propriétaires de guinguettes. Malheureusement, notre enthousiasme ne semble pas communicatif et beaucoup nous disent non avant même que nous ayons fini d'expliquer notre projet. Nous ne sommes pas loin de renoncer lorsque Renée descend.

– Mais enfin, les enfants, dit-elle doucement, j'appelle tout de suite chez Gégène. C'est un copain !

– Gégène ? dis-je, pleine d'espoir.

– Oui. Nous en avons parlé, rappelle-toi. C'est sans doute la guinguette la plus connue de Paris. Il ne peut pas refuser, vu le nombre de fois où je lui ai ramené des clients célèbres.

– Ah ! Génial ! dit Charlotte. Ça règlera le problème du lieu comme ça.

Jeudi. C'est ce soir que je retrouve Alex chez lui. Je suis si impatiente que je suis montée sur pile.

Même Renée me demande de m'asseoir un moment.

– Tu me donnes le tournis, me dit-elle en me grondant.

– Je sais. Je ne tiens pas en place. J'ai tellement hâte d'être à ce soir !

Gilles doit venir me chercher pour m'emmener à l'hôtel particulier de Neuilly d'Alex.

Il est 19 h. Mon sac est déjà prêt depuis ce matin. J'ai rangé mes stylos et mes crayons au moins une centaine de fois en dix minutes. Je me tords les mains de stress.

J'aperçois à travers la vitre dépolie de la devanture une masse noire qui s'arrête devant la porte. Mon cœur bat la chamade.

Ça doit être la berline !

Je saisis mon sac et, avant même que Gilles n'ait le temps de descendre de la voiture, je suis assise à l'arrière.

- Bonsoir, Gilles. Comment allez-vous ? Je vous attendais.
- Bonsoir, mademoiselle Arpad. Je vois ça, répond-t-il en souriant.

Gilles enclenche la première vitesse et nous traversons Paris dans les embouteillages. Arrivés à Neuilly, Gilles saisit une télécommande qui ouvre un énorme portail vert de cinq mètres de haut. Impossible de voir derrière le portail et le mur de la même hauteur l'immeuble de type Hausmannien de trois étages qui se découvre à moi lorsque nous entrons dans l'immense cour.

J'ai pris plusieurs fois le jet. Je suis allée à Genève, puis à Los Angeles dans des demeures les unes plus belles que les autres et je suis toujours aussi impressionnée. D'autant plus qu'ici nous sommes à Paris, chez moi. Je savais que des maisons comme celle-là existaient, mais je pensais que jamais je n'en verrais une de près !

Mes jambes tremblent à l'idée de revoir Alex. Ma gorge se noue et lorsque Gilles m'ouvre la portière arrière, je lâche un timide « merci » étouffé par l'émotion.

Un homme en costume se tient sur le perron devant la porte d'entrée en haut de quatre marches.

- Bonsoir, mademoiselle Arpad. Je suis James, le majordome.
- Bonsoir, James.
- Monsieur Boagert vous attend à l'étage. S'il vous plaît.

James s'efface devant moi pour m'indiquer le chemin. J'emprunte des escaliers en marbre blanc. En haut, des roses sont éparpillées sur le sol, m'indiquant le chemin à prendre. Au bout d'un couloir, une double porte est ouverte. Il y a des bougies allumées partout. Les fenêtres sont ouvertes et les rideaux fins volent au gré d'une brise légère.

Mes yeux se voilent soudain. On m'a mis un bandeau, mais je n'ai pas peur. J'ai reconnu le parfum d'Alex. Je le sens derrière moi. Il m'embrasse dans le cou et je tressaille de joie.

– J'ai une surprise pour toi. Donne-moi la main.

Je le suis aveuglément et lorsqu'il dénoue le foulard, je découvre devant moi une robe, Bogaert bien sûr, magnifique, d'un bleu nuit époustouflant. Interloquée, je me tourne vers Alex.

- C'est la robe que tu porteras demain soir. Tu seras à mon bras et tu seras la plus belle.
- Ça veut dire que... ?
- Ça veut dire que demain soir, tu seras ma cavalière lors de la soirée Bogaert.
- Oh ! Alex ! C'est merveilleux ! Je suis si heureuse ! Je ne m'y attendais pas.
- Je sais, mais j'ai passé deux jours terribles à ne penser qu'à toi. Alors je me suis dit : au diable les convenances. Je t'aime et tout le monde doit le savoir !

Je suis aux anges !

– Attention, Lou. À partir de demain soir, tu dois t'attendre à être la cible des paparazzi. Des journalistes vont se poser des tas de questions sur toi et fouiller dans ta vie. Tu vas être traquée par les tabloïd. J'imagine déjà les gros titres : « Alexander Bogaert et sa cavalière mystère : les révélations

que vous attendiez », conclut-il cyniquement. Promets-moi de ne jamais croire un mot de ce qui est écrit dans ces torchons, ajoute-t-il.

– Je te le promets. Mais tu m’inquiètes. Je ne sais pas si je serai à la hauteur. Toi, tu as l’habitude.

– Sois naturelle et tout ira bien, me répond Alex en me baisant la main. C’est comme ça que je t’aime.

Il m’attire alors contre lui pour m’embrasser et me conduit vers sa chambre. Je glisse ma main dans ses cheveux. Le lit nous attend.

Le soleil pointe à peine ses rayons à travers la fenêtre. Il est 8 h du matin. Alex est déjà parti. Il m’a laissé un mot sur l’oreiller :

« Sois là à 17 h. Stylistes, coiffeurs et maquilleurs t’attendent. »

J’ai la pression. En fin de compte, je ne sais pas si j’ai envie d’y aller à cette soirée. J’envoie un texto à Charlotte :

« Appelle-moi dès que tu es réveillée. Urgent ! »

Puis je descends à la cuisine pour me préparer un café. Je ne crois pas que je pourrai avaler quoi que ce soit aujourd’hui. J’ai déjà mal au ventre tellement je suis stressée. Je croise James, le majordome d’hier.

– Bonjour, mademoiselle Arpad. Avez-vous bien dormi ?

– Bonjour, James. Oui, très bien. Merci. Je vais me préparer un café. Où est la cuisine, s’il vous plaît ?

James semble étonné.

– Le café est prêt, madame. Le petit déjeuner est servi sous la véranda.

– Oh ! pardon, ai-je répondu en riant. Je ne suis pas habituée...

Je le suis.

– Merci, James. Entre nous, je crois que les aliments auront du mal à passer aujourd’hui.

Le nom de Charlotte s’affiche alors sur mon téléphone.

– Devine !

– Tu es dans le Spa d’un palace à te faire masser les pieds par deux beaux gosses ?

– Mais non... dis-je en riant... Alex m’a invitée ce soir et... ?

– ... Et tu vas l’accompagner !

– Oui !

– Oh ! C’est top.

– Il a tout prévu : la robe, le coiffeur, le maquilleur, tout ça... Il faut que tu sois là et tu n’as pas le

choix. C'est à 17 h à Neuilly. Tu as déjà l'adresse !

– T'es sûre ? Je peux venir ? Je rêve justement d'une armada de gens dévoués pour me bichonner !

– J'ai une frousse de malade ! C'est notre première sortie officielle. On va me scruter de la tête aux pieds.

– T'inquiète. Je serai là pour te pincer le bras si ton sourire est trop coincé.

– Merci, Cha. C'est important que tu sois à mes côtés.

Je m'apprête à sortir pour trouver un bus ou un métro qui m'emmènerait à Bastille chez Renex lorsque Gilles m'ouvre la portière de la voiture.

– Je vous dépose, mademoiselle Arpad ?

– Je... d'accord. Ça me fera gagner du temps.

Dans la voiture, je ne décoche pas un mot. Je suis en pleine crise de panique en fait. C'est Gilles qui rompt le silence.

– Vous savez que Karine et Mike seront présents ce soir ?

Ah ! oui. Je les avais presque oubliés...

– Je m'en doute. J'ai hâte de voir leur tête quand ils me verront à côté d'Alex.

– Je les garderai à l'œil. Ne vous inquiétez pas.

Merde ! Déjà 16 h 30.

Je regarde ma montre quand j'entends toquer. J'ouvre la porte de l'atelier.

– Mademoiselle Arpad..., me dit Gilles en me saluant.

– Je prends mes affaires et j'arrive.

Chez Alex, coiffeurs, maquilleurs et stylistes sont sur le pied de guerre et m'attendent comme prévu. Je n'ai d'autres choix que de me laisser faire.

Je ne me sens pas à l'aise du tout. Je n'ai pas l'habitude qu'on s'occupe de moi. J'espère que mon amie va bientôt arriver. Elle débarque enfin, à bout de souffle, portant d'une main un cintre avec sa robe pour ce soir et de l'autre un sac contenant sans doute ses chaussures et ses accessoires.

– Ouf ! Dis donc, quel remue-ménage ici !

– Ah ! enfin. Je me sentais un peu seule. Toi, tu es dans ton élément. Tu as l'habitude avec les shootings.

– C'est simple. Tu fais comme si tu connaissais le principe. Surtout, ne jamais montrer ton étonnement.

Charlotte jette un œil dans la chambre.

- C’est la grande classe quand même. Ça change de ton studio au sixième étage.
- Tu m’étonnes.
- Et il est où ton Alex ? Tu vas me le présenter un jour peut-être ?
- Ce soir, c’est le bon soir, non ?
- Top ! Allez, au boulot.

Charlotte s’adresse à la maquilleuse :

- Vous croyez que vous pourrez vous occuper de moi après ?
- Bien sûr. Je suis disponible jusqu’à 19 h, lui répond-elle d’un air totalement dévoué.

Nous bavardons et spéculons sur la liste des invités. Charlotte, toujours au fait de l’actualité people, connaît déjà quelques noms de célébrités présentes. Deux heures plus tard, comme à son habitude, Charlotte est métamorphosée. Elle porte une robe de sa composition qu’elle a modifiée pour l’adapter au type de soirée.

Elle appelle un taxi avant que je n’enfile à mon tour ma robe et m’envoie un baiser en me souhaitant bonne chance.

- À tout à l’heure, lui ai-je lancé, inquiète, car Alex ne va pas tarder.

Il faut que je sois prête avant qu’il n’arrive.

Le coiffeur m’a relevé les cheveux dans un chignon simple, moderne et lisse. Le styliste m’aide à m’habiller. La robe bleu nuit parsemée de minuscules paillettes légèrement visibles est longue, droite et cintrée à la taille. Le décolleté est à peine plongeant. Elle est d’une classe.

Une fois la robe enfilée, je monte sur les chaussures à talons et, alors que je regarde le résultat final dans le miroir, Alex s’avance avec un pendentif en forme de cœur serti de deux diamants dans les mains.

- Voici un cœur pour sublimer mon diamant.

Alex attache le collier dans mon cou. Il est vêtu d’un smoking classique.

- Tu es prête ? me demande-t-il, l’œil brillant.
- Je crois.
- Tu es la plus belle ambassadrice de Bogaert, déclare-t-il en me baisant la main.

Nous prenons place dans la limousine noire qu’Alex a spécialement faite avancer devant le portail de son hôtel particulier. Le trajet passe comme dans un rêve. Alex est si beau que j’en ai le souffle coupé. Sa main dessine des arabesques sur mon bras et sa chaleur m’enveloppe.

Je tremble d’appréhension mais sa présence me rassure.

Nous arrivons devant le Bogaert Palace.

– Tu te souviens ? ai-je glissé à Alex. C’est ici que nous nous sommes rencontrés.

– Comment ne pas m’en rappeler. Tu étais trempée et je suis tombé immédiatement sous ton charme.

Gilles ouvre la portière. Alex sort en premier et me tend la main. Je me retrouve alors sur le tapis rouge. Des flashes d’appareils photo crépitent. Anxieuse, je serre très fort la main d’Alex alors que je réalise que ma vie vient de changer. Nous entrons dans le palace. Je cherche aussitôt Charlotte et je la vois cachée derrière une foule de curieux qui me fait un signe de la main.

Ouf. Enfin un visage familier.

Alex me présente à des personnes dont je ne retiens même pas les noms tant j’ai l’impression d’être débordée par les événements. Charlotte s’avance vers nous.

– Alex, je te présente Charlotte, ma meilleure amie, lui dis-je en lui tirant sur la manche.

– Ah ! voici la fameuse Charlotte. Vous avez une très belle robe. C’est vous qui l’avez créée ?

Charlotte rit à pleins poumons.

– Ah ! Lou a vendu la mèche, n’est-ce pas ?

– Absolument pas. Je sais reconnaître les jolies choses.

– Je vous l’accorde. Je peux vous l’enlever un moment ? demande Charlotte à Alex.

Elle m’entraîne vers le bar.

– Il est canon, Lou ! Je suis trop jalouse.

– Et Vivien alors ?

– Oh ! lui... Je crois que c’était terminé avant même que ça ne commence !

– Regarde autour de toi. Il y a sûrement un beau prince charmant qui t’attend quelque part.

– Eh bien tu vois, avec ton histoire, tu me redonnes espoir. Ça peut donc exister, dit Charlotte en se dirigeant vers le bar.

Mike passe alors devant moi sans me voir. Je lui saisis le poignet et, furtivement, je jette un œil sur ses boutons de manchette. Rien qui ne ressemble à ce que j’ai trouvé chez moi le jour du cambriolage.

– Bonjour Mike, comment allez-vous ?

– Bonsoir Lou, me répond-il d’un sourire narquois qui me fait froid dans le dos. J’espère que cette soirée vous plaira, ajoute-t-il avant de se détourner.

Charlotte me rejoint.

– T’as raison, il est vraiment louche l’Américain. C’est lui le demi-frère ?

– C’est bien lui. Et là, tu vois, il vient de rejoindre Karine, alias Nina. C’est la demi-sœur.

– Il y a du rebondissement ce soir ! Tu me tiens au courant pour les prochains épisodes ? Moi, je vais embrasser Brad là-bas. Tu vois ? La bombe sexuelle aux mensurations parfaites.

Je me retrouve seule quelques secondes. J’attrape une coupe au passage d’un serveur. Cécile de

Clève s'avance alors vers moi.

– Bonsoir Lou. Comment allez-vous depuis votre démission ?

– Cécile ! Je suis ravie de vous voir. Vous ne m'en voulez pas d'être partie ?

– À vrai dire, je trouve que ce que vous avez fait est une belle preuve d'amour et une façon de déclarer votre indépendance. Je savais pour vous et monsieur Bogaert.

– C'est lui qui vous l'a dit ?

– Il y a des choses que les femmes d'expérience devinent aisément. Vous êtes quelqu'un de bien, Lou. Je suis sûre que vous réussirez sans profiter de la renommée de Monsieur Bogaert. Faites-moi plaisir, ne vous perdez pas dans la jet-set. Et surtout, n'hésitez pas à m'appeler. Je serais ravie de déjeuner avec vous et de vous soutenir dans vos projets.

Et elle disparaît élégamment, comme une volute de fumée.

Je jette un rapide coup d'œil à l'assemblée. Les jet-setters habituels, Catherine Deneuve, Anna Wintour, Lou Doillon, Zac Efron, Scarlett Johansson, sont là. La blogueuse de mode Zoé Macaron, mon idole lorsque j'étais encore étudiante, est aussi présente. Alex apparaît alors dans mon dos et passe son bras autour de ma taille.

– Je crois que c'est le moment pour nous d'apparaître ensemble.

Il m'entraîne alors sur la piste de danse. La musique est lente et langoureuse. Le monde s'efface autour de nous. J'aperçois bien quelques flashes qui crépitent et des visages surpris et amusés par notre démonstration. Alex plonge son regard dans le mien, réveillant des sensations et des souvenirs charnels qui n'appartiennent qu'à nous. Je sens mon corps répondre au sien. J'ai le souffle court et la tête qui tourne. Mon cœur bat la chamade, les mains de mon amant sur la cambrure de mes reins irradiant d'une chaleur exquise et prometteuse.

La soirée passe au rythme de gens venus nous féliciter sur le couple que nous formons. Je suis de plus en plus impatiente d'être enfin seule avec lui pour laisser parler notre désir et le regard brûlant d'Alex m'enhardit.

– Partons, c'est assez pour ce soir et je te veux pour moi, murmure-t-il à mon oreille.

– Chez toi ? dis-je dans un souffle en collant mon corps contre le sien.

– Oui, nous avons une affaire urgente à régler, il me semble. Très urgente !

– Mais oui, c'est ça.

Je jette un œil sur Charlotte. Elle est en grande conversation avec le cousin du prince William.

Je ris et il m'entraîne vers la sortie de derrière, devant laquelle nous nous sommes rencontrés. La voiture nous attend. Au moment où je monte à l'intérieur, mon téléphone vibre. Ça doit être un message de Charlotte qui nous a vus partir.

Mais je lis :

« Tu as réussi, salope ! »

Alex se penche sur mon téléphone.

– Ah, dit-il en feignant la jalousie. Tu as déjà un admirateur.

J'ai peur qu'il lise le message. Je ne lui ai encore rien dit et ça n'est sans doute pas le moment.

– Non, ai-je menti. C'est Charlotte qui me taquine.

Les messages recommencent. Ce doit être Mike et Karine, mais je n'ai encore aucune preuve qu'ils sont bien derrière les menaces que je reçois. Dans le rétroviseur, j'aperçois le regard inquiet de Gilles. Il a dû deviner à ma tête que quelque chose ne va pas. Je me force à reprendre contenance pour ne pas alerter inutilement Alex. Je l'embrasse aussitôt pour changer de conversation après avoir éteint mon portable. Et puis je veux profiter de cette nuit. Je lui parlerai demain.

12. Manigances

La nuit a été douce et passionnée. Alex dort encore à mes côtés. À peine mon téléphone allumé qu'il ne cesse de vibrer. Au moins une vingtaine de textos et de messages vocaux. Apparemment, les nouvelles sont allées très vite sur les réseaux sociaux et les sites internet people s'en sont donné à cœur joie. Je surfe immédiatement sur mon smartphone. Les titres sont éloquentes : « Le Milliardaire enfin apprivoisé », « Le Milliardaire et l'inconnue du bal », « Il n'est plus célibataire ! »

Voilà. Ça y est. Les emmerdes commencent.

Parmi tous ces messages, un mail attire mon attention. C'est celui de John, le père d'Alex. Il répond enfin au mien. J'éteins à nouveau mon téléphone, bien décidée à lire le mail de John dès mon réveil, et je m'allonge à côté d'Alex.

Je m'en fous. Je ne l'allumerai plus jusqu'à lundi. Je veux rester avec Alex et oublier le reste du monde.

Le week-end passe trop vite. L'imagination d'Alex pour me satisfaire ne connaît pas de limite et nous inventons ensemble de nouveaux plaisirs sensuels.

Merde ! Le rendez-vous à la guinguette, j'avais oublié ! J'ouvre les yeux, il est 10 h... Et... le rendez-vous est à... 10 h !

Alex est parti tôt ce matin pour Dubaï. Toujours cette histoire de contrat à régler. Je me suis rendormie en pensant m'assoupir quelques minutes. Je me lave et m'habille à la hâte. J'attrape un croissant au passage et je salue James.

– Bonjour et au revoir James. J'ai été enchantée de faire votre connaissance !

Dehors, Gilles m'attend.

– Bonjour Gilles. Je suis ultra pressée. Vous croyez que vous pouvez prendre des raccourcis jusqu'à Bastille ?

– Je ferai au mieux, mademoiselle Arpad.

Dans la voiture, j'appelle chez Renex pour prévenir de mon retard. Ça ne répond pas. Je laisse un message, mais je suis inquiète. Florence devrait être là à cette heure-ci.

Lorsque j'arrive, il y a un mot sur la porte.

Renée est à l'hôpital Saint-Antoine. Rejoins-moi là-bas. Florence.

Au moment où je prends mon téléphone pour trouver l'adresse de l'hôpital, j'entends un bruit de moto qui accélère. Je me jette en arrière pour éviter de me faire renverser.

– Eh ! ai-je crié, interdite par l'effet de surprise. Mais ça va pas !

Le motard casqué m'a frôlée de très près. Il s'échappe ensuite à toute vitesse. Je porte alors la main à mon cœur. Il bat à cent à l'heure.

Il l'a fait exprès... C'est certain. Il était sans doute caché et il devait m'attendre. Mais qui ça peut bien être ? Arthur ? Le neveu coursier de Renée ? Il a bien une moto et nous nous sommes disputés il n'y a pas longtemps. Ou alors Mike, peut-être pour m'effrayer ?

Je décide d'en parler plus tard à Gilles. Je dois d'abord me rendre à l'hôpital pour m'assurer que Renée va bien.

Renée a été admise au service de pneumologie pour une embolie pulmonaire. Ça n'est pas très bon signe. J'entre dans sa chambre. Elle est sous assistance respiratoire. Florence est assise un peu plus loin.

– Ha ! Lou. Je l'ai trouvée inanimée ce matin quand je suis arrivée. J'ai tout de suite appelé une ambulance, mais j'espère qu'il n'était pas trop tard. Je ne sais pas depuis combien de temps elle gisait par terre.

– Tu as vu un médecin ?

– Oui. Il dit que son état est inquiétant.

La voix de Florence est chevrotante. Je la prends dans mes bras en essayant de la rassurer.

– Allez, tu sais bien qu'elle est costaud. Je suis certaine qu'elle va guérir.

Au fond de moi, je l'espère très fort. Nous restons un moment là. Puis je dis à Florence :

– Je vais aller chez Renex. Il faut que j'appelle le patron de chez Gégène.

– J'ai eu le temps de le prévenir. Il n'est pas venu du coup.

– Très bien. Je vais essayer d'avancer sur la collection alors. Je ne peux pas rester là à rien faire. J'en profiterai pour ramener des affaires de Renée.

– Tu as raison. De toute façon, elle voudrait que tu sois à l'atelier plutôt qu'ici.

– Appelle-moi s'il y a du nouveau. Je repasse en fin d'après-midi.

Décidément, je suis abonnée aux hôpitaux ces derniers temps ! Avec Papa et sa crise cardiaque, Renée qui récidive...

Sur le trajet, j'ouvre le mail de John Bogaert.

De :

John (john.bogaert@gmail.com)

À :

Moi (lou.arpad@gmail.com)

Objet :

RE : Mathew et Nina

Mademoiselle,

La mère de Nina et Mathew m'a dit où ils se trouvaient. Mathew est à Paris et Nina à Los Angeles, mais elle n'a rien dit sur le fait qu'ils travaillent pour Alexander. Nous ne sommes pas en bons termes. Je pense qu'ils veulent ruiner Alexander par l'intermédiaire d'industriels chinois, mais je ne sais pas de quelle façon. Il faut absolument que je parle à mon fils. C'est vraiment urgent. Pouvez-vous lui demander de me contacter ?

Merci beaucoup.

John Bogaert.

Ça se tient alors. Mike avec les Chinois au Plaza... C'est sûrement ça le plan qu'ils prévoient. Ruiner Alex. Je dois tout lui raconter : Mike, Karine, les menaces, le complot, le motard qui a manqué de me tuer ce matin... J'essaie son portable mais la ligne est coupée. La panique commence à me gagner. Je tente vainement de me rassurer. C'est sûrement comme la dernière fois, il n'a pas de réseau.

Respire, Lou ! Une chose à la fois

Pour le moment, il faut que j'alerte Gilles sur l'incident de tout à l'heure avec le motard. J'ai eu vraiment peur. Je prends le métro pour me rendre à l'atelier. Toutes ces histoires commencent véritablement à peser lourd sur mon moral et je ne souhaite qu'une chose : retrouver l'homme que j'aime et me blottir dans ses bras pour ne plus penser à rien. Deux jours passent et je me concentre sur des tâches urgentes pour ne pas me laisser aller au désespoir. Le défilé à la guinguette, Papa et Paul que je n'ai pas beaucoup vus ces derniers temps, l'hôpital où séjourne Renée. Heureusement, la collection avance bien...

Je retrouve enfin Alex le jeudi soir. Il passe me chercher à l'atelier et nous nous rendons chez lui. Son contrat à Dubaï s'est bien passé et il semble détendu. Je décide d'en profiter pour lui parler.

– Tu as vu les journaux, je suppose. Ils se déchaînent cette semaine. Mais ne t'inquiète pas, bientôt, ce sera oublié, me dit-il en m'embrassant tendrement.

– Oui. Tu avais raison, ça n'est pas très amusant. Alex, il faut que je te parle de quelque chose de très important.

– Je t'écoute.

Il s'assoit sur le canapé et je le rejoins en le regardant droit dans les yeux.

– Voilà. C'est délicat. Je t'avais dit que j'avais rencontré ton père.

– Oui. Continue, dit-il.

Je vois sa mâchoire se crispier.

– Eh bien, il m'a avoué quelque chose qui pourrait bouleverser ta vie. Je n'ai pas voulu t'en parler avant parce que je n'étais pas certaine de ce qu'il racontait.

Le visage d'Alex s'assombrit encore plus.

– Vas-y. Je t'écoute. Qu'est-ce qu'il y a de si grave ?

Je reprends alors mon récit sur son père : sa vie après avoir divorcé d'Helen, la mère d'Alex, sa nouvelle femme, la naissance de deux enfants appelés Nina et Mathew...

Alex marque un silence pesant.

– J'ai une sœur et un frère ? demande-t-il, abasourdi.

– C'est ça.

– Je n'y crois pas. C'est un pervers manipulateur ! Il ment. J'ai coupé les ponts avec lui depuis trop longtemps. Je n'ai plus rien à voir avec lui, assène Alex, furieux.

– Alex, il dit la vérité. Gilles a vérifié auprès d'un de ses contacts à Interpol.

– Putain ! Combien il réclame ? C'est pour ça qu'il est venu te voir, hein ? Il veut de l'argent en échange d'informations ?

Alex s'emporte. Je prends mon courage pour lui annoncer la suite mais ma voix vacille.

– Non, pas vraiment. Il veut te mettre en garde. Ses enfants ont disparu de la circulation et il craint qu'ils ne préparent un mauvais coup.

J'enchaîne sans lui laisser le temps de m'interrompre.

– Avec l'aide de Gilles, j'ai vérifié les identités de deux de tes employés...

J'inspire en craignant le pire. L'instant est délicat.

– Il s'avère en fait que Nina est en fait... Karine.

– Quoi !

Alex se lève d'un bond. La colère qui bouillonne en lui est plus que palpable. Hésitante, je rajoute.

– Et Mathew a pris le nom de Mike Tucker, et travaille comme assistant marketing de l'équipe Bogaert France.

Je sors mon téléphone et lui montre le dernier mail que j'ai reçu de son père.

Alex explose, furieux.

– C’est impossible ! Personne ne peut usurper une identité autour de moi. J’ai une batterie d’employés, d’enquêteurs et d’avocats que je paie gracieusement pour éviter ça !

Comment je vais lui parler des menaces par téléphone maintenant ? Et des mails que j’ai volés sur l’ordinateur de Mike ?

Soudain, il semble s’adoucir un peu. Il me prend les mains.

– Lou. Je vais vérifier tout ça. C’est peut-être faux. Je ne sais pas quoi penser. Il faut se méfier de mon père et de ce qu’il peut dire. Je ne veux surtout pas te mêler à tout ça. C’est toi qui pourrais être en danger maintenant.

– Ne t’inquiète pas pour moi. C’est toi qui es visé je pense. Moi, je ne suis qu’un tout petit pion dans le jeu.

– Je t’interdis en tout cas d’avoir d’autres contacts avec mon père.

– Comme tu voudras Alex. Promets-moi que tu te méfieras de Karine. D’accord ?

Alex ne dit rien. Il me pose un baiser brûlant sur les lèvres. J’ai peur de le perdre à cet instant. Je me couche un peu plus tard. Alex ne me rejoint pas. Il reste éveillé une partie de la nuit à ruminer, à marcher de long en large dans la chambre, sans rien dire. Je crois qu’il faut que je le laisse tranquille...

Lorsqu’il me rejoint enfin, il s’endort sans un mot. Son sommeil est agité. Il parle à nouveau. Je crois comprendre :

« Ne me tue pas Maman. Je suis Alex. Pas Charles. Papa est un lâche. »

Au petit matin, je me sens épuisée par cette nuit mouvementée. J’ai l’impression de ne pas avoir dormi. Alex a les traits tirés lui aussi.

– Je pars à Monaco pour la journée. Je réglerai le problème en rentrant, me dit-il en m’embrassant sur le front avant de partir.

Puis il rajoute en se retournant :

– Je t’aime, Lou.

Et il s’en va, l’air soucieux. Je reste interdite.

Il me l’a dit ! Il me l’a dit !

Je ne sais pas pourquoi, mais ces paroles ont un effet rassurant sur moi.

Il va prendre les choses en main maintenant.

Je pars chez Renex le cœur plus léger. Renée doit rentrer de l’hôpital et je vais m’occuper d’elle et de la collection plus sereinement maintenant.

Une ambulance est garée devant la porte de l'atelier. Renée en sort dans un fauteuil roulant poussé par un ambulancier.

– Renée ! Comment te sens-tu ? lui ai-je demandé.

– Ça va, ça va, me répond-elle d'un air détaché. Va plutôt te mettre au travail. Je ne veux pas te retarder.

– D'accord. Si tu as besoin de quoi que ce soit, tu m'appelles. Je passerai te voir tout à l'heure.

– Ce n'est pas la peine, Florence m'a collé une bonne femme pour s'occuper de moi toute la journée.

– C'est une bonne chose, Renée.

Elle grogne dans sa barbe et s'éloigne contre son gré avec l'ambulancier qui l'entraîne à l'intérieur.

La journée passe à une vitesse incroyable. Il est 20 h lorsque je reçois un SMS d'Alex :

« Rendez-vous au Bogaert Palace à 20h 30. J'ai une surprise pour toi. »

Habituellement, Gilles m'attend pour me conduire là où Alex le veut. Mais ce soir, il n'est pas là. Pas de temps à perdre. J'attrape un taxi place de la Bastille. À l'intérieur, j'ai comme un mauvais pressentiment. Je me souviens de ce que Gilles m'a dit : il faut qu'il sache où je suis. Je lui envoie un rapide message :

« Je vais au Bogaert Palace retrouver Alex. »

J'entre dans le hall et me dirige vers l'accueil. Le même homme qui m'avait accueillie froidement lorsque j'avais retrouvé Alex ici même à notre premier rendez-vous se tient derrière le guichet.

– Bonsoir, mademoiselle Arpad, me dit-il tout sourires en me reconnaissant.

– Je dois retrouver monsieur Bogaert.

– Oui. Bien sûr. Voici la carte de la suite « Charlie ».

– Merci.

Encore ce prénom, Charlie, son jumeau décédé.

J'introduis la carte dans le système d'ouverture et j'entre. À l'intérieur, personne. Pas d'Alex. Pas de surprise. Au bout de vingt minutes, je commence à m'inquiéter.

Et s'il lui était arrivé quelque chose ? Peut-être a-t-on voulu m'éloigner ?

À cet instant, mon téléphone sonne. C'est Florence.

– Lou ! Viens tout de suite à l'atelier. Il y a le feu !

– Quoi ! Mais... où est Renée ?

- Elle est en vie mais les pompiers l’ont ramenée à l’hôpital dans un état critique.
- J’arrive !

Je pars aussitôt en courant. Tandis que je longe le long couloir du palace, j’appelle Gilles.

- Gilles ! Il y a le feu chez Renex !
- Où êtes-vous ?
- Au palace.
- Je suis à cinq minutes. Je viens vous chercher.

Lorsque nous arrivons sur les lieux, les pompiers sont venus à bout de l’incendie.

- Florence ! ai-je crié, en proie à la panique. Que s’est-il passé ?
- C’est une catastrophe ! Tout est foutu. Les modèles, les ordinateurs, la collection... hoquette Florence. Heureusement, Renée est sauvée...

Je regarde, impuissante, les flammes mettre fin à mon rêve.

Je dois parler à Renée...

Je me rends à son chevet. La vieille dame a du mal à parler. Elle est sous oxygène. Ses poumons ont été touchés. Elle ôte son masque pour me chuchoter quelque chose à l’oreille.

- Il y avait quelqu’un. Je le sais. Le feu est parti d’en bas. C’est... criminel.

13. Avant la tempête

Alex, Alex, Alex...

Je répète son nom, comme une litanie. Recroquevillée sur le canapé, la boîte de mouchoirs à portée de main, je voudrais ne plus pleurer mais c'est plus fort que moi. Je ne comprends pas. Je passe en revue les quarante-huit dernières heures, j'analyse chaque mot, chaque geste, les siens comme les miens, pour essayer de trouver la faille. Peine perdue. Alex m'a quittée et je ne sais même pas pourquoi. Je passe par des périodes de déprime profonde qui alternent avec des moments de colère. Colère contre moi, qui n'ai rien vu venir, et qui suis incapable de faire autre chose que d'imbiber mon oreiller de larmes. Colère contre lui, qui n'a même pas daigné s'expliquer. Je dois être la première fille à se faire plaquer en direct devant un journaliste. Notre rupture a fait la une de tous les tabloïds. On y voit une photo d'Alex, beau comme un dieu grec, au bras d'une créature sublime juchée sur vingt centimètres de talons aiguilles. Et cette créature, évidemment, ce n'est pas moi. Cette créature n'a pas le nez rouge et les yeux gonflés d'avoir trop pleuré. Elle a un regard de biche énamourée parfaitement fardé et un décolleté à flanquer le vertige à un alpiniste confirmé.

Pour la trois millième fois (au moins), je me remémore les dernières heures passées avec Alex, au chevet de Renée, et j'essaie de comprendre.

Deux jours plus tôt...

Après l'incendie de l'atelier, je décide de rester auprès de Renée jusqu'à son réveil. Ce qu'elle m'a confié à son arrivée à l'hôpital m'inquiète au plus haut point : « C'est... criminel. Il y avait quelqu'un, je le sais. Le feu est parti d'en bas. »

Ses poumons ayant été atteints, elle est sous oxygène, mais le médecin s'est montré rassurant : ses jours ne sont pas en danger et elle pourra sortir d'ici la semaine prochaine. Néanmoins, c'est une vieille dame, et je ne peux pas m'empêcher de m'inquiéter : Renée n'est pas seulement ma patronne mais aussi une amie. Elle paraît si fragile sous le drap amidonné qui se soulève à peine au rythme de sa respiration. Pour la première fois depuis que je la connais, elle paraît son âge. Même sa flamboyante chevelure rousse semble terne sur le coton immaculé de son oreiller.

– Lou ? Comment va-t-elle ? Comment vas-tu ? me demande Alex d'une voix étouffée.

Il est entré dans la chambre si silencieusement que je ne l'ai pas entendu. Il se tient au pied du lit, le visage presque aussi blanc que les draps. Ses cheveux noirs sont en bataille et je devine, en le voyant y passer et repasser nerveusement la main, qu'il est fou d'inquiétude. J'ai un petit pincement au cœur en réalisant que, même dans ces circonstances tragiques, je ne peux pas m'empêcher de le trouver d'une beauté stupéfiante.

– Elle va bien, Alex. Et moi aussi. On s'occupe d'elle.

En deux enjambées, il est près de moi et ses bras m'emprisonnent.

– Lou, oh, Lou... murmure-t-il en enfouissant son visage dans mes cheveux. J'ai eu tellement peur. En rentrant de Monaco, je suis passé au siège de Delux Inc. C'est à ce moment que Gilles a appelé pour me prévenir que le feu avait détruit l'atelier et que tu étais à l'hôpital avec Renée. J'ai cru que tu étais blessée aussi. J'ai roulé comme un dingue pour arriver jusqu'ici.

Je passe mes bras autour de sa taille et me blottis contre lui.

– Tout va bien, ne t'en fais pas. Je n'étais pas à l'atelier. C'est Florence qui m'a téléphoné pour me mettre au courant.

– J'ai cru devenir fou, tu sais. Je ne supporterais pas qu'il t'arrive quoi que ce soit.

Il me caresse le dos tout en me serrant plus fort contre lui. J'ai le nez enfoui dans sa chemise et je le respire ; il sent incroyablement bon, comme toujours. Il porte un parfum léger, fruité, qui me donne envie de le goûter et de le dévorer. Comme le lieu ne s'y prête pas, je me contente de passer mes mains sous sa chemise et de tendre les lèvres vers lui pour qu'il m'embrasse. Visiblement, il a eu la même idée, puisque, à peine ai-je renversé la tête en arrière que sa bouche se pose sur la mienne avec force. C'est un baiser appuyé, fougueux, qui traduit toute l'urgence et l'inquiétude qui l'habitent. Je me fais un plaisir d'y répondre avec la même ardeur, et même plus, tout en caressant ses fesses à travers son pantalon, jusqu'à ce qu'il s'écarte en souriant légèrement.

– Doucement, mademoiselle Arpad. Vous ne voudriez tout de même pas que votre patronne se réveille et nous surprenne à demi nus ?

– Renée en a vu d'autres.

Je me détache néanmoins de lui, à regret. Il s'assied sur le fauteuil des visiteurs et m'attire à lui. Je m'installe sur ses genoux et nous discutons à voix basse, pour ne pas déranger Renée.

– Que disent les médecins ? me demande-t-il.

– Il y a eu plus de peur que de mal. Ils ont effectué des prises de sang qui n'ont rien révélé de grave. Il n'y a ni œdème ni obstruction bronchique, contrairement à ce que laissaient penser la toux et la dyspnée. Ils vont la garder sous oxygène, et la mettre sous perfusion pour quelques jours, mais c'est plus à titre de précaution et de veille.

– Tant mieux. Et toi, ma Lou ? Comment vas-tu ? Comment te sens-tu ? insiste-t-il en m'effleurant la nuque de ses doigts.

– Beaucoup mieux depuis que tu es là, dis-je doucement. Mais toute ma collection rétro, celle prévue pour le défilé d'été de Renex, a brûlé. Il n'en reste plus rien, pas même les modèles numériques puisque les ordinateurs ont été détruits eux aussi.

– Tu n'as pas fait de sauvegarde ? Il me semblait que tu copiais systématiquement tout sur un disque dur externe ?

– Oui, mais c'était juste au cas où l'ordinateur planterait et effacerait toutes mes données. Donc, le disque dur restait dans mon bureau, à l'atelier...

En disant cela, je sens ma gorge se nouer.

Tout mon travail. Tous mes rêves. Partis en fumée. Et ceux de Renée aussi.

Je sens que les larmes ne sont pas loin, mais je ne veux pas pleurer. Alex dépose dans mon cou de multiples petits baisers, légers comme des plumes, qui me donnent des frissons dans tout le corps malgré ma tristesse.

– Rien n'est perdu, Lou. Le principal, c'est que vous alliez bien, toutes les deux. On va trouver une solution.

– Mais comment veux-tu arranger ça ? Le défilé est dans un mois. J'ai beau retourner le problème dans tous les sens, je ne vois aucune issue.

– Je vais y réfléchir. Je te promets que Renex aura son défilé d'été.

Je m'abandonne dans ses bras.

Il a l'air tellement sûr de lui ! Est-ce que quelque chose ou quelqu'un lui a déjà résisté ? Oh Alex, je voudrais tellement y croire !

Tout à coup, j'ai envie de tout lui raconter : les soupçons de Renée quant à la nature criminelle de l'incendie, les messages de menace que j'ai reçus, la mise à sac de mon appartement, mes doutes à propos de Mike et Karine : sont-ils vraiment son demi-frère et sa demi-sœur ? Ou de simples employés chez Bogaert ? Je ne suis pas sûre que le moment soit bien choisi, il est déjà tellement inquiet, mais j'ai besoin de lui parler, de me confier à lui. J'ai besoin de sa force. Et puis, cela le concerne aussi, je ne peux pas lui cacher des choses si graves. Je ne veux pas que notre relation se bâtisse sur des non-dits. Je ne sais pas comment aborder le sujet alors je décide de commencer par lui demander quelle surprise il voulait me faire, quand il m'a donné rendez-vous au Bogaert Palace. Il fronce les sourcils.

– Quel rendez-vous ? demande-t-il, perplexe.

Je le taquine.

– Celui de vingt heures trente, précisément. Pour lequel tu m'as posé un lapin. Comment peux-tu être un si brillant homme d'affaires en ayant si peu de mémoire ?

– Je ne t'ai donné aucun rendez-vous, dit-il avec aplomb.

Presque amusée de sa mauvaise foi, je sors mon téléphone pour lui montrer le texto qu'il m'a envoyé en début de soirée.

– Ça ne vient pas de moi, déclare-t-il en fronçant les sourcils, visiblement préoccupé.

Je m'apprête à lui demander si Karine était avec lui chez Delux Inc (une bonne façon de lui faire part de mes soupçons car elle aurait très bien pu m'envoyer ce texto... mais dans quel but ?) quand on toque à la porte. Nous nous levons soudainement et Alex me rattrape au vol quand je me prends les pieds dans les siens, ce qui lui arrache un petit sourire en coin. Avant que nous ayons pu répondre, le Dr Schneider fait irruption dans la chambre, suivi par un grand blond à l'air sombre. Le médecin fait les présentations.

– Mademoiselle Arpad, monsieur Bogaert, je vous présente le lieutenant Nils Eriksen, en charge de l'enquête sur l'incendie.

– Enchantée, dis-je poliment, en réponse au salut glacial du lieutenant.

Quant à Alex, il se contente d'un hochement de tête. Cela m'étonne de lui, d'habitude si courtois. Mais il faut dire que ce Nils Eriksen est d'une froideur peu commune. C'est un homme au visage dur, à la carrure impressionnante. Le Dr Schneider se tourne vers lui, paraissant minuscule à ses côtés.

– Je vous laisse. Je vous prie de respecter le repos de madame Moreau et de ne l'interroger qu'en ma présence.

– Entendu, répond le lieutenant d'une voix rauque de fumeur. Je serai très bref, poursuit-il à notre intention. Je souhaite seulement noter vos coordonnées, mademoiselle Arpad, et convenir avec vous d'une heure pour entendre votre déposition, demain.

– Sa déposition ? intervient Alex pendant que je note mon numéro de téléphone et mon adresse sur un Post-it. Il s'agit donc d'un acte criminel ?

– Pas nécessairement, monsieur Bogaert, mais les dépositions permettront de le déterminer. Il y a eu une victime, dont mademoiselle Arpad est l'employée et l'amie. C'est la procédure classique dans ce cas de figure.

Il a répondu d'un ton posé, tout en observant attentivement Alex, comme s'il guettait ses réactions. Je suppose qu'à cause de son métier, il est dans sa nature de soupçonner tout le monde mais je me sens mal à l'aise en sa présence. Je me rapproche d'Alex, qui ne détourne pas le regard de lui et semble le défier de toute sa hauteur. Alex est plus grand mais le lieutenant est plus massif.

– Puisque vous êtes là, monsieur Bogaert, puis-je vous demander un numéro où vous joindre ? Il est possible que je doive vous entendre aussi.

– Certainement, répond Alex en lui tendant une carte de visite. Si je peux me montrer d'une quelconque utilité dans cette affaire, j'en serai ravi.

Son ton tranchant dénote avec l'amabilité de ses propos et je ne comprends pas l'animosité qui semble irradier des deux hommes. On dirait deux taureaux prêts à charger. Le lieutenant Eriksen le remercie d'un hochement de tête et se tourne vers moi.

– Demain, neuf heures quinze au commissariat central, faubourg Saint-André, cela vous convient-il ? me demande-t-il d'une voix radoucie en me prenant le Post-it des mains.

– Oui, oui, dis-je, un peu angoissée à l'idée d'être convoquée dans un commissariat, et par un flic si intimidant, par-dessus le marché.

– Parfait, dit-il en s'installant dans le fauteuil, étendant ses longues jambes. Je vais attendre le réveil de madame Moreau. J'aimerais connaître sa version des faits.

– Lou, il est tard, me dit Alex en tournant le dos à Eriksen, qui a déjà fermé les yeux et semble parti pour s'accorder un somme. Dans deux heures, il fera jour. Tu as besoin de te reposer. Je sais que tu voulais rester auprès de Renée mais tu ne tiens plus debout et elle est en sécurité maintenant. Veux-tu que je te raccompagne ?

J'acquiesce en étouffant un bâillement. Je m'aperçois que j'ai tenu toutes ces dernières heures sur les nerfs et que j'ai atteint mes limites. Je me traîne jusqu'à la voiture, soutenue par Alex. Je suis à

peine installée sur le siège confortable de la Bentley que je m'endors.

J'ouvre difficilement un œil quand Alex détache ma ceinture de sécurité puis me prend dans ses bras pour me porter jusqu'à chez lui. Je me pelotonne contre lui.

Je pourrais passer ma vie comme ça, ici, avec toi. Besoin de rien d'autre.

Alex me dépose sur son lit et commence à me déshabiller. À travers les brumes du sommeil, je sens mon corps réagir au frôlement de ses mains sur ma peau. Lorsqu'il dégrafe mon soutien-gorge, il en profite pour laisser glisser ses doigts sur mes seins, négligemment, et cela me fait gémir doucement. Il se penche sur moi, ses lèvres prennent les miennes avec tendresse.

– Repose-toi, ma Lou, dit-il en ramenant le drap sur moi.

Et je m'endors. À ce jour, c'est la dernière fois que l'homme de ma vie, Alexander Bogaert, milliardaire, élu « homme le plus sexy de Paris » m'a embrassée. Avouez qu'il y a de quoi pleurer toutes les larmes de son corps...

Le lendemain, je suis réveillée par une musique en sourdine, que j'identifie comme étant Paris, la trente et unième symphonie de Mozart. Je souris en m'étirant : je me souviens avoir dit à Alex, lors de notre premier repas en tête à tête, que c'était ma favorite... car je n'en connaissais pas d'autres ! Étant enfant, j'avais une boîte à musique qui la jouait, une jolie boîte de bois rouge que m'avait offert ma mère. Je l'emmenais partout avec moi ; je ne me lassais pas de contempler ses minuscules rouages en action. Je trouve l'attention d'Alex délicate et touchante. Je suis seule dans le grand lit et je voudrais bien dormir encore un peu mais je me rappelle mon rendez-vous matinal avec le lieutenant Eriksen. Cela suffit à me renfrogner, tout à coup. Heureusement, un petit mot d'Alex sur la table de chevet me rend ma bonne humeur :

« Ma belle au bois dormant, je dois assister à une très ennuyeuse mais très importante réunion ce matin à Naples. On se retrouve à 19 h au Bogaert Palace. »

Voilà une soirée qui s'annonce merveilleuse.

Jamais je n'aurais imaginé que ce serait, en fait, la pire de ma vie !

J'arrive légèrement en retard au commissariat. J'ai refusé que Gilles me conduise car j'avais envie de marcher... et je me suis égarée. J'avais pourtant étudié le trajet sur Internet avant de partir mais j'ai flâné dans les ruelles... et voilà ! Je presse le pas. J'ai hâte d'en finir avec ma déposition pour aller voir Renée et ensuite rejoindre Alex.

Le commissariat ne ressemble pas à ce que j'imaginai. C'est un gros cube aux murs verdâtres, qui bourdonne d'activité. Un petit flic pressé me conduit en bougonnant dans les dédales des couloirs jusqu'au bureau du lieutenant.

– Bonjour, mademoiselle Arpad, me dit Eriksen en me faisant asseoir dans un fauteuil inconfortable, face à son bureau. Ravi de vous revoir.

– Bonjour, dis-je, mal à l'aise, en réajustant les bretelles de ma robe.

Il m'observe un moment sans rien dire, toujours aussi impressionnant, avec ses épaules trop larges et son regard couleur glacier. Mais il paraît épuisé, il a de grands cernes sous les yeux, un début de barbe, et ses vêtements sont froissés. Comme s'il avait lu dans mes pensées, il s'excuse en faisant un vague geste de la main vers son tee-shirt défraîchi.

– Pardonnez ma tenue négligée, je ne suis pas présentable. Mais je n'ai pas dormi cette nuit et je n'ai pas non plus pris la peine de me changer.

Sans me laisser le temps de répondre, il enchaîne :

– J'ai pu interroger madame Moreau ce matin...

Voyant ma mine inquiète, il s'empresse de préciser :

– Elle se remet bien, ne vous tracassez pas.

Et il ajoute, avec un petit sourire fatigué :

– Elle a déjà entrepris de faire tourner en bourrique le personnel hospitalier en réclamant à cor et à cri de rentrer chez elle. Je l'ai même entendue menacer le Dr Schneider de le dénoncer à sa force de police personnelle (je suppose qu'elle parlait de moi) pour autorité abusive, séquestration et maltraitance sur personne âgée.

Je me surprends à sourire en imaginant Renée harceler ce pauvre médecin. La voix d'Eriksen laisse transparaître son amusement et il me paraît tout à coup moins hostile. Il continue, en haussant les épaules :

– Bref, pour revenir à ce qui nous préoccupe : selon elle, l'incendie serait criminel.

– Oui, elle m'en a parlé. Elle m'a dit que le feu était parti du stock, au rez-de-chaussée, et qu'elle était persuadée qu'il y avait quelqu'un.

Eriksen hoche la tête. Visiblement, je ne lui apprends rien.

– Mademoiselle Arpad, reprend-il en s'asseyant face à moi, sur un coin du bureau, à votre avis, quelqu'un pourrait-il vouloir nuire à madame Moreau ? Lui connaissez-vous des ennemis, sur un plan personnel ou professionnel ?

J'hésite avant de répondre. J'y ai longuement réfléchi hier, avant l'arrivée d'Alex à l'hôpital et je ne vois vraiment pas qui pourrait en vouloir à Renée. Par contre, une petite voix me suggère que ce n'est peut-être pas sans rapport avec les menaces que j'ai reçues. Que la cible n'était peut-être pas Renée mais moi. Sentant mon hésitation, Eriksen m'encourage doucement :

– Mademoiselle Arpad, le moindre détail pourrait s'avérer primordial. Dites-moi tout ce qui vous passe par la tête, peu importe que cela vous semble ridicule. Je saurai faire le tri entre ce qui est important et ce qui n'a aucun rapport avec notre affaire.

Je décide de lui faire confiance, en partie du moins, et je lui décris la mise à sac de mon

appartement, ma rencontre intrigante avec John, le père d'Alex, les messages de menace que j'ai reçus, et même l'épisode embarrassant des toilettes, quand je me suis retrouvée enfermée de l'extérieur. Je lui parle de tout cela en vrac, dans le désordre, mais il a l'air de suivre sans problème et de comprendre parfaitement tout ce que j'essaie d'expliquer. Il prend rapidement des notes sur son calepin et me pose des questions pour me relancer quand je ne sais plus comment m'y prendre pour dérouler le fil de mes pensées. Je suis soulagée de pouvoir enfin m'ouvrir à quelqu'un susceptible de nous aider, Alex et moi. Je lui raconte tout à une exception : je passe sous silence mes soupçons à propos de Mike et Karine. Je ne veux pas accuser sans preuve, sur la seule foi des paroles de John, que je ne connais pas et qui m'a paru fuyant, hypocrite. De plus, Alex m'a assuré qu'il était impossible que qui que ce soit travaille sous un faux nom chez Bogaert. Pas avec la batterie d'enquêteurs et d'avocats qu'il embauche. Après tout, Eriksen est flic, c'est même un excellent flic, d'après ce que j'ai pu lire sur Internet tout à l'heure. Si vraiment Mike et Karine portent de faux noms, il le découvrira immédiatement quand il remontera la piste des textos et interrogera le personnel de Bogaert. À partir de là, il enquêtera forcément sur eux. Je termine mon long récit avec le faux rendez-vous donné depuis le portable d'Alex.

– Hier soir, je devais travailler tard à l'atelier, pour avancer sur la collection rétro. Mais j'ai reçu un texto d'Alex. Il me demandait de le retrouver au Bogaert Palace à vingt heures trente, pour une surprise. Je suis montée à l'appartement de Renée pour m'assurer qu'elle n'avait besoin de rien et j'ai filé. Vous connaissez la suite.

– En effet... Savez-vous si Renée avait prévu de s'absenter ce soir-là ?

– Oh non, sûrement pas. Elle sortait tout juste de l'hôpital, suite à son embolie pulmonaire, avec deux jours d'avance. D'ailleurs, elle était encore en fauteuil roulant.

– Avec deux jours d'avance ? s'étonne Eriksen. Elle aura donc réussi à user suffisamment les nerfs des médecins pour qu'ils la mettent à la porte avant terme ?

Il a dit cela sur un ton très sérieux mais je ne peux pas m'empêcher de pouffer en imaginant les médecins, épuisés, signer son bon de sortie à Renée pour se débarrasser au plus vite de cette vieille dame trop impétueuse. Eriksen semble se détendre lui aussi et me propose aimablement à boire avant qu'on se sépare. Je m'aperçois qu'il y a plus de deux heures qu'on est enfermés dans ce bureau et je suis assoiffée. J'accepte bien volontiers. Il hèle un policier dans le couloir et lui réclame café, jus d'orange et croissants.

– Je n'ai rien mangé depuis hier, s'excuse-t-il quand j'ouvre des yeux ronds en voyant l'énorme pile de viennoiseries rapportée par l'agent. Et mes hommes connaissent mon appétit...

14. Rupture sans préavis

En quittant le commissariat, j'appelle Renée pour lui proposer de manger ensemble ce midi.

– Tu n'imagines pas à quel point ça me ferait plaisir, ma chérie, me dit-elle. Je compte sur toi pour nous trouver un dessert digne de ce nom. Ce qu'on nous sert ici est à peine comestible. Du papier mâché aurait plus de goût.

Je lui promets de faire de mon mieux. Quelques rues plus loin, je m'arrête à la pâtisserie des Délices, un lieu qui mérite largement son nom. Après maintes hésitations, je jette mon dévolu sur une tarte à l'orange dont le parfum et la couleur ambrée me narguent et raviront les papilles exigeantes de mon amie.

Tout en déjeunant, nous discutons des récents événements. Renée a meilleure mine qu'hier mais, bien qu'elle s'en défende, elle paraît durement éprouvée. Renex est toute sa vie et je fais de mon mieux pour lui remonter le moral. Elle s'inquiète aussi pour moi.

– Je suis tellement désolée pour ta collection, Lou. Tu avais travaillé si dur. Je suis persuadée que le défilé aurait eu un succès fou. C'était à la fois rétro et visionnaire.

Je hausse les épaules, gênée, mais Renée insiste :

– Tu dois apprendre à accepter les compliments, jeune fille. Même Felipe Dacôme a été impressionné par tes modèles.

Felipe Dacôme ! J'en reste sans voix ! LE Felipe Dacôme ? Le concurrent le plus coriace de Bogaert, l'homme qui a chamboulé le Tout-Paris il y a quelques années avec sa lingerie en velours et soie sauvage.

Amusée par mon air interloqué, Renée explique :

– Felipe est un vieil ami. Tu l'ignoris ? Je lui avais dit tout le bien que je pensais de ta collection rétro et il a insisté pour la voir. Il a même demandé ta carte, alors ne t'étonne pas si un jour il te contacte. Tu vois, tu as un avenir brillant devant toi. Ne doute jamais de ton talent.

– Merci Renée, dis-je, encore estomaquée. Et ne t'en fais pas, je suis prête à me remettre au travail. J'ai encore des idées plein la tête et il y aura d'autres occasions, d'autres défilés.

Je suis loin d'éprouver cette assurance. J'aurais plutôt envie de pleurer en pensant à tout ce gâchis mais voir Renée sourire à nouveau me conforte dans l'idée que ce petit mensonge était nécessaire. Je la quitte vers quatorze heures, en lui promettant de m'occuper des démarches auprès de son assureur.

Je regagne mon appartement à pied, en espérant que l'exercice physique m'apaise. Je traverse Paris

en longeant la Seine et je sens peu à peu la tension me quitter. Il fait beau, le soleil s'est enfin décidé à illuminer ce printemps un peu maussade et me chauffe agréablement les épaules. Une brise légère fait onduler ma petite robe imprimée aux couleurs vives, dessinée par Charlotte. Quand je regagne le boulevard, je me fais gentiment siffler par un garçon à la terrasse d'un café :

« Est-ce-que toutes les Parisiennes sont aussi jolies que vous, mademoiselle ? » s'exclame-t-il, tout sourires, avec un accent italien.

Je ris en rougissant un peu mais je suis flattée du compliment. Malgré toutes les catastrophes qui s'accumulent autour de moi ces derniers temps, je me sens heureuse, légère, belle... amoureuse.

À dix-neuf heures, je suis devant le Bogaert Palace, impatiente de retrouver Alex. Et c'est à partir de ce moment que tout va de travers.

Quand j'arrive dans le hall, Harvey, le réceptionniste, l'air toujours aussi pincé, me demande de patienter dans le salon attenant.

– Monsieur Bogaert ne va pas tarder à descendre, m'informe-t-il de son ton le plus guindé.

– Et monsieur Bogaert ne m'autorise pas à monter ? lui dis-je, persuadée qu'il s'agit d'une plaisanterie.

Mais l'odieux personnage me répond, sérieux comme un pape :

– Je crains que non, mademoiselle.

Perplexe, je m'installe dans un des fauteuils du grand salon, face à un petit bonhomme chauve qui a l'air d'attendre ici depuis déjà un bon moment.

Qu'est-ce que ça signifie ?

J'ai le temps de m'angoisser un peu en remarquant un nouveau Rembrandt accroché au mur, David présentant à Saül la tête de Goliath. Ça ne m'apparaît pas particulièrement comme un heureux présage.

Allons, Lou, du calme. Il veut peut-être te faire une surprise ? Mais oui, bécasse ! Que veux-tu que ce soit d'autre ?

Rassurée, je me cale plus confortablement dans mon fauteuil. Dans lequel je m'impatiente un bon quart d'heure avant qu'Alex, enfin, fasse son apparition. Quand il entre dans la pièce, le petit bonhomme chauve saute sur ses pieds comme s'il était monté sur ressorts et s'empresse de défroisser son costume. Quant à moi, je reste stupéfaite, bouche bée. Tout d'abord parce qu'Alex est d'une beauté à couper le souffle dans un splendide costume gris Versace que je ne lui ai jamais vu. La veste souligne admirablement la carrure de ses épaules et la chemise aux fines rayures vertes se marie à merveille avec la teinte émeraude de son regard. Ensuite parce qu'il y a, pendue à son bras, une somptueuse rousse aux jambes interminables dont les yeux et la robe sont eux aussi parfaitement assortis à la chemise d'Alex. De stupéfaction, j'en reste clouée à mon fauteuil. Ça pour une surprise, c'est une surprise !

Pas de panique, il y a forcément une explication à tout ça. Ce matin encore, cet homme avait pour toi les attentions les plus tendres et les plus adorables. Il n'a pas pu changer d'avis au cours de la journée.

Forte de ce raisonnement, je parviens tout juste à m'extirper de mon fauteuil quand la rousse (rectification : la sublime rousse) se met à lui bécoter le cou. Je manque de retomber illico dans le fauteuil mais je sens à ce moment une large main me soutenir par le coude. La poigne est masculine, ferme mais douce, mais je ne me retourne même pas pour voir de qui il s'agit. Je n'ai d'yeux que pour Alex. Alex qui devrait se dérober aux baisers de cette inconnue mais qui ne bronche pas. On le dirait taillé dans le marbre. Alex qui me fixe froidement, presque avec fureur.

Mon Dieu, qu'ai-je fait pour mériter ça ?

Je vacille légèrement, choquée, et la main sur mon coude raffermi sa prise. Le petit bonhomme chauve en profite pour s'élaner vers Alex.

– Monsieur Bogaert, je suis Harold Deamer, de Lux'us Magazine. Je vous remercie infiniment d'avoir bien voulu me recevoir aussi vite. C'était inespéré.

Alex hoche la tête en lui serrant la main.

– Enchanté. Je vous présente Alicia Dunneau, dit-il en désignant la superbe créature toujours agrippée à son bras. C'est la nouvelle égérie de Bogaert, une amie très chère.

À ses mots, le journaliste jette vers moi un regard interloqué et l'amie « très chère » se met à glousser. Ses lèvres pulpeuses retournent papillonner vers le cou d'Alex, qui s'écarte imperceptiblement en affichant un sourire crispé.

– Alicia... pas en public.

Je ferme les yeux.

C'est un mauvais rêve, n'est-ce pas ? Je vais me réveiller et j'entendrai la trente et unième symphonie de Mozart et il y aura un petit mot tendre d'Alex pour moi. C'est ça ? S'il vous plaît, dites-moi que c'est juste ça !

Mais quand j'ouvre les yeux à nouveau, rien n'a changé, la scène est identique. Alex semble toujours aussi tendu, Alicia ne s'est pas évaporée et l'horripilant journaliste continue ses courbettes.

– Monsieur Bogaert, vous forcez l'admiration. Votre ascension fulgurante dans le monde de la finance et de la mode intriguent et passionnent tous nos lecteurs. Ils seront enchantés de cette interview et je ne vous remercierai jamais assez de me l'avoir accordée ainsi, au pied levé mais...

Alex l'interrompt d'un geste et, se dégageant de la prise d'Alicia, il s'avance vers moi. Enfin.

Dis-moi que c'est une plaisanterie, Alex, s'il te plaît. De mauvais goût, d'accord, mais c'est pas grave. Promis, je ne t'en voudrai pas. Ou alors pas beaucoup.

Mais les mots qu'il prononce ne sont pas du tout ceux que j'espère.

– Mademoiselle Arpad ? Que faites-vous ici ?

Et, sans me laisser le temps de répliquer (pour dire quoi, de toute façon ?), il s'adresse à l'homme dont la main me soutient depuis le début de cette entrevue surréaliste.

– Gilles, veuillez reconduire mademoiselle Arpad chez elle, je vous prie. Et dites à Harvey de monter les effets personnels de mademoiselle Dunneau dans ma chambre.

Puis il tourne les talons en me saluant d'un bref signe de tête. Alicia s'est instantanément raccrochée à son bras et ils s'éloignent avec le journaliste en direction du bureau d'Alex. Le tout, depuis l'arrivée d'Alex jusqu'à ses derniers mots, mortellement blessants, n'a pas pris plus de trois minutes mais cela m'a paru durer des heures. J'ai l'impression que le temps s'est étiré comme une guimauve et que tous les acteurs de cette mauvaise pièce jouaient au ralenti.

Gilles me prend gentiment par les épaules pour me guider vers la sortie. Il me parle. Je l'entends mais je ne l'écoute pas. Je suis ailleurs. Loin. Mais pas encore assez loin pour avoir semé la douleur. La douleur vient avec moi. Je ne parviens pas à lui échapper. La voix de Gilles est amicale, ses gestes sont doux. Il me soutient. Mais j'ai mal. Tellement mal. Je n'arrive même pas à pleurer. Mais ça viendra. Oh oui...

Le lendemain, je ne parviens à me sortir de cet état d'hébétude qu'au prix d'énormes efforts. J'ai passé la nuit dans un brouillard anesthésiant, sans pour autant réussir à m'endormir, l'œil rivé à mon portable au cas où Alex m'enverrait un texto. J'ai la tête lourde et le ventre barbouillé, et je sais que ce n'est pas une mauvaise grippe... J'appelle Charlotte : j'ai besoin d'elle, de son réconfort, de son amitié, de sa vitalité.

Comme toujours, elle répond présente.

– Laisse-moi le temps d'annuler mon rendez-vous chez le coiffeur et de faire sortir Jérôme de mon lit, et je me téléporte chez toi, me dit-elle.

En attendant que Charlotte arrive, je prends une longue douche brûlante. Je me suis mise en pilote automatique, j'attrape les flacons sans même les regarder et cela fait de drôles d'associations : exfoliant visage au gingembre, shampoing à la camomille, après-shampoing au karité, gel douche Égoïste... Je sursaute en reconnaissant le parfum familier sur ma peau. C'est le gel douche d'Alex. L'impression qu'il est avec moi, dans la vapeur de la cabine de douche, est tellement puissante qu'elle me donne le tournis. Et c'est à ce moment précis que quelque chose cède en moi. Comme une digue qui volerait en éclats sous les assauts des vagues : je pleure. C'est brutal, déchirant. Je m'assieds dans le bac à douche, je laisse l'eau brûlante me marteler les épaules et je pleure. Je pleure comme une petite fille perdue. Je pleure tant que j'ai l'impression que je ne pourrai jamais m'arrêter. C'est Charlotte qui me sort de là. Elle coupe l'eau et m'enveloppe dans une grande serviette de bain moelleuse. Elle m'emmène jusqu'au canapé où elle m'installe avec précaution. Sur la table basse, il y a une montagne de viennoiseries qui me fait penser à Eriksen et son appétit d'ogre. Charlotte nous prépare un thé vert, me met d'autorité un pain au chocolat tout chaud dans la main et s'assied près de

moi.

– Allez, raconte-moi tout.

Alors je lui raconte. Tout. Et ça me fait du bien. J'arrive même, entre deux sanglots, à mordre dans mon pain au chocolat.

Les jours suivants, Charlotte me couve. Elle est aux petits soins pour moi et n'en finit plus de maudire Alex pour m'avoir plaquée comme un muflon et de manière aussi incompréhensible. Elle me prépare mes plats préférés, mais j'ai beau me forcer, rien ne passe. Je me sens toujours aussi nauséabonde et rien que la vue de la nourriture me soulève le cœur. Je la laisse me dorloter, tout en essayant, sans lui avouer, de le joindre pour qu'il s'explique.

Ce n'est pas possible ! On ne quitte pas une femme comme ça, sans raison, du jour au lendemain ! Pas après lui avoir dit « Je t'aime » par-dessus le marché ! Alex, merde, réponds ! Parle-moi !

Mais que ce soit par téléphone, par mail ou par texto, je reste sans nouvelles. Et sans explication. Un jour, quand j'irai mieux, quand je ne risquerai plus de fondre en larmes rien qu'en le voyant, j'irai directement au Bogaert Palace. Il ne pourra pas m'éviter éternellement. Je ferai un sitting, au besoin, mais il me parlera. Bientôt. Mais pas maintenant.

Un matin, Charlotte arrive chez moi complètement furieuse, brandissant un magazine sur la couverture duquel on voit Alex, dans le fameux Versace gris, au bras d'Alicia, encore plus sublime que dans mes souvenirs. La photo a dû être prise le jour même de notre rupture.

– Évidemment qu'elle est belle, bougonne Charlotte en faisant les cent pas. Tout est faux ou refait chez elle : ses seins, son nez, sa bouche. C'est facile d'être jolie quand Papa a des sous et qu'il connaît un bon chirurgien. Et puis, merci Photoshop d'avoir gommé les boutons dans le décolleté et les rides au coin des yeux.

Sa mauvaise foi évidente me fait presque sourire.

– Charlotte, je l'ai vue en chair et en os et je peux te garantir que sa peau ne présente pas la moindre imperfection. Cette fille ne doit même pas savoir ce que c'est qu'un point noir.

Charlotte grommelle de plus belle et je dois lui faire promettre sur la tête de Mister Cool (son chat) de ne pas débouler au Bogaert Palace pour étrangler Alex et Alicia. Elle décide de nous préparer un thé pour accompagner le ballotin géant de macarons multicolores qu'elle a acheté en venant. Apparemment, Charlotte a décrété que ma guérison passerait par une orgie de friandises. La sonnette de l'entrée l'interrompt dans ses récriminations.

– Si c'est ce fumier de Bogaert, je l'ébouillante, gronde Charlotte en fonçant vers la porte, la bouilloire à la main.

Mais ce n'est que Nils Eriksen qui, bien qu'il fasse deux têtes de plus qu'elle, amorce un mouvement de recul en la voyant brandir sa bouilloire fumante.

- Quel accueil... chaleureux, plaisante-t-il, mi-figue, mi-raisin.
- T'es qui, toi ? fulmine Charlotte, oubliant ses bonnes manières et son accent chic.
- Lieutenant Nils Eriksen, mademoiselle. Vous avez un permis de port d'arme pour cette bouilloire

?

Le lendemain, sur l'insistance d'Eriksen, j'emménage chez Charlotte. Après avoir échappé de justesse à une mort atroce par ébouillantage, il s'était volontiers joint à nous pour liquider les macarons. Dans la foulée, il avait également avalé la dernière pomme du compotier et terminé mon paquet de cookies à peine entamé qui traînait sur le canapé. Il mangeait machinalement, sans même paraître s'en apercevoir.

– Cet homme est un gouffre ! avait déclaré Charlotte, stupéfaite, après son départ. Le budget nourriture pour entretenir une mécanique pareille doit être vertigineux. Mais n'empêche qu'il a raison : tu n'es plus en sécurité dans ton appartement. Et comme il y a toujours une chambre de libre dans le mien... tu vas faire ton baluchon et venir t'installer.

– C'est gentil, Charlotte, mais...

Elle ne m'avait pas laissé terminer ma phrase.

– Il n'y a pas de « mais » qui tienne. Ce sont les ordres du lieutenant. Et on ne discute pas les ordres d'un viking ombrageux de cent kilos qui boulotte tout ce qui lui tombe sous la main. Il serait capable de te manger toute crue.

Je lui avais cédé en riant.

– Oh ma Chacha ! Ça fait du bien de rire. Heureusement que tu es là. Qu'est-ce que je ferais sans toi

?

– Des bêtises. Allez, au boulot, on a des cartons à préparer et des fringues à emballer.

15. Dentelles et voisinage

Nous voilà donc de nouveau colocataires, ma meilleure amie et moi. Et ce n'est pas pour me déplaire. Charlotte est facile à vivre, elle déborde d'énergie, de bonne humeur, et sa présence me rassure. Il y a maintenant cinq jours qu'Alex m'a quittée, cinq jours que je ne suis plus moi-même et que je me morfonds sur le canapé, à croquer du Maalox et de l'aspirine comme des cacahuètes apéritives, à ressasser cette rupture insensée tout en laissant Charlotte me dorloter. C'est cinq jours de trop. Il faut que je me remette au boulot. Et je me sens presque prête à aller l'affronter pour lui demander des explications. Presque. Mais pas tout à fait. Je m'accorde encore un délai, pour être sûre que je suis assez solide, que je ne vais pas pleurer et le supplier, et me payer la honte de ma vie devant tout le personnel du Bogaert Palace.

Allez, on dit dans trois jours, quand Renée quittera l'hôpital. Jeudi, je prendrai mon courage à deux mains et j'irai le voir. C'est décidé.

Perdue dans mes pensées, ce n'est qu'en arrivant quasiment sur notre palier que je remarque les deux personnes en train de s'y prendre le bec. L'une d'elles est Charlotte, dans un état de fureur avancé, et je n'aimerais pas être à la place de l'autre. L'autre, justement, est un homme de grande taille, athlétique, habillé d'un jean et d'un tee-shirt blanc qui fait ressortir le teint hâlé de sa peau. Il me tourne le dos mais il y a dans sa posture quelque chose de familier qui me serre le cœur. Il me rappelle Alex. J'ai l'impression que ces derniers temps, tout me rappelle Alex. Je ne peux même plus voir une rayure verte sans penser à lui et fondre en larmes.

Ça devient grave, ma fille...

Devant Charlotte trône un grand carton qu'elle désigne en fulminant :

– ... reprendre vos cliques et vos claques et dégager de mon paillason avant que j'appelle la police. Lou ne veut pas vous voir, ok ? Vous pouvez comprendre ça ?

En entendant mon nom, je me fige.

Qui est-ce que je ne veux pas voir ? Alex ! me souffle mon esprit en panique. C'est Alex devant ta porte, en train de se faire étriller par Charlotte !

Par réflexe, je me faufile derrière le treillage en canisse de madame Pugeaut, la concierge, qui a entrepris de faire pousser du chèvrefeuille sur son palier. La pauvre plante, privée de soleil, fait peine à voir. Mais la cachette est parfaite.

Ça ne peut pas être Alex, voyons. Alex ne porterait jamais une casquette et des baskets !

Charlotte poursuit sur sa lancée :

– Vous l'avez rendue malheureuse à en crever ! Vous savez ce que c'est, d'être tellement triste qu'on s'en rend malade ? Physiquement malade ? Et vous n'avez même pas eu le courage de faire ça proprement : il a fallu que vous la plaquiez comme une moins que rien, devant la presse, sans aucune explication. Vous n'avez aucune pudeur, aucun respect.

À ces mots, Alex (je suis certaine maintenant qu'il s'agit de lui) se raidit. Il serre les poings et cela contracte les muscles de ses avant-bras jusque dans ses épaules. Je dois tendre l'oreille pour saisir sa réponse :

– Je prends bonne note de votre opinion, mademoiselle Pagès, gronde-t-il entre ses dents. Remettez ce colis à Lou, c'est tout ce que je vous demande.

Puis il fait demi-tour et vient droit sur moi. Mon cœur manque un battement. Voire deux. Puis se met à galoper comme un fou.

Traître ! lui crie ma raison, dépitée. Tu t'emballes pour un homme qui t'a brisée, piétinée.

Mais elle peut bien tempêter, mon cœur s'en fout. Je me croyais vaccinée contre Alex mais visiblement je me suis trompée. Je voudrais le détester mais je m'aperçois que je l'aime toujours autant. Et ça, c'est douloureux. Insupportable. Je me recroqueville derrière la canisse.

Faites qu'il ne me voie pas !

Sa tenue inhabituelle le fait paraître plus jeune et m'offre un aperçu du garçon qu'il a été avant de devenir le puissant et richissime homme d'affaires que l'on sait. Un garçon simple et franc, pas encore marqué par le cynisme.

– Vous me dégoûtez ! lui lance encore Charlotte en tirant le colis dans l'appartement.

Alex se pétrifie et j'ai peur, un instant, qu'il ne perde totalement son sang-froid.

Charlotte, la ferme ! Tu ne vois pas qu'il est au bord de l'explosion ? !

Mais il se contente de fermer les yeux et son expression trahit alors une telle douleur qu'elle me coupe le souffle. Sa souffrance est presque palpable et je manque me précipiter dans ses bras pour l'apaiser, comme je le faisais les nuits où les cauchemars le harcelaient. Je me souviens juste à temps qu'il ne veut plus de moi...

Je ne sais pas ce que je m'attendais à trouver dans ce colis mais sûrement pas ça. Je suis à la fois déçue et folle de joie.

Déçue parce que, à force de tourner autour sans oser le déballer, je m'étais presque persuadée qu'il renfermait l'explication au comportement d'Alex et la preuve qu'il m'aimait toujours. Je croyais qu'il allait m'apporter des réponses alors qu'il ne fait que soulever d'autres questions.

– Tu vas l'ouvrir ou tu comptes le couvrir jusqu'à ce qu'il éclore tout seul ? râle Charlotte alors que j'hésite encore, mes ciseaux à la main, à sectionner le Scotch qui l'enrubanne.

Je tergiverse encore un peu, pour le plaisir de la faire ronchonner, et j'éventre le carton.

J'ai dit folle de joie ? C'est vrai, littéralement. Parce qu'il contient les modèles de ma collection rétro. Tous mes modèles, intacts, soigneusement emballés dans leur papier de soie. Au fond, je découvre également un ordinateur portable, neuf. Je le démarre.

– Tu es certaine qu'Alex ne sait pas qui m'envoie ça ? dis-je à Charlotte pour la troisième fois.

Elle soupire, en levant les yeux au ciel.

– Oui, certaine. Quelqu'un a déposé le carton au Bogaert Palace pendant qu'Harvey était à l'étage. Il y avait ton nom dessus avec la mention « personnel » et comme Alex passait dans le coin le jour même, il en a profité pour l'amener ici. Il voulait te voir, je l'ai envoyé paître, il est reparti la tête basse et voilà. Fin de l'histoire.

Je m'abstiens de dire à Charlotte que j'ai assisté à la fin de leur dispute et que je ne lui avais pas trouvé la tête si basse que ça. Constatant que certaines parties de l'emballage sont abîmées, je m'interroge :

– J'ai l'impression qu'il a déjà été ouvert, ce paquet...

Charlotte hausse les épaules.

– C'est probablement la sécurité du Bogaert Palace. Ils sont complètement paranos là-dedans. Je suis sûre qu'ils ouvrent aussi les boîtes de pizza pour vérifier qu'elles ne contiennent pas de bombe ou de kalachnikov.

Je ne peux pas m'empêcher de pouffer en imaginant les millionnaires du palace se faire livrer des pizzas au caviar et Harvey en train de fouiller le livreur éberlué.

Derrière moi, l'ordinateur émet un bip sonore, signalant qu'il est bientôt à court de batterie. Je branche l'alimentation et je m'empresse de me connecter à ma boîte mail, convaincue qu'Alex est derrière tout ça et qu'il m'aura laissé un message. Mais non. Rien. Je vérifie la corbeille et le dossier Spam, au cas où. Toujours rien. Charlotte secoue la tête, navrée de me voir encore espérer. Feignant l'indifférence, j'explore les fichiers sur le bureau. Une icône connue retient mon attention. Je clique dessus.

– Charlotte, dis-je, légèrement incrédule.

– Quoi encore ? Il y a un message codé, en morse ou en martien, et tu penses que c'est en fait une déclaration d'amour du fabuleux Alexander Bogaert ?

Trop occupée à vérifier que le logiciel que je viens d'ouvrir est bien en version complète et non pas en simple démonstration, je ne relève pas le sarcasme.

– C'est X-tRem-Fashion...

– Pardon ?

– Cet ordinateur est équipé de la dernière version augmentée d'X-tRem-Fashion, le meilleur

logiciel au monde pour stylistes et modélistes. Rien que ça.

Charlotte se précipite pour regarder l'écran.

– Oh punaise ! Mais d'où ça sort ? Ce truc vaut une fortune et en plus le nombre de licences est super limité ! Faut être VIP puissance douze rien que pour le commander.

– Aucune idée. Mais avec ça, si tu voulais bien m'aider pour la confection, je pourrais terminer ma collection rétro en un temps record... Rassure-moi : tu sais toujours coudre ?

Elle saute sur ses clés de voiture sans même prendre la peine de me répondre, me lance ma veste et me crie, depuis le couloir :

– Alors, on y va ?

– Où ça ?

– Prévenir Renée que le défilé aura bien lieu, voyons !

Les jours suivants, je me plonge dans le travail comme si je voulais m'y noyer. Au moins, pendant que je dessine et que je couds, je ne pense pas à Alex.

Ah bon ? Menteuse !

Ok, disons que j'y pense moins. Surtout parce que la situation a légèrement changé : il m'a enfin donné signe de vie ! Persuadée qu'il s'agissait d'un cadeau d'Alex (qui d'autre aurait pu m'offrir ce logiciel hors de prix ?), j'ai trouvé ce que je cherchais en furetant dans l'ordinateur à la recherche d'un indice, d'une preuve : dans le dossier Musique, j'ai remarqué un fichier intitulé Mozart-31.doc.

Tiens ? .doc ? Pourquoi un fichier texte au beau milieu d'un dossier audio ?

Intriguée, j'ai cliqué dessus :

« Pardonne-moi mon comportement de ces derniers jours. Je ne peux pas tout t'expliquer, mais je le ferai bientôt. D'ici là, n'essaie pas de me joindre, ne m'envoie pas de mail ou de texto. Nous ne pourrons pas nous voir mais sache que je pense à toi, chaque jour, chaque heure. Ne parle de ce message à personne et supprime-le aussitôt lu. Je t'embrasse. »

Depuis, je flotte sur un petit nuage. Un petit nuage fragile, toutefois, parce que je ne comprends toujours pas ce qui se passe. Mais, bien qu'il ne mentionne aucun nom et soit anonyme, il est évident que ce message vient d'Alex. Même frustrée de ne pas en savoir plus et de ne pas pouvoir le voir, je suis heureuse. Bientôt, a-t-il écrit. J'ai hâte que ce « bientôt » se transforme en « aujourd'hui ».

Le ciel manque nous tomber sur la tête un soir que Charlotte retouche un bustier dont les bonnets en galon brodé ne me satisfont pas tout à fait et que je suis en train de me familiariser avec X-tRem-Fashion, bataillant avec ses multiples fonctionnalités. Depuis l'arrivée du paquet, nous bossions d'arrache-pied sur la collection et l'appartement ressemble à un champ de bataille. Tout l'espace est occupé, envahi. Le carrelage disparaît sous les patrons et les coupons de tissu. On ne peut plus poser un orteil au sol sans risquer de se planter une épingle dans le pied. Nous nous sommes laissées un tantinet déborder. Je parviens enfin à maîtriser l'interface d'X-tRem-Fashion (Alléluia !) quand la

musique se déchaîne, tonitruante, noyant mon petit cri de victoire sous les décibels. Le genre de musique à réveiller les morts, avec des basses qui font trembler les murs et dangereusement vibrer les luminaires. Je fais un bond sur mon siège mais Charlotte hausse à peine un sourcil intrigué.

– Tiens, il y a des amateurs de Kraftwerk dans cet immeuble ?

– En tout cas, il y a des amateurs de bruit, dis-je en essayant de me replonger dans mon croquis numérique.

– Oui, mais qui ? Je vois mal madame Pugeaut organiser une soirée électro... D'ailleurs, ça m'étonne qu'elle ne soit pas encore intervenue. Ah mais attends, ça doit être les nouveaux du troisième étage. Ils ont prévenu qu'ils feraient une fiesta d'enfer pour leur emménagement.

– Comment tu es au courant ?

– Ils ont placardé une affiche dans l'entrée. Ça dit, en substance : « Chers résidents et futurs voisins, nous avons l'intention de faire une bringue à tout casser mardi prochain pour fêter notre pendaison de crémaillère. N'espérez pas fermer l'œil avant l'aurore. Nous ne fournissons pas les boules Quies mais vous pouvez passer prendre un verre si le cœur vous en dit. Très cordialement. Les jeunes du 56B. »

– Si je vais chez eux, ce sera plutôt pour leur demander de baisser le son.

– Mais non, viens ! s'exclame Charlotte en bondissant de sa chaise. Ça nous changera les idées !

– Pas question que je bouge d'ici. J'ai des tonnes de boulot.

– Oh Lou, allez ! minaude Charlotte. Tu as des yeux de lapin russe à rester rivée à ton écran. Tu as besoin de t'aérer.

– J'ai surtout besoin de terminer mon modèle.

– D'accord. Tu finis celui-là et on monte faire la fête. D'accord ? En plus, il y aura peut-être des beaux mecs. Ça te fera oublier ton milliardaire arrogant.

Je secoue la tête.

Non, non, non. Et comment veux-tu que j'oublie Alex, Chacha ? Dis-moi, comment fait-on pour oublier un type qui vous fait vibrer rien qu'en vous effleurant ? Un type dont l'absence crée un tel manque qu'on a l'impression d'avoir le cœur saigné à blanc ?

Mais Charlotte insiste.

– Si tu veux finir tes jours dans un couvent à cause d'Alexander, libre à toi, mais ne sois pas égoïste, pense à ta meilleure copine qui voudrait bien se caser.

– Arrête avec Alex, Charlotte, s'il te plaît. C'est chiant, à force... Et ton copain ?

– Qui ça ?

Je soupire.

– Jérôme. Enfin, le dernier qui était dans ton lit.

Elle balaie ma question d'un vague geste de la main.

– C'est fini. Alors, tu es d'accord ? On monte ?

Je capitule.

Au troisième étage, nous sommes accueillies par un garçon souriant, qui nous fait entrer tout en se présentant.

– Tobias Becker, vingt-cinq ans, étudiant aux beaux-arts, fauché mais plein de talent, spirituel, galant, sexuellement performant et célibataire, pour vous servir, mesdemoiselles.

Je jette un regard amusé à Charlotte qui glousse comme une collégienne quand il lui fait un baisemain. Se tournant vers une grande métisse d'une beauté stupéfiante, il poursuit :

– Et voici la fille plus incroyablement sauvage et têtue de France, spécimen rare importé directement de La Réunion, ma colocataire et amie : Marina. Lou, je te laisse à ses bons soins, moi je vais faire visiter la propriété à Charlotte.

Et il disparaît, entraînant à sa suite une Charlotte sous le charme. Je passe la soirée en compagnie de Marina, avec laquelle le courant passe tout de suite. Elle vient d'arriver en métropole pour ses études d'infirmière et ne connaît personne, à part Tobias.

– C'est la première fois que je quitte mon île et j'ai un peu le trac, me confie-t-elle. J'espère réussir à m'intégrer. Heureusement, j'ai déjà décroché un job de serveuse dans un bar, pour payer mes études.

– Avec ton physique, tu pourrais te faire une place dans le mannequinat, si tu voulais.

– Oh, il m'est arrivé de défiler à La Réunion. Mais ici, je ne suis pas sûre d'être à la hauteur. Là-bas, l'ambiance est différente, les gens sont indulgents, on pense surtout à s'amuser et à prendre du bon temps. Paris, c'est la capitale du chic et du bon goût, la mode est une affaire sérieuse.

Je prends le temps de réfléchir un instant avant de lui proposer.

– Tu sais, Charlotte et moi, on bosse dans la mode, justement. On prépare un défilé pour la collection d'été d'une maison de lingerie et il nous manque un mannequin. L'ambiance sera conviviale, personne ne te fera de croche-patte dans les coulisses. C'est une petite maison et la patronne est une amie, elle est géniale. En plus, vous aurez sûrement des choses à vous raconter : je crois me souvenir qu'elle a passé une partie de son enfance dans les DOM-TOM. Ça t'intéresserait que je te la présente ?

Et c'est ainsi qu'au cours de la même soirée, je me fais une nouvelle amie, je découvre la future égérie de Renex et Charlotte se trouve un petit ami qu'elle gardera peut-être plus de huit jours (ce qui, de sa part, est tout à fait exceptionnel).

Vers deux heures du matin, épuisée, je prends congé. Charlotte et Tobias ont disparu mais la fête bat toujours son plein. Je reconnais parmi les danseurs plus de la moitié des habitants de l'immeuble. À ma grande surprise, même madame Pugeaut est présente ! La voir se trémousser sur de la musique électro avec sa blouse en laine grise et ses charentaises a un petit côté surréaliste tout à fait irrésistible. Quand je regagne le silence relatif de notre appartement (le grondement des basses pulse toujours dans les murs), je me sens tout à coup très seule. Je zigzague entre les pièces de tissu qui jonchent le sol et je me laisse tomber sur le canapé.

Quand je me réveille, il fait encore nuit et je m'aperçois qu'on m'a retiré mes ballerines et recouvert d'une couverture. Je m'enroule plus confortablement dedans en pensant, touchée : « Merci

Chacha... » Je n'ai pas envie de regagner mon lit, dans lequel personne ne m'attend. Je préfère rester lovée sur le canapé, bercée par les ronronnements de Mister Cool venu se coucher sur moi. J'entends des rires étouffés venant de la chambre de Charlotte, puis, alors que je glisse tout doucement dans le sommeil, des gémissements de plaisir. Ça me ramène aux nuits passées avec Alex, à nos étreintes passionnées, à nos petits jeux érotiques. Le désir se fait lancinant entre mes cuisses.

Alex, tu me manques...

J'enfouis ma tête dans les coussins pour ne plus entendre les petits cris de Charlotte.

Le lendemain matin, je suis réveillée par une délicieuse odeur de croissants chauds. Tobias nous a préparé un petit déjeuner princier qui se déroule dans la plus parfaite bonne humeur. Il forme un joli couple avec Charlotte et j'ai un pincement au cœur en les voyant déjà si proches et si complices.

Alex, pourquoi tu n'es pas là ? Pourquoi je dois partager mes nuits avec un chat ? Et toi, qui partage les tiennes ? Alicia ?

– Au fait, j'ai une bonne nouvelle, me dit Charlotte en évitant in extremis de tartiner de confiture une culotte à froufrou en tulle doublé coton égyptien qui traîne sur la table. Tobias a gentiment proposé que tu installes ton atelier dans la chambre inoccupée de son appartement. Il cherche un troisième colocataire, mais d'ici là, on peut prendre nos aises.

– Super ! dis-je en reprenant un pain au chocolat. Tobias, tu nous sauves la vie. Ça nous évitera de devoir chercher nos croissants au milieu des épingles et des dentelles. On n'a vraiment pas assez de place ici, on ne s'en sortait plus. Mille fois merci.

– De rien, répond l'intéressé. Bien que je le trouve plutôt craquant votre appartement, avec ses petites culottes et ses soutiens-gorge sexy qu'on retrouve jusque dans la cuisine.

Repue, je m'installe devant la télé pour digérer, j'attrape le programme que Tobias a acheté en même temps que les viennoiseries et mon cœur s'arrête de battre. En première page (encore !), s'étale une superbe photo d'Alex au bras d'une belle brune. « Le milliardaire et la princesse ! Leur incroyable histoire d'amour ! » titre le magazine. Sonnée, je le cache sous le canapé. Je n'ai pas envie que Charlotte tombe dessus et s'emporte encore contre Alex. J'ai déjà assez de mes propres doutes sans devoir en plus le défendre alors que je ne sais plus que croire. Je n'ai plus de nouvelles de lui depuis que j'ai déballé le colis il y a trois jours. J'en suis même à me demander si je n'ai pas rêvé ce message sur l'ordinateur quand mon téléphone sonne, fort à propos : c'est un texto d'un numéro inconnu.

« Bientôt. Fais-moi confiance. »

Alex !

J'ignore pourquoi il n'utilise pas son propre portable mais il doit avoir une excellente raison. Probablement parce que Karine a accès à ses mails et à son téléphone et qu'il se méfie d'elle ? J'hésite à lui répondre mais le ton lapidaire du message me laisse penser qu'il veut limiter les échanges. Soudain, une idée affreuse me traverse l'esprit : et si ce n'était pas Alex ? Si ce texto émanait de celui qui m'a déjà menacée, s'il signifiait plutôt :

« Bientôt je vais t'avoir. Tu peux compter là-dessus. »

Allons, tu te fais des films. On n'est pas dans un James Bond. Arrête de voir des méchants partout.

Je décide néanmoins d'appeler Eriksen :

– Lou, je voulais vous parler, justement, me dit-il. Rendez-vous à midi Au Chien qui Fume, c'est une brasserie à deux rues du commissariat.

Je raccroche, vaguement soulagée, et en attendant l'heure, je me remets à la couture, les nerfs encore à vif.

– Où est-ce que tu te sauves comme ça ? s'étonne Charlotte quand j'abandonne les broderies particulièrement délicates d'un soutien-gorge corbeille pour prendre ma veste et mon sac à main.

– Voir Nils.

– Alors maintenant ce n'est plus le lieutenant Eriksen, c'est Nils ? Attention au beau viking, il pourrait te faire oublier ton crétin de milliardaire...

Je lui lance un regard noir, franchement énervée, cette fois. D'autant que je ne sais plus quoi penser et que le silence d'Alex me tape sur le système.

– Charlotte, je ne me permets pas de juger tes conquêtes alors t'es gentille mais tu arrêtes de critiquer Alex. Je commence à en avoir assez de t'entendre dire des conneries. Quand on n'est pas foutue de garder un mec plus de huit jours, on ne se mêle pas de donner des conseils aux autres !

Sur ce, je claque la porte et je me hâte vers le métro. Dans la rame bondée, ma colère reflue et les remords pointent le bout de leur nez.

Charlotte est ta meilleure amie, elle s'inquiète pour toi et tout ce que tu trouves à faire, c'est l'envoyer balader parce qu'elle prend ta défense face à un type qui te fait souffrir ? Bravo. Bien joué. Continue comme ça et tu n'auras plus de mec ET plus de copine. Elle n'est pas au courant des messages d'Alex, tu ne peux pas lui en vouloir d'essayer de te protéger. D'autant que ces messages n'expliquent rien et ne veulent peut-être rien dire...

16. La dictature des sens

J'arrive Au Chien qui Fume avec un peu d'avance et j'en profite pour envoyer un texto à Charlotte en attendant Eriksen :

« Désolée ma Chacha, j'ai été nulle. On fait la paix ? Bisous. »

Quand il arrive enfin (en retard), Nils m'entraîne vers la partie restaurant de la brasserie.

– J'ai une faim de loup, je ne pourrai pas me contenter d'un sandwich, dit-il comme pour se justifier. Vous avez le temps pour un vrai déjeuner ?

– Pas de souci, il faut juste que je sois à seize heures à l'hôpital. Renée sort aujourd'hui et j'ai promis de la raccompagner chez elle.

– Ce sont les médecins qui doivent être heureux ! plaisante-t-il. Ils ont dû se ruiner en cierges à l'attention de saint Luc.

Il choisit une table tout au fond de la salle, ornée d'un petit aquarium cylindrique dans lequel se balade un magnifique combattant bleu nuit, toutes voiles dehors. Je ne sais pas comment aborder ce qui me préoccupe et nous commençons donc à manger en discutant de tout et de rien. Nils a meilleure mine que ces derniers jours. Il paraît reposé, moins à cran, et le déjeuner se déroule agréablement. Il se commande deux plats et les engloutit en trois coups de fourchette alors que je n'ai pas encore terminé le mien. Je pense à Charlotte qui prétend qu'il pourrait me croquer en deux bouchées et ça me fait sourire. Au cours de la conversation, je m'aperçois qu'on est passés au tutoiement, sans parvenir à me rappeler lequel de nous deux a commencé à tutoyer l'autre.

Puis, tout doucement, il oriente la discussion vers l'enquête et je me sens suffisamment à l'aise pour lui faire part de mes craintes, de mes doutes. Je lui parle du colis et de l'ordinateur mais pas des messages d'Alex. « N'en parle à personne », avait écrit Alex dans le premier, et je lui fais encore suffisamment confiance pour lui obéir. Nils tique un peu à propos du paquet. Selon lui, l'ordinateur et le logiciel ne peuvent provenir que d'Alex. De là à en déduire qu'Alex est aussi l'expéditeur mystérieux qui m'a rendu ma collection de lingerie et qu'il est donc impliqué dans l'incendie... il n'y a qu'un pas. Que le lieutenant ne franchit pas mais je vois bien que cela le préoccupe. Moi aussi, à vrai dire.

Par ailleurs, l'enquête de police avance. Nils a déniché un témoin qui a aperçu un homme sortir de l'atelier le soir de l'incendie. Le témoin collabore avec le dessinateur de la brigade pour obtenir un portrait-robot mais pour l'instant ce n'est pas concluant. De plus, comme je m'en doutais, en remontant la piste des textos de menace que j'ai reçus quand je travaillais encore pour Bogaert, Nils a découvert les fausses identités de Mike et Karine.

– Nina et Matthew Bennett, alias Karine Perrow et Mike Tucker, me dit-il, sont en fait la demi-sœur et le demi-frère d'Alexander Bogaert.

– Ah...

– Cette nouvelle, pourtant assez incroyable, n'a pas l'air de vous étonner, Lou.

Son ton est devenu froid et je remarque, gênée, qu'il est repassé au vouvoiement.

– Je m'en doutais mais je n'en étais pas certaine, dis-je piteusement. Quand leur père, John Bogaert, m'a accostée dans la rue, ce n'était pas uniquement pour me demander d'intercéder en sa faveur auprès d'Alex. C'était aussi pour me mettre en garde contre Nina et Matthew. Mais cet homme n'est pas net, je n'ai aucune confiance en lui : Alex dit que c'est un manipulateur et qu'il faut s'en méfier. J'ai peur qu'il manigance quelque chose et je ne suis pas sûre de pouvoir le croire.

Nils hoche la tête, pensif.

– C'est une sacrée famille d'intrigants...

Je me demande, mal à l'aise, si sa remarque inclut aussi Alex.

À seize heures tapantes, je suis à l'hôpital.

– Madame Moreau est prête depuis treize heures et vous attend avec impatience. Vous pouvez l'embarquer, me dit le Dr Schneider, visiblement soulagé.

Je remonte rapidement le couloir pour trouver Renée assise sur son lit, la permanente impeccable, les mains croisées sur sa jupe longiline à godets qui lui fait une silhouette de jeune fille.

– Lou ! s'exclame-t-elle en m'apercevant. Sortons d'ici, je n'en peux plus de cet hôpital.

Je m'empare de sa valise et nous montons dans un taxi, direction Bastille. Je n'étais pas revenue à l'atelier depuis le sinistre et la façade noircie me cause un choc. La main de Renée tremble quand elle introduit la clé dans la serrure. À l'intérieur, tout a été laissé en l'état, dans l'attente du passage de l'agent d'assurance, qui doit venir vers dix-sept heures quarante-cinq. Nous contemplons les dégâts, murées toutes deux dans le silence. Il ne reste plus rien des cinquante années de labeur et de passion que Renée a consacrées à la lingerie. Des débris carbonisés jonchent le sol, les meubles et le matériel de couture sont partis en fumée, les ordinateurs et les mannequins ont fondu, nous marchons dans un no man's land déprimant où les restes de tissus craquent et tombent en morceaux sous nos pieds.

Heureusement, l'étage a été relativement épargné. Les dégâts se sont limités à des nuages de suie qui se sont déposés partout, graissant et maculant tout sur leur passage, mais la secrétaire de Renex, Florence, a fait intervenir une équipe de nettoyage. L'appartement est redevenu tel que Renée l'a toujours connu et c'est un soulagement. Il y a même des fleurs fraîches dans un vase sur la table basse du salon.

– Bon ! dit Renée en nous servant un jus de tomate. On ne va pas se laisser abattre, n'est-ce pas ? Tu as récupéré tes modèles, tu as un nouvel atelier provisoire, le défilé sera une réussite. Il ne nous reste plus qu'à retrousser nos manches pour remettre un peu d'ordre ici. À quelle heure doit passer ton amie mannequin ?

– Marina ? Je lui ai dit vers dix-huit heures trente. Tu verras, c'est vraiment une fille très belle et

très classe. Je suis sûre qu'elle va faire des merveilles sur la passerelle.

– Parfait. Si elle convient, on sera au complet. Tu sais, Lou, j'apprécie vraiment tout ce que tu fais pour Renex. Je sais qu'en ce moment ce n'est pas facile pour toi, avec tous ces commérages autour d'Alexander Bogaert. Et pourtant, tu es toujours là, battante, sur tous les fronts. J'ai beaucoup de chance de t'avoir. Et si Bogaert n'est pas idiot (et je ne pense pas qu'il le soit), il pense exactement la même chose que moi et il va te revenir.

Ses paroles me vont droit au cœur et je me détourne pour lui cacher les larmes qui gonflent au coin de mes yeux. Un coup de sonnette en provenance de l'atelier nous évite un moment embarrassant.

– Ce doit être ton agent d'assurance, dis-je en me précipitant dans l'escalier.

Le temps d'arriver à la porte, je me suis essuyé les yeux et j'affiche un sourire que j'espère convaincant. L'homme qui se présente devant moi est un drôle de personnage, qu'on croirait venu d'un autre âge. La soixantaine élégante, il porte un costume trois-pièces noir sur des bottines à bout pointu. Il se tient très droit, le menton haut, dans une posture toute militaire, et sa moustache taillée avec soin lui donne l'air d'un aristocrate du dix-neuvième siècle.

– Mademoiselle, dit-il en s'inclinant légèrement. Je suis Pierre Harcet, d'Azur'Assurances. J'ai rendez-vous avec madame Moreau à dix-sept heures quarante-cinq.

Son ton est courtois et guindé, et je résiste difficilement à l'envie de lui demander s'il a garé sa calèche en double file. Renée arrive sur ces entrefaites et s'exclame :

– Diantre ! Un gentilhomme !

Nullement décontenancé par la pointe de sarcasme, l'homme la salue élégamment.

– Madame Moreau, c'est un plaisir.

– J'aimerais pouvoir en dire autant, soupire Renée avec un geste navré vers son atelier dévasté.

– Assurément, nous ferons de notre mieux pour que les désagréments encourus vous pèsent le moins possible, madame.

– Mais je l'espère bien, jeune homme ! dit Renée en voletant avec grâce vers les restes carbonisés de ce qui fut l'une des plus belles collections en dentelle de Paris. Suivez-moi, qu'on en discute.

Estimant qu'elle gère admirablement la situation, je m'éclipse discrètement pour consulter mon téléphone. Aucun texto. Ni d'Alex, ni de Charlotte, qui doit boudier.

Et voilà. Qu'est-ce que je disais : plus de mec ET plus de copine. Tout ça dans la même semaine. Tu fais fort...

J'appelle Marina pour lui confirmer notre rendez-vous ; elle me répond qu'elle est déjà en route et ne devrait plus tarder.

Quand elle arrive, Renée et Pierre Harcet sont en grande discussion, comparant les qualités respectives du lin et de la soie dans la confection de sous-vêtements. Tout en devisant avec entrain, Renée se moque gentiment de son allure de dandy tandis qu'il l'asticote tranquillement sur le caractère

scabreux de la tenue d'une boutique de charme par une honnête femme. Je dois m'y reprendre à deux reprises pour réussir enfin à les interrompre.

– Renée, quand tu auras fini de taquiner monsieur, je voudrais te présenter Marina.

Renée et Pierre Harcet se tournent vers nous avec un bel ensemble et restent tous deux bouche bée. Je souris, ravie de cette réaction. Marina est tout simplement sublime dans une petite robe ultra légère en mousseline bigarrée. Les couleurs vives mettent en valeur sa peau couleur caramel et elle a relevé sa longue chevelure de jais en un chignon lâche qui dégage la courbe sensuelle de sa nuque. Un maquillage discret souligne son regard émeraude et sa bouche pulpeuse.

Renée tombe immédiatement sous le charme de cette beauté créole dont l'accent chantant lui rappelle son enfance dans les îles. Une heure plus tard, Marina est embauchée pour le défilé.

En quittant l'atelier, je remonte le col de mon manteau. J'ai froid malgré l'air doux de cette fin de journée de printemps. Depuis quelques jours, j'ai toujours froid. Depuis qu'Alex m'a quittée, en fait. J'ai beau cumuler les couches de vêtements, il y a toujours comme un courant d'air glacial qui court sur ma peau. Alex me manque et cela cause en moi plus qu'un vide : un gouffre.

Alex... Pourquoi ? Qu'est-ce que j'ai fait de mal ? Pourquoi est-ce que tu n'appelles pas ?

Marcher me fait du bien, je décide d'aller me promener sur le boulevard Richard-Lenoir. Je déambule dans les petits squares, sur le terre-plein central. D'habitude, le bruit des fontaines m'apaise mais, ce soir, rien n'y fait. Je m'assieds sur un banc et j'admire les jets d'eau, les candélabres, les façades restaurées des immeubles du dix-neuvième siècle et, tout au bout du boulevard, la colonne de Juillet qui semble monter la garde sur la place de la Bastille. Je reste jusqu'à la tombée de la nuit à admirer ces splendeurs du passé. Je suis épuisée. Toute la tension de ces derniers jours forme en moi un nœud compact qui m'empêche presque de respirer.

Alex ! Où es-tu ? Je n'en peux plus d'attendre ! Je n'en peux plus d'avoir mal !

Ma gorge se serre, le chagrin m'étouffe et les larmes cascotent sur mes joues en silence. Je me sens terriblement impuissante, comme si mon destin ne m'appartenait plus mais dépendait uniquement de cet homme qui m'a quittée. Cette idée m'agace. Pire : cette idée m'énerve. Je me rappelle cette citation : « Nous aurons le destin que nous aurons mérité. » Je décide que je mérite de savoir ce qui se passe dans ma propre vie. Alors, en dépit de tout, j'essaie d'appeler Alex, d'abord sur son portable, puis sur le numéro inconnu. Les deux fois je tombe directement sur le répondeur.

Qu'importe. Il est temps d'aller au Bogaert Palace, pour en avoir le cœur net.

Je me lève du banc, transie de froid, quand soudain deux larges mains viennent par derrière enserrer ma taille. J'ai un mouvement de panique avant qu'une voix familière ne me chuchote :

– Je suis là, ma Lou, tandis que des lèvres chaudes papillonnent dans mon cou.

– Alex ! dis-je en essayant de me tourner vers lui.

– Je suis là, je te tiens, et je ne te lâcherai plus, dit-il en raffermissant sa prise.

Je me tortille pour essayer de lui échapper mais son grand corps enveloppe le mien de manière irrévocable. Je me souviens que j'ai mille questions à lui poser mais je suis tellement heureuse de le retrouver que je les remets à plus tard. Là, je veux juste profiter de l'instant, de lui, de nous deux enfin réunis ; je ne gâcherais ça pour rien au monde. Sa chaleur engourdit délicieusement mes sens et ses mots doux m'embrouillent l'esprit, et je ne suis plus capable que de répéter en boucle : Alex, Alex, Alex...

– Lou, viens. Suis-moi. Je te promets que tout ce que j'ai pu faire ces derniers jours a un sens. Et que je l'ai fait pour nous. Fais-moi confiance : je t'expliquerai. Mais pas maintenant. Maintenant, je voudrais qu'on oublie le reste du monde et qu'on rattrape le temps perdu...

Son moteur ronronnant au ralenti, la Bentley nous attend un peu plus haut sur le boulevard, Gilles au volant. Il sourit en me voyant approcher.

Le trajet est bref et silencieux ; je m'abandonne dans les bras d'Alex qui m'étreint presque à m'en faire mal, comme si le moindre écart entre nos deux corps lui était intolérable, sa bouche dévorant la mienne. Puis Gilles nous dépose dans le quartier des Champs-Élysées, devant le palace Plaza Athénée et Alex me porte jusqu'à la suite, comme une jeune mariée.

La chambre est d'un luxe inouï, dans des tons mauves, meublée d'ébène et d'acajou, grande comme trois fois mon appartement. L'épaisse moquette étouffe le bruit des pas d'Alex, qui semble se déplacer aussi silencieusement qu'un chat. Il flotte dans l'air une légère senteur d'épices, diffusée par des bougies parfumées qui baignent la pièce d'une douce lumière ambrée. Par la baie vitrée, j'aperçois la tour Eiffel dont les lumières dominent une nuit parisienne sans étoiles. Alex me pose sur le lit avec douceur, comme si j'étais une porcelaine précieuse, et, sans un mot, son regard rivé au mien, il commence à me déshabiller. Il me retire d'abord mes ballerines, qu'il envoie rejoindre ses chaussures dans un coin de la pièce, puis ses mains remontent sur mes chevilles, mes jambes, mes cuisses... pour venir déboutonner mon jean, qu'il tire doucement vers le bas. Je soulève les hanches, pour lui faciliter la tâche, et il en profite pour embrasser mon ventre qui s'offre à lui. Sa bouche effleure ma peau, juste en lisière de ma culotte, et je sens son souffle sur mon sexe à travers le tissu, dessiner comme un sillon de feu entre mes cuisses. Je tends un peu plus les hanches vers lui, dans une supplique muette, et il vient poser ses lèvres sur le triangle de soie. Une décharge de plaisir me traverse tout le corps et je me cambre, je pousse un gémissement en attrapant ses cheveux pour l'empêcher de s'égarer ailleurs.

– Oh... reste par ici. S'il te plaît.

Il lève vers moi un regard amusé et dans ce demi-sourire, dans ces yeux moqueurs, je retrouve l'homme que j'aime.

Alex ! Tu m'as tellement manqué !

Comme s'il lisait dans mes pensées, il me demande :

– Est-ce que je t'ai manqué, Lou ?

– Oui, dis-je dans un souffle.

Et, tandis que ses doigts viennent effectuer un lent mouvement de va-et-vient sur ma culotte,

titillant la bordure de mes lèvres, effleurant mon clitoris à travers le tissu devenu humide, il poursuit :

– Est-ce que mes doigts t'ont manqué ?

Je hoche la tête. Ses doigts s'immobilisent.

– Dis-le moi, alors.

– Tes doigts m'ont manqué, Alex.

Ses doigts reprennent leur douce torture, ne s'attardant jamais vraiment là où je le voudrais tellement. Je bouillonne, je gémis, mais il continue, implacable.

– Est-ce que ma bouche t'a manqué, Lou ?

– Oui, ta bouche m'a manqué... Tout m'a manqué !

Il rit doucement en descendant ma culotte sur mes cuisses puis sa langue vient prendre le relais de ses doigts, plus vive, en des caresses plus fortes qui me font haleter. Il s'écarte légèrement de moi, prenant appui sur un coude et l'arrêt brutal de ses caresses est presque douloureux. Comme je m'apprête à protester, il pose un doigt sur mes lèvres.

– Chut. Attends. Ferme les yeux.

Je lui obéis et je sens de nouveau la chaleur de son souffle entre mes cuisses.

– Laisse-moi te faire plaisir, Lou. J'ai tellement à me faire pardonner. Laisse-toi aller.

Mon corps tout entier commence à onduler au rythme que sa langue imprime sur mon sexe. Alex joue avec mes nerfs, comme un chat avec une souris : il suce mon clitoris, le titille, le cajole, m'amenant au bord de l'explosion avant de se dérober puis de revenir à la charge, inlassablement. Soudain, ses deux mains viennent se poser sur ma poitrine et j'ai peur un instant qu'il n'abandonne le bas pour se concentrer sur le haut.

Alex, pas de blague, on a besoin de toi, là en bas...

Mais ses doigts caressent mes seins sans que jamais sa bouche ne quitte l'intérieur de mes cuisses.

Ouf !

Ses caresses sur mes mamelons se font plus appuyées, il commence à les pincer doucement, en les faisant rouler entre ses doigts et je n'arrive pas à dire si les petits éclairs qu'il provoque dans tout mon corps sont de douleur ou de plaisir. À chaque pincement correspond un mordillement à l'intérieur de mes cuisses, sur mes lèvres, entre mes lèvres... d'abord très doux, du bout des dents, puis de plus en plus marqué. Mordillement, pincement, plaisir, douleur... Tout se confond pour ne susciter en moi qu'une vaste sensation de bien-être et de désir. Un désir vorace qui enflamme tout sur son passage et me fait gémir de plus en plus fort tandis qu'Alex malmène mes seins et que j'en redemande. Tour à tour, il effleure ou tiraille mes mamelons qui me paraissent reliés à mon bas-ventre par une ligne de plaisir incandescent : à chaque pincement, mon sexe réagit par une décharge de désir qu'Alex

entretient en le dévorant. J'essaie d'ouvrir les cuisses plus largement mais mon jean est bloqué sur mes chevilles et, malgré mes supplications, Alex n'a pas l'air disposé à me le retirer. D'une main, il fait sauter les boutons de sa chemise, en arrachant deux au passage, découvrant son torse aux muscles sculpturaux, à la peau dorée par le soleil. Comme chaque fois qu'il se déshabille, j'éprouve un choc.

Tellement beau ! Merde, Alex, tu es juste absolument parfait ! Et tu es à moi !

Ses mains abandonnent ma peau quelques secondes pour le débarrasser complètement de sa chemise, dévoilant ses épaules larges et son ventre aux abdominaux ciselés. Puis, sans ménagement, il enfonce enfin ses doigts dans mon sexe ruisselant, balayant tout semblant de réflexion cohérente, mais apaisant un peu mon besoin lancinant d'être pénétrée. Le plaisir que je découvre est nouveau, puissant, déroutant. Frustrée de ne pas pouvoir écarter plus les cuisses, je me débats, je rue dans mon jean et mes mouvements font pénétrer plus profondément les doigts d'Alex en moi, mais je les voudrais encore plus loin.

Alex, Alex, tes doigts me rendent folle ! Oh ! Je ne vais pas tenir longtemps ! Alex, si tu ne t'arrêtes pas très vite, je vais jouir, là maintenant !

Les ondes de plaisir partent de mon clitoris pour se diffuser dans tout mon ventre et dans mes cuisses, que j'essaie d'écarter autant que possible.

- Alex, c'est trop bon mais, attends, doucement. Arrête. Non, n'arrête pas ! Mais je veux que tu viennes en moi, je ne veux pas jouir toute seule. Viens, viens, viens !
- À tes ordres, dit-il avec un sourire dans la voix.
- Mais... je t'en prie, retire-moi ce maudit jean.

Il se redresse et me désentrave en un tour de main. Je peux enfin m'ouvrir complètement et c'est ce que je fais, les genoux relevés, les reins creusés. Alex, debout au pied du lit, me fixe intensément, les traits figés. On dirait une statue grecque, immobile et parfaite jusque dans les moindres détails. Sa silhouette élancée se découpe à contre-jour dans la lumière tamisée, son regard fouille mon corps, frôle mes seins, s'arrête un instant sur mon visage, puis redescend vers mes cuisses largement ouvertes. Avec lui, je ne ressens aucune gêne, juste le bonheur de m'offrir à lui, totalement.

– Tu es tellement belle, Lou, dit-il en déboutonnant son pantalon. Il y a trop longtemps que je ne t'ai pas prise et ça me rend fou.

Sans me quitter des yeux, il enlève son boxer, dévoilant une puissante érection.

Alex... viens, j'ai envie de toi, fais-moi l'amour.

Il pioche un préservatif dans le tiroir de la table de chevet et me le tend.

– Tu veux bien t'en charger ?

Je secoue la tête, incapable d'articuler.

– Non ? fait-il, surpris.

– Non. Une autre fois. Là, je peux pas, dis-je d'une voix heurtée.

Il rit doucement.

– Tu ne peux pas ?

– Je ne suis pas en état.

– C'est vrai que tu es toute tremblante, tu serais maladroite, ça prendrait un temps fou.

J'acquiesce en hochant la tête.

– Qu'est-ce qu'on fait, alors ? demande-t-il en effleurant négligemment mes mamelons durcis du bout des doigts.

Je tressaille et parviens à peine à gémir :

– Alex ! Je veux que tu me prennes. Maintenant !

La passion flambe dans ses yeux et tout à coup, il n'est plus question de jouer. Il enfile le préservatif et il fond sur moi avec une grâce toute féline. Son corps souple à la musculature impeccablement dessinée vient recouvrir le mien. Tout en m'embrassant passionnément, il me débarrasse de mon haut et de mon bustier en dentelle blanche avant de me pénétrer d'un mouvement fluide et puissant, qui m'emplit, me comble et me délivre tout à la fois. Je jouis instantanément, dès le premier coup de reins d'Alex qui se fige, aussi surpris que moi. Puis je me laisse aller, pantelante, entre ses bras, comme une poupée désarticulée, incapable du moindre mouvement. Toutes mes terminaisons nerveuses sont comme anesthésiées et je suis aussi éreintée que si j'avais couru un cent mètres. Alex reste immobile quelques instants, me couvrant de baisers, le temps que je recouvre un tant soit peu mes esprits. Je me pelotonne dans ses bras, je voudrais ne jamais les quitter. Je n'ai qu'une envie : me fondre en lui et me laisser glisser dans le sommeil.

– Noue tes jambes autour de moi, Lou, murmure-t-il à mon oreille.

Je proteste mollement. Je n'ai plus la moindre étincelle d'énergie, tant la violence de l'orgasme m'a épuisée. Alors il reprend lentement son mouvement de va-et-vient, très lentement, très tendrement... Et, alors que je croyais cela impossible, je sens mon corps s'éveiller de nouveau, les sensations affluer. Mon ventre sort de son engourdissement pour recevoir Alex et l'accompagner, mes hanches bougent langoureusement. Je relève mes jambes, pour mieux l'accueillir et bientôt, naturellement, elles viennent s'enrouler autour de ses reins. Il passe alors ses mains sous mes fesses, qu'il attrape fermement et se redresse. Je laisse échapper un petit cri de surprise quand il bascule pour s'asseoir sur le lit, sans relâcher son étreinte. Je me retrouve à califourchon sur lui et quand il relâche sa prise sur ma taille, je me sens glisser et m'empaler plus profondément sur son sexe. Il retient son souffle en fermant les yeux, et je profite de ma position pour lui imposer mon rythme. Quand il rouvre les paupières, son regard est comme voilé, un peu flou, jusqu'à ce qu'il s'accroche au mien.

– Montre-moi comment tu m'aimes, ma Lou...

Je tends les mains vers lui, pour toucher son visage, et il soupire doucement en se penchant vers moi, s'offrant à mes caresses. Je murmure à son oreille des mots sans queue ni tête, des mots doux,

des mots fous. Je passe mes mains dans ses cheveux, courts sur la nuque, souples et soyeux sur le front ; une coupe et une texture que mes doigts reconnaîtraient entre mille. Ils reconnaissent aussi le grain si fin de la peau d'Alex, l'arête dure de ses pommettes, la ligne carrée de sa mâchoire, l'angle un peu busqué de son nez... Je passe mes ongles sur ses lèvres pleines, à la douceur presque féminine, et il les écarte légèrement.

– Lou. Oh Lou !

Sa voix... cette façon de prononcer mon nom en laissant traîner les voyelles. Je l'embrasse et je retrouve le goût de sa bouche, cette note un peu sucrée qui me donne envie de ne plus m'arrêter, de ne plus jamais quitter ses lèvres. Il me rend mes baisers avec une ardeur presque désespérée et je m'ouvre encore un peu plus pour lui. Je resserre mes jambes autour de ses reins et je l'attire toujours plus profondément en moi. Il me mordille les seins et de nouveau j'oscille délicieusement entre douleur et plaisir. J'enfouis mes mains dans ses cheveux pour l'attirer plus fort contre moi, pour dévorer ses lèvres. J'essaie de me retenir de crier. Alors que l'orgasme m'emporte, dans une secousse brutale, Alex se cambre en me plaquant contre lui. Il me serre à m'étouffer et je le sens se contracter brusquement, tandis qu'il répète mon nom, comme une litanie et qu'il avoue, dans un souffle :

– Tu m'as tellement, tellement manqué. Lou, si tu savais.

Puis il roule sur le dos, m'entraînant avec lui, ses bras comme un étau autour de moi.

17. À l'approche du jour J

Nous passons la nuit à faire l'amour, insatiables. Alex me câline et me fait rire ; chaque caresse me semble nouvelle, chaque baiser inédit. Je redécouvre son corps parfait avec le même émerveillement que s'il s'agissait de la première fois. Le matin nous surprend tous deux épuisés, mais heureux, comblés. Pendant qu'Alex commande le petit déjeuner, je découvre la salle de bains, digne d'une reine, tout en marbre rose et robinetterie de cuivre. Une profonde baignoire d'angle occupe la moitié de l'espace et je constate, ébahie, qu'on pourrait facilement y tenir à trois ou quatre sans se gêner. Alex me rejoint pendant que je regarde monter le niveau d'eau et que je teste différents sels de bain colorés. Il me soulève par la taille et nous plonge tous les deux dans la baignoire parfumée.

– Alors, ma Lou, on joue les apprentis chimistes ? me taquine-t-il quand il constate que j'ai mélangé tous les sels, vidant la moitié des flacons dans l'eau qui a pris une étrange teinte verdâtre.

Je m'adosse à lui, confortablement calée entre ses jambes, la tête contre son torse, tandis que ses mains se promènent sur mon ventre.

– Je teste une recette de philtre d'amour, pour te garder éternellement près de moi.
– Pas besoin de m'empoisonner avec tes expériences hasardeuses, dit-il en m'embrassant la nuque.
Je ne supporte déjà pas d'être séparé de toi.

Sentant venu le moment des explications, je lui demande :

– Pourquoi tu m'as quittée, alors ? À quoi ça rimait, cette humiliation publique ? En une semaine, tu es sorti avec la moitié des mannequins de Paris et hier, selon les journaux, la princesse Machin-Truc t'avait presque passé la bague au doigt. Je dois être masochiste pour me retrouver ici avec toi, après tout ça.

Il soupire, gêné.

– Je suppose que si même toi tu t'y es laissée prendre, c'est que j'étais crédible dans mon rôle de salaud et de séducteur sans scrupules...

– Vachement crédible, en effet. À tel point que j'en ai pleuré de quoi remplir trois fois cette baignoire.

– Tu étais en danger, Lou, dit-il, soudain très grave. À cause de moi. Il fallait à tout prix que je t'éloigne, qu'on nous croit séparés, irrémédiablement brouillés. Tout le monde savait mon attachement pour toi. Tu es ma faiblesse, mon talon d'Achille. Pour m'atteindre, il suffisait de te menacer. Pour me mettre à genoux, il suffisait de s'en prendre à toi. Après ta déposition, Eriksen m'a appelé, il m'a parlé des messages de menace et ça a été la goutte d'eau qui a fait déborder le vase. D'une part, j'étais fou d'inquiétude pour toi. D'autre part, j'étais furieux que tu ne m'en aies pas parlé. Je le suis encore, d'ailleurs. Si j'avais été au courant, peut-être que j'aurais pu agir, peut-être que rien de tout cela ne serait arrivé, ni l'incendie, ni notre séparation.

– Je comptais te le dire, dis-je, penaude.

– Mais le fait est que tu ne l'as pas fait. Tu t'es confiée à Eriksen, un inconnu, mais pas à moi.

Comment est-ce que je dois le prendre ? Tu ne me fais pas confiance ? Tu ne me crois pas capable de te protéger ?

– Si, bien sûr.

– Alors promets-moi que tu ne me cacheras plus rien. Jamais.

– Promis. Mais ça marche dans les deux sens, Alex. La prochaine fois que tu tiens dans tes bras quelqu'un qui n'est ni moi ni ta grand-mère ni ton chat, tu as intérêt à me donner immédiatement une explication. Et même une excellente explication.

– Je t'en fais la promesse solennelle, dit-il en riant.

Nous prenons notre petit déjeuner sur la terrasse, et je m'émerveille de pouvoir déguster des cookies encore chauds et des fraises gorgées de sucre en admirant la tour Eiffel. Je rapporte à Alex mes échanges avec Eriksen et je lui fais part des avancées de l'enquête. Nous ne savons toujours pas avec certitude de qui provenait le faux rendez-vous au Bogaert Palace le soir de l'incendie mais visiblement quelqu'un, probablement Karine, s'était servi du téléphone d'Alex pour m'attirer loin de l'atelier. Pour me protéger ? Karine serait-elle une alliée ? Mais dans ce cas, comment pouvait-elle être au courant que l'atelier allait brûler ? Et le fameux colis qu'Alex a déposé chez Charlotte ?

– Au fait, comment as-tu sauvé mes modèles de l'incendie ?

– Je n'ai rien sauvé du tout. C'est vraiment un colis anonyme qu'on a déposé au Bogaert Palace pour toi.

Devant ma moue dubitative, il ajoute :

– Je t'assure, Lou. Après l'avoir fouillé pour m'assurer qu'il ne contenait rien de dangereux, je me suis contenté d'y rajouter l'ordinateur, avec X-tRem-Fashion. J'ai pensé que tu ferais l'impossible pour assurer le défilé malgré tout et que ça pourrait t'aider.

– Oh Alex ! Ça m'a sauvé la vie, dis-je en lui sautant au cou. Sans ordinateur et sans ce logiciel, je pouvais dire adieu au défilé, et tu sais à quel point ce projet me tient à cœur. Mais grâce à toi, et avec l'aide de Charlotte, je vais terminer à temps. Merci !

– Si tu es heureuse, alors je suis heureux, dit-il en m'embrassant tendrement. C'est pourquoi je refuse que tu coures le moindre danger, enchaîne-t-il d'un air grave en me caressant les cheveux. Tant qu'on n'aura pas le fin mot de l'histoire, pas question de s'afficher ensemble.

Comme je m'apprête à protester, il lève la main, l'air sévère.

– Ce n'est pas négociable. Et Gilles gardera toujours un œil sur toi ; c'est un homme de confiance. Par contre, rien ne nous empêche de nous voir, loin des regards indiscrets.

– Des rendez-vous secrets ? dis-je, ravie.

– Ce n'est pas une plaisanterie, Lou (mais son regard me laisse penser qu'il trouve lui aussi l'idée amusante). J'ai un nouveau portable et en voici un pour toi, continue-t-il en me tendant l'appareil. Ne t'en sers que pour me joindre et uniquement sur le numéro préenregistré. Pour toi, je serai disponible jour et nuit. Je ne te laisserai plus jamais dans le doute. Appelle-moi, harcèle-moi. Je ne demande que ça. Mes anciens portables servent de leurres ; on finira bien par attraper celui (ou celle) qui m'espionne, te menace et complotte contre nous. D'ici là, officiellement, nous sommes des étrangers

l'un pour l'autre.

Il se lève pour aller s'appuyer à la rambarde, les yeux perdus par-delà les toits de la capitale qui s'étale à nos pieds.

– Cette semaine a été un enfer, Lou. Te savoir malheureuse par ma faute... ne pas pouvoir te parler, te voir, t'expliquer... je ne le supportais plus. S'il t'arrivait quelque chose, je ne m'en remettrais pas.

Il est presque midi lorsque nous nous quittons. Alex part le premier et j'ai un pincement au cœur en regardant depuis la terrasse s'éloigner la Bentley. Je traîne encore un peu dans la suite, profitant des dernières traces de magie amoureuse qu'il a laissées dans son sillage.

Dans le bus qui me ramène à l'appartement, je consulte pour la énième fois mon téléphone : aucune nouvelle de Charlotte depuis notre engueulade d'hier et cela vient gâcher ma joie toute neuve d'avoir retrouvé Alex. Mais un Post-it sur le frigo me rend ma bonne humeur :

« Désolée pour tout à l'heure ; je déteste quand tu as raison. À partir de maintenant, je vais m'occuper de mes affaires, à commencer par Tobias. Je ne rentrerai pas ce soir. Je t'ai laissé de la quiche et du fondant au chocolat dans le frigo. Bisous. Ta Chacha. P.-S. Tobias a déménagé tout notre fouillis dans sa chambre inoccupée, ça te fait un super atelier ! »

Visiblement, le mot date d'hier. Je n'aurai donc pas à expliquer à Charlotte que j'ai découché cette nuit.

Ni, surtout, avec qui. Ouf !

Les jours suivants, je reprends un rythme effréné pour terminer la collection. Nils passe de temps en temps pour me tenir au courant, et dévaliser les placards avec la bénédiction de Charlotte, qui l'adore et ne loupe jamais une occasion de l'inviter. La facilité avec laquelle il est entré dans ma vie est déconcertante. Il n'y a jamais rien de protocolaire dans son attitude, il semble partout à l'aise, partout chez lui. Je sais qu'il ne conçoit son métier qu'en étant sur le terrain mais je me demande s'il est aussi proche de tous ses « éléments d'enquête »... Selon lui, Mike est à l'origine de l'incendie. Le portrait-robot correspond et le témoin l'a formellement identifié sur photo. Mais Karine prétend qu'ils ont mangé ensemble ce soir-là, ce qui lui fournit un alibi, que Nils travaille à démonter.

– Il va tomber, et ça va lui faire mal, me dit-il tranquillement, en épluchant sa troisième banane.

Charlotte me donne un vrai coup de main à la confection et Tobias nous soutient de toutes les manières possibles. Il est aux petits soins, fait les courses et la cuisine, galope nous acheter du fil ou du tissu, entraîne Marina qui travaille son équilibre et sa démarche pour le grand jour... Bref, on se demande comment il trouve encore le temps de suivre ses cours aux beaux-arts. De son côté, Renée vient s'informer de notre avancée, nous donne de précieux avis et s'occupe de finaliser l'organisation à la guinguette chez Gégène avec son énergie et son intransigeance coutumières.

– Les deux. La piste en bois et la piste en marbre. Je veux les deux, Gégène. Mais non, elles ne vont pas te bousiller ta piste avec leurs talons, s'agace Renée au téléphone, levant les yeux au ciel. Sur celle

en bois, on a prévu de monter une passerelle. Tu disais ? Mais non on ne va pas la clouer dans ton parquet huilé ! Évidemment, tu me prends pour qui ? Oh, tu ne vas pas me ressortir encore cette vieille histoire... C'était il y a au moins trente ans. Pardon ? Oui, bon, dix ans, peut-être. De toute façon, le seau de peinture, c'était un accident. Et ta piste avait besoin d'une bonne restauration. De quoi ? Je t'entends mal. Ah, ça grésille, je ne t'entends plus. Ça doit être parce que je passe dans un tunnel, je vais te laisser. Alors on est d'accord, n'est-ce pas ? Les deux pistes ? Tu es un amour. Je t'embrasse.

Renée repose le téléphone en soupirant et nous pouvons enfin laisser éclater le rire qui nous chatouille la gorge. Pauvre Gégène. Il devrait savoir, depuis le temps, que Renée obtient toujours ce qu'elle désire !

Dans cette frénésie des préparatifs, je parviens difficilement à me dégager du temps pour rencontrer Alex. Nos rendez-vous sont furtifs mais délicieux, intenses. Le petit goût d'interdit qui pimente nos ébats me ferait presque oublier qu'un danger réel rôde quelque part autour de nous. Mais Alex, lui, ne l'oublie pas. J'ignore ce qu'il trame, je n'ai pas envie de gâcher les précieux moments passés ensemble à en discuter, mais je n'aimerais pas être à la place de son ennemi. Je sais qu'il collabore avec Eriksen, à contrecœur, et je me demande toujours la raison de cette antipathie (parfaitement réciproque, d'ailleurs).

– C'est un bon flic, Lou, mais je ne veux pas te voir avec lui plus que nécessaire.

– Mais pourquoi, Alex ? Depuis le premier jour, à l'hôpital, vous vous regardez en chiens de faïence. Qu'est-ce que tu lui reproches ?

– Rien, bougonne-t-il, les dents serrées. Mais il n'a pas besoin de te tourner autour pour faire avancer l'enquête, bon sang !

Je le dévisage, interloquée.

– Alors c'est ça ? Tu ne l'aimes pas juste parce que tu es jaloux ? dis-je en riant.

Il fait mine de me foudroyer du regard mais mon hilarité est contagieuse et bientôt nous rions tous les deux à en perdre haleine.

– N'empêche, s'obstine Alex, quand il a repris son souffle. La prochaine fois que je le verrai, j'aurai deux mots à lui dire.

La veille du défilé, je suis nerveuse comme pas permis. Tout est fin prêt, la collection est bouclée, les mannequins ont toutes répondu présent, la guinguette est aménagée et décorée, tout a été minutieusement préparé. Pourtant, je ne peux pas m'empêcher d'être tendue. J'ai le sentiment d'une catastrophe imminente.

Le défilé, Alex, tout ça est trop beau pour être vrai. Il y a forcément quelque chose qui couve. Quelque chose que je n'ai pas vu venir et qui va me tomber dessus.

Je tourne dans notre petit atelier comme une lionne en cage, tout me crispe et m'exaspère, je râle, je m'angoisse et Tobias, après quelques heures d'infinie patience, finit par gentiment m'inciter à aller me calmer les nerfs ailleurs. Loin de lui, de préférence.

– Mais Charlotte m'a déjà virée de l'appartement ! dis-je.

– Je la comprends tout à fait. Tu filerais un ulcère au plus zen des moines bouddhistes, dans l'état de nervosité où tu es. Mais ce n'est pas une raison pour venir m'empoisonner l'existence. Je n'ai pas mérité ça. Enfile tes baskets et va marcher, ça te détendra.

Force m'est de reconnaître qu'il n'a pas tort. Je passe en coup de vent à l'appartement pour me changer et je m'élanche dans les rues de Paris, direction le parc des Buttes-Chaumont. Un bip de mon portable me signale un mail d'Alex :

« Pas trop nerveuse, ma Lou ? Je suis encore à New York pour finaliser ce gros contrat dont je t'avais parlé, mais je serai au défilé demain, à la première heure. J'ai hâte de voir enfin ton travail autrement que sur photos. J'ai justifié ma présence en déclarant à la presse que je ne m'y rendais que pour constater si cette fameuse collection était vraiment aussi exceptionnelle qu'on le chuchote ou si ce n'est qu'un coup de pub. Arrête de te tourner les sangs (je sais que tu stresses), ça va être absolument fabuleux, j'en suis persuadé. Je t'embrasse. Tendrement. Partout. Ton petit corps sexy me manque. »

Même si je ne parviens pas à me défaire de ce mauvais pressentiment qui me noue le ventre, le mail d'Alex me fait du bien. La marche aussi. Après plus de trois heures à parcourir le parc, je suis suffisamment fatiguée et détendue pour envisager de rentrer. Sur le chemin du retour, je m'arrête aux Délices pour acheter une brioche aux figues avec laquelle j'espère amadouer Charlotte. Je l'ai à moitié rendue chèvre ce matin à force de tourner et virer dans nos trente mètres carrés et de m'angoisser pour demain. Je compte sur sa gourmandise pour me faire pardonner.

C'est en débouchant dans notre rue que mon mauvais pressentiment se confirme.

Non ! Oh non... pas ça.

Je m'appuie au capot d'une voiture et je ferme les yeux quelques secondes.

S'il vous plaît, faites que j'aie mal vu. Faites que je me trompe.

Mais quand je les rouvre, la scène n'est pas différente et l'angoisse que j'avais si difficilement refoulée me saute à la gorge, terrible, suffocante.

Sur le trottoir, devant le portillon de notre immeuble, une silhouette bien connue s'éloigne en faisant un signe amical à Charlotte et Marina. Charlotte lui répond en souriant et Marina lui lance quelques mots mais je suis trop loin pour comprendre ce qu'elle dit. Tout à coup, une foule de détails me reviennent en mémoire et s'imbriquent les uns dans les autres pour former un scénario glaçant : la haine de Charlotte pour Alex, notre dispute, ses invitations répétées à Nils (pour surveiller les avancées de l'enquête ?), son insistance à me faire quitter l'appartement tout à l'heure (pour ce rendez-vous !), ma rencontre à point nommé avec Marina qui (comme par hasard) est mannequin et cherche du travail, son numéro de charme auprès de Renée qui ne jure plus que par elle... Est-ce-que tout est lié ? J'ai l'impression d'être au centre d'une gigantesque toile d'araignée. Tout se bouscule dans ma tête.

Charlotte ? Qu'est-ce que tu manigances ? Et pourquoi ? Il est dangereux, ce type, tu sais ? C'est un

dingue ! Il a failli tuer Renée ! Nils essaie de le coincer, et toi tu papotes avec lui devant chez nous ?

Je tente de me raisonner, de me convaincre que je fais fausse route, mais je n'arrive pas à trouver de raison rassurante à la présence d'un dangereux incendiaire devant ma porte, visiblement en excellents termes avec ma meilleure amie. J'ai peur que Mike Tucker, alias Matthew Bennett, n'en ait pas fini avec moi. Et qu'il se soit trouvé des complices...

18. Le défilé

Alexander Bogaert n'est pas du genre à passer inaperçu. Surtout auprès de la gent féminine. Évidemment, quand on a un corps de dieu grec et qu'on est milliardaire, on a tendance à retenir l'attention. Ses cheveux noirs et ses yeux verts, mais surtout son sourire au charme ravageur, ont la fâcheuse habitude de faire se pâmer d'admiration toutes les filles. En temps ordinaire, je trouve ça plutôt agréable. Il est beau à se damner, je ne peux pas en vouloir aux autres de le regarder avec gourmandise. Mais aujourd'hui, ça m'agace.

On dirait que toutes les femmes invitées au défilé de lingerie fine sur lequel j'ai travaillé si dur ont décidé de tenter leur chance auprès du célibataire le plus convoité de Paris. Il fait un temps magnifique et elles ont investi la pelouse devant la guinguette chez Gégène en attendant que débute le défilé. People, journalistes, mondaines... elles ne quittent pas Alex des yeux. Et je ne peux rien dire, rien faire, alors que je suis déjà à demi-morte d'angoisse.

Et si ma collection rétro ne plaît pas ? Est-ce que mes modèles ne sont pas trop audacieux ? Ou alors pas assez ? Et si le fou furieux qui a incendié l'atelier de Renex décidait de remettre ça ici ? Et si Alex tombait subitement amoureux de cette grande blonde, là, celle avec les seins qui s'échappent de sa micro robe ? Ça devrait être interdit à la vente, des robes si courtes.

Je me ronge les ongles tout en imaginant des scénarios catastrophes, tous plus atroces les uns que les autres. Je regarde Alex évoluer au milieu de ces créatures de rêve en espérant qu'il se souvienne qu'il n'est pas réellement célibataire, que c'est juste une mise en scène. Comme il l'avait prévu, les harcèlements dont j'étais victime ont cessé dès l'annonce de notre rupture (factice, heureusement ! S'il me quittait vraiment, je crois que je ne m'en remettrais pas...) Ce qui confirme bien qu'à travers moi c'est lui qui était visé. Grâce à ce petit stratagème, je me sens en sécurité et Alex a les coudées franches pour démasquer celui (ou celle) qui en a après lui. Je devrais être ravie... mais non. À voir toutes ces filles se coller à lui, je commence à me demander si je ne préférerais pas être en danger mais pouvoir revendiquer ma place auprès de lui. Je ne suis pourtant pas d'un naturel jaloux mais il y a des limites. Et quand il s'agit d'Alex, j'ai tendance à perdre toute mesure. Je suis à deux doigts de perdre aussi patience quand mon regard accroche celui d'Alex. Il domine ceux qui l'entourent d'une bonne tête et l'air penaud qu'il affiche tout à coup en désignant d'un geste impuissant sa cour d'admiratrices m'arrache un sourire. Il hausse les épaules, visiblement gêné, comme pour dire : « Désolé... ». Puis je le vois fixer un point derrière moi et son visage se ferme brutalement. Il tourne les talons, l'air mécontent.

– Alors comme ça, vous êtes de nouveau ensemble, Bogaert et toi ? dit une voix familière dans mon dos.

Je suis surprise par le tutoiement mais après tout, nous sommes amis maintenant.

Je me retourne pour découvrir la haute silhouette du lieutenant Nils Eriksen en train de dévaliser le

buffet ultra-chic que les hôtes de la guinguette essaient de dresser sur les terrasses. En jean chocolat et tee-shirt blanc, comme à son habitude, il a néanmoins pris la peine de se raser et de discipliner un peu sa chevelure de Viking. Malgré ça, au milieu de tous les people en costard et tenue irréprochable, on dirait un barbare tout juste descendu de son drakkar.

– Nils, soupire-je en lui retirant des mains une bouchée à la crème d'artichaut, si tu continues à engloutir au fur et à mesure tout ce que les serveuses posent sur les tables, elles ne vont jamais s'en sortir, conclus-je en le tutoyant à mon tour.

L'une des filles, une jolie petite rousse, me lance un regard de pure gratitude tout en comblant les nombreux trous qu'a laissés le passage de Nils dans les plats.

- Tu ne m'as pas répondu, remarque-t-il tranquillement en s'essuyant les mains.
- Qu'est-ce qui te fait dire qu'on est ensemble ?
- Son regard sur toi. Le tien sur lui. Le fait que tu ne répondes pas directement à ma question...

Eh voilà... j'avais oublié que rien ne lui échappe.

Je finis par lui avouer :

- En effet... mais garde ça pour toi. Alex pense que je suis en sécurité tant qu'on nous croit séparés.
- Il a raison. Mais soyez plus discrets. Je ne suis pas le seul à avoir de bons yeux, dit-il en hochant la tête vers Karine qui nous observe de loin.

Alex m'avait promis d'être près de moi pour ce grand jour. Pour justifier sa présence alors qu'on est sensés être séparés, il avait joué la carte du cynisme : il avait annoncé à la presse qu'il assisterait au défilé Renex par curiosité, juste pour constater par lui-même si la nouvelle collection dont on parlait tant était vraiment exceptionnelle ou si ce n'était qu'un habile coup de pub. En tant que bras droit d'Alex chez Bogaert Lingerie, il aurait paru suspect que Karine ne soit pas là aujourd'hui. Mais sa vue me fait froid dans le dos. Je ne peux pas m'empêcher de chercher nerveusement son frère du regard. Si Karine est ici, Mike ne doit pas être loin.

– Ne t'inquiète pas, me dit Nils en piochant mécaniquement un roulé bœuf-aubergine dans un plat laissé imprudemment à sa portée. J'ai un mandat contre Mike Tucker, alias Matthew Bennett. J'attends justement qu'il pointe son nez pour l'embarquer. L'alibi que sa sœur lui a fourni pour l'incendie ne tient pas : elle a effectivement dîné au restaurant ce soir-là, en compagnie d'un homme, mais ça ne pouvait pas être Mike : l'homme avait une bonne cinquantaine d'années. J'espère qu'elle a bien profité de son repas parce qu'entre le faux témoignage et la suspicion de complicité, elle va plonger pour un moment.

La nouvelle me prend totalement au dépourvu et je sens un poids énorme quitter mes épaules.

Mike et Karine hors d'état de nuire ! Enfin !

- Pourquoi tu ne me l'as pas dit plus tôt ?
- Le juge vient de me délivrer le mandat à l'instant.

J'hésite à lui faire part de mon mauvais pressentiment et de ce que j'ai vu hier soir. J'en ai déjà parlé à Alex qui, même s'il se méfie de Marina, parce qu'il ne la connaît pas, ne croit pas Charlotte capable d'un coup bas. Il ignore à quel point elle lui en veut de m'avoir blessée... elle est plus que furieuse contre lui.

– Qu'est-ce qui te tracasse ?, me demande Nils en tendant la main vers un plat que la petite rousse subtilise in extremis pour le déposer hors d'atteinte.

Il lit dans les pensées ou quoi ?

Encore une fois troublée par sa perspicacité, je bafouille un peu :

– Hier soir, j'ai surpris Charlotte et Marina en train de discuter avec Mike au bas de notre immeuble.

– Tu as entendu ce qui s'est dit ?

– Non. Ils se séparaient quand je suis arrivée. Mais j'ai la conviction qu'ils manigancent quelque chose. Sinon, pourquoi cette rencontre ?

Il hoche la tête mais ça ne semble pas le préoccuper plus que ça.

– Mike est à moitié parano, il ne se fie qu'à son sang, qu'à sa sœur. Ce genre de type n'a confiance en personne, il ne va pas s'allier avec d'autres. De plus, il crève de trouille. J'ignore encore de quoi il a tellement peur mais il sait que je suis après lui. Il ne fera rien de compromettant dans l'immédiat.

Devant mon air peu convaincu, il ajoute :

– Mais je n'écarte aucune possibilité. Je garderai ton amie Charlotte et cette Marina à l'œil. C'est la nouvelle mannequin de Renex et la colocataire de Tobias, le petit ami de Charlotte, c'est ça ?

– C'est ça.

– Alors va faire ton travail, et laisse-moi faire le mien. Occupe-toi de rendre ce défilé inoubliable. Je veux que ta collection éclipse toutes les autres, même celle de Bogaert.

Il conclut, avec un clin d'œil :

– En fait, surtout celle de Bogaert...

Un jour, il va falloir qu'on m'explique pourquoi ces deux-là s'entendent comme chien et chat... Alex est jaloux comme un tigre, OK. Il a failli dévisser la tête de mon ex tout à l'heure, juste parce qu'il trouvait Gaëtan trop près de moi. Mais Nils ? Quel mec étrange... Imperturbable. Hermétique. Alex se trompe : Nils ne s'intéresse pas à moi. Pas de cette façon, en tous cas. J'ai parfois l'impression qu'il me considère comme un chaton à sauver de la noyade. C'est gentil mais pas très flatteur...

Un bip de mon portable m'arrache à mes pensées. C'est un texto d'Alex : [Miss Arpad, accorderiez-vous 5 min à un pauvre homme harcelé par des courtisanes sans scrupule ? RDV derrière la terrasse intérieure.] Je m'empresse de le rejoindre, le cœur battant. Ces petits rendez-vous furtifs sont toujours délicieux...

– Ouf ! J'ai bien cru que je ne me sortirais jamais des griffes de ces furies, dit-il en m'attrapant par la taille alors que je passe l'angle de la pergola.

Il me serre contre lui et prend mes lèvres en m'entraînant dans un recoin de la terrasse, derrière les lauriers roses et autres arbustes en bac. Il m'embrasse comme jamais auparavant, avec une ardeur et une douceur qui me laissent tout alanguie. Heureuse, je me blottis contre lui, je respire son parfum enivrant. Il joue avec mes cheveux, comme à son habitude, il les noue et dénoue doucement. Je me sens tellement bien dans ses bras que je pourrais y passer des heures...

– Lou... ton défilé commence dans une heure. Est-ce que tu ne devrais pas être avec les filles en train de faire les derniers ajustements ?

– Une heure ? Oh ! Tu as raison, il faut que je file !, je m'écrie en essayant de m'arracher à ses bras. Mais il me retient par le poignet et me vole un dernier long baiser passionné avant de me laisser partir. Je me hâte de rejoindre Renée auprès des filles en caressant rêveusement mes lèvres du bout des doigts.

Alex... Je ne me laisserai jamais de ta bouche sur la mienne... Je crois que je suis irrémédiablement amoureuse de toi...

Backstage, c'est l'effervescence. Je ne les ai quittées qu'une petite demi-heure mais il semblerait que toutes les mannequins aient au moins une revendication chacune. Un gloss trop pâle, un ruban trop foncé, un jus de tomates trop froid (ou pas assez), des cheveux qui crêpent, un talon ébréché... Pierre Harcet, l'assureur de Renex devenu un ami, se plie en huit pour essayer d'accéder à toutes leurs demandes. Les filles en profitent et le taquinent gentiment, dans la bonne humeur générale.

– Ah ma chérie, te voilà enfin !, s'exclame Renée, visiblement soulagée. Mais... qu'est-il arrivé à tes cheveux ? On croirait que tu sors d'une étable.

Oh oh... Alex m'a encore complètement décoiffée !

– Viens par ici, qu'on arrange ça. Ne bouge pas. Tu as des cheveux magnifiques, il faut en prendre soin. Voilà. C'est mieux, dit-elle en glissant habilement quelques épingles pour discipliner ma crinière ébouriffée. Tu veux bien t'occuper de Marina à présent ? Il y a une petite retouche à faire sur son soutien-gorge. Trois fois rien mais je veux qu'elle soit parfaite.

Et elle me catapulte vers Marina, qui attend patiemment, sublime dans son ensemble nacré en crêpe doux qui met en valeur la perfection de sa peau caramel. Je constate que le tulle plumetis du corbeille nécessite en effet un point au niveau du ruban. Tandis que j'effectue la retouche, Marina, immobile comme une statue, me demande :

– Ça ne se voit pas trop, que je suis nerveuse ?

Surprise, je lève les yeux vers elle. Elle semble sereine, son visage est de marbre, sans la moindre trace d'émotion.

– Tu es nerveuse ? Tu n'en as absolument pas l'air.

– Tu n'as pas idée ! À la Réunion, je n'ai participé qu'à de petits shows dans une ambiance cool et je

n'ai jamais défilé en métropole. À Paris, vous prenez la mode tellement au sérieux. J'ai peur de ne pas être à la hauteur, de décevoir Renée.

Elle a l'air sincère, je suis troublée par son aveu.

Est-ce que je peux te faire confiance, Marina ? De quoi parlais-tu avec Mike et Charlotte hier soir ?

– Je sais que ce jour est important pour toi, Lou. Je ne voudrais pas tout gâcher.

– Ne t'inquiète pas. Tu seras parfaite. Tout se passera bien.

Et c'est vrai que le défilé débute sous les meilleurs auspices. L'éclairage est irréprochable, les maquilleuses ont fait des merveilles et les mannequins sont renversantes dans leurs dessous rétros. Leurs yeux de biches et leurs bouches bijoux aux coloris satinés mettent remarquablement en valeur la ligne et les tons soutenus de mes modèles.

J'ai attendu ce moment tellement longtemps ! Mon premier défilé ! C'est encore mieux que dans mes rêves. Tout est merveilleux !

Les filles se succèdent sur la passerelle sans un faux-pas, dans un tourbillon de jambes interminables et de claquements de talons. Les dentelles sur leur peau semblent animées d'une vie propre, le tulle frémissant à la lisière d'un ventre, les broderies soulignant la perfection d'une chute de reins. Alex, d'un discret signe de tête, me confirme ce que j'espérais : le défilé est un succès.

Je suis tellement heureuse, j'ai le cœur qui bat à cent à l'heure... Pourvu que tout se passe bien jusqu'au bout !

À sa gauche, le légendaire Felipe Dacôme, le plus prestigieux concurrent de Bogaert, semble lui aussi apprécier le spectacle. Il discute avec Charlotte qui m'adresse un grand sourire. Elle a passé la soirée chez Tobias hier et j'ai l'impression qu'il y a une éternité que nous n'avons pas discuté, toutes les deux. Échanger nos petits secrets, se faire des soirées « fille », ça me manque. On ne fait plus que parler boulot ou se disputer à propos d'Alex.

Ma meilleure amie est en train de devenir une étrangère...

Je ne peux m'empêcher de revivre la scène d'hier : elle, Mike et Marina discutant tranquillement.

Lorsque Marina fait son apparition, un murmure admiratif monte du banc des journalistes, sur ma droite. Mais Marina demeure impassible, ses pommettes hautes barrées d'un fard ivoirien tranchant sur sa peau mate. Le satin nacré de son serre-taille moule admirablement ses hanches.

– Elle ne serait pas un peu nerveuse ?, me glisse Renée à l'oreille, en se tordant les mains d'inquiétude.

Nerveuse ? C'est rien de le dire ! On dirait qu'elle va se liquéfier sur place !

J'essaie de trouver les mots pour la rassurer quand tout bascule. À commencer par Marina, dont le

pied gauche glisse dans sa chaussure.

Oh non ! Je craignais qu'un truc comme ça allait se produire !

Je la vois tout à coup s'effondrer comme une poupée de chiffons, son corps sculptural semblant soudain désarticulé. La musique cesse brusquement et un murmure de surprise s'élève de l'assemblée. Avant que quiconque puisse réagir, Nils a bondi sur la passerelle pour l'aider à se relever. À le voir, tellement massif, je n'aurais jamais cru qu'il puisse être si vif et si agile. Marina, les fesses par terre, dans une posture rien moins que sexy, paraît mortifiée. Quelques ricanements fusent mais l'air menaçant de Nils ramène sur la salle un silence de mort avant que l'orchestre ne reprenne. Marina se remet sur pieds d'un mouvement souple, avec une grâce féline, et reprend contenance à une vitesse stupéfiante. Elle remercie le lieutenant d'un geste aristocratique et plein d'humour qui semble également signifier : « Vous pouvez disposer, mon bon ». L'assistance part d'un petit rire et Nils s'éclipse de bon cœur. Puis Marina envoie gracieusement valser ses escarpins au bas du podium et termine son show pieds nus, sous les applaudissements du public.

Le défilé terminé, Nils et moi sommes un peu à l'écart de la guinguette, au bord de la Marne, et je suis furieuse.

– Je suis sûre qu'elle l'a fait exprès ! Je t'avais dit qu'elle manigançait quelque chose avec Charlotte et Mike.

Il essaie de tempérer :

– Voyons Lou... elle s'est foulé la cheville ! Ces talons sont de véritables échasses, elle était stressée, elle a glissé, point final.

– Comment peux-tu croire ça ? Je n'aurais jamais imaginé que tu te laisserais avoir ! Parce que c'est une jolie fille et qu'elle te fait les yeux doux, tu ne vois même plus l'évidence !

– Oui je la trouve belle, mais non je ne me laisse pas aveugler. Je sais faire la part des choses, c'est mon boulot Lou. Et je ne te permets pas de remettre en cause mon professionnalisme.

Nils n'a pas haussé la voix mais son ton est devenu cassant, et je me souviens tout à coup combien je le trouvais intimidant avant de le connaître mieux. Son regard glacial me rappelle que ce n'est pas quelqu'un d'ordinaire mais un flic qui en a bavé, un homme dur, un homme de convictions qui a vu plus d'horreurs dans sa vie que ce que je ne pourrais jamais imaginer. Je baisse les yeux, confuse, et il reprend :

– Toi, en revanche, tu es sur les nerfs et tu ne raisonnes plus. Ces dernières semaines ont été bouleversantes, émotionnellement éprouvantes, c'est trop de pression. Tu n'es pas dans ton état normal, sinon tu admettrais que j'ai raison.

Un texto d'Alex nous interrompt et Nils en profite pour s'éloigner. Je le vois se diriger vers Marina, assise dans l'herbe. En lisant les mots d'Alex, j'esquisse un sourire malgré moi : [Ne t'inquiète pas pour le faux-pas. C'était fabuleux. Suis fier de toi, Honey. Ce soir, je te veux dans mon lit avec l'ensemble n°3.]

Il a décidément le chic pour me mettre de bonne humeur.

Gaëtan, que j'avais complètement perdu de vue ces derniers temps et salué rapidement ce midi, me rejoint avec Charlotte. Il me prend dans ses bras et m'embrasse à nouveau, sur les joues mais juste un peu trop près des lèvres... Je me dégage de son étreinte, qui s'éternise trop à mon goût.

– Lou !, dit-il en gardant ma main droite dans la sienne. Je ne te lâche plus. Je ne t'avais pas vue depuis une éternité, tu m'as manqué.

Je ne veux pas être impolie mais je ne sais pas quoi répondre à ça. Gaëtan et moi, c'est du passé et lorsque nous étions ensemble, ça n'avait absolument rien de comparable avec ce que je ressens pour Alex. J'essaie de me dégager gentiment, gênée, et Charlotte, sentant mon embarras, vole à mon secours :

– Ne t'en fais pas, Gaëtan, tu peux la lâcher, elle ne s'envolera pas. Elle sera plus dispo maintenant que le défilé est passé. Même moi, pour prendre un thé avec elle, je dois prendre rendez-vous.

Elle me fait un clin d'œil et tous mes soupçons commencent à fondre comme neige au soleil.

Nils a raison, je suis ridicule ! C'est ma meilleure amie !

Mais elle ajoute quelque chose qui me donne envie de l'étrangler :

– Oh oh... On dirait que Monsieur-Nombril-Du-Monde a avalé un truc de travers...

Je me retourne, en arrachant ma main à la prise de Gaëtan, pour apercevoir Alex fondre sur nous, aussi menaçant qu'un ciel d'orage.

Oh non... Alex, non...

Heureusement, il est stoppé net dans son élan par Mike et Karine qui lui tendent une pile de dossiers.

– Tiens, c'est le mec qui m'a bousculée hier soir devant chez nous, dit Charlotte, visiblement étonnée en apercevant Mike.

J'aimerais tellement croire qu'ils se sont croisés par hasard !

Je l'attrape par le coude pour nous mettre tous trois hors de portée d'Alex avant qu'il ne juge plus intéressant d'étriper Gaëtan que de signer des protocoles, ou des contrats, ou que sais-je encore. Nos pas nous mènent vers la pergola, sous laquelle Nils et Marina sont allés s'asseoir. Charlotte tique en voyant Nils aux pieds de Marina, en train de lui masser la cheville. Cela me confirme ce que je soupçonnais depuis un moment : ma meilleure amie en pince pour lui. Elle soupire :

– Et voilà... Dans moins de trois minutes, le beau lieutenant ne sera plus un cœur à prendre...

– Qu'est-ce que ça peut te faire ?, s'étonne Gaëtan en se rapprochant de moi. Tu es avec Tobias, non ?

– Oui, et il est super mais... Nils n'est pas mal non plus. Regarde comme il caresse la peau de Marina, avec une sensualité à faire défaillir une nonne...

Pendant qu'ils discutent des qualités respectives de l'un et de l'autre, flic versus artiste, rugosité versus raffinement, j'observe Nils. Je devine, à la crispation de ses larges épaules, qu'il se sait épié. Il masse doucement la cheville enflée de Marina, en y déposant de temps à autre une noisette de crème. Marina a les yeux à demi clos et se laisse faire, visiblement épuisée. Parfois, elle secoue ou hoche la tête, en réponse à Nils, qui la questionne. Puis, il lui bande la cheville, se redresse et prend congé. Marina le remercie d'un sourire éblouissant et j'entends Charlotte ronchonner à propos de concurrence déloyale.

– Si ce n'était pas une amie, je finirais par la détester pour sa perfection...

La soirée se poursuit ensuite sans heurts, dans une ambiance bon enfant et un impressionnant chassé-croisé de regards. Les mannequins continuent à papillonner autour d'Alex, qui surveille férocement Gaëtan, perpétuellement sur mes talons. Marina observe Nils à la dérobée, et Nils guette le retour de Mike, qui a disparu. Charlotte et Tobias se sont éclipsés main dans la main vers les bords de Marne et Renée échange avec Pierre, très classe dans son queue-de-pie, des œillades qui ne laissent aucun doute quant à leurs projets pour la nuit à venir.

Quant à moi, je garde un œil sur Alex, je l'admire en douce. Il a retiré sa veste qu'il porte négligemment sur l'épaule, et sa chemise blanche met en valeur sa peau bronzée. Il est beau à tomber. J'aurais voulu qu'il soit à mes côtés, pouvoir partager officiellement avec lui ce moment, mon heure de gloire. Ce sera pour une prochaine fois. En attendant, je me contente de chaque regard, chaque sourire volé, chaque texto. Et c'est déjà beaucoup.

L'arrestation de Mike et Karine se déroule vers vingt-trois heures, loin des regards indiscrets et en douceur, Mike ayant sagement décidé de ne pas opposer ses 75 kilos de peau et d'os au quintal musculeux de Nils. Il arbore un air de chien battu qui me ferait presque pitié. Karine, miraculeusement apparue à ses côtés, prend sa défense et refuse de le quitter.

– Parfait, lui répond froidement Nils. Je voulais justement vous embarquer pour faux témoignage et complicité. Vous me facilitez la tâche.

Karine serre les dents mais ne répond pas. Tandis qu'il les fait monter en voiture, il me glisse :

– Marina affirme ne pas connaître Mike. Elle dit qu'il a bousculé Charlotte hier soir sur le trottoir, et qu'ils ont échangé quelques mots en plaisantant avant de repartir chacun de son côté. Elle était surprise de le croiser ici et d'apprendre qu'il bossait pour Bogaert.

Je me rappelle l'air étonné de Charlotte tout à l'heure en apercevant Mike. Cela concorde. Mais je commence à ne plus rien y comprendre. Nils avait raison : je suis épuisée. Je me sens capable de dormir six jours d'affilée.

En regagnant la guinguette, j'aperçois une ombre sous les frondaisons. Je frissonne car il me semble reconnaître la silhouette de John Bogaert, le père d'Alex... et de Mike et Karine. Je m'use les yeux à essayer de percer l'obscurité mais je ne vois plus que les silhouettes des arbres.

Un texto d'Alex me fait oublier toutes mes angoisses : [Gilles peut te conduire chez moi ce soir, si tu n'es pas trop fatiguée... ?] Soudain pleine d'énergie, le cœur gonflé de bonheur, je m'empresse de

lui répondre : [Oui !!]

19. Des moments difficiles

Le lendemain, je dois déjeuner chez Renée. La journée est superbe, fraîche et ensoleillée, et je me sens légère comme une plume. J'ai la tête dans les nuages, les sens encore tout chamboulés par ma nuit avec Alex. Ni ma dispute matinale avec Charlotte qui a deviné où j'ai découché, ni le trajet dans le métro bondé n'arrivent à entamer mon euphorie. Mes pieds ne touchent plus terre. J'ai conscience de la douceur de l'ensemble numéro 3, le plonge coque noir et son tanga assorti, qui caresse délicieusement ma peau à chaque pas. Ce même numéro 3 qui avait tant plu à Alex au défilé, et qu'il ne m'a laissé porter que cinq minutes avant de le faire voler à travers la chambre hier soir.

Quand j'arrive chez Renex, je suis presque choquée de constater que tout est resté en l'état après l'incendie. L'atelier est toujours sens dessus-dessous, les murs noircis, et le matériel fondu.

– Les travaux commencent demain, m'annonce Renée en m'accueillant. Une société de nettoyage va déblayer les déchets dans la matinée et passer un jet à haute pression pour tout décaper.

Elle me fait monter à l'étage, dans son appartement, où l'on retrouve Pierre, en tablier de cuisine. Un délicieux fumet de viande rôtie me chatouille les narines. Pierre me salue en s'inclinant et retourne à ses fourneaux, préoccupé par la cuisson de son magret de canard. Le repas est délicieux et Pierre s'avère un homme charmant et attentionné malgré son attitude guindée. Son humour pince sans rire et sa classe d'un autre siècle semblent avoir envoûté Renée. Elle le dévore des yeux comme une collégienne et je trouve cette idylle formidable, parce que prouve que l'amour peut se trouver à tout âge. Pierre accuse une bonne soixantaine épanouie et Renée est encore admirablement séduisante pour soixante-seize ans, avec sa jupe pantalon et son corsage qui flatte sa silhouette gracieuse.

Quand le déjeuner se termine, Renée m'a déjà expliqué les grandes lignes de ce qu'elle envisage pour Renex.

– Je voudrais ton avis, Lou. Grâce à ta créativité, Renex a pris un essor inattendu ces derniers mois. Il y a encore un an, avant ton arrivée, je n'aurais même pas envisagé de remettre Renex sur pied après un tel drame. Je suis trop vieille pour repartir de zéro. Mais tes créations plaisent, Lou. Mieux : elles subjuguent. Le défilé a été un succès et d'ici peu tu crouleras sous les offres des meilleures et plus prestigieuses maisons de haute couture. Je comprendrais tout à fait que tu veuilles y tenter ta chance. Mais ici, je peux t'offrir la liberté totale de créer ce que tu aimes vraiment, un soutien inconditionnel et un partenariat à 50/50. Les commandes ont déjà commencé à arriver et tu vas enfin pouvoir être payée à la hauteur de ton travail et de ton talent. Qu'en penses-tu ?

Quelque peu sonnée par la proposition, à laquelle je ne m'attendais pas du tout, je mets un moment à répondre :

– Je... Renée... Ce serait formidable !

– Elle a dit oui ?, s'enquiert alors Pierre en sortant de la cuisine avec un gâteau moussu laqué de

chocolat qu'il dépose devant nous.

- Elle a dit oui !, confirme Renée avant d'ajouter :
- Champagne, mon cœur !

Nous fêtons dignement l'événement à coups de bulles et en dévorant le gâteau russe à la guimauve, qui s'avère absolument succulent. Nous planifions le réaménagement de l'atelier, pour lequel Pierre a quelques idées assez géniales afin d'optimiser l'espace. Puis, nous discutons de l'orientation à donner à la maison, de l'image de marque que l'on veut véhiculer.

– Du rétro chic, de l'audace, du pep's, récapitule Renée après deux bonnes heures d'échanges passionnants. L'idéal étant que Renex soit la somme de nous deux : ta fougue et ta jeunesse, l'impertinence de ton époque, alliées au chic et au vintage de mes jours de gloire.

Nous trinquons une dernière fois (
oulà... je vais finir pompette, moi...
), puis la conversation prend une toute autre tournure.

– Je suis soulagée que le lieutenant Eriksen ait arrêté l'auteur de l'incendie. Est-ce que tu sais si ce Mike Tucker a avoué ? S'il a dit pourquoi ?

– Pas du tout. Je n'ai pas revu Nils depuis hier. Mais il te convoquera forcément pour faire le point. À moins qu'il ne préfère passer ici directement pour t'éviter un déplacement au commissariat, c'est bien son genre.

– Oui, on ne dirait pas, mais sous ses dehors de brute, ce garçon est d'une prévenance peu commune, dit Renée d'un ton rêveur.

J'ajoute en riant :

– Sans compter qu'il a un faible pour tes pâtisseries maison !

– Attends qu'il goûte à celles de Pierre ! D'ailleurs, tu pourrais peut-être le remercier de ma part pour tout ce qu'il a fait, et lui apporter une part de gâteau ? C'est sur ton chemin pour rentrer, non ?

C'est ainsi qu'à dix-sept heures je me retrouve devant le 7 du faubourg Saint-André, un gâteau russe à la main et la tête encore pétillante de projets et de bulles de champagne. Une équipe d'artisans est en train de repeindre les murs du commissariat, d'un vert saumâtre tout aussi déprimant que l'ancien.

L'agent Descartes, le même petit bonhomme pressé et bougonnant que les fois précédentes, m'escorte jusqu'au bureau de Nils, en précisant qu'il va falloir attendre parce que le lieutenant ne peut pas être dérangé. Des policiers en civil et d'autres en uniforme se croisent, discutent, râlent, se chamaillent dans les couloirs. La plupart ont le teint blafard et les traits froissés, à croire qu'ils n'ont pas vu la lumière du soleil depuis des mois.

Je pense à Paul, mon frère, en fac de droit et bien déterminé à devenir inspecteur. Paul est plein d'énergie et de bons sentiments. Il veut un monde meilleur, plus sûr. Dans moins de trois ans, il obtiendra sa licence et pourra s'inscrire au concours d'officier de la Police Nationale.

Combien de temps, petit frère, avant que tu ressembles à ces hommes ? Combien de temps avant que

tu perdes ton innocence, ton enthousiasme et ton bel idéalisme ?

J'ai un pincement au cœur en imaginant toutes les embûches qui l'attendent s'il poursuit dans cette voie difficile. Mon père a bien essayé de l'en dissuader mais Paul est tenace. Doux, calme, réfléchi... mais terriblement tenace ! C'est ce qui rendait maman si fière de lui.

Nils pourrait lui apprendre. Le guider. Et surtout, le protéger...

J'envoie un texto à Paul, pour prendre de ses nouvelles et lui demander s'il a déjà un stage pour cette année.

Assise sur un banc inconfortable depuis un bon quart d'heure, je commence à trouver le temps long. Je me lève pour m'étirer et j'en profite pour essayer de regarder par la lucarne en verre, au-dessus de la porte du bureau de Nils. Mais j'ai beau me hisser sur la pointe des pieds, je n'aperçois rien de plus que le sommet blond du crâne de Nils et celui, brun, d'un autre homme. En revanche, le ton commence à monter entre les deux hommes et des éclats de voix me parviennent. Je retourne prudemment m'asseoir avant que l'un des deux n'ouvre violemment la porte.

Cinq minutes plus tard, le volume sonore a augmenté d'un bon paquet de décibels et un petit attroupement de collègues s'est formé devant le bureau. Les flics commentent à qui mieux mieux :

- C'est quoi ce bordel ?
- Qu'est-ce qu'il se passe là-dedans ? Ils sont en train de s'écharper ?
- C'est Eriksen qui gueule comme ça ?
- On dirait bien.
- Non, c'est l'autre. Eriksen ne braille jamais.
- Mouais... T'es nouveau toi : presque jamais. Mais quand ça lui arrive, mieux vaut se planquer.
- « Chien qui aboie ne mord pas », d'après le proverbe.
- Tu veux aller vérifier par toi-même ?
- En tout cas, les deux ont la voix qui porte...

Le groupe se disperse comme une nuée de moineaux quand la porte s'ouvre soudain à la volée. Estomaquée, je vois Alex en sortir à grandes enjambées, d'une humeur massacrate. Il marque un temps d'arrêt en passant devant moi, esquisse un sourire, puis semble se souvenir qu'on n'est pas sensés se parler, et reprend son chemin en fulminant de plus belle. Il dégage une telle aura de fureur que tous les flics s'écartent sur son passage. J'hésite un instant à le suivre mais je décide finalement de le laisser se calmer un peu. Déjà que je vais devoir affronter Nils...

J'entre dans son bureau sur la pointe des pieds, mon gâteau russe devant moi comme un rempart. Il est affalé sur sa chaise, l'air maussade, ses longues jambes étendues devant lui. Il hausse un sourcil en me voyant approcher.

- Ton mec est un emmerdeur.
- Bonjour Nils. Oui, je vais bien, merci, et toi ?
- La prochaine fois, je le coffre pour outrage à agent. Vingt-quatre heures au frais, ça ne peut pas lui faire de mal.

– Si tu tiens vraiment à mettre quelque chose au frais, je te conseille plutôt ce délicieux gâteau à la guimauve que Renée m'a chargée de t'apporter, dis-je en posant mon sac sur son bureau, histoire de détendre l'atmosphère

– N'essaie pas de me soudoyer ou je te colle au trou avec lui pour tentative de corruption, fait-il avec un clin d'œil.

Il se redresse et je sais que j'ai enfin réussi à capter son intérêt.

– Avec les compliments de Renex et toute la reconnaissance de sa patronne et de sa future associée.

Nils, déjà en train d'enfourner la moitié du gâteau, suspend comiquement son geste et reste la bouche ouverte, les dents effleurant le glaçage chocolaté de la guimauve.

– Sa future associée ?, demande-t-il.

Je hoche la tête, ravie, tellement contente que je n'arrive même plus à parler.

– Lou ! Mais c'est génial ! Félicitations !

Il pose avec précaution son gâteau et me soulève dans ses bras, dans une étreinte à étouffer un ours. Je prie pour qu'Alex n'ait pas décidé de faire demi-tour et n'apparaisse pas subitement. Quelque chose me dit qu'il ne serait pas d'humeur à entendre des explications. Mais déjà Nils me repose et me bombarde de questions, auxquelles je réponds bien volontiers, heureuse de partager cette fabuleuse nouvelle. À tel point que j'en oublie de lui demander la raison de son altercation avec Alex. Lorsqu'on se sépare enfin, la nuit est tombée et il ne reste plus une miette de gâteau.

– Je te tiens au courant, Lou. Je dois confronter Mike au témoin oculaire demain matin. Mike n'est pas taillé pour affronter tout ça. Il a passé sa journée à tourner en rond dans sa cellule en marmonnant et en se tordant les mains. S'il est coupable (et je suis persuadé que c'est le cas) il va craquer et tout avouer. Quant à sa sœur, elle est beaucoup plus forte. Elle n'a pas décroché un mot. Elle reste sagement assise sur sa couchette, à réfléchir. Mais ça ne lui évitera pas les ennuis.

En quittant le commissariat j'appelle Alex, en espérant qu'il soit de meilleure humeur.... On se retrouve aux Tuileries, un endroit qu'on affectionne tous les deux. De nuit, le parc est bucolique et l'obscurité nous assure l'anonymat et la tranquillité qui nous font tant défaut en ce moment. On s'assied sous un arbre et je me pelotonne dans les bras d'Alex. Je m'y sens en sécurité. À ma place. Sa réaction quand je lui annonce mon partenariat avec Renée dépasse toutes mes espérances. Après m'avoir félicitée sur tous les tons et posé un bon millier de questions, il me propose :

– J'ai une surprise pour toi, pour fêter ça. Que dirais-tu d'aller passer quelques jours ensemble à Seattle ? Loin de tous ? Une escapade en amoureux pendant laquelle il ne sera plus question de se cacher, plus d'enquête, plus d'ennemis, plus de boulot, plus de pression de dingue. Juste toi, moi et les lumières de la ville ?

Je suis folle de joie ! Seattle ! J'ai souvent demandé à Alex de m'y emmener mais il repoussait toujours l'échéance aux calendes grecques ou bien il changeait de sujet de conversation.

– Oh Alex ! Ce serait fabuleux ! Rien ne me ferait plus plaisir que de voir ta maison là-bas et de rencontrer enfin ta mère.

S'ensuit un silence assez pesant...

– C'est-à-dire... je ne pensais pas séjourner au bord du lac. Je pensais plutôt descendre à l'hôtel et rester en ville, rien que toi et moi. Ma mère est très malade, Lou. C'est parfois difficile à supporter, je ne veux pas t'imposer ça.

– Je sais. Mais c'est ta mère. Elle compte pour toi. Alors, quelle que soit sa situation, elle compte pour moi. Elle fait partie de ta vie Alex, je veux qu'elle fasse aussi partie de la mienne. Et puis, je rêve de découvrir ta maison du lac.

Il plaisante :

– Tu ne diras plus ça quand tu auras dû supporter la pluie et les moustiques plus de deux jours. Je ne le souhaiterais pas à mon pire ennemi...

J'en profite pour lui demander, faussement innocente :

– Pas même à Nils Eriksen ?

– Lui, c'est différent...

– Pourquoi ? Pourquoi est-ce que vous vous détestez autant, tous les deux ?

Il reste si longtemps sans rien dire que je crois qu'il ne va pas me répondre. Mais finalement, comme à contre cœur, il avoue.

– Je ne sais pas exactement. Je crois qu'on aurait pu être amis, dans une autre vie. C'est une longue histoire. Et puis, il a un caractère de chien.

– L'hôpital qui se fout de la charité, marmonné-je avant d'ajouter, frappée par sa réponse :

– Une longue histoire ? Mais... vous vous connaissez depuis longtemps ?

– Assez, oui. Je t'expliquerai. Mais plus tard. Laisse-moi un peu de temps.

Bien que dévorée de curiosité, je me retiens de le harceler. On reste un moment à profiter de la douceur du soir, il joue avec une mèche de mes cheveux et m'embrasse dans le cou. Je n'ai pas envie de quitter ses bras.

Le lendemain soir, Charlotte invite Nils à manger. Le dîner hebdomadaire en compagnie du lieutenant est devenu un rituel auquel à présent se joint Marina. J'admire Charlotte qui parvient à plaisanter et s'amuser alors qu'elle craque pour Nils qui la considère visiblement comme une simple amie. Après le dessert, tandis que les autres discutent à bâtons rompus, je la rejoins en cuisine. Elle remplit le lave-vaisselle avec des gestes brusques et je crois voir briller ses yeux.

– Ça va, Chacha ?

Elle sursaute légèrement mais ne se retourne pas.

– Oui oui, ne t'en fais pas. J'ai juste un peu mal au crâne.

Je lui demande doucement :

– Ce ne serait pas plutôt au cœur, que tu aurais mal... ?

Quand elle se redresse pour me faire face, je constate que je ne me suis pas trompée : elle essuie furtivement une larme mais me sourit bravement.

– Dis-donc, c'est vrai que j'étais nulle en biologie au collège, mais je sais encore où se situent le cœur et la tête, hein.

Comme je reste sans répondre, incapable de trouver les mots, elle continue.

– J'en ai discuté avec Tobias, tu sais... Je lui ai dit que je n'étais pas sûre de moi, de notre relation. Il a été super. Je lui annonce que je suis attirée par un autre et c'est lui qui me console, c'est fort, non ?

– Tobias est un mec en or, approuvé-je.

Et j'ajoute, histoire de la taquiner :

– C'est pour ça qu'il a craqué sur toi : il avait besoin d'un peu d'imperfection dans sa vie.

Elle me met un coup de torchon sur les fesses et nous rions ensemble, pour la première fois depuis des jours. Je m'aperçois que je ne la crois plus capable d'avoir comploté avec Marina. D'ailleurs, Nils avait raison : si j'avais été dans mon état normal, une telle idée ne m'aurait jamais traversé l'esprit. Néanmoins, j'espère pouvoir bientôt lui dire que je suis de nouveau avec Alex, que notre rupture n'était qu'un leurre et qu'il n'a fait tout ça que pour me protéger. Je ne supporte plus sa méfiance envers lui. J'ai encore les nerfs à fleur de peau et la moindre remarque me fait sentir comme une écorchée vive. J'ai bien conscience qu'il suffirait d'un rien pour mettre le feu aux poudres et qu'on se brouille, peut-être définitivement. J'ai hâte de partir pour Seattle avec Alex.

Vers vingt-trois heures, Marina annonce qu'elle va se coucher. Elle a cours demain, et entre le mannequinat et ses études d'infirmière, elle n'a pas beaucoup de temps libre. Sa cheville a bien désenflé mais elle boîte encore un peu et elle paraît déçue que Nils ne se propose pas pour la raccompagner. Moi, je suis soulagée pour Charlotte qu'il ne le fasse pas. Il prend congé vers minuit, après Tobias et Charlotte. On discute un moment tous les deux dans le canapé, de l'enquête, essentiellement, et je le préviens qu'Alex et moi avons prévu de nous éclipser à Seattle quelques jours.

– J'ai confronté Mike au témoin, ce matin, me dit-il. Il a avoué l'incendie mais il nie farouchement que sa sœur soit impliquée. Il dit qu'il ignorait que Renée se trouvait dans l'appartement, qu'elle était sensée être encore à l'hôpital, et ça concorde avec ta version, alors j'ai tendance à le croire. C'est peut-être un criminel mais pas un assassin. Par contre, pas moyen de lui faire cracher sa motivation. Je ne sais toujours pas pourquoi il a foutu le feu à Renex. Il prétend avoir sauvé ta collection et déposé le colis anonyme chez Bogaert à ton attention. Karine, quant à elle, avoue avoir pris le portable d'Alex pour t'envoyer le texto et te donner un faux rendez-vous afin de t'éloigner de Renex.

– Et Charlotte ? Marina ?

– Mike ne les connaît pas. Il les a croisées alors qu'il surveillait ta rue mais il refuse toujours de me dire dans quel but. J'ai l'impression qu'on le manipule, qu'on le force à agir, qu'il n'est qu'une marionnette. Et je suis toujours persuadé qu'il est terrorisé. Mais pas par moi...

– Bref, tu es en train de me dire que Mike est lui aussi une victime, que Karine m'a sauvé la vie et que le fou furieux qui nous en veut, à Alex et moi, est toujours dans la nature ?

– En gros, c'est ça. Tu as tout compris.

– Super...

Le lendemain, je retrouve Alex dans un magnifique hôtel particulier du Marais, niché à l'abri des regards, au cœur d'un petit parc arboré. C'est à la fois luxueux, intime et douillet. Dehors, il pleut des trombes, un vrai déluge, et nous passons l'après-midi à faire l'amour et planifier notre escapade à Seattle. Je l'informe de toutes les conclusions de Nils et il décide d'avancer notre départ.

– Le plus tôt sera le mieux, dit-il en réservant pour le jeudi un hôtel en centre ville. On va laisser Eriksen faire son boulot et décanter un peu la situation. Je vais lui communiquer les numéros de l'avocat et du détective qui enquêtent actuellement sur le personnel de Bogaert. Ils ont un dossier assez solide sur chacun, ça pourrait lui être utile. S'il y a des connexions entre Mike ou Karine et tout autre membre du personnel, ils pourront faire le lien.

Sur ce, il me fait rouler sur l'épaisse moquette framboise, me débarrasse de l'adorable mini-cœur en soie qui constitue mon unique tenue...

Quand je rentre à l'appartement, ruisselante de pluie, j'ai toujours l'impression d'être sur mon petit nuage et Charlotte le remarque immédiatement. Elle s'habille pour partir chez Tobias, tout en tempêtant :

– Je ne peux pas croire que tu sois encore retombée dans les bras de ce connard ! Tu n'as vraiment rien dans le crâne ! Ne compte pas sur moi pour te ramasser à la petite cuillère la prochaine fois que monsieur le play-boy te plaquera ou te fera cocue !

Cette fois, je craque. J'ai beau essayer de me raisonner, de me calmer, pas moyen. J'ai les nerfs tendus comme des cordes de violon. Après tout le mal que se donne Alex pour me préserver, après toutes les attentions et tout l'amour dont il vient de faire preuve, je ne peux pas encaisser ça. Les paroles de Charlotte m'ont blessée plus que je ne pourrais le dire et je cherche à lui faire mal à mon tour.

– Mais occupe-toi de tes oignons, merde ! Je ne te demande rien ! Est-ce que je te fais la morale, moi, parce que tu fantasmes sur Nils alors qu'il n'en a rien à foutre de toi ? Est-ce que je te dis que tu n'es qu'une pauvre fille parce que t'es incapable de garder un mec ? Que t'es qu'une garce parce que tu couches avec un type en pensant à un autre ? Tu n'as pas de pudeur.

Je vois Charlotte pâlir, se décomposer, et je sais que je suis allée trop loin. Je sens qu'on approche d'un point de non retour, et qu'on va le regretter. Elle éructe, d'un air dégoûté.

– Ça te va bien de parler comme ça, tu n'as aucune dignité, aucun amour-propre...

– Et toi, tu ne comprends rien à rien. Tu n'as aucune idée de ce qu'il y a entre Alex et moi !

Chacune cherche à atteindre l'autre au plus profond d'elle-même et, comme on se connaît bien, chacune sait où appuyer pour faire mal. L'altercation semble durer une éternité. Je suis à la fois furieuse et désespérée. Jamais nous ne nous étions accrochées de cette façon. J'ai l'impression que

quelque chose s'est brisé, irrémédiablement, et qu'on ne pourra plus jamais faire marche arrière.

J'attrape mon manteau, et je sors en trombe. Ce n'est qu'une fois dans la rue que jaillissent les larmes. Je pleure à gros sanglots, sans pouvoir me contrôler. Charlotte est ma meilleure amie, la sœur que j'aurais toujours voulu avoir. Elle a été là pour tous les coups durs comme dans tous les moments de joie. Je suis tentée de faire demi-tour pour tout lui dévoiler mais je ne me sens pas la force de l'affronter, d'essayer d'expliquer. Je me sens vidée, anéantie. Je erre dans les rues de Paris et la boule de chagrin dans ma gorge m'empêche même d'appeler Alex. Après plus d'une heure de déambulations sous la pluie, je lui envoie un texto. [Me suis disputée avec Charlotte. Ça va mal. Où es-tu ?] Il me répond aussitôt : [Je t'envoie Gilles. On se rejoint au Bogaert Palace. Si tu veux, on part ce soir.] Je réponds : [Ne dérange pas Gilles. Pas besoin de chauffeur, je ne suis pas loin.]

Soulagée, je me remets en marche. J'avance en pilote automatique, je me sens comme légèrement ivre. Devant le Palace, je bouscule un homme en imperméable sans même songer à m'excuser. Quand je pousse la porte, j'aperçois la haute silhouette d'Alex avancer vers moi et je sais qu'à partir de maintenant, tout va aller mieux.

20. Intermède à Seattle

Le nouveau jet d'Alex me plaît beaucoup. Je n'y connais rien en avion mais celui-ci a une jolie ligne et l'intérieur est lumineux, chaleureux et cosy.

– C'est un Bombardier Global Express XRS, m'apprend Georges, le pilote. Trente mètres de long, sept mètres cinquante de haut, presque vingt-neuf mètres d'envergure ! Vous allez voyager dans la crème des jets, mademoiselle Arpad.

Il a l'air tellement enthousiaste que je n'ai pas le cœur de l'interrompre. Mais franchement, du moment que ça vole et que c'est confortable... le reste, je m'en moque un peu. Je prête une oreille distraite à Georges, qui n'en finit plus de me vanter les mérites de l'avion.

– ... vitesse de croisière maximale de neuf cents kilomètres à l'heure, une autonomie de onze mille quatre cents kilomètres et une vitesse ascensionnelle de plus de sept mètres par seconde ! Rendez-vous compte ! C'est prodigieux !

Je hoche distraitement la tête en étouffant un bâillement. J'ai peur de paraître impolie mais Georges est tellement pris par son sujet qu'il ne remarquerait même pas si je me mettais à danser la zumba sur le tableau de bord.

Heureusement, Alex embarque enfin et Georges se mure subitement dans un silence respectueux. Ma dispute avec Charlotte remonte à cinq ou six heures à peine, mais j'ai l'impression que c'était il y a trois jours. Quand je suis arrivée au Palace, en pleurs, Alex m'a longuement serrée dans ses bras avant de me porter jusqu'à la chambre. Il m'a fait couler un bain et je lui ai tout raconté en détail, entre deux sanglots. Il m'a savonnée, shampouinée, rincée, séchée... Il a essuyé mes larmes et m'a consolée avec des mots doux, des mots simples. Il a pris soin de moi et c'était bon.

Le voyage est agréable, comme toujours, et je m'endors à l'abri des bras d'Alex. Quand je me réveille, je suis toujours dans ses bras, mais on est en mouvement, hors de l'avion. La fraîcheur de la nuit me fait frissonner et Alex me serre plus fort contre lui. À travers les brumes de la torpeur, je crois deviner qu'on monte en voiture. Puis, je sombre dans un sommeil sans rêve, pour une dizaine d'heures.

Quand j'ouvre à nouveau les yeux, pour de bon cette fois, j'ai une faim de loup. Je réfrène un petit mouvement de panique en ne reconnaissant ni le lit, un baldaquin en ébène, ni la chambre de style colonial. Puis, les souvenirs me reviennent et je me détends. On doit être à Seattle. Je ne me rappelle même pas être arrivée ici.

Il y a une rose sur la table de chevet, accompagnée d'un petit mot :

Je t'attends sur la plage pour le breakfast. Ne t'habille pas trop, il fait chaud !

Je m'étire en souriant car les jours à venir s'annoncent formidables. Sur la bergère, je trouve un minuscule ensemble de bain, triangle et jupe, d'un joli vert pastel. Pas d'autres vêtements en vue dans toute la chambre...

Eh bien... avec ça, aucun risque d'être vêtue trop chaudement ! Mais c'est tellement mignon. J'adore !

Je me prépare rapidement et je marque un temps d'arrêt devant la baie vitrée avant de sortir : la vue est époustouflante ! Une immense plage de sable blanc s'étend sous mes yeux et donne sur une mer d'un bleu azuréen de toute beauté qui se confond avec l'horizon. Le soleil brille déjà haut dans le ciel, un ciel d'un bleu éblouissant, sans un nuage. Heureusement, des palmiers aux larges feuilles procurent un peu d'ombre dans ce paysage qui ne ressemble décidément en rien à l'idée que je me faisais de la côte ouest américaine.

Quand j'ouvre la porte vitrée, je m'aperçois que la chambre était climatisée car une bouffée de chaleur m'enveloppe instantanément. Il doit faire 35°C, au bas mot ! J'enfile une paire de mules avant de m'aventurer sur le sable brûlant et je rejoins Alex. Il est assis devant une table croulant sous les fruits frais : mangues, ananas, bananes, fruits de la passion, fraises... mais aussi des pancakes, du miel, du chocolat, des croissants, des confitures exotiques, des fruits secs, du thé qui viennent compléter cette table de rêve. Alex lève le nez de son ordinateur portable.

– Salut Honey, bien dormi ?

Il est torse nu, les cheveux en bataille, et son sourire me fait littéralement fondre sur place. Il se lève pour m'avancer une chaise et en profite pour m'embrasser dans le cou.

Nous mangeons en discutant de tout, de rien, et j'apprends que nous ne sommes pas du tout à Seattle mais bien sur une île tropicale, Calivigny, dans les Caraïbes. C'est une île privée et visiblement, son propriétaire est une connaissance d'Alex.

– Les conditions de vol se sont soudainement détériorées hier vers vingt-trois heures, et la météo nous annonçait de violentes perturbations au-dessus des États Unis. J'ai jugé plus prudent de demander à Georges de nous arrêter avant, à l'aéroport Juancho E. Yrausquin, sur l'île de Saba. C'est une piste très difficile mais Georges est un as. Il nous a posés en douceur, malgré les vents qui s'intensifiaient, et un hélico nous a ensuite amenés jusqu'ici avant que ça se gâte vraiment. Nous avons à peine posé un pied sur Calivigny que l'orage se déchaînait.

Je secoue la tête, incrédule :

– Et j'ai dormi pendant tout ce temps ?

Alex rit de bon cœur.

– Et oui ! Tu as vaguement ouvert un œil quand je t'ai descendue de l'avion, tu as même commencé à marmonner quelque chose mais tu n'as pas fini ta phrase. Tu t'es rendormie avant que je puisse te rassurer et te dire que j'avais la situation bien en main. C'était presque vexant, conclut-il avec un clin d'œil.

Nous passons la journée sur l'île, à nous baigner, à chahuter, à nous câliner... Je découvre Alex comme je ne l'avais jamais vu auparavant, détendu et insouciant. Il est tendre et joyeux, il ne loupe aucune occasion de m'enlacer, m'embrasser. Ça ressemble au paradis et c'est presque à regret que nous embarquons le lendemain pour Seattle. Devant ma mine dépitée, Alex propose que nous prolongions notre séjour mais j'ai hâte de découvrir sa maison en verre au bord du lac dont il m'a tant parlée et, bien sûr, de faire la connaissance de sa mère, Helen.

Nous séjournons d'abord à Seattle même, qu'Alex tient à me faire découvrir. J'envoie un mail à Renée et mon père, pour les prévenir que je suis en vacances (officiellement chez une lointaine cousine de ma mère, en Angleterre). Je dois signer pour Renex dans deux semaines, cela me laisse du temps. J'hésite à écrire à Charlotte. Je bloque juste après le « Salut ! » d'usage. Je ne sais pas quoi lui dire. Je ne sais pas si elle a envie de me lire. En fait, je ne sais rien, et ça m'agace.

Le temps est doux mais n'a tout de même rien à voir avec le climat de Calivigny. Nous passons notre première journée à flâner dans les rues et faire du shopping pour me constituer une garde-robe un peu plus adaptée. Alex affronte courageusement les boutiques, les vendeuses, les heures d'attente devant les cabines, mes hésitations... Il a même l'air de prendre plaisir à nos déambulations, il m'emmène dans les meilleurs magasins, les plus belles boutiques, il veut me voir essayer telle robe, tel chemisier, telles chaussures. Et quand je m'éternise dans une cabine, que le temps doit commencer à lui paraître long, je n'ai qu'à l'embrasser pour lui redonner le sourire, et je ne m'en prive pas.

– Tu abuses de ton pouvoir sur moi pour me martyriser, grommelle-t-il alors.

Je découvre la mode de la côte Ouest et cela me donne des idées pour de futurs modèles. Je prends des notes sur mon iPhone et des photos. Parfois, quand même, au grand soulagement d'Alex, je le laisse m'acheter une robe, un gilet ou un pantalon. Le midi, nous déjeunons à l'Altura, dans le quartier Broadway, un restaurant italien qui fait la part belle aux produits de saison cuisinés simplement (mais délicieusement !) avec beaucoup de classe et d'idée. Le maître d'hôtel nous place à la « table des amoureux », en retrait dans la salle, où la lumière est tamisée et le décor romantique à souhait.

En fin de journée, après avoir déposé nos achats à l'hôtel, Alex m'emmène sur le front de mer, qui longe Elliott Bay. La vue sur les montagnes Olympiques est splendide et le coucher de soleil à couper le souffle. Nous croisons beaucoup d'amoureux, main dans la main, et je les envie. Alex a beau être attentionné, il y a certains gestes qu'il ne fait jamais, en particulier en public. Par exemple, me prendre la main...

Le reste de la semaine passe à une vitesse folle. Nous visitons la ville sous toutes les coutures. Alex ne m'épargne aucun restaurant gastronomique, aucun musée, aucun site d'exception. Il connaît Seattle comme sa poche et devine à tous les coups les endroits qui me plairont le plus.

Quand nous traversons la Pike Place Market, je m'extasie sur un stand aux multiples variétés de fleurs, de la plus commune à la plus extravagante. Je suis tellement impressionnée par l'art avec lequel la fleuriste a arrangé ses bouquets, d'une originalité sans pareille, qu'il semblerait que je ne puisse plus les quitter des yeux. Je passe de l'un à l'autre, en essayant de comprendre pourquoi et comment de telles associations de couleurs et de textures fonctionnent si bien. Je rêverais de pouvoir reproduire le même effet au sein d'une collection. Alex m'attend patiemment, en discutant avec la

vendeuse.

Nous profitons d'une journée particulièrement ensoleillée pour faire le tour des parcs. Alex m'a offert un bracelet jonc de chez Tiffany et je ne peux pas m'empêcher d'admirer les reflets du soleil qui dansent sur l'or et le diamant. Il a demandé à ce que nos deux prénoms soient gravés à l'intérieur. Je marche avec les yeux rivés sur mon poignet et cela fait rire Alex.

Ce bracelet est magnifique ! Je ne l'enlèverai jamais ! Alex a choisi exactement celui qui me plairait le plus. Comment fait-il pour toujours tout deviner de mes désirs ?

Alors, enhardie par sa bonne humeur et portée par la joie de ce superbe cadeau, je lui prends la main. Il a l'air surpris et j'ai d'abord peur qu'il ne la retire... mais non. Il entrelace ses doigts aux miens et il a l'air heureux.

Alex, c'est le plus beau cadeau que tu pouvais me faire. Il vaut tous les bracelets du monde !

Parfois, au détour d'une ruelle ou à la sortie d'une boutique, il s'arrête pour m'embrasser. Je trouve le goût de ses lèvres toujours aussi fabuleux, chaque baiser provoque dans mon ventre des petites vagues de plaisir et l'impression de ne plus toucher terre.

Il m'entraîne au cœur de la ville, dans ses plus beaux quartiers et je le suis, ravie de le voir aussi enjoué, et de la tournure que prennent ces vacances improvisées.

Le dernier soir, Alex doit m'emmener au restaurant de la Space Needle. J'en trépigne d'impatience. Depuis le début de la semaine, il ne se passe pas une journée sans que je l'interroge sur cette fameuse tour, emblème de Seattle, qui culmine à plus de cent quatre-vingt mètres de hauteur. C'est le lieu incontournable en ville.

Pour l'occasion, j'ai prévu de porter une petite robe en velours bordeaux que j'ai déniché dans une boutique chic indépendante de Belltown. Sans manche, elle s'orne d'un décolleté carré plutôt flatteur et l'empiècement au dos crée de jolis motifs ajourés. Assez courte, elle s'arrête à mi-cuisse et se marie admirablement bien avec des hautes bottes en cuir noir, sur lesquelles Alex a complètement flashé et qu'il m'a demandé de porter ce soir. Je relève mes cheveux en un chignon lâche, pour dégager la nuque, et me voilà fin prête pour une soirée inoubliable.

Alex quant à lui... comment dire... Il est simplement et définitivement à tomber par terre. Quand je descends dans le hall de l'hôtel, je prends deux minutes pour l'observer à la dérobée avant de le rejoindre. Accoudé au bar devant un cocktail, visiblement perdu dans ses pensées, il éclipse tous les autres hommes par sa simple présence. Je remarque les coups d'œil intéressés des femmes et je sens une bouffée de fierté et de désir m'envahir. Son costume Armani, sobre et chic, tombe impeccablement. La coupe légèrement cintrée met en valeur ses épaules carrées, et la teinte sombre, d'un gris anthracite presque noir, fait ressortir le vert lumineux de ses yeux. Il fait pensivement tourner les glaçons dans son verre et je ne peux pas m'empêcher d'admirer ses mains aux longs doigts solides, des mains fortes et délicates à la fois, que j'imagine courir sur ma peau, effleurer mes seins, glisser entre mes cuisses, et...

Stop ! On se calme ! On arrête de fantasmer ! Ce n'est pas le moment d'avoir les jambes en

guimauve et de se prendre les pieds dans le tapis en traversant la salle. Un peu de tenue !

J'inspire un grand coup, histoire de me remettre et de reprendre le contrôle. La salle me paraît tout à coup démesurément grande et je prie pour ne pas faire un faux-pas en la traversant.

Tous les gens ici ont l'air à leur aise, c'est leur milieu habituel. Le luxe et la démesure sont leur lot quotidien. C'est normal pour eux de porter une montre à vingt mille dollars ou de descendre dans une suite à cinq mille dollars la nuit. Tandis que pour moi... tout cela m'était complètement inconnu avant ma rencontre avec Alex. Et même si j'arrive (plus ou moins) à en faire abstraction quand on est ensemble, je panique à nouveau dès que je me retrouve loin de lui, sous le feu des regards étrangers.

Malgré mon trac, je parviens jusqu'à lui sans encombre.

Merci Saint Joseph de Cupertino, saint patron des maladroits !

Il lève les yeux vers moi, ses incroyables yeux d'émeraude, et dit dans un souffle :

– Honey.... tu es sublime ! Viens, le chauffeur nous attend. Ne restons pas là sinon je vais vouloir te faire l'amour, encore et encore, et on va être en retard. Je m'en voudrais de te faire louper le coucher de soleil sur le mont Rainier...

Il a dit cela à voix haute et je rougis jusqu'à la racine des cheveux quand je surprends le sourire du couple à côté de nous.

Alex a vu les choses en grand. Normal. Mais je ne m'attendais tout de même pas à ce qu'il réserve le Sky City pour nous seuls ! En ce début de soirée, le magnifique restaurant tournant (et totalement désert !) de la Space Needle nous offre une vue imprenable à 360° sur Seattle et ses environs. Ses parois de verre dévoilent les splendeurs de la ville. À la fin du repas, Alex congédie le maître d'hôtel et monte légèrement le volume de la musique. C'est un slow langoureux qu'il m'invite à danser.

– Viens. Danse avec moi, Lou.

Il m'entraîne vers le bord de la plateforme. Le soleil se couche sur les montagnes et le spectacle est magnifique. Les derniers rayons font briller les yeux d'Alex et dessinent sur son visage des ombres changeantes. Il pose sa main au creux de mes reins et me chuchote, tout en faisant pleuvoir sur mes tempes et mon cou une pluie de baisers, légers comme des papillons.

– Laisse-toi aller, Lou. Suis la musique. Suis mon corps.

Je me laisse bercer au rythme langoureux du piano, mon corps épousant le sien. La lumière décline rapidement et bientôt nous ne sommes plus éclairés que par les chandelles dispersées dans la salle. Je me serre un peu plus contre Alex et je sens son érection contre mon ventre. Nous dansons, nos deux corps enlacés, nos mains qui glissent sous les vêtements, sur nos peaux. Nous dansons et plus rien ne compte que le corps d'Alex contre le mien, que sa bouche sur la mienne. Sa main droite remonte dans mon dos puis descend la fermeture de ma robe.

– Lève les bras, Lou.

Je lui obéis et d'un seul mouvement, il me déshabille, faisant passer ma robe par-dessus ma tête. Puis il m'enlace, ses doigts font sauter l'agrafe de mon soutien-gorge et d'une main il me fait tournoyer sur moi-même. Un peu gênée, je pose mes mains sur mes seins tandis qu'il me détaille de la tête aux pieds. Mais il secoue la tête, désapprobateur :

– Ne te cache pas. Je veux te regarder.

Je laisse retomber mes mains le long de mes flancs et un petit frisson me parcourt l'échine en sentant son regard s'attarder sur mes seins.

– Enlève ta culotte, m'ordonne-t-il encore. Mais garde tes bottes.

Tandis que j'obtempère, il retire sa chemise, sans me quitter du regard. Sa beauté me coupe le souffle.

Alex, tu es sublime ! J'ai l'impression que tu es encore plus beau à chaque fois ! Je n'ai qu'à poser les yeux sur toi pour que mon cœur s'emballe. C'est de la folie, cet effet que tu me fais !

Et lorsque je me penche en avant, pour dégager ma culotte de mes chevilles, il dit, d'une voix devenue un peu rauque :

– Tu m'excites terriblement, Lou. Tes seins, tes fesses magnifiques... ça me rend dingue. Viens contre moi. Danse encore avec moi.

Je viens me lover contre lui et la pointe de mes seins durcis frotte contre son torse nu tandis qu'on ondule au rythme de la musique. D'un mouvement de genou, il m'écarte les cuisses et sa jambe vient appuyer contre mon sexe. Ses mains m'attrapent les fesses et tout à coup mes pieds ne touchent plus le sol, je me retrouve assise sur une table, Alex entre mes cuisses. Le vert de ses yeux a viré au sombre.

Il déboutonne son pantalon et dégage son érection d'un geste vif. Je l'admire, fascinée, et je meurs d'envie de la toucher. J'en meurs d'envie mais je n'ose pas. À certains moments, Alex m'intimide encore. Son expérience avec les femmes dépasse tellement le peu que je sais des hommes ! J'ai peur d'être maladroite, de mal m'y prendre. Comme s'il avait lu dans mes pensées, il me dit :

– Je veux que tu me touches, Lou.

Je le regarde, incertaine. Il insiste, en guidant ma main :

– Touche-moi.

D'abord timidement, puis avec plus d'assurance, je fais aller et venir son sexe gonflé entre mes doigts. Il a fermé les yeux et renversé la tête en arrière. Chaque fois que je serre plus fort mes doigts autour de son sexe, je vois les muscles de son torse tressaillir, ses abdominaux se contracter. Je constate, fascinée, que son érection grossit encore.

C'est moi qui fais ça ! C'est moi qui lui fais cet effet démentiel ! Juste avec mes doigts...

Je ressens tout à coup un sentiment de puissance qui décuple mon désir. Voir Alex prendre du plaisir m'en donne aussi et je sens l'intérieur de mes cuisses fondre de plaisir. Alex sort alors de sa poche un préservatif qu'il me tend, les yeux toujours clos. De nouveau, je suis mal à l'aise.

J'ai peur de mal m'y prendre ! Alex, et si je suis tellement maladroite que tu n'en as plus envie ?

Mais Alex sait trouver les mots pour me rassurer :

– J'ai envie que ce soit toi qui le fasses, Lou. Ça peut être très érotique, tu sais. Et ne t'inquiète pas : tu m'as mis dans un tel état d'excitation que...

Je lui demande, un peu affolée :

– J'ai parlé à voix haute ?

– Non mais je commence à te connaître... Dis moi ce que toi, tu veux.

Vaguement confuse, esquivant sa question, mais rassurée, j'entreprends de « l'habiller ». Je pince le réservoir et je déroule ; c'est l'affaire de quelques secondes et tout se passe bien.

À peine le préservatif enfilé, Alex m'attrape les fesses et me fais glisser vers lui, embarquant la nappe au passage. Il approche son gland de l'entrée de mon sexe et le frotte doucement contre mes lèvres trempées. C'est à mon tour de fermer les yeux en gémissant. Il effectue quelques petits mouvements circulaires, titillant mon clitoris au passage, puis il s'enfonce lentement en moi. Je noue mes jambes bottées autour de ses reins et je me soulève légèrement pour qu'il vienne encore plus profondément. Je me mords les lèvres quand il répond à ma demande en s'enfonçant plus loin.

Puis il commence à aller et venir, me pénétrant de plus en plus puissamment. La lueur des chandelles souligne le contour des muscles de son torse, et donne à sa peau une teinte caramélisée qui incite à la gourmandise. Je me sens perdre pied, décoller, m'envoler...

Je noue mes mains derrière sa nuque et je l'invite à me prendre plus fort. Je tends mes hanches vers lui, je veux qu'il se perde en moi.

Alex ! Je veux te sentir plus loin, encore ! Je veux te sentir m'envahir, me remplir !

Je le vois fermer les yeux en gémissant et ses mains m'attirent à lui pour m'empaler sur son sexe. Je pousse un cri de surprise qui se prolonge en un long cri de plaisir quand il recommence, encore et encore et encore... ses doigts malaxant la chair de mes fesses pour me faire aller et venir sur l'axe raidi de son sexe.

Quand il rouvre les yeux, leur vert émeraude a presque viré au noir tant ses papilles se dilatent sous l'effet du plaisir, et c'est avec délice que je m'abîme dans leur sombreur tandis que je jouis en répétant son nom...

Après l'orgasme, j'ai à peine regagné les rives de la conscience qu'Alex reprend lentement son va-et-vient et que mon corps, ce traître, s'empresse de lui répondre. Son érection n'a rien perdu de sa vigueur mais je peux deviner, à ses traits qui se sont légèrement détendus, qu'il a retrouvé un semblant

de contrôle.

– Honey ?, demande-t-il, en haletant légèrement.

Je me concentre un instant sur les sensations confuses que ses mouvements lents et fluides déclenchent à nouveau en moi. Une pénétration soudain plus profonde me rappelle qu'Alex veut que je lui réponde. Je suis tentée de le faire patienter encore un peu, mais les petites ondes électriques qui crépitent à la surface de ma peau à chacun de ses coups de reins me laissent deviner que c'est une bataille perdue d'avance...

– Honey ?, répète-t-il en s'immobilisant. Dis-moi ce que tu veux...

Et je comprends qu'il a l'intention de rester immobile tant que je ne lui aurai pas répondu.

– Alors je veux que tu continues.

Il me pénètre à nouveau. Puis se retire légèrement. En attente.

– Je veux ton corps...

Il me donne ce que je réclame. Il s'enfonce plus loin entre mes cuisses largement écartées.

– Je...

Il gémit et plonge en moi, violemment. Une fois. Deux fois. Trois fois. Plus fort. Encore !

– Je te veux, toi...

Il me prend maintenant avec une énergie décuplée et c'est à mon tour d'attraper ses fesses pour le faire venir plus profondément. Je me cambre à sa rencontre, je veux qu'il me possède, totalement, que nos deux corps se confondent en un seul. Ses yeux virent de nouveau à l'orage et je sais alors qu'il n'est pas loin de jouir.

Avant qu'il ne s'abandonne, je sens dans mon sexe une explosion de plaisir, qui irradie dans mon ventre, dans mes reins. L'orgasme m'arrache un cri et mon corps se cabre sauvagement. L'explosion se répercute jusque dans ma tête et toute pensée vole en éclats, se disperse en milliers d'étincelles de jouissance. Quelques secondes plus tard, c'est au tour d'Alex de crier. Son corps se fige tout à coup. Puis, il enfouit son visage dans mon cou, en murmurant mon nom. Tandis que nos souffles saccadés retrouvent peu à peu leur rythme normal, il m'emporte vers le sofa et s'y laisse tomber, m'entraînant dans sa chute. Je dénoue mes jambes de ses reins et je me blottis contre lui tandis qu'il tire sur nous un plaid multicolore et douillet.

Il passe sa main entre nos deux ventres et, quand ses doigts effleurent ma toison, je ne peux pas m'empêcher de frissonner. Cela ne lui échappe pas et il revient jouer avec les boucles humides, délicatement, presque distraitemment. Je me laisse aller contre lui, totalement alanguie, je m'enivre de son odeur, de sa douceur.

Je me retourne pour appuyer mon dos contre sa poitrine. Nous voilà emboîtés comme des petites cuillères et c'est terriblement confortable. La nuit est complètement tombée sur Seattle et, la tête calée sur des coussins, nous admirons la vue splendide qui s'offre à nos yeux fatigués. Les lumières multicolores dessinent des schémas compliqués et sublimes. Alex me désigne la direction d'Union Lake, qui se distingue par une tache noire au milieu de toutes ces illuminations.

– C'est dans une des maisons flottantes, sur ce lac, qu'ils ont tourné les fameuses nuits blanches à Seattle, dit-il en caressant toujours ma toison.

J'ouvre un peu les cuisses, pour le laisser accéder à la chair encore frémissante qu'elle abrite. Ses doigts rôdent autour de mes lèvres encore gonflées, en un lent ballet délicieux. Je me demande si mon corps supporterait un troisième orgasme en si peu de temps... ? La réponse ne se fait pas attendre. Et elle est positive.

À force d'onduler sous les caresses légères d'Alex, à force de faire imperceptiblement glisser mes fesses contre son sexe, je sens une puissante érection le gagner à nouveau. Sa main droite vient envelopper mon sein, tour à tour pinçant et caressant le mamelon, tandis que la gauche poursuit son œuvre entre mes jambes, tourmentant tranquillement le petit bouton de chair de mon clitoris. La sensation est délicieuse mais elle devient encore plus intense quand le sexe d'Alex vient coulisser entre mes fesses. Un peu déstabilisée au début, je me tends involontairement.

– Détends-toi, Honey, fais-moi confiance, me murmure Alex tendrement. Tu vas aimer, je te le promets.

J'essaie de lâcher prise, de m'ouvrir à Alex. Et très vite, je me laisse emporter par les sensations nouvelles que cette caresse me fait découvrir. Mon corps, sollicité dans trois zones différentes qui semblent reliées entre elles, s'ouvre tout grand au plaisir.

Bientôt, la main droite d'Alex abandonne mon sein pour caresser plus intensément mon sexe tandis que son pouce gauche, entre mes cuisses, se glisse délicatement dans le moelleux de mes fesses... L'alliance de ses deux mains qui me pénètrent est redoutable et le plaisir balaie toute considération, dans une puissante vague de sensations extraordinaires.

– Tu vois, je tiens toujours mes promesses, Honey, me chuchote Alex quand je retombe, définitivement liquéfiée, entre ses bras, avant de m'endormir instantanément.

21. Passé imparfait

Le lendemain, après notre soirée exquise et très très privée au sommet de la plus impressionnante tour de Seattle, nous prenons la voiture pour gagner la propriété d'Alex au bord du lac Washington. Nous avons quitté la Space Needle dans la nuit, empruntant le monorail qui nous avait déposés devant notre hôtel.

Au détour d'une longue allée ombragée bordée d'arbres centenaires, je découvre enfin la demeure préférée d'Alex : une construction tout à fait excentrique dont la beauté atypique me coupe le souffle. Posée sur des pilotis sculptés, elle surplombe le lac, ses parois de verre scintillant dans les rayons du soleil, et laissant apparaître en transparence ses entrailles de bois et d'acier, ses meubles massifs, sa décoration élégante.

C'est une maison immense, aux lignes dures et épurées qui s'élancent sur deux étages, une résidence somptueuse au cœur d'un parc impeccablement entretenu, un joyau dans un écrin naturel et bucolique. Alex m'entraîne faire le tour du propriétaire et je reste silencieuse pendant toute la visite tant je trouve renversantes les splendeurs que je découvre à chaque pas.

Si je perds Alex de vue, je ne suis pas sûre de retrouver mon chemin. Combien de chambres, de bureaux, de salons ? J'ai déjà perdu le compte !

Mon mutisme inhabituel alerte Alex.

– Tu ne l'aimes pas ?, demande-t-il avec un soupçon d'inquiétude dans la voix. Je sais qu'elle ne ressemble à rien de connu mais je la voulais personnelle, unique. J'ai dû batailler avec les architectes pour leur faire comprendre (et accepter) ce que je voulais.

Encore sous le charme de tout ce que je découvre, je dois me secouer pour lui répondre :

– Si ! Bien sûr que si ! Alex, je l'adore ! Elle est tellement... féérique ! On la croirait sortie tout droit d'un conte, avec ses murs transparents et ses escaliers de bois qui tourbillonnent jusqu'au sommet des arbres.

Mon enthousiasme lui arrache un soupir de soulagement.

– Viens, dit-il en m'attrapant par la main, il faut que tu voies les dépendances.

Je le suis à travers des allées de rosiers et de buis aux plates bandes chatoyantes, heureuse de sentir sa main dans la mienne. Je sens que cet instant signe la fin de l'intermède enchanté, ce sera le dernier moment paisible d'absolu bonheur que nous partagerons avant longtemps.

Les dépendances sont des chalets en bois de dimensions plus modestes

encore heureux !

mais respectables, regroupés sur la rive au nord de la propriété. Elles sont reliées entre elles par de larges tunnels de verre que nous empruntons pour aller d'un chalet à l'autre. Les tunnels sont en fait de véritables serres, de plus de six mètres de largeur, dans lesquelles croisent et se multiplient d'extraordinaires plantes tropicales. Encore une fois, je reste muette d'émerveillement.

Cet endroit semble irréel. Et savoir qu'Alexander Bogaert, le magnat de l'informatique et de la mode, le citadin par excellence, l'homme qu'on ne croise jamais que dans les lieux les plus luxueux et urbanisés de la planète, savoir que cet homme-là a fait de ce labyrinthe végétal son lieu de prédilection me laisse songeuse... Décidément, j'en ai encore beaucoup à découvrir sur lui.

Nous parcourons les tunnels et Alex me commente chaque bungalow que nous visitons. L'un est une salle de sport avec tous les instruments de torture indispensables pour se sculpter des muscles d'acier, ainsi qu'un hammam, un spa, un sauna... L'autre est une piscine couverte, sur laquelle on devrait pouvoir faire manoeuvrer un yacht tellement elle est immense. Le troisième et le quatrième correspondent aux logements du personnel. Et dans le dernier, habite Helen, la mère d'Alex.

Nous restons sur le seuil de celui-ci le temps qu'Alex me présente Armstrong, l'infirmier, un afro-américain d'une bonne quarantaine d'années, trapu et jovial, puis Sue Ann, l'aide soignante, une jeune femme timide aux cheveux blonds très courts, presque ras. Nous nous apprêtons à regagner la maison principale quand une voix s'élève derrière la porte.

– Charlie, c'est toi ? J'ai reconnu ta voix. Charlie !

Alex se pétrifie et je devine que la silhouette voûtée qui se dessine derrière la porte-moustiquaire est celle d'Helen.

– Charlie !, répète-t-elle, radieuse, en découvrant Alex.

J'éprouve un choc en la voyant. Je sais qu'elle n'a que cinquante-trois ans mais la femme qui se tient devant nous en paraît vingt de plus. Ses cheveux sont plaqués sur son crâne, ses pas sont hésitants, ses gestes maladroits.

– Charlie, tu aurais dû me prévenir que tu venais me rendre visite. Je ne suis pas présentable !

– Mais si, maman, tu es parfaite, dit doucement Alex tandis qu'elle le serre dans ses bras.

– Et qui est cette charmante demoiselle ?, demande-t-elle en se tournant vers moi. Elle a un visage absolument ravissant, elle doit briser bien des cœurs.

– Maman, je te présente Lou. Lou, voici Helen, ma mère.

Je m'avance vers elle pour l'embrasser mais ses yeux s'écarquillent subitement et elle s'écarte en sifflant. Soudain, elle ressemble à une harpie.

– Qui est cette créature ? Encore une traînée que John a mis dans son lit et qui vient me narguer jusque chez moi ? Charlie, fais quelque chose ! Mets-la dehors ! Et dis à ton frère que je veux le voir. Il va m'entendre, celui-là.

Alex me prend par le coude et me pousse gentiment vers le jardin.

– Rentrons, me chuchote-t-il à l'oreille. Nous reviendrons quand elle aura pris son traitement.

Le soir, nous dînons sur la terrasse qui surplombe le lac. Alex semble perdu dans ses pensées, et j'en profite pour apprécier jusqu'à plus soif la perfection de ses traits. La mélancolie lui va bien, je ne me lasse pas de le dévorer des yeux. Nous dégustons en silence des petits plats raffinés et succulents que le chef cuisinier nous a mitonnés, et nous prenons le dessert les pieds dans l'eau, admirant le ballet des plongeurs huards lancés dans leurs parties de pêche vespérales.

Je me réveille vers deux heures du matin, une angoisse sourde me nouant le ventre sans que j'en comprenne l'origine. Puis je réalise qu'Alex n'est pas allongé contre moi, que je ne suis pas blottie dans ses bras, comme nous en avons pris l'habitude ces derniers jours. Je me retourne pour le découvrir au bord du lit, empêtré dans le draps, le front en sueur. Il est encore endormi mais il s'agite violemment dans son sommeil, marmonnant des phrases incompréhensibles et secouant la tête. Je pose ma main sur son épaule.

– Alex. Alex... ne t'en fais pas, ce n'est qu'un mauvais rêve. Alex... Reviens.

Mais mes paroles ne franchissent pas les brumes de son inconscient, il s'agite de plus belle et cette fois, je comprends quelques mots parmi lesquels je distingue très clairement le prénom de son jumeau décédé : Charlie. Encore lui. Charlie, le fils préféré d'Helen, d'après John. Charlie qui, depuis sa mort, hante Alex et Helen qui se sentent coupables d'avoir survécu à l'accident. Coupables d'être sortis indemnes de la voiture alors que Charlie succombait à ses blessures. À nouveau, j'essaie de sortir Alex des marécages de son cauchemar.

– Alex... ce n'était pas ta faute. Ce n'était la faute de personne. Charlie n'aurait pas voulu que vous vous tourmentiez comme ça. Alex, il faut vivre, maintenant. Réveille-toi. Reviens-moi...

Et Alex revient. Mais changé, différent, tourmenté. J'ai allumé la lampe de chevet et quand il s'éveille enfin, ce sont les yeux d'un inconnu qui se posent sur moi. Je ne le reconnais pas, et lui non plus ne me reconnaît pas. Il est encore un peu là-bas, près de la voiture accidentée. Il a encore sept ans. Il regarde son jumeau mourir. Et il ne peut rien faire...

Je tends la main vers lui, pour lui caresser la joue, mais il a un violent mouvement de recul et il sort du lit précipitamment. Il me regarde comme si j'étais un monstre. Je sais bien que c'est parce qu'il n'a pas encore tout à fait émergé de son cauchemar, qu'il ne sait plus bien ce qui est réel de ce qui ne l'est pas. Mais ça me fait mal quand même.

– Lou... pardonne-moi, dit-il un peu plus tard, alors que j'ai éteint la lumière et que je reste blottie dans mon coin de lit, comme un chaton blessé.

Il vient s'asseoir près de moi et me caresse doucement les cheveux.

– Tu m'en veux ? me demande-t-il.

– Non, bien sûr que non.

Comment pourrais-je t'en vouloir, Alex ? Qui, à part ta folle de mère, pourrait t'en vouloir d'avoir survécu et d'être traumatisé ?

Je poursuis :

– C'est juste que... tu comprends, ce n'est pas facile pour moi non plus. Parce que je te vois malheureux et je ne peux rien faire. Je ne te sers à rien. C'est ça qui est dur.

Il me prend dans ses bras et m'embrasse fougueusement, et même avec une certaine violence.

– Ne dis plus jamais ça, Lou ! Ne dis plus jamais que tu ne me sers à rien ! Je te l'interdis !

Je suis surprise par sa véhémence, presque effrayante, mais je hoche la tête...

OK Alex, tout ce que tu veux... calme-toi... calme-toi, mon amour...

Au matin, nous rendons visite à Helen, qui semble bien plus paisible que la veille. Ses cheveux sont propres et elle a passé une petite robe de mousseline bleue, très seyante. Elle a sorti le service à thé en porcelaine de Chine, et nous reçoit comme si nous étions des invités prestigieux, un monarque en visite avec sa dulcinée. Elle s'adresse à Alex par son prénom mais elle ne paraît pas faire le lien entre ce bel inconnu assis dans son salon et son petit garçon. Elle parle à Alex de ses fils :

– Des jumeaux ! Si vous pouviez voir comme ils sont beaux, de vrais petits princes ! Et si gentils, tous les deux. Alexander est un peu sauvage mais c'est un bon garçon, vous savez. Bien sûr, Charlie est plus facile à vivre, et j'ai une petite préférence pour lui, c'est normal, il est si joyeux, si serviable. Du concentré de bonne humeur. Mais ce sont mes fils chéris, et je les aime plus que tout.

Elle nous tend une soucoupe de petits gâteaux.

– Je ne sais pas ce que je deviendrais s'il leur arrivait malheur...

Armstrong détourne habilement la conversation pour l'orienter vers les rosiers, l'autre sujet de prédilection d'Helen. Avec moi, elle reste encore un peu sur la défensive mais c'est sans commune mesure avec son agressivité d'hier.

La matinée se déroule sans incident et vers onze heures Helen propose à Alex de lui faire visiter le jardin. Comme je ne suis pas conviée, j'en profite pour rester discuter avec Armstrong et Sue Ann.

– Vous savez Lou, me dit Armstrong alors qu'on évoque les symptômes d'Helen, elle n'est pas vraiment irrationnelle. Bipolaire, très certainement, mais pas irrationnelle au sens où on l'entend habituellement...

Je sens qu'il hésite à continuer et je me demande ce qu'il essaie de me dire. Après une petite heure à tourner autour du pot, c'est finalement Sue Ann qui avoue :

– Armstrong et moi, on pense, d'après notre expérience, et d'après ce qu'on constate au quotidien dans le cas d'Helen... eh bien... on pense que son traitement est bien trop lourd pour sa pathologie.

Les précautions qu'ils ont pris pour m'annoncer ça me mettent la puce à l'oreille.

– Pourquoi ne pas tout simplement en parler avec son médecin traitant ?

– Nous l'avons fait, répond Sue Ann. À plusieurs reprises, d'ailleurs. Mais le Dr Minelli ne veut rien savoir. Nous ne sommes que des soignants, nous ne sommes pas capables, selon lui, d'avoir une vision d'ensemble et de prendre en considération tous les tenants et les aboutissants d'un tel dysfonctionnement psychologique...

– En clair, il nous prend pour des buses, résume Armstrong, maussade. Pourtant, c'est nous qui voyons Helen tous les jours, qui l'accompagnons, la suivons, depuis de si nombreuses années. Lui se contente d'effectuer sa petite visite semestrielle, il lui regarde vaguement le fond de l'œil et reconduit ses ordonnances pour six mois. Ensuite, on n'en entend plus parler jusqu'au semestre suivant.

– Vous en avez parlé à Alex ?

Ils échangent un regard gêné.

– On a essayé, dit Armstrong. Mais monsieur Bogaert est souvent absent et il a tendance à se braquer dès qu'il s'agit de sa mère. On ne sait pas comment s'y prendre. Il a quand même convoqué le Dr Minelli, pour obtenir quelques éclaircissements. Il lui a demandé de poser un diagnostic plus précis mais l'autre s'est retranché derrière le jargon professionnel et puis, comme il abonde dans le sens de son prédécesseur, qui était un éminent neurologue, monsieur Bogaert n'a aucune raison de remettre son jugement en cause...

– Pourtant, vous, c'est précisément ce que vous faites, objecté-je doucement.

Armstrong hausse les épaules.

– Ça fait quinze ans que je vis auprès d'Helen. J'ai eu largement le temps de l'observer et de me faire ma propre opinion. Sue Ann et moi, on n'a rien à gagner dans l'affaire. On fait seulement ce qui nous semble juste. En vous voyant, on a pensé que vous sauriez convaincre monsieur Bogaert de demander une autre expertise pour elle. Vous êtes la première jeune femme qu'il amène ici, vous savez, ajoute-t-il doucement. D'habitude, il vient toujours seul. Il vous écouterait.

Cet aveu me remue terriblement et leur franchise m'a convaincue :

– C'est entendu, je lui en parlerai. Soyez tranquilles.

Les cauchemars d'Alex vont en empirant et le reste de la semaine se déroule dans une atmosphère tendue. Il dort mal, ou pas du tout, son humeur se détériore, il devient irritable. Qu'il me paraît loin l'homme enjoué de notre semaine idyllique à Seattle ! Inaccessible ! Et les moments passés avec Helen n'arrangent pas les choses. Qu'elle le confonde avec Charlie ou qu'elle le prenne pour un parfait inconnu, Alex, au final, n'existe pas pour elle. Quant à moi, elle me considère tour à tour comme la confidente ou la grue qui essaie de lui voler son mari, elle m'aime ou me déteste, elle me réclame ou m'injurie.

Je parviens néanmoins à convaincre Alex de faire intervenir un autre médecin auprès d'elle. L'idée devait déjà l'avoir effleuré parce qu'il l'a approuvée immédiatement et s'est occupé des démarches le jour même. J'espère sincèrement qu'un diagnostic plus pertinent pourra aider Helen. Lorsqu'elle est au plus près de la lucidité, c'est une femme agréable, cultivée, à l'humour tranquille.

Peu à peu, en la côtoyant, je me surprends à acquérir la conviction d'Armstrong et Sue Ann que

son traitement est inadapté. Ce qui soulève au passage quelques très désagréables questions.

Pourquoi ? Dans quel but la mère d'Alex est-elle assommée par une médication disproportionnée ? Qui en est à l'origine ?

Trois jours avant la date prévue, Alex décrète qu'il est temps de regagner Paris. Je suis assise dans le parc, en train de jouer à la poupée avec Lizbeth, la toute petite fille du jardinier, quand il s'approche de nous, l'air mécontent.

– On rentre, Lou. Il n'y a plus rien à faire ici. Et on a du boulot qui nous attend.

Lizbeth, que le tonnerre de sa voix a terrorisé, rampe à toute allure dans l'herbe sèche pour se cacher dans mes jupes. Je la prends dans mes bras pour la rassurer :

– Ce n'est rien, ma puce. Il ne te fera pas de mal. Il ne mord pas, promis.

L'enfant lève timidement sur Alex de grands yeux effrayés... puis replonge prestement son visage dans mon corsage quand il tourne les talons. Je soupire, en lançant à Alex un regard assassin qui lui échappe totalement vu qu'il a déjà disparu à grandes enjambées nerveuses.

Le retour dans la capitale est morose. Pas de petits jeux coquins dans le jet, pas d'escale enchantée dans les Caraïbes. Alex a l'air épuisé, des cernes soulignent ses beaux yeux verts qui ont perdu de leur éclat. Ces derniers jours, il a été à la fois irritable et câlin, comme un chat avant l'orage. Il râle, il feule, il tourne en rond... pour tout à coup venir contre moi, m'enlacer, m'embrasser, comme s'il avait peur de me perdre. Il semble tiraillé entre des sentiments aussi puissants que contradictoires et je ne peux pas m'empêcher de comparer son instabilité à celle d'Helen...

J'essaie à plusieurs reprises de comprendre ce qui le tourmente à ce point mais il se contente de grommeler quelques vagues excuses à propos des cauchemars. Cependant, je suis persuadée que ces mauvais rêves n'expliquent pas tout. Il y a autre chose de plus insidieux qui le mine.

Est ce que cela pourrait avoir un lien avec notre départ précipité ? Avec sa colère inexplicée lorsque je jouais avec Lizbeth ? Alex... tu n'es pas simple ! Si au moins tu parlais, si au moins tu te confiais. Mais j'ai vraiment l'impression de parler à un mur. Tu es aussi bavard qu'une brique...

L'atterrissage en France se fait sous un soleil resplendissant, en totale contradiction avec l'humeur orageuse d'Alex et mon moral en berne. Je ne me sens pas le courage de retourner à l'appartement de Charlotte, dont je n'ai pas eu de nouvelles depuis notre dispute homérique. J'appelle Renée pour lui demander si je peux dormir chez elle ce soir. Elle est ravie d'accepter et impatiente de me revoir. Ça me met un peu de baume au cœur. Avec notre retour à Paris, Alex et moi retrouvons l'obligation de jouer les étrangers l'un pour l'autre et ça me noue le ventre. Alex aussi est nerveux, il ne veut pas qu'on soit séparés.

– Je sais que je ne suis pas de bonne compagnie, en ce moment, Honey, et j'en suis désolé. Mais j'ai

besoin de toi. J'ai bien réfléchi à la situation cette semaine et j'espère trouver rapidement une solution. On en parle demain, OK ? J'ai des choses à vérifier, avant.

Cet aveu me remplit de joie
vivement demain !

et je me jette à son cou pour l'embrasser à perdre haleine. Mon enthousiasme lui arrache un semblant de sourire, le premier depuis ce qui me paraît une éternité...

C'est le cœur léger que je prends le chemin de chez Renex. Je ne doute pas une seule seconde qu'Alex va trouver une solution et tout arranger. Bientôt, on pourra de nouveau être ensemble à plein temps.

Fini les rendez-vous furtifs ! Fini les quiproquos avec ma meilleure amie ! Fini les nuits solitaires avec mister Cool pour tout compagnon ! (même si j'adore m'endormir bercée par ses ronronnements, le nez dans sa fourrure)

Et je vais pouvoir enfin remettre à leur place toutes ces mannequins qui s'imaginent qu'elles peuvent me piquer mon mec !

Perdue dans mes pensées euphoriques, je ne m'aperçois pas tout de suite que je suis suivie. Et quand je m'en rends compte, il est trop tard...

En voyant surgir devant moi la silhouette de l'homme à l'imperméable, je me remémore cette nuit pluvieuse devant le Bogaert Palace, après ma brouille avec Charlotte. Le même chapeau, la même silhouette trapue, le même manteau...

– Bonjour mademoiselle Arpad, m'interpelle l'homme d'une voix éraillée. Vous ne couchez pas chez l'irrésistible et richissime monsieur Alexander Bogaert, ce soir ? Il vous préfère la compagnie d'une de ses mannequins ? Il s'est déjà lassé de vos jolies petites fesses ? Quel manque de goût !

Son haleine alcoolisée me fait instinctivement reculer et tandis qu'il continue à débiter des phrases toutes plus blessantes les unes que les autres, je me retranche dans la première ruelle derrière moi.

Ce qui est indéniablement une très mauvaise idée, comme me le confirme l'ivrogne, que je reconnais enfin quand il retire son chapeau :

– Je ne sais pas où tu comptes aller comme ça, ma belle, ricane John Bogaert en déboutonnant son imperméable, mais j'espère que tu as un plan B. Parce que tu viens de te fourrer dans de sales draps en t'engageant dans cette impasse... De très, très sales draps, jolie poupée, répète-t-il en me plaquant contre le mur.

22. Kidnappée !

Plan B... J'espère que tu as un plan... dans de sales draps... plan B, jolie poupée... tu viens de te fourrer dans... de très très sales draps, jolie poupée...

Les derniers mots de John Bogaert tournoient dans ma tête. Ma pauvre tête ; elle me lance et bourdonne. Le monde tanguait autour de moi. J'essaie de me redresser mais tout chavire de plus belle et je comprends, en entendant crisser des pneus, que je suis dans une voiture. Je sens le tissu rugueux d'un siège sous ma joue. Et peu à peu, les souvenirs reviennent.

Alex et moi rentrions tout juste de Seattle, après un séjour idyllique pendant lequel je m'étais sentie plus proche de lui que jamais. Je me dirigeais vers chez Renée pour y passer la nuit. Il était tard, je marchais d'un bon pas dans les rues tranquilles et désertées de Paris. Et j'étais tombée sur John Bogaert ; un John Bogaert ivre et menaçant qui avait compris que ma rupture avec Alex n'était qu'un mensonge, une façade pour me protéger des malfaisants dans son genre...

– Je t'ai reconnue, mademoiselle Arpad, avait-il dit d'une voix éraillée par l'alcool. Je t'ai reconnue quand tu es venue pleurer chez ce bon à rien d'Alexander, il y a quinze jours. Ou trois semaines, peu importe. Ce jour de pluie. Tu vois de quoi je parle ? Je guettais sa porte. Je savais que tu finirais pas y revenir. Je vous avais vus, tous les deux, au défilé, vous bécoter. Faut pas me prendre pour un abruti. Je sais pas ce qu'il te trouve mais puisqu'il tient à toi, tu vas me servir.

Galvanisée par la terreur, j'avais réussi une première fois à échapper à sa prise. Le sang me battait aux tempes, j'avais tellement peur que je n'arrivais même pas à crier. Une énorme boule d'angoisse me bloquait la gorge.

Mon Dieu ! Il est complètement fou ! Et saoul ! Alex, au secours !

Mais j'étais engagée dans une impasse et, tout en parlant, John m'y avait acculée. Il m'avait emprisonné les poignets dans une seule de ses larges mains et poussée vers son van. Malgré ma panique, je m'étais débattue quand il m'avait forcée à y grimper. J'avais mis toute ma force dans mes ruades mais je ne suis pas une catcheuse et John est un homme trapu et brutal. Il n'avait pas hésité à me tordre un bras dans le dos pour me maîtriser. J'avais eu l'impression que mon épaule se disloquait et, quand il m'avait poussée vers la banquette arrière, ma tête avait cogné contre le montant de la portière. Ensuite, c'était le trou noir...

– Bon retour parmi nous, me dit John quand je parviens enfin à me redresser.

J'ai encore la tête qui tourne mais j'arrive à m'asseoir sur la banquette.

Oh ! là, là ! Qu'est-ce qu'on est ballotté, là-dedans... Depuis combien de temps je suis évanouie ? Où m'emmène-t-il ?

Je suis à l'arrière du van et une grille me sépare du conducteur. John est au volant, il me surveille depuis le rétroviseur.

– J'espère que tu ne m'en voudras pas mais j'ai été obligé de te confisquer ton sac à main, princesse. Je ne m'intéresse pas à ton rouge à lèvres mais je ne pouvais pas te laisser ton téléphone. Je ne voudrais surtout pas que tu essaies d'appeler la police ou ton chéri.

Je suis encore trop assommée pour être vraiment paniquée, je me sens comme dans un lit de guimauve. Mais les paroles de John ne sont pas pour me rassurer.

La police ? Mais que me veut-il au juste ?

Puis, après avoir repris mes esprits, je lui demande :

– Que faites-vous, John ? Pourquoi ? Où m'emmenez-vous ?

– Je vous kidnappe, ma chère. Pour le reste, tu n'as pas besoin de le savoir.

Je me laisse retomber sur la banquette, découragée. La bosse sur ma tempe pulse douloureusement et quand j'y pose le doigt, je sens des petites croûtes de sang séché. Alors la peur recommence à me nouer le ventre. Je ne reconnais rien du paysage qui défile derrière la vitre teintée du van. On est en pleine nuit, au beau milieu de la campagne, il y a des champs à perte de vue. Je ne sais pas depuis combien de temps on a quitté la capitale, j'ignore si on se dirige vers le nord, le sud, l'est ou l'ouest. Et, plus inquiétant que tout : j'ignore ce qui m'attend au bout du voyage...

Concentre-toi, Lou. Ne te laisse pas aller à la panique. Regarde autour de toi.

Je suis mes propres conseils et j'inspecte discrètement les portières. Mais le van a été modifié, elles sont toutes verrouillées par de grosses serrures fermées à double tour. Aucun espoir de ce côté.

John s'est muré dans le silence, il conduit en fumant, vite, trop vite. Il entretient son ivresse par des gorgées régulières d'alcool et je prie pour qu'on se fasse arrêter par une patrouille de la gendarmerie. Mais je n'ai pas cette chance...

Tout à coup, une lueur d'espoir m'envahit. Je me tortille un peu pour accéder à la poche arrière de mon pantalon. Ce n'est pas facile de le faire discrètement parce que mon pull et ma tunique descendent jusqu'au bas de mes fesses mais c'est probablement ce qui va me sauver. Je surveille John du coin de l'œil, il est absorbé par sa conduite. Je glisse la main dans ma poche, priant silencieusement pour y trouver ce que je cherche... Et cette fois, je suis exaucée.

Ouf ! Mon iPhone ! Merci Alex ! John n'a pas pensé que je pourrais avoir deux téléphones.

Je le sors discrètement pour le passer en mode silencieux.

Pas question qu'il se mette à sonner au mauvais moment !

Son niveau de charge est aux trois quarts et j'en pleurerais presque de soulagement. Mais ce n'est pas le moment de faire une gaffe. Je ne peux joindre qu'Alex avec ce téléphone, il n'y a aucun autre

numéro enregistré dedans, mais c'est amplement suffisant. J'hésite à lui envoyer tout de suite un texto. Mais John n'a pas cessé de me surveiller dans le rétroviseur et je ne sais toujours pas où on est. Avec un petit pincement au cœur, je remets l'iPhone dans ma poche. Je sursaute quand John me lance joyeusement :

– Alors princesse, tout va comme tu veux ? Tu es bien installée, là, derrière ?

Un peu déstabilisée par la question et par son ton amical, je lui réponds en balbutiant :

– Euh oui, merci John.

– Tant mieux, tant mieux... Je ne te veux pas de mal. Je veux seulement récupérer ce qui me revient de droit.

Mais de quoi il parle ? !

– Oh... oui, je comprends. C'est normal. Mais je ne vois pas en quoi je pourrais être concernée. Je ne vous connais même pas, John.

– Tu ne vois vraiment pas ? Comme c'est mignon ! Alors je vais te raconter une histoire. Tu aimes les histoires, petite demoiselle ?

Interloquée, je ne sais plus quoi répondre. De toute façon, il est complètement ivre, alors à quoi bon essayer d'avoir une conversation cohérente ? Il boit une nouvelle gorgée d'alcool et poursuit sur sa lancée :

– Qui ne dit mot consent. Donc, il était une fois, un bel homme d'origine modeste (appelons-le John) qui rencontra une femme très fortunée (appelons-la Helen). Ils tombèrent amoureux. Enfin, surtout elle. Ils se marièrent et eurent deux enfants. Des jumeaux, Charles et Alexander. Mais le conte de fées ne dura pas longtemps. Helen, qui avait pourtant beaucoup d'argent, refusait à John sa part légitime de la fortune. Elle avait tout. Il n'avait rien. S'il désirait s'acheter quoi que ce soit, il devait d'abord obtenir l'autorisation de sa femme. C'était elle qui tenait les cordons de la bourse, et elle les tenait serrés. John voulait une nouvelle voiture ? Il devait demander à Helen. John voulait partir en voyage ? Il devait demander à Helen. John voulait prendre des cours de pilotage ? Demander à Helen. Acheter un bateau ? Demander à Helen. Etc.

Quel bonhomme détestable ! Non seulement il n'a épousé Helen que pour son argent mais en plus il se plaint qu'elle ne lui en donnait pas assez !

John poursuit son récit :

– Sur les conseils de son père, un vieil homme acariâtre qui détestait John, elle mit tous ses biens au nom des jumeaux, si bien qu'à sa mort, il ne resterait à ce pauvre John que ses yeux pour pleurer. Ainsi que quelques dettes de jeu... car, oui, John aimait parier ; et ses chevaux avaient la fâcheuse habitude de galoper trop lentement. Parfois si lentement qu'on aurait dit qu'ils allaient à reculons. Pas étonnant, dans ces conditions, qu'ils ne franchissent jamais la ligne d'arrivée en tête. Donc, ce pauvre John perdait aux courses. Celui qui a prétendu « Heureux au jeu, malheureux en amour » ne savait pas de quoi il causait, ma petite demoiselle. Moi, j'étais malheureux aux deux. Mon agence immobilière à Los Angeles était en train de couler, Helen me harcelait pour que je suive une cure de désintoxication

en plus des réunions aux Alcooliques Anonymes... ma vie était un enfer.

Alcoolique, cupide, joueur, looser... décidément, John a tout pour (dé)plaire !

– J'ai donc décidé de me débarrasser d'Helen et des jumeaux. Oui, oui, je sais, dit-il en me voyant sursauter. Présenté comme ça, la solution peut paraître extrême. Mais en y réfléchissant, c'était plutôt faire preuve de miséricorde. Helen n'était pas heureuse. Je ne comprends pas pourquoi mais c'est un fait : elle pleurnichait tout le temps et prenait beaucoup de cachets. Quant aux jumeaux, ils étaient encore petits, ils ne se rendraient compte de rien.

Mais quel monstre !! Comment est-ce possible d'être horrible à ce point ?

À l'arrière du van, j'ai du mal à me retenir de bondir. Je n'ose pas imaginer l'enfer que cette pauvre Helen a dû vivre auprès de cet odieux personnage. Il continue, comme si de rien n'était :

– J'ai donc saboté la voiture d'Helen (du beau boulot, personne n'a jamais rien soupçonné) et hop, au détour d'un virage, la voilà qui part dans le décor avec ses deux fistons. D'après l'expert de l'assurance, la voiture a fait un nombre impressionnant de tonneaux mais, par je ne sais quel miracle, seul Charlie est mort. La fortune familiale allait donc à Alexander. Rendez-vous compte : des millions de dollars confiés à un enfant ! Alors que moi, son père, j'étais privé de tout ! Heureusement, je suis intelligent et j'ai de la ressource.

Dis plutôt que tu es une infâme crapule !

– Cela n'a pas été trop difficile de convaincre Helen qu'elle était responsable de la mort de Charlie, et de la faire tellement culpabiliser qu'elle s'est consolée en prenant de plus en plus de cachets, de plus en plus de pilules, avec la bénédiction de son médecin traitant (un brave homme avec lequel j'allais souvent aux courses, et dont les chevaux ne gagnaient pas plus souvent que les miens). Puis son père a eu la bonne idée de mourir, ce qui a achevé de faire perdre la raison à Helen. Je n'ai presque rien eu à faire pour la convaincre qu'Alexander était un enfant maudit, la cause de tous ses tourments et qu'il fallait l'éloigner.

Oh Alex... comment s'étonner après ça que le passé te hante ? Que les cauchemars te poursuivent ?

– Elle l'a donc confié à une institution jusqu'à ses dix-huit ans et l'a déshérité. Je n'avais plus qu'à attendre que, rongée par le remords, elle se suicide, afin d'hériter de sa fortune. Malheureusement, les années ont passé et elle n'a jamais franchi le pas. Elle est finalement plus résistante que je croyais. Aujourd'hui, je n'en peux plus d'attendre. Alexander est riche à un point que c'en est indécent alors que moi je végète, je survis grâce à des petits boulots. S'il était mort comme prévu dans l'accident, Helen serait internée, mise sous tutelle, et je serais millionnaire. Je suis son père. Il me doit cet argent. Et il va me le donner. Oh oui ! Il suffira de lui demander gentiment... en te mettant un couteau sous la gorge !

Il a prononcé ces derniers mots en souriant et je ne peux réprimer un frisson. Puis il se replonge dans le silence et c'est un soulagement de ne plus l'entendre raconter de telles horreurs.

C'est donc de lui que Mike a si peur... C'est John qui est derrière toute cette machination contre

Alex. Il a utilisé Mike et Karine, ses propres enfants, pour s'en prendre à son autre fils ! Ce type n'a aucun scrupule, aucune limite !

John a allumé le chauffage et a mis de la musique. Il fredonne *La Vie en rose*, son accent américain en décalage avec celui, très parisien, d'Édith Piaf. Il connaît les paroles par cœur. Je ne peux pas m'empêcher de penser à Alex, qui lui aussi adore cette chanson. Ça me rappelle qu'ils partagent les mêmes gènes et cela me fait froid dans le dos. Mais Alex possède ce que John n'a jamais eu : une conscience. Une âme. Penser à lui, à sa tendresse, à sa force, me réconforte.

Le choc de l'enlèvement, la chaleur, et la douceur de la musique me font somnoler. Je suis épuisée. Je me laisse bercer.

Quand je me réveille, il fait toujours nuit mais John n'est plus dans le van. Il a garé le van dans une station-service déserte. John est au téléphone et, encore à moitié endormie, je mets du temps à comprendre à qui il parle :

– Tais-toi et écoute-moi ! Si tu me coupes la parole encore une fois, une seule fois, je te jure que je t'envoie ses dix doigts par la poste. Voilà... Bien. C'est mieux. Brave garçon...

Alex ! Mon Dieu ! C'est Alex au bout du fil !

Je voudrais de toute mon âme l'entendre, lui parler. Le savoir au téléphone me le fait paraître si proche. Si proche et pourtant totalement inaccessible. Mais cela me réconforte et finit de me sortir du sommeil. Profitant de ce que John est occupé, je sors mon iPhone de ma poche pour envoyer un texto à Alex (et je bénis les vitres teintées qui empêchent John de me voir !). Mais je ne sais toujours pas où nous sommes !

Je regarde autour de moi, parfaitement réveillée à présent.

Réfléchis, Lou ! Il doit bien y avoir un détail, un indice, pour te dire où tu es !

Et en effet, dans ma panique, je n'y avais pas prêté attention mais les panneaux des prix du carburant affichent : SIN PLOMO et GASOLÉO.

De l'espagnol ! Nous sommes en Espagne !

Je m'empresse de tapoter sur mon iPhone :

[John m'a enlevée. Sommes en Espagne. Van bleu, vitres teintées. Sais pas quoi faire. Aide-moi !]

Puis je rempoche prestement mon téléphone, juste quand John raccroche de son côté et s'approche du van. Je m'aplatis sur la banquette et à travers mes paupières à peine entrouvertes, je le vois se pencher par la fenêtre conducteur. Après quelques secondes, certainement persuadé que je dors, il s'éloigne à nouveau. J'entends s'ouvrir la trappe à essence, et la pompe se mettre en route. John fait le plein. Je risque un œil par la vitre et je profite qu'il soit en train de taper son code sur l'automate pour ressortir mon iPhone. Il y a une réponse d'Alex !

[Je peux te retrouver en localisant ton iPhone. NE L'ÉTEINS SURTOUT PAS. Je m'occupe de tout. Ne tente rien, ne l'énerve pas. J'arrive.]

John remonte en voiture et nous redémarrons. Le reste du trajet me semble interminable. Savoir qu'Alex est au courant et me cherche me soulage énormément. Mais je me sens aussi frustrée de ne pas pouvoir l'aider à me retrouver. John laisse tourner en boucle le CD d'Édith Piaf et je finis par me dire que je ne pourrai plus jamais supporter cette musique. Il ne parle plus, il ne boit plus. Sa bouteille vide gît sur le siège du passager. La route est déserte et tourne beaucoup. On prend de l'altitude, on escalade les Pyrénées. On est entourés de forêts sombres et épaisses ; je devine la silhouette d'arbres immenses pris dans le faisceau des phares.

23. Viens à mon secours...

Puis la nuit s'éclaircit et enfin l'aube se lève. Je n'ai pas réussi à me rendormir après notre halte à la station-service, et je suis épuisée. Le soleil se lève à peine quand on s'engage dans un chemin de terre qui mène à une mesure en pierre. John se gare devant le perron et met un coup de Klaxon.

– Et voilà, princesse, me dit-il en coupant le contact. Nous sommes arrivés à destination.

Une femme d'une cinquantaine d'années, en blouse et robe de campagne, sort de la maison. John descend du van et vient m'ouvrir la porte latérale. Il m'attrape par le bras pour me faire sortir sans ménagement et je trébuche en sautant du marchepied. Je suis tout engourdie après ces heures recroquevillée dans la voiture et j'ai horriblement besoin d'aller aux toilettes.

– Simona, dit John à la petite femme brune, occupe-toi d'elle. Installe-la au sous-sol et ne la lâche pas des yeux. Si elle s'échappe, tu sais ce qui t'attend...

Simona hoche la tête :

– Oui, John, murmure-t-elle.

– Je pars en ville, rappeler Alexander d'une cabine. Je serai de retour dans deux heures. Je ne veux pas prendre le risque de le faire ici avec mon portable. Ce gamin a toujours été doué avec les téléphones, les ordinateurs, et tout ça. Et puis, avec ses sociétés d'informatique, il a vraiment tout le matériel sous la main. Je suis sûr qu'il arriverait à localiser l'appel ; ce serait un jeu d'enfant pour lui. Mais pas question qu'il nous trouve et nous tombe dessus par surprise ! C'est moi qui mène la danse. Sa petite chérie contre cent millions. Cent millions, Simona ! Rends-toi compte ! À nous la belle vie !

À nouveau, Simona hoche la tête en signe d'assentiment. Les cent millions n'ont pas l'air de l'émouvoir. John, quant à lui, continue à jacasser à propos de tout ce qu'ils pourront faire avec cet argent.

– Il n'a même pas tiqué quand je lui ai annoncé la somme. J'aurais peut-être dû lui demander plus... marmonne-t-il en remontant dans le van.

Simona me prend par la main et m'entraîne à sa suite dans la maison. Elle paraît frêle mais elle a une poigne solide. Elle a des bras fins et musclés, sur lesquels je remarque beaucoup de bleus, qui dessinent comme des empreintes de doigts sur sa peau. Après un détour aux toilettes, nous descendons quelques marches qui mènent à une petite chambre sans fenêtre. J'essaie de parler à Simona, je veux savoir où je suis. Mais elle secoue la tête et je devine à son air effrayé qu'elle ne m'aidera pas. Elle ne désobéira pas à John, il lui fait trop peur. Elle me donne une bouteille d'eau et remonte les escaliers en refermant à clef derrière elle. J'étais assoiffée et boire me fait du bien, cela m'éclaircit les idées.

Enfin seule, je sors mon iPhone pour joindre Alex. Je ne peux pas l'appeler, on risquerait de

m'entendre, mais lire ses mots me suffira pour l'instant. J'ai hâte de savoir où il est, et quand il arrivera. Bonne nouvelle : la batterie de l'iPhone est encore au quart de sa charge. Il tient bon. Et j'ai un texto d'Alex :

[Suis en Espagne. Je t'ai localisée vers Cap de Creus mais le signal ne se fixe pas. Garde ton iPhone allumé. J'arrive bientôt.]

Je suis d'abord submergée par le soulagement, mais je déchant vite au moment de lui répondre : pas de réseau. J'ai beau faire trois fois le tour de la pièce avec l'iPhone à bout de bras, me rapprocher de la porte ou du mur que je suppose donner sur l'extérieur, rien n'y fait. Impossible d'envoyer un mail, un texto ou le moindre iMessage. L'annonce qui s'affiche en clignotant sur l'écran me nargue et me désespère : Réseau Indisponible / Réseau Indisponible / Réseau Indisponible...

Mais merde à la fin ! Est-ce que c'est trop demander que quelque chose aille bien, pour une fois ? Comment Alex va-t-il pouvoir me retrouver si ce truc n'émet plus de signal ?

J'ai une folle envie de balancer le téléphone contre le mur et de le réduire en miettes. Au lieu de ça, je le pose délicatement sur la table de chevet (surtout ne pas aggraver la situation ! Ce n'est pas le moment de le casser !) et je me laisse tomber sur le lit. J'ai envie de pleurer, maintenant. Je crois même que je pleure déjà... C'est en tout cas ce que me disent les larmes qui tombent doucement sur mes mains.

Je passe la demi-heure qui suit à sursauter chaque fois que mon iPhone émet un bip pour annoncer qu'il a capté un signal... qu'il perd aussitôt. Je ne sais pas si ces microconnexions de quelques secondes suffisent à Alex pour me localiser. Ce qui est sûr, c'est que ça ne suffit pas à faire partir mon texto, toujours coincé dans la boîte d'envoi...

Quand Simona redescend, je suis allongée sur le lit et j'ai (de justesse !) le temps de glisser discrètement mon iPhone sous le matelas. Elle m'apporte à manger et je parviens à échanger quelques mots avec elle. Je remarque un hématome, dissimulé par une mèche de sa frange. Un de plus... Elle parle peu mais elle s'occupe de désinfecter ma coupure à la tête, avec les gestes doux d'une maman. Et cela me trouble beaucoup. Je ne m'attendais pas à trouver ici de la compassion.

– Merci Simona, dis-je, émue.

Après un long moment de silence, elle me répond :

– De rien. J'ai une fille qui a presque ton âge, tu te souviens ?

– Oui. Nina... elle travaillait pour Alex. Et son frère Matthew aussi. Tous deux sous des faux noms.

– C'est ça.

– Ce sont le demi-frère et la demi-sœur d'Alex... et pourtant, ils cherchaient à lui faire du mal. Pourquoi ? Pour l'argent, comme John ?

J'ai posé la question un peu brutalement parce que ça me met en colère et Simona s'est éloignée de moi. Elle reste longtemps silencieuse, à me regarder, comme si elle me jugeait, et je crois qu'elle ne va pas me répondre. Mais finalement, elle dit, en effleurant pensivement son front du bout des doigts :

– Non, pas pour l'argent. Ce sont de bons enfants. Mes enfants et moi, nous appartenons à John. Ils me protègent. S'ils n'obéissent pas à John, il les a menacés de me tuer...

Avant que j'aie pu me remettre de cet atroce aveu, un vacarme effarant en provenance de l'étage nous fait sursauter.

Quelques secondes plus tard, la porte s'ouvre à la volée et Alex déboule dans la chambre. Il a dévalé les escaliers comme une tornade et Simona s'est instinctivement réfugiée dans un coin du mur, paniquée. Alex marque un temps d'arrêt au pied du lit où je suis toujours assise. Sa silhouette sombre se découpe dans le rectangle de lumière de la porte restée ouverte. En jean et veste noirs, l'air à la fois furieux et angoissé, il semble occuper tout l'espace dans cette pièce minuscule. Je suis tellement stupéfaite par son entrée fracassante que je reste muette et immobile.

– Lou, dit-il en faisant un pas pour me prendre dans ses bras. Oh Lou ! Est-ce que tu vas bien ? Il ne t'a pas fait de mal ?

– Non mais... Simona vient de partir ! dis-je en lui désignant la porte qui se referme sur nous. Alex ! Elle nous enferme !

– Aucune importance, ne t'en fais pas, ne t'en fais pas, ma Lou...

Il me serre contre lui en répétant mon nom. De l'étage, nous entendons la voix de Simona nous parvenir. Elle dit qu'Alexander est arrivé, mais qu'elle l'a enfermé avec la fille. Elle doit être au téléphone avec John. Je suis partagée entre le soulagement d'être enfin avec Alex et l'inquiétude de nous savoir tous les deux pris au piège. Mais une petite voix me dit : ne t'occupe pas de ça, fais-lui confiance. Il sait ce qu'il fait. Laisse-toi aller... Et c'est ce que je fais. Je me laisse aller dans les bras puissants d'Alex, je m'abandonne à ses baisers, à son étreinte. Entre ses bras, je me sens revivre.

– Comment vas-tu ? Est-ce-qu'il t'a fait mal ? Lou, dis-le moi. Comment te sens-tu ?

Je subis le feu roulant de ses questions, je lui répète que tout va bien, que je vais bien, encore et encore.

Il commence à peine à s'apaiser quand, en m'embrassant, il aperçoit sur mon front la bosse et la coupure. Un grondement de colère lui échappe et je sens tout son corps bouillonner de rage. Je lui dis que ce n'était qu'un accident, que je me suis cognée en montant dans le van. Mais cela ne le calme pas pour autant. Je ne l'avais jamais vu dans cet état. Lui, l'homme imperturbable, si fort, si solide, que j'avais toujours cru que rien ne pouvait l'ébranler.

– J'étais fou d'inquiétude, Lou, dit-il en me caressant les cheveux. Ne me refais jamais un coup pareil.

– C'est pas comme si j'avais eu le choix, tu sais, dis-je en souriant.

Mais Alex n'a pas le cœur à plaisanter. Il est mortellement sérieux. Il se lève et, tout en enfilant une épaisse paire de gants, il sort un flacon de la poche de sa veste.

– Je vais nous sortir de là, dit-il en vidant avec mille précautions le contenu du flacon sur les serrures de la porte.

Je m'apprête à lui demander ce qu'il fait quand il me devance :

– Acide chlorhydrique. Il faut laisser agir un peu. Ça va fragiliser les serrures. Dans quelques instants, il n'y aura plus qu'à enfoncer la porte.

Je le regarde d'un air interloqué :

– Mais où est-ce que tu as appris ça ?

– Je le tiens de Gilles. Avant d'être mon chauffeur, il était mercenaire. C'est un ancien militaire, très compétent quand il s'agit d'ouvrir des portes ou sauver des demoiselles en détresse. D'ailleurs, il nous attend dehors, à couvert. Il surveille la maison. Il klaxonnera si jamais John arrive avant qu'on soit sortis. Et Eriksen est en route lui aussi. Il nous rejoint. Renée l'a appelé parce qu'elle s'inquiétait que tu ne sois pas venue chez elle comme prévu hier soir ; il l'a tout de suite prise très au sérieux. J'étais déjà en route quand il m'a contacté mais il s'occupe de briefier ses collègues de la police de Barcelone. Pour l'instant, on ne craint rien et je ne veux pas que John nous échappe. Simona a fait exactement ce que j'avais prévu. John va venir se jeter dans la gueule du loup.

Après avoir retiré ses gants, Alex revient s'asseoir près de moi.

– Maintenant, dis-moi, Lou, me demande-t-il doucement. Que s'est-il passé sur cette route ? Parle-moi.

Je n'en ai pas envie, c'est trop dur. Je me love contre lui ; je pourrais passer le reste de ma vie dans ses bras. Mais je sais bien que je dois lui raconter la petite histoire de John. Son histoire. À regret, je me décide enfin. Je lui dis tout, tout ce que je sais. Je le sens parfois trembler contre moi, quand je parle de Charlie, mais il reste silencieux, il ne m'interrompt pas une seule fois. Quand je termine mon récit, il se contente de dire, d'une voix étrangement plate :

– Toutes ces années, j'ai cru que ma mère me détestait. Je l'ai même soupçonnée d'avoir abusé des cachets et provoqué l'accident. D'avoir tué Charlie. Toutes ces années, je me suis trompé. Sauf sur un point : je partage bien les gènes d'un meurtrier, un tueur d'enfant, un...

Je ne le laisse pas finir sa phrase, je ne veux pas entendre ça. Il n'est pas comme John ! Il n'a rien de commun avec ce monstre ! Je fais de mon mieux pour le convaincre et je pense y être parvenue un peu, dans une certaine mesure. Je le sens s'apaiser légèrement. Quand il reprend la parole, sa voix vibre à nouveau :

– Lou... quand John m'a appelé pour me dire qu'il te tenait à sa merci, qu'il pouvait faire de toi ce que bon lui semblait, et qu'il n'allait pas s'en priver, j'ai... je ne sais pas... j'ai perdu pied. Complètement. J'ai eu l'impression de me noyer. En t'enlevant à moi, c'était comme s'il m'avait enlevé ma capacité à respirer. C'est une sensation atroce, Lou. Ensuite, il a parlé d'argent, et l'espoir m'est revenu. J'ai pu de nouveau respirer un peu, raisonner et échafauder un plan. Parce que je savais qu'il ne te tuerait pas. Comme lui savait que je donnerais tout l'or du monde pour te retrouver vivante. Mais avant ça, Lou... la douleur était insoutenable.

Puis il me prend totalement au dépourvu en déclarant :

– Je t'aime Lou. Ce n'est peut-être ni le lieu ni le moment pour une grande déclaration d'amour, mais je t'aime comme un fou. Tu mérites que je me mette à genoux devant toi dans un endroit somptueux, tu mérites un décor digne d'une princesse, avec les musiciens, et la magie de la lumière du soleil couchant ; tu le mérites et je te promets que tu auras tout ça et plus encore. Mais je ne veux plus attendre. Je t'aime, ici et maintenant, alors c'est ici et maintenant que je te le dis. J'aurais d'ailleurs dû te le dire depuis longtemps déjà mais... je suis un crétin. Je n'ai pas d'excuse. Sauf si tu veux bien prendre en considération que c'est complètement nouveau pour moi. J'ai encore beaucoup à apprendre dans ce domaine.

Malgré la situation rien moins qu'idyllique, j'ai l'impression de vivre le plus beau moment de toute mon existence ! Les mots d'Alex résonnent dans ma tête et dans mon cœur comme s'il s'agissait de paroles sacrées. Je suis tellement heureuse que je ne sais pas quoi répondre, alors je l'embrasse tendrement :

- Je t'aime aussi, Alex. Et je t'accorde toutes les excuses que tu veux si tu me le répètes encore.
- Je t'aime, Lou.
- Encore une fois ? dis-je, taquine.
- Je t'aime comme un fou, Lou, répond-il en prenant mes lèvres.

Nous restons enlacés au bord du lit, chacun puisant du réconfort dans la présence de l'autre. Nous sommes toujours prisonniers dans la chambre mais pelotonnée contre Alex je me sens à la fois libre et en sûreté. Incroyablement forte. La porte fermée à double tour me semble n'être qu'une illusion. Comme si rien de mauvais ne pouvait m'arriver tant que les bras d'Alex m'entourent.

Les minutes passent et s'étirent comme des heures, mais je ne veux plus bouger, je ne veux plus quitter les bras d'Alex. Je me répète en boucle ses dernières paroles et ça suffit à mon bonheur. Il m'aime ! Du coup, je ne peux pas m'empêcher de trembler un peu quand il se détache doucement de moi.

- Ne t'inquiète pas, dit-il en m'embrassant encore. Il est seulement l'heure de sortir d'ici.

Puis il se lève pour inspecter de près la porte en haut de l'escalier. Ce qu'il voit doit le satisfaire parce qu'il se recule légèrement, en prenant appui des deux mains sur la rampe, pour envoyer un violent coup de pied dans la serrure du bas, qui émet un drôle de craquement. Alex porte de grosses chaussures en cuir renforcé et trois ou quatre coups plus tard, la serrure lâche. Il s'attache ensuite à détruire méthodiquement celle du haut, à coup d'épaule. Il n'a pas beaucoup de recul mais pourtant la puissance de ses coups de butoir est impressionnante.

Entre deux craquements, j'entends Simona crier, complètement affolée par le bruit. Elle doit être juste derrière la porte et ses efforts pour convaincre Alex de s'arrêter sont pathétiques. Et totalement inefficaces. Il ne lui prête aucune attention et revient à la charge, encore et encore, jusqu'à ce que la serrure cède brutalement et que la porte jaillisse quasiment hors de ses gonds. Alex, emporté par son élan, est catapulté dans le salon, et je le rejoins en courant. Quand j'arrive en haut de l'escalier, Alex m'attrape par les épaules. Simona est en train d'essayer de téléphoner ; elle murmure :

- Décroche, John... décroche !

Ensuite, tout s'enchaîne très vite : j'entends un bruit de sonnerie de portable sur notre gauche et quand je me tourne, je vois John, son téléphone à la main, l'air ébahi. Simona se jette dans ses bras, tandis qu'Alex me repousse derrière lui :

– Lou, derrière le bar ! Reste à l'abri ! m'ordonne-t-il en se campant face à John.

C'est à ce moment que Nils et Gilles débarquent dans la pièce, le lieutenant par la porte, l'autre par la fenêtre. Je m'aplatis derrière le bar et je prie de toutes mes forces pour que tout se passe bien, pour que John ne fasse rien de fou ou de stupide. Mais surtout, je m'inquiète pour Alex. Tout à coup, j'entends John crier puis Simona hurler, et le temps semble se figer. Quand je jette un œil par-dessus le bar, tout le monde dans la pièce est statufié. Alex est livide. Nils est accroupi près de la fenêtre. Gilles lève les mains en signe d'apaisement. Quant à John... John tient Simona, un mauvais rictus aux lèvres.

Oh non ! Mais il a complètement perdu la raison ! Ça devient démentiel, cette affaire !

John a posé un couteau sous la gorge de sa femme et il menace de la tuer si les trois hommes esquissent le moindre mouvement. Il ne bluffe pas ; il suffit de voir le sang qui goutte déjà à la pointe du couteau pour comprendre qu'il mettra sa menace à exécution sans hésiter. Mais il n'est plus saoul et je lui ai parlé pendant notre voyage en voiture. Je ne suis pas un homme, il ne me considère pas comme une menace sérieuse, je pense pouvoir le raisonner. Je veux croire que le père de l'homme que j'aime n'est pas qu'un monstre.

– John, dis-je doucement en contournant le bar pour l'approcher. John... vous ne pouvez pas faire ça. Simona est votre femme, elle vous aime. John... est-ce que...

– La ferme ! hurle-t-il, les yeux fous. La ferme ! répète-t-il en se tournant vers moi. Si tu ne la mets pas en veilleuse, je te jure que je te taille un sourire à coup de lame, à toi aussi ! Tu m'entends ? Je t'égo...

Il n'a pas l'occasion de terminer sa phrase. Alex, fou de rage, lui a foncé dessus, surprenant tout le monde. Dans un réflexe, John pointe le couteau vers lui, et lâche Simona, qui s'effondre au sol avec un petit cri de détresse.

– Alex ! ne puis-je m'empêcher de hurler, complètement paniquée, en le voyant fondre sur John et se jeter sur son couteau. Alex ! Non !

Mais il est trop tard, tout s'est passé incroyablement vite. Alex et John ont roulé au sol, le couteau a volé pour retomber presque aux pieds de Nils, qui l'a récupéré prestement. Alex a plaqué John face contre terre et semble lutter pour se contenir de le rouer de coups. Heureusement, Gilles intervient pour les séparer.

– Il ne vaut pas la peine, monsieur Bogaert, dit-il à Alex. Laissez tomber. Il va finir ses jours en prison, seul, misérable, ce sera bien pire que tout...

Alex se détache à contrecœur de son adversaire. Il frémit encore de fureur.

Puis Nils traîne John sans ménagement dans un coin de la pièce et le menotte. Gilles s'occupe de

réconforter Simona, visiblement traumatisée. Quant à moi, d'un pas flageolant, je rejoins Alex, qui m'ouvre grand ses bras et me rattrape de justesse avant que je ne m'écroule, les jambes coupées par l'émotion.

La peur de ma vie !

24. Je t'aime

La police de Barcelone, qui suivait Nils de près, arrive sur ces entrefaites pour embarquer John.

– T'es bien loin de ta juridiction, Eriksen, lui dit une grande et belle brune aux épaules de nageuse, en lui mettant une claque dans le dos.

– Je suis juste un ami de la famille qui passait par là, répond Nils en souriant. J'ai entendu du bruit, je suis entré et me voilà... Je suis même pas de service aujourd'hui.

Le capitaine s'esclaffe :

– T'as pas changé depuis l'école de police, toi ! Toujours à te fourrer dans les embrouilles. C'est pas comme ça que tu vas prendre du galon.

Nils hausse les épaules :

– Tant mieux. Serrer des mains, remplir de la paperasse, c'est pas mon truc. Je préfère rester sur le terrain. Et pouvoir venir en aide aux amis quand ils sont dans la panade...

Il a prononcé ces derniers mots en nous regardant, Alex et moi, toujours enlacés sur le perron de la maison. Le capitaine s'éloigne et Nils nous rejoint.

– Merci, lui dit Alex.

– De rien, lui répond Nils. Je vais m'occuper de mettre tout ça au clair avec mes collègues. Ils s'arrangeront directement avec ton avocat, ce sera une formalité. C'était pas très régulier comme intervention mais le capitaine est une bonne amie.

– On a vu ça... Tu as toujours su t'y prendre avec les femmes.

– Ni plus ni moins que toi. Mais on ne va pas remettre ces vieilles rivalités sur le tapis. Laissons le passé où il est. Toi, tu as trouvé la femme de ta vie et elle est dingue de toi, ça crève les yeux. Quant à moi, ça ne te regarde pas... mais j'ai aussi trouvé ma perle rare.

Je sens l'étreinte d'Alex se détendre à ces mots, il se décrispe un peu. Je suis rongée de curiosité mais je n'ose pas demander quelle est l'heureuse élue de Nils, ni de quelles rivalités il s'agit. Je ne voudrais pas qu'Alex s'imagine que je m'intéresse à Nils. Ils ont apparemment décidé de faire la paix, à leur manière, ce n'est pas le moment de semer la discorde juste pour satisfaire ma curiosité. Un silence gêné s'ensuit donc, jusqu'à ce que Nils ajoute :

– Au fait, c'est bien, ce que tu as proposé comme arrangement pour Simona. Mes collègues vont l'escorter aux Heures Bleues, c'est un des meilleurs foyers pour femmes battues, elle sera bien suivie.

Alex répond, encore un peu tendu mais visiblement heureux de changer de sujet :

– C'est normal. Merci à toi de t'être occupé des démarches. J'espère qu'elle pourra prendre un nouveau départ, soutenue par des spécialistes et d'autres femmes qui sont elles aussi passées par là. Les hommes qui brutalisent les femmes me répugnent. Simona n'a pas mauvais fond, au contraire ; elle était seulement dominée à outrance, écrasée par son mari, complètement terrorisée. Je paierai ce qu'il faudra, le temps qu'il faudra, pour qu'elle se rétablisse et reprenne une vie normale. Je veux que la mère de mon demi-frère et et ma demi-sœur soit heureuse.

Ces derniers mots me remplissent de fierté ; Alex n'est pas juste un homme de pouvoir, c'est aussi un homme de cœur, et le mien lui est acquis tout entier.

Gilles nous conduit ensuite à Barcelone, et je m'endors dans la voiture, la tête sur l'épaule d'Alex. Arrivés au vieux port, nous embarquons sur le yacht qu'Alex avait demandé à son équipage d'amener en Espagne et de tenir prêt à prendre le large. J'ai hâte d'être en mer, de laisser cet épisode effrayant derrière moi, mais Alex tient absolument à ce que son médecin personnel, le docteur Cosendey, m'ausculte auparavant. Il l'a fait venir de Genève en hélicoptère juste pour s'assurer que mon coup à la tête est sans gravité.

– Je veux un check-up complet, dit-il au médecin. Consultation, IRM, prise de sang.

Je ronchonne, impatiente de tourner la page et peu désireuse de m'attarder à Barcelone :

– Alex, tu n'en fais pas un peu trop ? Je vais bien, je t'assure.

– Tu te sens bien mais ça ne veut pas dire que tu n'as aucune séquelle, me répond-il en se renfrognant.

Je reconnais qu'il n'a pas tort mais je parviens néanmoins à négocier : on ne fera l'IRM que si le médecin, au vu de mes réactions, le juge nécessaire. Quant à la prise de sang, Alex ne veut rien entendre :

– Ce n'est pas négociable, Lou, me dit-il d'une voix étrangement douce.

– Mais quel intérêt ?

– L'intérêt ? Tu vas tout de suite le comprendre, l'intérêt, dit-il en m'embrassant.

Sa langue vient caresser mes lèvres, qu'il mordille ensuite du bout des dents, gentiment. Ses mains effleurent mes épaules, m'arrachant un délicieux frisson, avant de venir se poser légèrement au creux de mes reins.

– L'intérêt, reprend-il en me déposant des petits baisers dans le cou, l'intérêt de la prise de sang, c'est qu'elle permet de faire un certain test. Parce que je ne veux plus de plastique entre nous quand on fait l'amour.

Grisée par la sensualité de ses caresses, je mets un petit moment à réaliser ce qu'il veut dire. Et quand je comprends enfin où il veut en venir, je reçois son explication comme une déclaration d'amour ! La deuxième de la journée ! D'autant qu'il continue :

– Tu es la seule femme dans ma vie, Lou. Et je veux être le seul homme dans la tienne. Alors faisons le test, tu veux bien ?

– Oui, je le veux ! dis-je, bien consciente qu'on dirait que je réponds au prêtre lors d'une cérémonie de mariage.

Ma réponse le fait rire.

Nous faisons donc tous les deux le test rapide de dépistage HIV... qui consiste en un simple prélèvement d'une minuscule goutte de sang au bout du doigt. Le docteur me fait néanmoins une véritable prise de sang, en complément, à la demande d'Alex, pour s'assurer que tout va bien. Je lève les yeux au ciel en soupirant devant tant de précautions mais je suis secrètement flattée qu'il tienne à moi à ce point ; c'est finalement assez agréable de se laisser choyer.

– Nous aurons les résultats d'ici une demi-heure, nous annonce le docteur Cosendey. En attendant, mademoiselle Arpad, si vous voulez bien me suivre dans la pièce voisine pour la consultation.

Le médecin m'ausculte sous toutes les coutures et cela prend finalement bien plus d'une demi-heure, mais les résultats sont concluants : je suis en pleine forme. Fatiguée mais en excellente santé. Il me prescrit la pilule, en m'expliquant que je dois attendre le premier jour de mes prochaines menstruations avant de commencer la plaquette. C'est la première fois de ma vie que je vais prendre un contraceptif oral et c'est une sensation étrange. C'est bien plus qu'un simple comprimé, c'est un engagement.

Moi, Lou Arpad, je m'engage par la présente pilule, à prendre pour unique partenaire Alexander Bogaert, ici présent.

L'idée me fait rire toute seule et le docteur Cosendey, qui vient de demander à Alex de nous rejoindre, me lance un regard étonné. Puis il nous donne les résultats des tests :

– Vous êtes tous les deux séronégatifs. Je dépose vos prises de sang au laboratoire, mademoiselle Arpad, et je vous rappelle dans l'après-midi pour vous communiquer les résultats.

Deux heures plus tard, enfin, Alex réunit l'équipage du yacht et ordonne l'appareillage. J'adore ce bateau et je suis impatiente d'être en mer. J'assiste aux manœuvres et je m'installe sur le pont pour admirer le vieux port qui s'éloigne tandis que le gigantesque yacht s'élanche sur les eaux méditerranéennes en direction de Monaco.

Alex me rejoint avec un cocktail, un chapeau et un iPad.

– J'ai pensé que tu voudrais contacter tes amis et ta famille, pour leur donner des nouvelles, dit-il en ouvrant une session Skype sur l'iPad.

– Merci ! dis-je, émue qu'il y ait songé, touchée par ces multiples petites attentions qu'il a au quotidien, et qui sont pour moi autant de preuves d'amour.

Dans la confusion générale qui a suivi l'arrestation de John, j'avais oublié mon iPhone, caché sous le matelas du lit de la chambre au sous-sol.

– J'ai déjà prévenu Renée que tout allait bien mais tu voudras probablement lui parler de vive voix. Charlotte est avec elle et se fait beaucoup de souci, elle aussi...

– Charlotte... j'ai l'impression de ne pas lui avoir parlé depuis des siècles !

Alex me tend le cocktail :

– J'ai supposé que vous alliez rester aussi des siècles à papoter alors je t'ai amené à boire...

– C'est trop gentil.

– Et un chapeau, conclut-il en me le posant d'autorité sur la tête. Le soleil tape dur, en mer, mademoiselle Arpad.

Puis il m'embrasse au coin des lèvres :

– Je vous laisse discuter entre filles.

J'appelle immédiatement Renée ; je sais qu'à cette heure, ma patronne (bientôt mon associée !) sera devant son ordinateur.

– Lou ! s'exclame-t-elle quand la connexion s'établit et que je la vois apparaître sur l'écran de ma tablette. J'étais folle d'inquiétude pour toi !

– Et moi aussi ! dit Charlotte en passant la tête devant la caméra.

– Renée, Charlotte ! Je suis tellement heureuse de vous parler !

– Eh bien, ma poulette, raille Charlotte, je ne peux pas te laisser seule trois minutes sans que tu te fasses kidnapper ? C'est du propre !

– Tu as raison ! Tu as donc désormais interdiction de te disputer avec moi si tu ne veux pas qu'il m'arrive encore malheur !

Nous plaisantons toutes les trois vingt bonnes minutes et ça me fait incroyablement du bien.

– Ma chérie, dit Renée en rougissant un peu, j'ai une grande nouvelle à t'annoncer.

– « Nous » avons une grande nouvelle à t'annoncer, rectifie une voix masculine. Bonjour Lou !

– Oui, « nous ». Mais parmi ce « nous », il y en a un qui ne veut pas se montrer face à la caméra, bougonne Renée.

Je ris en reconnaissant la voix distinguée de Pierre Harcet, l'assureur avec lequel Renée a sympathisé suite à l'incendie de son atelier.

– Alors, cette bonne nouvelle ? dis-je.

– Eh bien... malgré son caractère impossible, Pierre a réussi à me faire tomber amoureuse de lui, comme tu l'auras peut-être remarqué.

– J'ai dû faire appel à un enchanteur vaudou qui m'a coûté une fortune, précise Pierre sur son habituel ton pince-sans-rire.

– Je n'en doute pas une seule seconde, acquiesce Renée avec un immense sourire. Enfin, tout ça pour te dire, Lou, que ce fringant monsieur et moi-même allons nous marier...

La nouvelle me laisse sans voix ! Je n'aurais jamais cru que mon excentrique patronne se marierait un jour ! C'est en effet une grande (et fantastique !) nouvelle. Charlotte se moque gentiment de mon air ébahi et je retrouve enfin assez d'esprit pour féliciter les deux amoureux.

Nous discutons encore un peu et finissons par raccrocher à contrecœur. Rendue fébrile par le bonheur contagieux de Renée, je file immédiatement prévenir Alex, qui est en grande discussion avec le capitaine du bateau. J'hésite à les déranger mais Alex m'aperçoit et me fait signe de le rejoindre.

- Alex ! Renée et Pierre vont se marier ! Tu te rends compte ? C'est génial, non ?
- Fabuleux ! me répond-il en souriant.

Ce sourire ! Si je n'étais pas déjà amoureuse, je le deviendrais sur le champ !

- Je suis très heureux pour eux. Et surtout, j'adore te voir joyeuse comme ça. Ils peuvent même se marier trois fois par an si ça te met dans un tel état.
- Tu pourras leur dire au mariage, en septembre. On est invités tous les deux.
- Je n'y manquerai pas.

Je m'apprête à repartir, ne voulant pas interrompre plus longtemps sa conversation avec le capitaine, mais il me tend son iPhone, soudain de nouveau sérieux :

- Le docteur Cosendey a téléphoné. Il a tes résultats d'analyse. Il m'a assuré que tout va bien, mais il a quand même insisté pour que tu le rappelles. Fais-moi plaisir : appelle maintenant.
- Bien sûr, ne t'inquiète pas.

Et je regagne le pont en lui soufflant un baiser du bout des doigts.

C'est le cœur encore gonflé de joie pour Renée, et la tête dans les nuages à l'idée qu'un jour peut-être (*sûrement !*), ce sera mon tour de me marier, que je rappelle le docteur Cosendey.

Nous restons un assez long moment au téléphone et notre conversation me laisse toute désorientée. Quand je raccroche, je m'aperçois que je n'ai pas cessé d'arpenter le pont et que j'ai fait plusieurs fois le tour du yacht. J'ai l'impression de marcher sur un tapis de mousse et le roulis du bateau n'arrange pas les choses. J'hésite entre sauter de joie et fondre en larmes.

- Félicitations, m'a dit le docteur Cosendey. Vous avez une santé remarquable. Vos résultats sont parfaits.
- Ouf ! Alex avait l'air un peu tendu quand il m'a dit de vous rappeler. J'ai cru qu'il y avait un problème.
- Pas du tout. Mais, malgré toute l'estime que j'ai pour monsieur Bogaert, je suis tenu au secret professionnel. C'est à vous que je devais annoncer la nouvelle...

Sa façon de prononcer ces derniers mots m'a mis la puce à l'oreille :

- Quelle nouvelle ?
- Mademoiselle Arpad, vous pouvez jeter la plaquette de pilules que je vous ai prescrite. Et veuillez accepter toutes mes félicitations : vous êtes enceinte.

Je me souviens avoir protesté :

- Mais c'est impossible ! On a toujours mis des préservatifs !

– Il suffit d'un rien, d'une microdéchirure dans le latex, mademoiselle Arpad, pour que le miracle d'une vie nouvelle s'invite dans nos existences.

À partir de là, je ne sais plus trop ce que j'ai répondu ni ce qu'il a bien pu me dire. J'avais l'impression d'être dans un rêve. Une impression qui ne m'a pas quittée depuis.

Je vais être maman ! C'est... fantastique ! Moi, Lou Arpad, je suis follement amoureuse et je vais être maman ! Wahou ! Et je suis enceinte de l'homme le plus merveilleux de la planète !

À cette pensée, mon enthousiasme retombe un peu. L'euphorie cède la place à l'inquiétude.

Alex... comment va-t-il prendre la nouvelle ? À notre retour à Barcelone, quand on a de nouveau évoqué l'accident et les atrocités commises par John, il m'a clairement dit qu'il ne voulait pas avoir d'enfant. Que ce n'était même pas envisageable.

Douloureusement, je me remémore notre conversation. « Ne pas être père pour ne pas être tueur... » avait-il conclu. Et la phrase m'avait marquée au fer rouge. Je le revois disant :

– Toutes ces années, je me suis trompé. Sauf sur un point : je partage bien les gènes d'un meurtrier, un tueur d'enfant, un monstre qui a assassiné son propre fils... Encore heureux que je n'ai jamais eu d'enfant. J'aurais pu être comme mon père. Infanticide...

– Mais tu n'es pas ton père ! Tu n'as même rien à voir avec lui. J'ai appris à te connaître, Alex, et après douze heures passées en voiture avec lui, je peux te dire que votre seul point commun est d'aimer Édith Piaf. Pour le reste, vous êtes aussi différents que l'ombre et la lumière. Il n'y a qu'à voir ce qu'il a fait de sa vie et ce que toi, tu as fait de la tienne, pour s'en convaincre !

Alex avait secoué la tête et je m'étais heurtée à son obstination. Je parlais à un roc. Muré dans sa douleur, il avait refusé de m'écouter :

– C'est dans mes gènes, Lou. C'est indéniable. Je ne pourrai jamais être père, c'est trop risqué. Tu ne te rends pas compte du poids de l'hérédité. Tout ce que je peux faire, pour éviter de reproduire le schéma paternel, c'est ne jamais avoir d'enfant. Même si ça me ronge comme de l'acide de le dire. Ne pas être père pour ne pas être tueur...

25. Nous bâtirons des châteaux en Espagne

Je suis encore plongée dans ces sombres pensées, assise au bord de l'immense piscine du yacht, les pieds dans l'eau, quand Alex surgit à côté de moi :

- Tout va bien, Lou ?
- Euh... oui, oui, dis-je. Pourquoi ?
- Parce que tu viens de faire quatorze fois le tour du yacht.
- Quatorze fois ?
- Quatorze fois. J'ai compté.
- Eh bien... après toutes ces heures de voiture, j'avais besoin de me dégourdir les jambes. J'étais encore tout ankylosée.

Pas question de lui annoncer comme ça, de but en blanc, qu'il va être père ! Il faut que je réfléchisse. Que je trouve le bon moment. Mais vite. Je ne veux pas le brusquer mais j'ai tellement hâte de lui dire. De partager ça avec lui !

- Tu es certaine ? Au fait, tes résultats d'analyse ?
- Ils sont excellents ! Fabuleux ! Merveilleux ! Extraordinaires ! dis-je en me levant, mon humeur euphorique retrouvée rien qu'en pensant au bébé.
- À ce point ? s'amuse Alex, visiblement rassuré de me voir si enthousiaste. Eh bien, moi aussi, j'ai une nouvelle.

Encore une nouvelle ? Ça commence à faire beaucoup...

– Le nouveau neuropsychiatre de ma mère m'a appelé pendant que tu skypais avec Renée et Charlotte. Il lui a fait passer tout un panel d'examen, et ses conclusions sont qu'elle ne souffre d'aucune pathologie sévère malgré des traces de lésions cérébrales anciennes (probablement consécutives à l'accident) qui sont aujourd'hui parfaitement résorbées. Il n'y a plus rien qui justifie un traitement lourd, aussi le médecin l'a-t-il modifié et considérablement allégé. En accord avec les soignants qui veillent sur ma mère, il a commencé le sevrage thérapeutique. Et Helen y réagit très bien. Son état s'améliore de jour en jour.

- C'est en effet une grande nouvelle, Alex ! dis-je, ravie. C'est formidable !
- Oui et c'est grâce à toi.
- À moi ?
- C'est toi qui as discuté avec ses infirmiers, Armstrong et Sue Ann. C'est à toi qu'ils ont confié leurs inquiétudes à propos du traitement. C'est toi qui as insisté pour que je fasse examiner Helen par un spécialiste différent pour avoir un autre avis, et peut-être, un autre diagnostic. Un autre traitement.
- Oui mais je n'ai pas eu grand-chose à faire pour te convaincre, Alex. Il a suffi de peu, je n'ai été que le déclencheur. Tu étais prêt à tout pour que ta mère aille mieux. Il a suffi d'une discussion, de quelques mots, pour te faire décrocher le téléphone et appeler ce spécialiste.

– Parce que ces mots venaient de toi et que j'ai confiance en toi, en ton jugement. C'est aussi pour ça que je t'aime et pas seulement parce que tu es la plus jolie créature que j'aie jamais croisée, dit-il en souriant. J'aime ce que tu es, ce que tu fais, et comment tu le fais. Avec détermination et douceur. Tu m'as changé, Lou. Et tu as changé ma vie. Tu me fais voir les choses différemment. C'est toi qui m'as ouvert les yeux pour ma mère et grâce à ça, je la retrouve, j'ai de nouveau une famille.

– Tu la retrouves parce que tu as pris les bonnes décisions et parce que tu as fait ce qu'il fallait pour elle, Alex. Tu as pris soin d'elle. Comme tu as pris soin de moi quand j'ai eu besoin de toi. Tu as pris en charge Simona. Et tu as même demandé à ton avocat de défendre Mike et Karine.

Il s'apprête à m'interrompre mais je ne le lui en laisse pas l'occasion :

– Oui, je le sais. C'est Gilles qui me l'a dit tout à l'heure. Puisque tu as confiance en moi, en mon jugement, crois-moi quand je te dis que tu n'as rien de commun avec ton père. Tu prends soin des tiens Alex et tu le fais bien. Je trouve ça magnifique. Je suis fière de toi, fière d'aimer un homme qui assume. Parce que, oui, je t'aime Alex. Je ne te l'ai pas dit souvent parce que ça me paraissait tellement évident, mais n'en doute jamais : je t'aime.

Je sais que j'ai gagné la partie parce que, quand je m'arrête de parler, il n'essaie plus de contester. Il hoche simplement la tête et je suis heureuse de le voir enfin accepter qu'il peut s'occuper des siens, qu'il peut avoir une famille. Alors, je prends mon courage à deux mains, et je me lance :

– Puisque c'est la journée des grandes nouvelles, j'en ai une, moi aussi, à t'annoncer... Enfin, pour l'instant, c'est encore une minuscule nouvelle. Quelques millimètres à peine. Mais si tu le veux bien, elle grandira sous nos yeux.

Il lève le regard vers moi, l'air interrogatif, et je me jette à l'eau :

– Je suis enceinte, Alex.

– Enceinte ? Tu es sûre ?

Il semble parfaitement surpris mais pas mécontent. Je hoche la tête, encore légèrement anxieuse :

– Oui. Mes résultats d'analyse...

– Mais... mais... comment c'est arrivé ? demande-t-il, l'air complètement sonné.

– Eh bien... un jour tu as eu envie de moi et moi j'ai eu envie de toi et voilà. J'aurais cru que tu savais comment ça fonctionne, dis-je en le taquinant. Et, comme me l'a dit le docteur Cosendey, il aura suffi d'un minuscule défaut dans un préservatif pour que la vie trouve son chemin dans mon ventre.

Ses lèvres commencent à s'étirer sur un sourire quand il ajoute, un peu gauche :

– Mais... euh... c'est moi le père ?

Je ne peux pas m'empêcher de rire devant son air ébahi :

– Évidemment ! Et tu seras un bon père. Je le sais. Fais-moi confiance.

Il reste un moment sans rien dire, à regarder mon ventre plat comme s'il ne l'avait jamais vu avant, comme s'il s'attendait à ce qu'il se transforme sous ses yeux. Je commence à m'angoisser quand je vois un large sourire se dessiner lentement sur son visage :

– C'est... extraordinaire, murmure-t-il. Je crois que c'est le plus beau jour de ma vie, Lou...

Il me contourne lentement pour venir dans mon dos, il m'entoure de ses bras, et ses deux mains posées sur mon ventre, il dit avec force :

– Non. Je rectifie : je suis sûr que c'est officiellement le plus beau jour de ma vie ! Lou, c'est un merveilleux cadeau que tu me fais !

Il promène ses lèvres sur ma nuque, ses mains sur mes hanches. La chaleur de son corps pressé contre le mien se propage à mon dos, à mes fesses contre lesquelles il se frotte lentement. Un éclair de désir me traverse tout à coup quand ses mains remontent vers mes seins et les malaxent doucement. Je tourne la tête vers lui pour l'embrasser, j'ai besoin de goûter sa bouche, de sentir sa langue parcourir mes lèvres. Il m'entraîne vers la chambre la plus proche, une pièce somptueuse aux cloisons tendues de velours rose et noir, et s'applique à combler tous mes besoins et toutes nos envies.

Le lendemain matin, je passe du temps à me prélasser dans le Spa, je joue avec tous les boutons, j'essaie toutes les options (et il y en a beaucoup !). Je profite du bain bouillonnant pour me détendre et faire disparaître toutes mes tensions. Alex, quant à lui, passe beaucoup de temps au téléphone ou enfermé dans son bureau ; je suppose qu'il a pas mal de travail en retard à rattraper, entre notre escapade à Seattle et les récents événements. Quand j'en ai assez de barboter dans le Spa, j'envoie un mail à Charlotte :

De : Lou Arpad

À : Charlotte Pagès

Objet : super nouvelle(s) !!

Coucou ma Chacha !

J'ai un million de choses à te raconter depuis hier. Je suis trop contente de pouvoir de nouveau te parler. Tu m'as tellement manqué ! Il faut absolument qu'on se voit. Alex a proposé que tu nous rejoignes à Monaco, ce week-end, si tu le veux. Il met son jet à ta disposition !! Gilles s'occuperait de tout pour toi. Je t'en supplie : dis-moi OUI ! Et réponds-moi vite !

Bisous.

Sa réponse me parvient vers midi (Charlotte n'a jamais été une lève-tôt !), suivie d'un mail de Gaëtan :

De : Charlotte Pagès

À : Lou Arpad

Objet : RE : super nouvelle(s) !!

Coucou Toi !

OUI ! OUI ! Et encore OUI !

Bien sûr que je te rejoins ! Une invitation à Monaco, un trajet en jet, et un week-end avec ma meilleure amie ! Ça ne se refuse pas ! J'ai hâte de te revoir. Tu m'as manqué aussi.

Pendant ton absence, j'ai fait le point avec Tobias : je pensais avoir besoin de prendre un peu de recul alors on s'est séparés quelques jours... mais il me manquait trop ! Je n'ai pas tenu longtemps sans lui. Alors voilà, je suis bel et bien amoureuse, finalement.

La cheville de Marina est guérie (quelle chute elle avait faite au défilé, la pauvre !) et Tobias a remarqué qu'elle est de moins en moins souvent à l'appart. Elle ne veut pas dire où ni avec qui elle sort le soir, mais on pense qu'il y a une histoire d'amour là-dessous, évidemment. Elle ne ferait pas de cachotteries si elle allait voir sa grand-mère ou sa meilleure amie !

Gaëtan est repassé plusieurs fois à l'appart pour te voir, et il est revenu à la charge hier soir, ça devenait lourd alors je lui ai tout déballé pour Alex et toi. Je crois que je n'ai pas été très diplomate, désolée, mais tu connais ma patience... Mais je pense que maintenant il a compris !

Je t'envoie en pièce jointe des photos de l'atelier de Renex refait à neuf ; tu verrais ça : c'est super !

Vivement ce week-end !

Bisous.

Charlotte.

De : Gaëtan Montignier

À : Lou Arpad

Objet : Désolé...

Salut Lou,

je voudrais te faire mes excuses ; je n'avais pas compris que tu étais avec Alexander Bogaert et je me suis comporté comme un imbécile. Charlotte m'a remis les points sur les i. C'était un peu dur à avaler mais elle a bien fait. Elle m'a dit que tu étais vraiment amoureuse de lui, et lui de toi. Tant mieux. Ça me fait très plaisir pour toi et je te souhaite d'être toujours heureuse. Tu le mérites, t'es une fille formidable ;-)

Je t'embrasse (en tout bien tout honneur !).

Gaëtan.

Je suis contente que les choses soient enfin claires avec Gaëtan. *Merci Charlotte !* J'avais déjà essayé de lui faire comprendre mais il ne voulait rien savoir. Il croyait que ce n'était qu'une passade et que je finirais par lui revenir. On n'était pourtant pas sortis ensemble très longtemps ! Et ça n'avait rien eu de passionnel...

Le week-end suivant, le yacht accoste à Monaco et je retrouve Charlotte. Ces derniers jours avec Alex ont été enchanteurs ; il a été aux petits soins pour moi et c'est agréable de se laisser dorloter par un homme, surtout par un homme tellement craquant ! Pour la première fois, nous avons parlé d'avenir, et c'est une nouvelle aventure palpitante qui s'annonce. Alex m'a posé mille questions sur la grossesse, et il a dévalisé toutes les librairies sur notre passage, achetant tout ce qui avait un rapport, de près ou de loin, avec les bébés !

Le samedi matin, Alex nous fait visiter Monaco. Je sais que Charlotte et lui ne se portent pas dans leur cœur mais pourtant pas un seul mot désagréable ne fuse de part ou d'autre.

– Je ne pouvais quand même pas rester fâché avec la meilleure amie de la femme que j'aime, me répond Alex quand je le remercie des efforts qu'il fait avec Charlotte.

– Si tu l'aimes, alors je suppose que je l'aime aussi, soupire Charlotte quand je la remercie d'avoir enterré la hache de guerre avec Alex.

Alex nous emmène au fameux Cercle d'Or, au cœur de la cité. Des galeries marchandes des Allées Lumières aux ruelles de la vieille ville, il nous fait découvrir toutes les boutiques de luxe aux griffes les plus prestigieuses. Je suis époustouflée par la beauté des vitrines qui exposent les dernières créations des plus célèbres couturiers. Charlotte en reste sans voix, ce qui est tout à fait exceptionnel. Quant à la place du Casino et aux artères voisines, elles ne sont qu'une immense et splendide vitrine de joaillerie où se côtoient au coude à coude les Van Cleef & Arpels, Cartier, Bulgari... Alex semble comme chez lui dans chacune des boutiques et, l'après-midi, il nous laisse entre filles en nous donnant carte blanche pour nous refaire une garde-robe. Charlotte en frôle l'apoplexie ! Nous retrouvons toutes les deux la complicité qui nous a tant manqué ces derniers temps. Je lui annonce la grande, la fabuleuse nouvelle :

– Chacha, tiens-toi bien : je suis enceinte !

Elle a le même air interloqué et pose presque la même question stupide qu'Alex :

– Mais... comment ça se fait ?

Je ne peux pas me retenir d'éclater de rire, bientôt imitée par Charlotte. La journée passe en un éclair.

Le soir, nous dînons au Louis XV-Alain Ducasse, et rien que le nom des plats est tout un poème. Indécise, je retourne la carte dans tous les sens et change douze fois d'avis avant que, finalement, Alex

ne prenne les choses en main et ne commande pour moi. Je déguste donc en entrée des « Jardins de Provence à la truffe noire », en plat un « Loup de Méditerranée en filet aux asperges vertes et citron de Menton », et en dessert le « Louis XV au croustillant de pralin ».

– Je n'ai aucune idée de ce que ça peut bien être mais rien que le nom me met l'eau à la bouche, et j'adore les surprises, dis-je à Charlotte qui s'étonne que je laisse Alex choisir pour moi.

Nous terminons la soirée dans le grand salon du casino et je m'endors à moitié sur le sofa, la tête sur l'épaule d'Alex. Charlotte et lui semblent vraiment bien s'entendre, finalement, et discutent à bâtons rompus. Je les entends parfois faire des messes basses, probablement à propos du bébé, mais je suis trop fatiguée pour essayer de suivre leur conversation. Et je finis par m'endormir complètement, bercée par leurs voix, à l'abri des bras d'Alex.

Le lundi, Charlotte regagne Paris. Je suis triste qu'elle me quitte et j'aurais voulu rentrer avec elle, mais Alex a d'autres plans.

– J'ai quelque chose à te demander, me dit-il. J'ai besoin de ton avis sur un de mes projets, un projet primordial, et les négociations sont prévues à l'étranger. On y fera juste un saut en jet et nous rentrerons dès que tu me le demanderas.

Malgré mon envie de regagner Paris pour retrouver Charlotte et tous ceux que j'aime, je suis flattée et heureuse qu'Alex me propose de l'accompagner.

Il veut me faire partager ses projets ! Il veut même mon avis !

Et nous voilà de nouveau à bord du jet, confortablement calés dans les luxueux fauteuils en cuir, avec Georges aux commandes.

Lorsque le jet atterrit, je suis parfaitement éveillée. J'ai fait une longue sieste pendant le vol et je me sens en pleine forme. J'ignore où nous sommes, Alex dit que c'est confidentiel. Mais nous n'avons pas encore atteint notre destination puisque nous sautons ensuite dans un hélicoptère. Je suis tout excitée, j'adore l'hélicoptère ! Les sensations sont grisantes, on ressent pleinement le vol, contrairement à l'avion où tout est tellement confortable qu'on réalise à peine qu'on a quitté le sol. En hélicoptère, on ressent tout plus fort, avec plus d'intensité. Nous survolons un paysage qui me semble familier, mais je suis tellement loin de me douter de notre destination que je ne réalise pas tout de suite qu'il s'agit de Calivigny, cette île privée paradisiaque sur laquelle Alex et moi avons passé les plus belles et les plus sensuelles des vacances... Quand je la reconnais enfin, je pousse une exclamation de pure joie qui ravit Alex.

– Tu avais l'air tellement triste de quitter cette île. J'ai pensé que tu aimerais y retourner. Et tu n'as pas tout vu : elle réserve encore bien des surprises.

– Et moi qui croyais que tu travaillais d'arrache-pied à ton projet de fusion, alors que tu manigançais dans mon dos ! dis-je, faussement outragée.

– Mais je travaillais aussi sur un projet de fusion, se défend-il en souriant tendrement. Et j'aurais vraiment besoin de ton accord, à ce propos...

Refusant de m'en dire plus, il parle de tout et de rien jusqu'à l'atterrissage, s'amusant de mes

tentatives pour deviner ce qu'il me réserve.

Dès que je pose le pied sur le sable blanc et agréablement chaud de la plage, je me sens revivre. Alex me propose une promenade sur la plage et j'accepte volontiers.

Je rêve tout éveillée !!

Nous marchons dans l'eau, main dans la main, jusqu'à une petite crique isolée qui semble tout droit sortie d'un conte de fées. Les rochers humides qui nous entourent scintillent au soleil et le bruit du ressac se mêle à celui d'une cascade qui déferle dans un bassin d'un bleu améthyste presque irréel. L'endroit est d'une beauté à couper le souffle ; des grappes de fleurs mauves se balancent gracieusement sur les flancs des roches tapissées de mousse vert tendre. Une petite plage de sable fin borde le bassin qui se jette dans la mer, et sur cette plage est dressée une table en étain ciselée, aux longs pieds délicatement tressés de métaux multicolores et au tablier ouvragé. Cette table est une pure œuvre d'art. Rien n'encombre sa surface reflétant les rayons du soleil, si ce n'est une enveloppe en vélin glissée sous un vase de cristal contenant une unique et magnifique rose blanche. Je m'approche, hésitante, encouragée par Alex :

– Du courrier pour toi, Lou... J'ai fait amener cette table ici juste pour y poser ce petit mot.

Tandis que je tends la main pour m'en emparer, Alex vient se couler derrière moi et m'enlace tendrement. Je déplie la lettre, et j'y reconnais son écriture élégante :

Lou,

il y a des mots difficiles à dire, difficiles même à écrire. Des mots pourtant très simples et très beaux, dont on ne se lasse pas. Ces trois petits mots, j'ai trouvé à tes côtés la force et l'envie de les dire, de les répéter, et j'en savoure chaque fois la douceur : je t'aime.

J'espère qu'ils résonneront toujours à ton oreille comme la plus tendre des mélodies.

Mais il est d'autres mots encore, que je n'ai pas dits et qui me brûlent les lèvres. Par ces mots, je veux te faire mienne, entièrement, irrévocablement. En échange, je ne te demande que trois lettres, trois voyelles en retour, pour répondre à cette simple question :

Veux-tu être ma femme ? Veux-tu m'épouser ? Veux-tu que l'on dise à la terre entière : nous nous aimons !

Tu n'as qu'à prononcer ce minuscule mot de trois voyelles, Lou, trois petites lettres pour faire de moi le plus heureux des hommes.

S'il te plaît, dis-le...

Alex.

Tandis que je replie la lettre, le corps tout entier tremblant d'émotion, Alex me prend la main et caresse doucement mon annulaire. Je me tourne vers lui, le cœur battant follement dans ma poitrine,

les jambes en coton, pour l'embrasser. Je veux mettre dans ce baiser tout l'amour et la passion qu'il m'inspire, toute la tendresse que je ressens, tout le bonheur qu'il m'apporte. Je veux y mettre tout mon cœur et toute mon âme. Alors je l'embrasse à n'en plus finir et l'ardeur avec laquelle son corps répond au mien me rend folle de bonheur. Quand enfin, à regret, je quitte ses lèvres, c'est pour plonger mon regard dans le vert assombri de ses yeux et lui dire enfin ces trois petites lettres qu'il attend, ce « oui » que je voudrais crier tant il me rend heureuse.

– Oui !

Et quand je baisse les yeux vers nos mains unies, je vois scintiller à mon doigt un anneau d'or rehaussé d'un solitaire aux multiples facettes qui étincellent sous les rayons rougeoyants du soleil couchant.

En quelques instants, tandis que le soleil descend sur l'horizon, la lumière si intensément féerique du soleil couchant dévoile à nos yeux les trésors cachés de cette crique enchantée. Le décor qui nous entoure semble se transformer sous l'effet d'un sortilège ; les fleurs mauves se ferment tandis que d'autres, d'un blanc pur, déploient leurs corolles. Le bleu de la mer, subtilement mis en valeur par l'or du sable, s'assombrit jusqu'à copier l'intensité d'un ciel étoilé. Je ne pouvais pas rêver d'un plus bel écrin pour cet instant magique qui restera à jamais gravé dans mon cœur. La table en étain, au milieu de ce décor féerique, me rappelle la demande en mariage d'Alex, demande la plus belle qu'une femme puisse rêver.

– Que diriez-vous d'un bain de minuit anticipé, Madame ma future épouse et mère de mon enfant ? me propose Alex avec un sourire enjôleur, ses doigts frôlant comme par inadvertance la pointe de mes seins qui se dressent aussitôt sous le fin tissu de ma robe. Il doit bien être minuit quelque part sur la planète. Ce serait dommage de s'en priver !

Encore bouleversée par sa demande aussi émouvante qu'inattendue, j'essaie de reprendre mes esprits pour lui répondre autrement que par monosyllabe. Mais ses mains qui s'égarèrent vers ma poitrine et sa bouche qui dessine dans mon cou des arabesques de baisers brûlants me déconcentrent. Essayant de focaliser mon esprit sur du concret, je lève la main gauche devant mes yeux, admirant l'éclat de la bague de fiançailles à mon doigt. Sur un ton que je voudrais dégagé mais qui tremble d'émotion mal contenue, je demande, mutine :

– Qu'entendez-vous par « bain de minuit », précisément, Monsieur mon futur mari ? Souhaiteriez-vous que je me baigne dans le plus simple appareil, sans rien porter d'autre que ce sublime bijou ?

– Tout à fait. Je ne tolérerai rien d'autre que votre peau sous mes caresses, rien d'autre que le satin de vos cheveux et le velours de votre toison, répond-il en glissant sa main entre mes cuisses.

La soudaineté de son geste me surprend mais certainement pas autant que la réponse immédiate et presque douloureuse de mon corps qui se cambre à la rencontre de ses doigts. Mais Alex se dérobe et me taquine :

– Allons, Madame... un peu de patience... faisons durer le plaisir.

Puis, tout en déboutonnant sa chemise, il m'ordonne, d'un ton soudain plus grave :

– Montre-moi ce que tu portes sous cette ravissante tenue, Lou ; cette robe bien trop courte et bien trop légère, qui ne m'inspire que des idées... inconvenantes.

Subjuguée par la vue de son torse qu'il dénude un peu plus à chaque bouton défait, je reste immobile, incapable du moindre mouvement. Mon attention tout entière est focalisée sur sa peau dorée qui s'offre, centimètre par centimètre, à mon regard gourmand, jusqu'à me dévoiler la perfection sculpturale de ses abdominaux. D'un mouvement souple, il jette sa chemise qui tombe au sol, et mon cœur manque plusieurs battements. Fièremment campé devant moi, il est tellement beau que j'ai du mal à croire qu'il m'appartient, à moi, totalement et exclusivement.

– Lou ? Tout va bien ? me demande Alex avec dans la voix une nuance malicieuse qui ne laisse aucun doute : il a pleinement conscience de l'effet qu'il me fait et ça lui plaît !

Je hoche la tête tout en essayant de m'éclaircir les idées, et j'y réussis presque. Mais c'est alors qu'il pose la main sur sa ceinture, prêt à la déboucler, et de nouveau je perds le fil de mes pensées.

Des images torrides me traversent l'esprit, et je ne parviens pas à détacher mon regard de ses doigts qui jouent avec la boucle de sa ceinture, à quelques millimètres de la bosse impressionnante qui tend la toile de son pantalon. Je ne sais pas si ce sont mes hormones, déjà chamboulées par ma grossesse, qui me jouent des tours, ou si c'est simplement la certitude d'appartenir à Alex, mais le moindre de ses gestes m'électrise.

– Lou ? répète-t-il d'une voix rauque qui déclenche des frissons de désir de ma nuque à mes reins. Lou, tu portes encore ta robe...

Ses mains se figent quand il prononce ces mots, et je comprends qu'il n'ira pas plus loin tant que je ne lui aurai pas obéi. Alex n'a jamais renoncé à son côté dominateur, même pendant nos jeux érotiques, et il ne le fera jamais. C'est dans sa peau, dans son âme, et j'adore ça.

Mon regard perdu dans le sien, je dénoue le lacet de soie bleue qui ferme le devant de ma robe et je le fais lentement coulisser hors de ses œillets dorés. Je ne porte rien dessous et le frottement du ruban sur mes mamelons durcis m'arrache un soupir. Les yeux d'Alex quittent les miens pour venir se poser sur mes seins qui jaillissent de mon décolleté soudain grand ouvert. Ses mains ont perdu leur fixité et reviennent déboucler sa ceinture. Ma robe est en crêpe de soie et je n'ai qu'à esquisser un léger mouvement d'épaules pour qu'elle vienne tomber en corolle à mes pieds. Je ne porte plus qu'un tanga bleu cobalt et ma bague de fiançailles.

Alex se débarrasse prestement de son pantalon et de son boxer et je me surprends à admirer son érection tandis qu'il se rapproche de moi. Il prend mon visage entre ses mains et ses lèvres viennent se poser sur les miennes, sa langue les caresse, ses dents les mordillent doucement. Je pose les mains sur ses flancs et je me presse contre lui tout en lui rendant son baiser. Son corps semble incandescent, la chaleur qu'il dégage m'irradie tout entière. Je me colle plus encore contre lui, pour mieux le sentir. Je voudrais même me fondre en lui !

Mais la barrière de mon tanga m'empêche de profiter pleinement de la sensation de son sexe qui se frotte au mien. Heureusement, l'une de ses mains se fraie un chemin jusqu'entre mes cuisses et ses

doigts entament un lent mouvement de va-et-vient sur l'étroite bande de tissu qui recouvre mon sexe. Puis ses gestes se font plus prononcés et je retiens un gémissement quand son pouce vient appuyer sur mon clitoris. C'est si bon !

Ses doigts vont et viennent sur mes lèvres gorgées de désir et je commence à onduler en rythme avec leur mouvement. J'écarte un peu les cuisses en une invitation muette. J'ai tellement envie de lui ! Je pousse un soupir de plaisir quand il y répond en écartant mon tanga et je ne peux retenir un petit cri quand il plonge ses doigts en moi.

- Tu es trempée, Lou. Tellement chaude, tellement humide. J'ai envie de te prendre tout de suite...
- Alex, je suis prête, je n'ai pas envie d'attendre.

À ces mots, il frémit tout entier.

- Tu vas me rendre fou, Lou...

Puis il tire sur mon tanga pour m'en débarrasser et il m'attrape par les fesses pour m'asseoir sur la table en étain. Le contact du métal froid sur ma chair brûlante est une sensation exquise. Mais pas autant que celle du sexe d'Alex qui se glisse entre mes lèvres moites pour venir taquiner mon clitoris, avant de s'engouffrer en moi. Il me pénètre lentement, puissamment, et je passe mes bras autour de son cou pour m'agripper à lui. Petit à petit, il me remplit tout entière et c'est délicieux ! Tellement délicieux !

Puis il se retire, avec la même extrême lenteur, alors je ne souhaite plus qu'une chose : qu'il me pénètre à nouveau, qu'il m'emplisse sans demi-mesure et qu'il bouge, qu'il me prenne. Je l'attrape par les hanches, je l'attire à moi, et cela agit comme un déclencheur sur Alex, qui se met à aller et venir en moi avec de plus en plus de fougue et de passion à mesure que mes gémissements de plaisir gagnent en intensité.

Faire l'amour avec lui comble en moi plus qu'un besoin physique : un besoin viscéral. J'aime tout de lui, le velouté et le parfum de sa peau, le goût de sa bouche, la fermeté de son corps sculpté. J'aime passer la main dans ses cheveux quand il me fait l'amour et d'ailleurs, je ne m'en prive pas tandis qu'il enfouit son visage dans mon cou. J'accueille chacun de ses coups de reins comme une offrande et je tends mon bassin vers lui pour qu'il s'enfonce encore plus profondément. J'ai l'impression que tout mon être se concentre exclusivement entre mes cuisses ; y accueillir Alex c'est partager avec lui bien plus qu'un moment de plaisir. Et quel plaisir !

Je noue mes jambes autour de ses hanches et j'accompagne ses mouvements qui se font plus intenses, plus forts, plus puissants. Je renverse la tête en arrière tandis que sa bouche dévore mon cou, ma poitrine, et je sens monter en moi la vague puissante d'un orgasme qui va m'emporter loin, très loin de ces rivages.

La respiration d'Alex est devenue rauque, chaotique, chaque fibre de son être est tendue à l'extrême. Soudain, tandis que la jouissance me fait crier son nom, il explose en moi et pour la première fois, je sens sa semence m'emplir. Immédiatement, il referme ses bras autour de moi, me soulève et se laisse glisser au sol. Le sable tiède accueille nos deux corps encore emboîtés. Épuisée

par la violence de mon orgasme, je m'assoupis sur Alex, grisée par son odeur, le cœur emballé, la tête légère comme un nuage d'été.

Je suis réveillée très vite par une sensation de chaleur et de plénitude entre mes cuisses. Alex, son bassin toujours soudé au mien, est appuyé sur un coude et il me regarde en souriant.

– Vous êtes très belle, quand vous dormez, mademoiselle Arpad.

– Seulement quand je dors ? dis-je en m'étirant.

– Oh... non... tout le temps, dit Alex d'une voix saccadée alors que je me contracte et me resserre autour de son sexe toujours en moi.

Je le sens instantanément gonfler et se raidir ; et constater ce pouvoir que je possède sur lui me fait immédiatement devenir mouillée. Je proteste quand il se retire, j'ai tellement envie de lui, à nouveau ! J'ai l'impression que je ne pourrai jamais m'en lasser, jamais m'en passer ! Mais j'ai beau faire tout mon possible pour le retenir, il m'échappe et se retire.

– Pas pour longtemps, me rassure-t-il en me tendant la main quand il est debout.

Il me guide jusqu'au bassin que forme la petite crique et nous entrons dans l'eau tiède, jusqu'à mi-cuisses. Alex pose une main sur mon ventre, hésitant, mais visiblement ravi :

– Dire qu'il y a la somme de nous deux qui grandit ici, bien à l'abri...

Il m'embrasse les seins, puis le ventre, avec une douceur qui confine au respect. Puis sa bouche papillonne autour de mon nombril avant de s'égarer finalement entre mes jambes.

Je plonge les deux mains dans ses cheveux noirs quand il écarte mes lèvres de ses doigts pour faire glisser sa langue sur le bouton hypersensible de mon clitoris. Il tourne autour, le suçote, le lèche, l'aspire, me rendant à moitié folle de plaisir. Puis il se redresse et m'entraîne un peu plus loin, jusqu'à ce que l'eau atteigne ma taille. Il me fait tourner sur moi-même pour venir se coller derrière moi ; il m'écarte les cuisses, largement, l'eau venant caresser mon sexe ouvert, et me pénètre d'un mouvement fluide.

Il n'abandonne pas mon clitoris pour autant, lui dédiant sa main droite pendant que la gauche reste posée en un geste protecteur sur mon ventre. Il se met à bouger en moi, d'abord lentement, en rythme avec sa main qui fait des petits mouvements circulaires sur mon bouton de chair, m'envoyant des décharges de plaisir dans les reins et dans le ventre. Puis plus vite. Plus fort.

L'eau autour de nous commence à faire des remous et vient fouetter mes cuisses, lécher mes lèvres gonflées. Alex augmente encore la cadence, s'abandonnant plus profondément en moi à chaque coup de reins. Le bruit de l'eau qui bouillonne autour de nous couvre celui de mes gémissements de plaisir... au début. Jusqu'à ce qu'Alex dédie ses deux mains à mon clitoris, l'assaillant de toute part, ne lui accordant aucun répit.

Alors, le plaisir conjugué que me donnent ses mains, que me donne son sexe qui va et vient en moi, m'arrache des cris que je ne contrôle plus, et qui couvrent celui des remous produits par nos ébats. Je veux me cambrer contre lui pour le sentir encore plus loin en moi ; mais je veux également

me projeter contre ses doigts qui s'appliquent aussi à me faire jouir.

Oh mon Dieu ! Oh Alex ! Est-ce-qu'on peut jouir de deux endroits différents en même temps ? ? Est-ce-qu'on peut avoir deux orgasmes en même temps ? ? Est-ce-qu'on p...

Le reste de mes interrogations se perd dans le tourbillon orgasmique qui m'emporte sans crier gare. Un tourbillon dont je ne peux pas dire s'il est causé par les mains d'Alex ou par son sexe... ou, plus certainement, par les deux.

Le souffle d'Alex sur ma nuque s'est changé en gémissements pour finir en un long cri de jouissance quand, emporté à son tour par l'orgasme, il se répand en moi, alors que, flageolante, je sens mes jambes se dérober sous moi.

– Je te tiens, mon amour, dit-il quand j'essaie de lutter pour ne pas sombrer dans l'eau. Je te tiens... Je ne te laisserai pas. Jamais.

Il me serre contre lui et je m'abandonne à la puissance de ses bras. Je sais qu'il ne me laissera pas. Je suis en sécurité. Et comblée. Être avec lui, c'est tellement fort, tellement plus que ce dont j'avais jamais rêvé !

– Je t'aime, Alex, dis-je en laissant ma tête reposer contre son torse. Je t'aime...

Il passe un bras sous ma tête, un autre sous mes genoux, et il me fait basculer contre lui pour me porter jusqu'à la berge, telle une princesse ou une jeune épousée.

Le soleil a depuis longtemps disparu, remplacé par la lune, et nous restons enlacés, nus sous les étoiles, dans la chaleur de la nuit tropicale. Alex a de nouveau posé ses mains sur mon ventre, en un geste étrangement possessif. Je les recouvre des miennes, et nos doigts s'entrelacent, formant un dôme protecteur sur notre inestimable trésor, que j'ai hâte de voir grandir.

26. Pour la vie

Les jours qui suivent, je suis toujours sur mon petit nuage ; je relis souvent la demande en mariage d'Alex et mon cœur se gonfle chaque fois de la même joie formidable. Et quand je repense à la mémorable nuit d'amour qui a suivi, je ne peux m'empêcher d'entraîner Alex dans notre chambre, pour tenter de me rassasier de son corps et de ses caresses. Sans aucun succès : j'ai toujours faim de lui, toujours envie qu'il me fasse l'amour !

Nous finissons par regagner Paris et pendant le vol, Alex me lit la lettre qu'il vient juste de recevoir de Mike et Karine. Ils sont en détention provisoire, dans l'attente de leur procès qui doit avoir lieu d'ici quelques semaines. L'avocat d'Alex est confiant : Karine n'écopera que d'une peine légère ; Mike en prendra pour plus longtemps mais nettement moins que John, qui risque de finir ses jours à l'ombre.

Lovée contre lui, j'écoute Alex me faire la lecture. Il me caresse distraitement les cheveux et je respire son parfum enivrant. Les mots de Karine sont simples et touchants, pleins d'une sensibilité que je n'aurais pas soupçonnée.

Mon cher frère,

tu permets que je t'appelle ainsi ? Tu es la seule famille qui me reste, avec Mike et ma mère. John a perdu le privilège d'être mon père le jour où j'ai appris ce qu'il vous avait fait, à Charlie et toi.

John était prêt à tout pour l'argent. Il nous a menacés, nous avons résisté. Mais quand il a menacé notre mère, nous avons cédé. Nous avons marché dans toutes ses combines pour la sauver. Je ne vous cherche pas d'excuses, ce que nous avons fait est inexcusable ; je voudrais juste que tu nous comprennes. Je voudrais juste que tu nous aimes, malgré tout, comme nous t'aimons. J'aimerais que tu nous pardonnes, à Mike et moi, pour tout le tort que nous t'avons fait. Nous espérons que les années à venir nous permettront de nous amender et de gagner ta confiance et ton amour fraternel.

Nous présentons également toutes nos excuses à Lou et nous vous souhaitons beaucoup de bonheur ensemble.

Ta petite sœur, Karine.

La voix d'Alex a tremblé sur les derniers mots, et j'ai la gorge nouée quand il replie la lettre avec précaution. Il la remet dans son enveloppe et la range dans sa poche. Puis il m'étreint avec une force et une tendresse qui trahissent toute l'émotion qui l'habite...

Le mois qui suit passe comme dans un songe. Nous sommes entraînés dans le tourbillon des préparatifs et Alex prend les choses en main avec son efficacité habituelle. Je m'amuse de le voir tout organiser et quand arrive le jour J, tout est parfaitement orchestré. S'agissant du lieu, il a arrêté son

choix sur le château de Villandry, chef-d'œuvre d'architecture de la Renaissance, que je découvre avec émerveillement. Les jardins à la française, immenses, accueillent notre cinquantaine d'invités, qui peuvent y déambuler en s'extasiant sur les splendeurs du labyrinthe de charmilles ou des allées de tilleuls.

– Lou, c'est absolument fantastique ! On se croirait dans un conte de fées postmoderne ! s'écrie Charlotte en découvrant les innombrables pièces restaurées, d'un luxe et d'une splendeur inimaginables, qui constituent le cœur du château. Et ma chambre ! Tu m'as gâtée ! Elle est somptueuse !

– C'est ton privilège de témoin, profite-en ! lui dis-je, amusée par son enthousiasme. Mais promets-moi de ne pas oublier les alliances et de ne pas faire de discours embarrassant comme dans les films !

– C'est juré ! Ce sera plus que parfait, tu verras. Quand j'étais à Monaco, Alexander et moi n'avons pas chômé, ajoute-t-elle avec un clin d'œil.

C'était donc ça qu'ils complotaient tous les deux ! Toutes ces discussions dans mon dos et ces messes basses, c'était pour organiser le mariage !

Tous les gens qui comptent à mes yeux sont présents, excepté Marina, la colocataire de Tobias et mannequin de Renex ; elle passe ses examens pour son diplôme d'infirmière, et nous rejoindra dans la soirée. Il y a Charlotte et Tobias, évidemment (plus amoureux que jamais) mais aussi Gaëtan, mon père, mon petit frère Paul ; la mère d'Alex, Helen, dans une forme éblouissante au bras d'Armstrong, son élégant infirmier ; Renée accompagnée de son gentleman assureur Pierre Harcet et de Florence, la secrétaire de Renex. Mais aussi Gilles, le chauffeur-mercenaire d'Alex, qui m'a beaucoup soutenue par le passé ; Nils, le lieutenant sans peur mais non sans reproches, qui dévalise déjà le buffet ; Cerise, ma chef quand je travaillais chez Bogaert, et qui flirte avec Felipe Dacôme, le fameux grand couturier qui avait tant aimé mon défilé rétro ; et bien d'autres encore, qui nous embrassent et nous félicitent sans discontinuer...

Nous trouvons néanmoins le moyen de nous éclipser de temps à autre pour échanger un baiser sous la tonnelle, des caresses dans un des boudoirs, des mots doux dans le jardin d'eau...

Avant la cérémonie, nous décidons, Alex, Renée et moi, d'annoncer l'association de Renex et Bogaert.

– Renex devient ainsi la filiale lingerie officielle de la prestigieuse maison Bogaert ! déclare Renée, émue, devant un parterre d'invités au moins aussi enthousiastes qu'elle. Pour mon plus grand bonheur ! Je suis ravie que ma maison puisse déployer ses ailes tout en gardant son indépendance. Mais encore plus heureuse que ce soit la très charmante, et surtout très talentueuse, Lou Arpad qui signe mes collections ! conclut-elle sous un tonnerre d'applaudissements.

La cérémonie se déroule en comité restreint, seuls nos proches y assistent. Mais ensuite... les festivités sont prévues sur trois jours et la liste des invités me donne le vertige. Tout le gratin parisien, tout ce que le monde de la haute couture compte de people, sera là pour fêter le mariage du grand patron de la maison Bogaert.

En attendant, j'essaie de ne pas m'emmêler les pieds dans la traîne de ma robe et de me concentrer sur l'instant présent, c'est à dire mon arrivée (si possible solennelle) à l'autel. Heureusement, je peux me reposer sur mon père, dont le bras solide me soutient. Il affiche un sourire radieux et sa joie de marier sa fille unique est presque palpable. Il est d'une élégance extraordinaire dans son trois-pièces dont le bleu profond est assorti à celui du lacet qui ferme le dos de ma robe, par ailleurs d'un blanc ivoirin. Alex, vêtu d'un costume Bogaert gris anthracite presque noir, d'une classe folle, m'attend au bout de l'allée pavée de marbre de la petite chapelle. Il sourit, l'air à la fois incroyablement sûr de lui et satisfait. Ses yeux d'un vert pur ont accroché mon regard et ne le lâchent plus. Il dégage un tel charme, une telle force, que je me demande pour la énième fois comment j'ai pu avoir la chance de séduire un homme si extraordinaire. Je suis à la fois extrêmement fébrile et incroyablement sereine. J'ai une confiance aveugle en Alex, je sais que ma vie auprès de lui sera un bonheur de chaque instant. Et lorsque nous échangeons nos vœux, je sais que rien ni personne ne pourra jamais nous séparer.

La soirée qui suit la cérémonie est, elle aussi, riche en émotions. Chacun tient à venir nous féliciter et veut nous accaparer pour soi. Helen, que mon père trouve ravissante et qu'il met un point d'honneur à présenter à tout le monde, même aux gens qu'il ne connaît pas, ne quitte pas Alex du regard. Dans ses yeux, on peut lire tout l'amour et la fierté qu'elle éprouve pour son fils.

– N'est-ce pas que c'est le plus charmant garçon dont une jeune fille puisse rêver ? demande-t-elle à mon père, qui s'empresse d'acquiescer... tout en renchérissant sur la perfection de sa propre fille !

Nils, qui s'était éclipsé juste à la sortie de la chapelle, réapparaît vers vingt heures. En belle compagnie.

– Oh la cachottière ! s'exclame Charlotte quand elle remarque Marina au bras du lieutenant. J'avais bien dit, au défilé, qu'il allait y laisser son cœur...

Puis, se tournant vers les jardins où se promènent des couples auxquels l'ambiance romantique inspire de tendres élans, elle constate, amusée :

– On dirait que la légende urbaine qui veut que 38 % des couples se rencontrent lors d'un mariage ou d'un baptême se vérifie. Regarde donc comme Gaëtan a l'air de bien s'entendre avec cette jolie blonde, là-bas. Mais... ce ne serait pas Kate, l'hôtesse de l'air de la compagnie d'aviation privée d'Alexander ? Celle qui était si désagréable avec toi ?

– C'est bien elle, mais elle m'a fait des excuses depuis : elle est très protectrice avec Alex et elle croyait que je m'intéressais à lui pour son argent, comme certaines autres filles qui lui tournaient autour. Gaëtan et elle forment un couple bien assorti, dis-je, ravie de voir mon ami si heureux, lui aussi. Joli tableau. Le style intellectuel branché de Gaëtan s'accorde bien à la beauté un peu froide de Kate.

– Tiens, en parlant de beauté froide, on dirait que ton époux s'apprête à prendre la parole.

Mon époux ! Ça fait tout drôle d'entendre ça ! Et je m'appelle madame Bogaert, maintenant !

Quand je me retourne, j'aperçois en effet Alex s'approcher de l'estrade, sa veste sur l'épaule, terriblement séduisant dans sa chemise blanche qui contraste avec sa peau hâlée et ses cheveux d'un noir profond. Je suis tellement subjuguée par sa prestance que j'en oublie presque de respirer. Et

surtout, je vogue si haut sur mon nuage de bonheur, que je n'entends rien du début de son discours, jusqu'à ce que Charlotte, hilare, me pousse du coude pour me faire redescendre sur terre.

– Je sais monter des sociétés, diriger du personnel, faire fructifier l'argent, conduire un avion, négocier des contrats à huit ou dix chiffres, est en train de dire Alex. Mais jusqu'à récemment, aimer et parler d'amour, j'en étais incapable. Si aujourd'hui je peux me tenir devant vous tous, famille et amis, pour vous en parler, c'est parce que mon destin a croisé le chemin d'une jeune femme tout à fait exceptionnelle. Une jeune femme qui m'a donné l'envie, et la force, de m'ouvrir à elle, à l'amour, à la vie. Une jeune femme à laquelle, comme aujourd'hui, je dirai toujours oui. Lou, ma femme, mon courage, ma joie de vivre. Et bientôt la mère de mon enfant...

En prononçant ces mots, qui me bouleversent bien plus que je ne saurais le dire et qui me mettent le cœur sens dessus dessous, Alex tend la main vers moi. Il m'invite à le rejoindre sur l'estrade, sous les applaudissements, les vivats et les félicitations de nos amis. Je tremble comme une feuille, d'émotion et d'euphorie. J'ai l'impression que le thermomètre a grimpé de dix degrés d'un coup, et j'espère atteindre le cercle rassurant des bras d'Alex sans que mes jambes me trahissent. Mon cœur fait un tel vacarme dans ma poitrine que je me demande si on ne l'entend pas jusqu'au fond des jardins. Helen, entourée de mon père et mon petit frère, se contente de nous faire un petit signe en souriant. Mais quel sourire éblouissant !

Alex m'entoure de ses bras, les mains posées sur mon ventre et il conclut :

– Aujourd'hui, chers amis, vous pouvez donc considérer, sans aucun risque d'erreur, que je suis l'homme le plus heureux sur cette terre. Je vous souhaite à tous d'éprouver un jour le bonheur incroyable qui est le mien en cet instant. Quant aux deux merveilleuses créatures que je tiens entre mes bras, je voudrais leur dire : « Je vous aime. Lou, bébé Lou, vous êtes désormais ma raison de vivre. Je serai toujours là pour vous, avec vous. Vous êtes ma priorité absolue, l'objet de toutes mes passions, l'essence même de mon existence. Ma femme, mon enfant, vous êtes ce qui fait de moi un homme. »

Puis il se penche pour m'embrasser et plus rien d'autre ne compte...

FIN